

BIOGRAPHIE DE
SAKYAMUNI BOUDDHA

釋迦牟尼佛傳

Fo Guang Shan
International Translation Center

BIOGRAPHIE DE SAKYAMUNI BOUDDHA

Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Edité par Fo Guang Shan International Translation Center,
Los Angeles

© 2018 Fo Guang Shan International Translation Center

Par le Vénérable Master Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : Xiaoyang Zhang
Mise en page : Yin Chiu

Fo Guang Shan International Translation Center
3456 Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel: (626) 330-8361
Fax: (626) 330-8363
E-mail: info@fgsitc.org
Website: www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Table des matières

Préface		xiii
Eloge au Grand Bouddha		1
Chapitre 1	Introduction	6
Chapitre 2	La société indienne à l'époque de Bouddha	9
Chapitre 3	La pensée en Inde, à l'époque de Bouddha	13
Chapitre 4	L'arbre généalogique de la famille de Bouddha	15
Chapitre 5	Le Roi Śuddhodana et la Reine Māyādevī	16
Chapitre 6	La naissance du prince à Lumbinī	19
Chapitre 7	Les prophéties des devins	21
Chapitre 8	L'éducation du jeune prince	27
Chapitre 9	La belle Yasodhara	31
Chapitre 10	Les visites du prince, dans les banlieues	34
Chapitre 11	La plus grande tentation	40
Chapitre 12	La renonciation	47
Chapitre 13	Chandaka et Kanthaka	55
Chapitre 14	Dans la forêt des ascètes	62
Chapitre 15	La grande désolation	68
Chapitre 16	La poursuite menée par la troupe royale	75
Chapitre 17	Bimbisāra, le roi tentateur	86
Chapitre 18	Visite au brahmane Arada	98
Chapitre 19	La pratique au Mont Gaya	103

Chapitre 20	Vaincre l'armée de Māra	109
Chapitre 21	Le suprême être éveillé – le Bouddha	114
Chapitre 22	Lancer la roue du Dharma et fonder le Sangha	123
Chapitre 23	Les premiers disciples laïques	130
Chapitre 24	Les trois Kāśyapa	135
Chapitre 25	La prise de refuge du roi Bimbisāra	143
Chapitre 26	Veṇuvāna (le Monastère du « Bois des bambous »)	149
Chapitre 27	Le monastère Jetavana	159
Chapitre 28	La prise de refuge du roi Prasenajit	168
Chapitre 29	Le prêche du Dharma au pays natal	173
Chapitre 30	La renonciation des princes	185
Chapitre 31	Le décès du roi Śuddhodana	195
Chapitre 32	Les premières bhiksunis	199
Chapitre 33	L'instauration des préceptes	207
Chapitre 34	Ententes et mésententes au sein du Sangha	213
Chapitre 35	Le grand dana de Viśākha	221
Chapitre 36	Kalodayin	226
Chapitre 37	Sujāta	235
Chapitre 38	Singalaka	241
Chapitre 39	Mātangī	249
Chapitre 40	Premières persécutions	257
Chapitre 41	La rébellion de Devadatta	263
Chapitre 42	La repentance du Roi Ajātaśatru	281
Chapitre 43	Le destin tragique du Kapilavastu	289

Chapitre 44	Les leçons particulières de Bouddha	297
Chapitre 45	Les dix grands disciples bhiksus	309
Chapitre 46	De Vrji à Vaísali	367
Chapitre 47	Les derniers enseignements	380
Chapitre 48	Le parinirvāna	393

Fo Guang Shan
International Translation Center

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. et le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Madame Yin Chiu pour la mise en page ; et Mademoiselle Xiaoyang Zhang pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Préface

C'est avec un sentiment de profonde gratitude, que j'ai terminé cette biographie sacrée de Bouddha, après y avoir consacré dix-huit mois.

J'étais souvent en voyage et parfois, pendant plus d'un mois, je ne trouvais même pas le temps d'écrire un seul mot. Mais comme les premiers chapitres de la biographie avaient été publiés, sous forme de série, dans le magazine *La vie* et diffusés dans l'émission *La voix du bouddhisme*, programmée par quatre stations radio, les responsables voulaient absolument la suite et je ne pouvais que presser le pas.

Je me sens réellement confus car je ne suis qu'un *śramaṇa* débutant et, normalement, on ne peut décrire la vie de Bouddha avec l'état d'âme et les seules connaissances du commun des mortels. Car, quand un homme ordinaire écrit quelque chose sur Bouddha, alors Bouddha devient aussi un homme ordinaire. Je voudrais que les lecteurs le comprennent bien : Je me sens incapable d'exprimer ne serait-ce que le dix-millième de la grandeur et de la gloire de Bouddha. C'est pourquoi je ne puis que présenter mes humbles excuses à Bouddha et aux lecteurs et les prier d'être indulgents.

Bouddha est le Maître-instructeur des trois mondes et le Père-bienfaisant des quatre catégories de vies. Pendant ces dix-huit mois, il n'y a pas eu un seul jour où je n'ai imploré Bouddha de m'accorder la sagesse suffisante, afin que je puisse écrire cette biographie sacrée de la manière la plus parfaite possible. Durant cette courte étape de ma

vie, j'ai pu terminer la biographie du plus grand homme de l'univers : c'est, pour moi, un honneur absolu !

Chaque fois que j'arrivais aux endroits traitant des affectueuses attentions de Bouddha envers nous – êtres ordinaires, mes yeux, insensiblement, se remplissaient de larmes et j'étais profondément ému par la sympathie, la bienveillance, la compassion et la sagesse de Bouddha. Ma plume malhabile est indigne de rendre, comme il le faudrait, hommage à Bouddha !

En Chine, il n'existe encore aucune biographie en langue vernaculaire, capable de présenter le caractère illuminé de Bouddha, la profondeur de sa pensée, l'immensité de sa sagesse, son cœur bienfaisant et ses vœux compatissants. Il y a cinq ou six ans déjà, j'avais émis le vœu d'écrire la biographie de Bouddha mais, chaque fois, j'ai dû renoncer faute d'une documentation sérieuse. On ne peut improviser la biographie de Bouddha, on ne peut écrire la moindre phrase sans preuves à l'appui !

J'ai enfin pu collationner plus d'une dizaine d'ouvrages chinois et étrangers concernant la vie de Bouddha, en plus du *Pinjia-tripitaka* que je possédais déjà, et je remercie Bouddha de m'avoir aidé de sa bienfaisante lumière, car le livre s'est alors écrit avec la plus grande aisance.

Des ouvrages comme *Eloge de la conduite de Bouddha (Buddhacaritā)* d'Asvaghosa, *Nouvelle traduction du Buddhacaritā* de Takunen Ikeda, *Sakya* de Saneatsu Mushananokōji, *Collection « Biographie de Bouddha »* de Tokiwa Daijo, *La vie de Bouddha* de Takakusu Junjirō, etc. m'ont beaucoup aidé dans la réalisation de ce projet. C'est un peu comme si j'avais réécrit l'histoire en me basant sur les textes de ces grands auteurs et je ne me permettrais jamais de prétendre que cet ouvrage-ci est ma propre et seule création.

En rédigeant cette biographie, il m'est souvent arrivé d'avoir à relater des épisodes marqués par l'état d'Illumination de Bouddha :

cet état qui le rend différent des hommes du commun mais j'ai toujours pensé que je ne devais pas défier Bouddha dans l'esprit de mes lecteurs : Je voulais seulement dire qu'il est avant tout un homme, un homme devenu bouddha. Que Bouddha me le pardonne !

Je voudrais aider tous les hommes à entrer en contact avec le cœur de Bouddha, mais certains de mes lecteurs, plus intellectuels que d'autres, ont certainement déjà parcouru quelques-uns des très nombreux ouvrages canoniques existants. Je pense que, ce faisant, ils ont acquis une certaine connaissance de la doctrine bouddhiste mais que cette connaissance reste partielle. Pour moi, c'est en connaissant Bouddha que l'on peut réellement comprendre le bouddhisme dans son intégralité et c'est pourquoi j'écris comme je le fais.

Car c'est à partir des paroles et de la conduite de Bouddha, que l'on peut se faire une idée générale de ce qu'est le bouddhisme.

Je voudrais solliciter, Ô Bouddha, votre bénédiction :

Que votre lumière bienfaisante éclaire tous ceux qui lisent votre biographie.

Que vous leur accordiez la sagesse de ne pas la considérer comme un simple roman.

Qu'ils réfléchissent profondément à vos instructions.

Et qu'ils suivent vos pas, pour se mettre en marche vers le Monde de la clarté et de la libération !

Hommage à notre maître originel Sakyamuni Bouddha !

Août 1955

Hsing Yun

Yilan Chanting Association

Eloge au Grand Bouddha

Le tintement de la cloche salue les premiers rayons du soleil,
L'aurore me fait émerger de mes rêves,
En ôtant le voile qui recouvrait mon cœur,
Je vous présente mes sincères respects,
Ô très honorable Bouddha !
Que votre lumière bienfaisante,
Illumine la Terre entière,
Eclaire tous les êtres,
Et me baigne...
Prosterné, le front au sol, je contemple
Le Bouddha assis sur son siège de lotus,
Comme un chasseur qui a lavé le sang sur ses mains,
Comme un poète qui a remisé son flot d'idées,
Comme une fée qui attend patiemment le lever du jour...
Moi aussi, j'attends,
Les genoux bien posés sur le coussin,
Mon front embrassant le lotus, sous les pieds du Bouddha.
C'est comme un instant de grâce, où
Les péchés graves se sont dissous d'eux-mêmes,
Les grandes vagues ont pu éviter le souffle d'Eole,
Les piloris se sont ouverts tout seuls...
Vers vous, Ô Grand Bouddha !
Monte le chant de mon cœur ;

De vous, Ô Grand Bouddha !
Je sollicite la fraîcheur de l'eau dharmique.
Ma voix est éraillée mais,
Du fond de mon cœur, je vous le dis :
Ô Grand Bouddha ! Je vous respecte et je vous aime !

Les instruments dharmiques et les hymnes résonnent,
Le monde des cinq souillures disparaît devant nos yeux,
Toutes les pensées se sont évaporées,
Je vous renouvelle mes sincères respects :
Ô Bouddha, auprès de qui j'ai pris refuge !
Depuis votre apparition dans le *Saha*,
La mer de la souffrance a retrouvé son bateau salvateur,
Les maisons en flammes ont été arrosées par l'eau bienfaisante,
Les voyageurs ont retrouvé leur boussole,
Et l'obscurité a fait place à la lumière.
C'est grâce à vous
Que les mensonges deviennent vérités,
Que l'avarice devient générosité,
Et que la méchanceté devient bonté.
Une fois encore,
Je me prosterne devant vous,
Ô Grand Bouddha !
En un clin d'œil,
Je jette l'avidité dans l'océan,
La haine dans le néant,
Et j'enterre tous les péchés,
Dans les profondeurs de la terre.
A votre oreille, Ô Grand Bouddha,
J'épanche le chant de mon cœur ;
De vous, Ô Grand Bouddha !

Je sollicite la fraîcheur de l'eau dharmique.
Ma voix est éraillée mais,
Du fond de mon cœur, je vous le dis :
Ô Grand Bouddha ! Je vous respecte et je vous aime !

Je marche dans cette pagode majestueuse
Et ne puis me résoudre à la quitter ;
Dans cet immense océan karmique extérieur,
Une petite inattention peut vous faire sombrer.
Les vicissitudes des choses de ce monde nous harcèlent,
La froideur des sentiments humains persiste,
Sāriputra, Maudgalyayana, en témoignent !
Mais, très honorable Bouddha,
Vous êtes arrivé dans le Palais du Kapilavastu,
Dès lors,
L'esprit des êtres a trouvé un point d'appui,
Dès lors,
Le cœur des êtres a trouvé un lieu de refuge,
Dès lors,
La vie des êtres a retrouvé la chaleur.
Ô Grand Bouddha !
Depuis que je vous ai tout offert,
Mon âme se promène souvent
Sous l'arbre Bodhi,
Dans le bosquet de Jeta,
Au Mont des vautours...
Ananda à vos côtés, reçoit le lait dharmique,
Mahākāshyapa sourit, en héritant de votre enseignement,
Et, secrètement, je récite ma prière ;
Tous ces privilégiés
Oh ! Comme je les envie !

Ô Grand Bouddha !
Depuis votre trône endiamanté,
Tel un lion, vous rugissez
Et des millions de démons pervers
Se prosternent docilement devant vous,
Et d'innombrables hérétiques
Viennent vous demander refuge.
Après quarante-neuf années d'enseignement, en Inde,
Votre message
A enjambé les montagnes,
Traversé les océans,
Et aujourd'hui, il se répand à travers les cinq continents.
Combien d'êtres ont pu, grâce à vous,
Quitter la mer de la souffrance,
Et se libérer de l'ignorance des afflictions !
Pour votre sage et vertueuse inspiration,
Du fond de mon cœur, je vous le dis :
Ô Grand Bouddha ! Je vous respecte et je vous aime !

A l'extérieur de la pagode, tombe une fine pluie,
Dans le monde, on ne trouve plus aucune terre intacte,
Mais ici, mon regard se porte autour de moi,
Et je me sens impressionné par l'aspect solennel et respectable
du lieu.

De nouveau, je vous vénère :
Ô très honorable Bouddha !
Votre enseignement sacré arrive en Orient,
Dans notre grande et vieille Chine ;
L'Histoire s'enrichit de nombreux écrits,
La civilisation est embellie d'éclats de lumière.
Je rends grâce à votre sagesse et à votre personne,

Et je nourris de plus, une immense gratitude,
Pour votre apport à la culture et à l'histoire de mon pays.
Dans la tour où sont gardés les livres canoniques,
Repose votre *Tripitaka – Dvādaśaṅga-buddha-vacana*,
Les statues sur le haut des montagnes,
Témoignent d'une maîtrise sculpturale inouïe.
Dans les forêts, les villes et les villages,
Les monastères sublimes et imposants,
Irrradient des milliers de rayons d'or
Et réchauffent ainsi le cœur d'êtres innombrables.
Ô Grand Bouddha !
Vous êtes
Le soleil qui flamboie éternellement ;
Vous êtes
La lumière de sagesse qui ne s'éteint jamais ;
Même si,
Cette époque de la fin du dharma, est remplie de calamités ;
Même si,
Au sein du Sangha, parfois se cache le vice,
Subsistent malgré tout,
L'éclat des feux du 'passé',
Les rêves et les espoirs du 'futur'.
Peu importent les troubles démoniaques,
Peu importe que vienne la fin du monde,
Je veux malgré tout, vous le dire :
Ô Grand Bouddha ! Je vous respecte et je vous aime !

Chapitre 1

Introduction

Pour comprendre une religion et savoir si elle nous sera ou non, utile dans notre vie quotidienne, nous devons tout d'abord connaître son fondateur et nous demander si sa personnalité et sa sagesse méritent notre respect et notre confiance ; nous demander si ce Messie est capable de nous aider à nous libérer des afflictions et des souffrances de la vie. Autant de questions auxquelles nous devons pouvoir répondre, avant de croire en une religion ou de souscrire à une quelconque philosophie.

Nous faisons confiance à une religion, non pas seulement pour rechercher un appui ou une consolation spirituelle provisoire : notre but ultime est de pouvoir nous échapper du cycle du samsara, oublier la souffrance et acquérir la joie. C'est pourquoi, lorsque nous choisissons une religion, nous devons d'abord chercher à savoir si son fondateur n'est pas un mythe, si sa personne est parfaite, si sa nature propre est pure, s'il a acquis la libération... Ce sont là des questions primordiales : celles que nous ne pouvons négliger.

Le fondateur du bouddhisme, c'est Sakyamuni Bouddha, né le huitième jour du quatrième mois du calendrier lunaire, en l'an 464 avant notre ère. Son lieu de naissance est en Inde, une des quatre grandes civilisations culturelles antiques. Ces informations figurent dans tous les livres d'histoire, tant chinois qu'étrangers. C'est pourquoi, nous ne devons pas prendre Bouddha pour une sorte de « Génie de la lampe » qui apparaît-disparaît sans laisser de traces, ni pour un

dieu imaginé : Bouddha possède une date et un lieu de naissance, des parents qui l'ont mis au monde et élevé. C'est un homme, qui a atteint la perfection en grande sagesse et illumination, après avoir exercé, durant plusieurs années, une rude pratique.

C'est une vérité approuvée et corroborée par tous les érudits et religieux du monde.

Sakyamuni Bouddha est né dans le monde des hommes et il a aussi grandi et acquis l'Eveil dans le monde des hommes. Il est la lampe de sagesse qui nous éclaire dans les nuits obscures, il est aussi la barque qui nous dirige dans l'immense océan de la souffrance. Sa personnalité a atteint un niveau parfait, sa nature intrinsèque est devenue pure et sans tache. Il s'est libéré de toutes les afflictions du monde et s'est éloigné des souffrances de la vie et de la mort. Il a prêché durant plus de quarante ans, nous a enseigné les moyens de nous libérer et montré le chemin à suivre. Aucun des dharmas qu'il a laissés au monde, qui ne soit issu de sa grande mer de sagesse et illumination, aucun qui ne soit un moyen de nous aider à nous éloigner de la souffrance pour acquérir la joie.

Lorsque nous prenons refuge auprès du bouddhisme, nous pouvons le considérer comme une religion digne de notre confiance, et nous pouvons aussi le considérer comme une science, source d'étude et sujet de recherches. De plus, son fondateur : Sakyamuni Bouddha, peut être considéré comme le modèle ultime, pour cultiver notre art de vivre.

Le sauveur, Sakyamuni Bouddha, est le plus grand et le plus respectable sage au monde ; le bouddhisme est la religion la plus raffinée et la plus approfondie du monde. Le bouddhisme s'est transmis jusqu'à nos jours et s'est répandu à travers le monde ; malheureusement, la plupart des adeptes qui le promeuvent, privilégient les merveilleuses théories et négligent la présence de Bouddha en ce monde. Pour eux, la théorie est plus importante que la réalité, ce qui prouve

qu'ils n'ont pas saisi les intentions premières de Bouddha : car c'est bien en insistant sur la volonté de Bouddha de sauver les êtres, que les adeptes respecteront l'esprit du bouddhisme et lui permettront de poursuivre sa diffusion dans le monde.

Chapitre 2

La société indienne à l'époque de Bouddha

Nombreux sont ceux qui considèrent les pratiquants bouddhistes actuels, comme des pessimistes fuyant la réalité. Ceux-là interprètent faussement le sens réel de l'étude du bouddhisme : Bouddha a quitté la vie mondaine pour chercher l'illumination, d'une part, bien sûr, pour résoudre les problèmes de sa propre libération, mais aussi pour aider et délivrer le peuple opprimé. Si nous connaissions l'histoire des combats de toute sa vie, nous comprendrions qu'il fut réellement un grand révolutionnaire, et compatissant de surcroît.

Les cibles de son action révolutionnaire furent :

1. La société indienne, affligée et sclérosée par une stricte hiérarchie de castes.
2. La religion théocratique dépourvue de l'ultime vérité.
3. Le cycle perpétuel de la vie et de la mort entraîné par l'égoïste « ego ».

En ce monde, ceux qui se disent révolutionnaires sont nombreux, mais leur esprit révolutionnaire et celui de Bouddha sont incontestablement différents.

En général, ces soi-disant révolutionnaires crient bien haut qu'ils luttent « pour le peuple ». Pourtant, le peuple n'obtient pas toujours le bonheur, car leur révolution prend source dans la haine de l'autre et les moyens employés sont souvent cruels. Par contre, la révolution menée par Bouddha est toute de bonté, de bienveillance et de compassion. Jamais, il n'a eu recours à la violence et ce qu'il a réalisé, c'est

une révolution sans une goutte de sang versée : c'est ce qui mérite d'être appelée une authentique révolution.

Souvent, les soi-disant révolutionnaires sont issus des classes inférieures. C'est à cause de leur propre manque de liberté et de joie qu'ils pensent au manque de liberté et de joie d'autrui et c'est pourquoi ils s'insurgent pour renverser un système qu'ils estiment injuste. Bouddha, notre fondateur, est d'une autre trempe : A l'origine, c'était un prince qui menait une vie privilégiée et qui, normalement, n'aurait jamais dû engager une révolution. Mais, ayant pris conscience de l'oppression subie par le peuple, il sut abandonner tous ces vains honneurs princiers et, au nom de l'égalité entre tous les êtres, prendre la défense des pauvres gens.

La plupart des révolutionnaires visent l'extérieur et non l'intérieur : ils veulent changer les autres, et non eux-mêmes. Mais notre fondateur Bouddha sait que chacun de nous possède un petit « moi » égoïste, et il connaît l'ignorance et les afflictions, qui sont l'origine du samsara. Pour rechercher la véritable libération, il déclara la guerre aux cinq désirs et aux honneurs et richesses, renonçant à tous leurs attraits, pour mener une vie sobre et tranquille.

Pour parler de la révolution de Bouddha, il faut tout d'abord, connaître les structures de la société indienne de l'époque, puis la pensée et les religions indiennes d'alors, et enfin le côté répugnant de l'égoïste « moi ». Les modes de pensée et les religions indiennes de l'époque, je les exposerai dans le chapitre suivant. Pour ce qui est de la révolution touchant l'égoïste « moi », on peut la trouver tout au long de cette biographie. Nous allons donc commencer par examiner les structures de la société indienne de l'époque.

Dans la société indienne d'il y a trois-mille ans, on distingue deux groupes, issus des concepts de spécialisation professionnelle et de différence raciale : les conquérants et les conquis. Le groupe des conquérants se subdivise encore, entre nobles et gens du peuple. Les conquis,

eux, sont identifiés comme une basse classe, composée d'esclaves qui subissent le joug du racisme et de l'oppression.

La première catégorie de conquérants est celle des brahmanes (le clergé), qui sont les religieux de l'Inde antique. Pour conserver leurs propres droits et consolider leur position sociale, ils divisent la société de l'Inde en quatre catégories et se classent premiers. Leur autorité et leur tyrannie sont définies dans un recueil de lois appelé Lois de Manu (*Mānava-Dharmaśāstra*), que les autres catégories doivent accepter sans condition.

A cause de l'existence de cette catégorie extravagante, la vie pastorale du peuple nomade disparaît comme le petit bateau englouti par l'eau glauque de l'océan. Les brahmanes utilisent les rites ignobles, les offices de sacrifices et les mantras, comme des cangues, servant à entraver les peuples des cinq Inde ¹.

La deuxième catégorie est celle des kṣatriyas (la noblesse) qui regroupe les familles de rois, seigneurs et chefs de guerre. Depuis toujours, les familles royales ont adopté le système de monarchie héréditaire à perpétuité. Les terres et les trésors du pays leur appartiennent et le peuple est à leur service. Ce système est répandu dans toute l'Asie et bien sûr, l'Inde ne fait pas exception.

La troisième catégorie, celle des vaiśyas, est composée des paysans, commerçants et artisans. Ils subissent l'oppression des brahmanes et des ksatriyas et n'ont droit à aucune éducation.

La quatrième catégorie est celle des śūdras : serviteurs et esclaves. Les brahmanes disent qu'ils ont été les premiers à apparaître sur Terre et les considèrent comme étant les hommes les plus vils. Il est dit dans les paragraphes 270 et 272 du chapitre 8 des « Lois de Manu » : « Les hommes nés pour la première fois s'appellent śūdras. S'ils osent insulter ceux qui sont réincarnés, il faut leur couper la langue ; s'ils

1. Inde de l'Est (Pracya), Inde du Nord (Uttarapatha), Inde de l'Ouest (Aparanta), Inde du Sud (Dakshinapatha) et Inde du Centre (Majjhimdesa).

insultent les noms ou prénoms de ceux qui sont réincarnés, il faut leur enfoncer une tige de fer chauffée au rouge dans la bouche ; s'ils refusent d'obéir aux ordres donnés par les brahmanes, les kṣatriyas peuvent donner l'ordre de leur verser de l'huile bouillante dans les oreilles ou la bouche. » Voilà qui permet de mesurer l'état d'infériorité des śūdras et leur misérable vie !

Tel est l'aspect de la société indienne de l'époque. Contre l'oppression des brahmanes et des kṣatriyas, on peut, sans peine imaginer la haine des vaiśyas et des śūdras.

Sakyamuni Bouddha est né dans cette société discriminatoire, fondée sur le système de castes. Bien qu'il fit partie de la catégorie des kṣatriyas, il ne voulut pas profiter de son pouvoir pour gouverner et opprimer le peuple. Au contraire, il prôna les concepts de bienveillance, de compassion et d'égalité, pour déclarer la guerre à l'organisation sociale de l'époque. Ainsi en témoigne la déclaration qu'il fit quand il atteignit l'Éveil sous l'arbre Bodhi : « Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse et l'apparence vertueuse du Tathāgata ». Ultérieurement, il déclara : « En entrant dans les Ordres, les représentants des quatre castes portent le même nom : Sakya ». Cette idéologie de bienveillance, de compassion et d'égalité, propre à Bouddha, apporta finalement un peu de lumière au peuple indien opprimé.

Un des principaux disciples de Bouddha – Upali – était un coiffeur śūdra ; Matangī était une prostituée de la caste des śūdras. Attirée par la prestance d'Ananda, elle le séduisit mais, finalement, grâce à l'influence de Bouddha, elle se convertit et acquit l'*arhat-phala*. Toutes ces anecdotes montrent que le pouvoir des conquérants dans la société hiérarchisée de l'Inde antique s'est peu à peu effrité sous la poussée de la doctrine de bienveillance, compassion et égalité, prônée par Bouddha.

Chapitre 3

La pensée en Inde, à l'époque de Bouddha

L'Inde est un Pays d'ancienne civilisation. Ses nombreux généraux valeureux qui s'imposèrent dans la région, contribuèrent à un développement florissant de la pensée indienne. Il faut savoir que la vie intellectuelle dans l'Inde d'il y a trois-mille ans, était un peu semblable à celle de la Chine des Epoque de Printemps-Automne et des Royaumes combattants.

La pensée de l'Inde antique était très évoluée mais connaissait aussi une situation chaotique. Les brahmanes considéraient les rites et les textes religieux comme une sorte de propriété privée, à eux seuls réservée. Ils prenaient soin d'user d'un langage compliqué et de développer des raisonnements abstrus, particulièrement mystérieux, afin de se ménager une sorte de style compliqué et impénétrable. Ils se considéraient comme messagers des dieux et traitaient toutes les affaires de manière ésotérique. Pourtant, ils ne pouvaient empêcher le peuple d'évoluer intellectuellement et c'est pourquoi, les gens commencèrent à douter des mythes et s'orientèrent vers des recherches plus rationnelles. Plus tard, naquit une école philosophique qui, se basant sur les aspects physiques de l'univers, élaborait les *Traité de terre, d'eau, de feu*, etc. Puis vint une autre école qui basait son enseignement sur les aspects abstraits de l'univers et exposait des *Théories du temps, des directions, de l'espace*, etc. Par la suite, de nombreux courants de pensée se firent jour, tous plus complexes les uns que les autres, aggravant encore la confusion des idées dans le peuple. C'était

une époque où les gens éprouvaient le besoin d'une doctrine de vérité universelle pour leur montrer le chemin de la vie ; une époque où les gens ressentaient l'impérieux besoin d'une religion, à la fois révolutionnaire et parfaite. Et c'est à ce moment-là que naquit Bouddha : comme une perle précieuse qui aurait illuminé les eaux troublées de la pensée indienne de l'époque, il indiqua au peuple la direction de la Voie juste.

Les inégalités engendrées par le système de castes, l'absence de liberté de pensée et de vivre, poussaient les gens de caractère fragile, vers le pessimisme. Les autres émettaient des doutes envers la religion existante et développaient des envies de révolte. De plus, les brahmanes, déjà tyranniques et violents, se firent de plus en plus inhumains. C'est ainsi que le tissu socio culturel se déchira entre deux courants extrêmes : l'hédonisme et l'ascétisme. L'hédonisme, matérialiste et centré sur l'Existence, consistait en une recherche systématique du plaisir et l'évitement de tout déplaisir, cependant que l'ascétisme, plus spirituel et fondamentalement pessimiste, se centrait sur la Vacuité. Cette contradiction des courants de pensée de l'époque, engendra des troubles inter-sociaux. Voyant cela, Bouddha s'efforça d'évincer ces deux tendances extrêmes : L'enseignement qu'il dispensa après son Eveil, n'inclinait ni du côté matériel (existence), ni du côté spirituel (vacuité) : C'est la doctrine, encore existante actuellement, de la Voie du milieu, basée sur la loi de la coproduction conditionnelle. Cette pensée a sauvé l'Inde de cette époque et des milliers d'années plus tard....nous aussi !

Chapitre 4

L'arbre généalogique de la famille de Bouddha

Pour établir la généalogie de la famille de Bouddha, il faut d'abord connaître l'origine du clan Sakya : Deux à trois mille ans avant la naissance de Bouddha, le peuple Âryen, originaire d'Asie centrale, émigra vers l'Inde et la Perse. Au début, les autres peuples indigènes de l'Inde tentèrent de résister mais furent écrasés par la supériorité physique du peuple Âryen qui, finalement, soumit les Dravidiens, (le plus puissant clan de l'Inde de l'époque), et prit le contrôle de tout le sous-continent indien.

Les Sakya constituaient l'un des nombreux clans composant le peuple Âryen. Leur premier roi se nommait Maha Sammata et ses successeurs portèrent le même nom jusqu'au roi Okkāmukha, ancêtre de Bouddha à la septième génération. Okkāmukha eut un fils nommé Siviṣaṅjaya, qui eut un fils nommé Sīhassara, qui eut un fils nommé Jayasena, qui eut deux enfants : un garçon : Sīhahanu, et une fille : Yasodhara². Sīhahanu eut quatre fils dont l'aîné, Śuddhodana, fut le père de Sakyamuni Bouddha. Le Roi Śuddhodana épousa la princesse Māyādevī et sa sœur Mahāprajāpatī, filles du Roi Anjana du royaume de Devadaha, appartenant au clan Koliya, allié des Sakya. La Reine Māyādevī fut la mère de Sakyamuni Bouddha.

2. Celle-ci eut une petite-fille portant le même nom, qui épousa Siddhārtha.

Chapitre 5

Le Roi Śuddhodana et la Reine Māyādevī

Au sud de l'Himalaya, dans une région de luxuriantes forêts, un riche royaume s'établit, qui prit le nom de Kapilavastu. Son roi Śuddhodana, était le chef du clan Sakya. Il était vaillant, compétent, intelligent et vertueux, et, sous son règne, Kapilavastu devint un pays prospère et aimable où le peuple vivait heureux et paisible. En raison de son prestige et de sa gentillesse, le monarque bénéficiait de l'appui et de l'affection inconditionnels de ses subordonnés et de son peuple.

Au sein de la famille, il était chef de clan et, en politique, souverain d'un royaume. Dans ces conditions, il était tout naturel que les princesses des autres pays et les jeunes filles des familles nobles du royaume, espèrent toutes être choisies pour épouse, par ce jeune souverain.

Le roi Suprabuddha, chef des Koliyas du royaume de Devadaha, avait une sœur nommée Māyādevī, qui était belle, distinguée, douce et vertueuse. C'est ainsi que le jeune souverain et la jolie princesse conclurent une union parfaite.

Après le mariage, les deux époux connurent une vie harmonieuse, dans un monde quasi paradisiaque. Le temps passa, les jours coulèrent comme de l'eau et la jeunesse du roi Śuddhodana et de la reine Māyādevī s'enfuit aussi avec le temps. Le couple qui, jusque là, vivait dans l'enchantement, commença à ressentir une profonde tristesse car, depuis leur union, jour après jour et année après année, ils n'avaient pu donner naissance à un prince héritier.

Chaque fois que le roi rentrait, après sa journée de travail, il regardait sa douce et vertueuse épouse, seule dans l'austère décor du palais et il ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils et de soupirer.

Très intelligente, la Reine Māyādevī avait compris la peine intime du roi et un jour, elle lui dit :

« Sire ! Nous commençons maintenant à prendre de l'âge et nous n'avons toujours pas d'enfant. Vous êtes un roi souverain, vous ne pouvez pas, ne pas avoir de prince héritier ! »

« Aïe ! » s'exclama le Roi Śuddhodana en fronçant les sourcils... Mais la reine Māyādevī vint à ses côtés et lui dit : « Sire ! Ne soyez pas aussi entêté et, pour une fois, écoutez-moi : Depuis toujours, les souverains ont eu de nombreuses concubines... pourquoi avez-vous aboli cette coutume ? Dans ce palais, il n'y a, à part moi, aucune femme ! Vous devez faire venir quelques jolies femmes... Elles pourraient peut-être vous donner un adorable prince héritier. »

« Non ! répondit fermement Śuddhodana, si je ne suis pas destiné à avoir des héritiers, le résultat sera identique, même si je possède toutes les femmes du monde ! »

Ainsi dit-il, mais dans son cœur, la solitude grandissait de jour en jour.

La reine Māyādevī était la Première dame de Kapilavastu. Elle était aussi belle que la pleine lune d'automne et son cœur était aussi pur que la fleur de lotus. Cependant, elle se sentait triste et malheureuse de ne pouvoir offrir au roi, un prince héritier, futur souverain du pays.

Or, l'année de ses quarante ans, par une nuit silencieuse, la Reine Māyādevī vit en rêve, émerger du néant un homme assis sur un éléphant blanc. Il s'approcha d'elle et, se glissant sous son aisselle droite, entra dans son ventre. Surprise, elle s'éveilla et se rendit compte que ce n'était qu'un rêve.

Elle le raconta au roi et lui aussi, pensa que c'était un rêve incroyable.

Après cette nuit, elle continua à vivre normalement dans la joie et le bonheur. Elle fuyait la foule et, tous les jours, elle se contentait de se promener dans la forêt ou au bord de l'eau.

Peu de temps après, elle se trouva enceinte. En apprenant cette merveilleuse nouvelle qu'il avait attendue plus de vingt ans, le Roi Śuddhodana explosa de joie, et la tristesse qu'il avait accumulée par le passé fut complètement effacée.

Chapitre 6

La naissance du prince à Lumbinī

Les jours passèrent dans la joie. La reine arrivait au terme de sa grossesse, cependant elle aimait toujours se promener dans des endroits calmes, où les plantes et les cours d'eau étaient favorables à la culture de la vertu. Un jour, au début de l'été, il faisait un temps doux et agréable et elle dit au roi qu'elle voulait faire une promenade au Lumbinī, une banlieue de la capitale du Kapilavastu et qu'après sa promenade, elle avait prévu d'aller chez ses parents, pour y attendre l'accouchement, comme le voulait la tradition.

Pour le roi, retourner à la maison maternelle pour y accoucher, était une coutume à ne pas enfreindre... Cependant, il était intrigué par cette curieuse envie de promenade. Après réflexion, il décida de l'accompagner personnellement.

Peu après leur arrivée au Lumbinī, sous un grand arbre *ashoka* (*Saraca indica*) verdoyant, la reine mit au monde, un garçon. Elle n'avait ressenti aucune douleur et le prince nouveau-né était parfaitement calme.

A ce moment précis, le soleil resplendissait. Dans le jardin, les fleurs se montraient particulièrement belles et les oiseaux chantaient merveilleusement... Tout comme pour souhaiter la bienvenue au petit prince.

La naissance du prince s'accompagnait de présages exceptionnels ; peu après sa naissance, il se leva, fit sept pas en regardant successivement dans les quatre directions et dit : « Ceci est ma dernière

apparition dans le monde des hommes et c'est pour devenir Bouddha, que je suis né. Je suis l'être éveillé le plus altruiste parmi les hommes : je dois libérer tous les êtres de leurs afflictions. » A ces mots, tombèrent du ciel deux jets d'eau pure, un tiède et l'autre frais. Après cette douche, le prince se sentit doublement allègre.

Du ciel, descendirent de nombreux rois célestes et des dieux Brahma. Les premiers soutenaient les quatre pieds d'un lit en cristal, les autres tenaient respectueusement de précieuses ombrelles ; d'innombrables *deva* apparurent dans le ciel, venus rendre hommage au prince : le futur *Bouddha*.

La reine et le prince s'étendirent confortablement sur le lit, le roi, tout joyeux, se tenait à leurs côtés. A cet instant, tombèrent du ciel des linges qui vêtirent le corps du prince et sur la Terre, les feux éteints se rallumèrent, les cours d'eau trouble redevinrent limpides, les fleurs s'épanouirent, de plus en plus belles et parfumées. Les méchants retrouvèrent soudainement la bienveillance et la compassion, les malades guérèrent sans médicament, les animaux féroces se calmèrent, les tyrans devinrent sages, et le monde entier obtint la paix et la tranquillité. Même ceux qui vivaient dans les endroits déserts ressentirent ces heureux présages et des milliers de gens convergèrent vers le jardin de Lumbinī.

Chapitre 7

Les prophéties des devins

Debout à côté de la reine et du prince et voyant les événements survenant alentour, le roi était à la fois heureux et inquiet.

A ce moment, s'en vint un devin brahmane qui vivait près du jardin de Lumbinī. C'était un érudit talentueux et éloquent, qui demanda à pratiquer une étude physiognomonique pour le prince. Troublé et désireux d'en savoir plus, le roi accepta sa demande. Le brahmane regarda d'abord le prince qui dormait paisiblement, puis voyant le roi inquiet et anxieux, il commença à lui parler avec volubilité :

« Sire ! Ce qu'un homme espère le plus dans sa vie, c'est d'avoir un fils qui sorte de l'ordinaire. Aujourd'hui, vous avez donné naissance à un prince héritier aussi splendide que la pleine lune ! C'est un événement digne d'être célébré ! En grandissant, ce prince sera sans aucun doute, la gloire du clan Sakya. Sire ! Ne soyez pas inquiet car, en vérité je vous le dis : vous n'avez aucune raison de vous faire du souci. »

« Honorable sage ! Il est vrai que je suis vraiment inquiet et soucieux ! »

« Sire ! Non seulement vous n'avez pas à vous inquiéter, mais vous devez de plus, ordonner dès à présent à tous vos sujets de venir célébrer cet événement qui marque le début de notre gloire à tous. Notre pays a un prince si sage et si éclairé, qu'il deviendra certainement le sauveur du Monde. J'ai examiné son visage : aucun sage ou érudit du monde ne peut l'égaliser. Plus tard, il pourra sans aucun doute, ouvrir les portes de la libération à tous les êtres du monde. S'il

hérite du trône, non seulement il pourra être notre roi, mais il sera de plus, un monarque exceptionnel dirigeant les Quatre mondes, pratiquant la bonne politique et appliquant la juste loi. Les rois des cinq Inde viendront se mettre sous ses ordres et il sera capable d'offrir la lumière au Monde ! »

« Honorable sage, est-ce vrai ? S'il est capable de diriger les Quatre mondes, c'est trop merveilleux ! » dit le roi, en montrant enfin un visage souriant.

« Cependant, continua gravement le devin, s'il éprouve de l'aversion pour les tumultes de ce monde impur et préfère la tranquillité des montagnes et des forêts, il acquerra la plus grande voie de libération. Il réalisera la vraie sagesse et deviendra le plus honorable Bouddha.

« Bouddha est l'être éveillé le plus éminent et le plus honorable du monde. Il est comme le Mont Sumeru : la plus grande des montagnes. Il est comme l'or : le plus précieux des trésors. Il est comme l'océan : la plus vaste des étendues d'eau. Il est comme la Lune : le plus brillant des astres au firmament nocturne, et comme le soleil : source de la plus radieuse des lumières. Il est le maître des *deva* et des hommes... Rien ni personne ne peut l'égaliser. »

« Honorable sage ! Comment savez-vous qu'il va aimer la tranquillité et choisir la voie de l'ordination ? » Demanda, soupçonneux, le Roi Śuddhodana.

Le brahmane montra le prince du doigt et dit :

« Regardez son visage : ses yeux sont grands et d'un splendide vert clair. Ses cils sont longs et réguliers, son nez est haut et droit. Son apparence est différente de celle des hommes ordinaires. Vous devez oublier votre inquiétude et préparer les festivités ! »

En entendant ces paroles, le roi se sentit étonné et, inquiet, il demanda au brahmane :

« Honorable sage ! Si ce que vous dites est la vérité, pourquoi n'a-t-il pas été offert comme héritier à mon sage père mais à moi, roi indigne ? »

Le brahmane secoua la tête et dit : « Sire ! Vous faites erreur ! Les hommes de ce monde, même s'ils sont frères nés des mêmes parents ou issus de la même caste, ont des destins différents. Certains sont intelligents et remarquables, réputés et éminents, savants brillants et hommes d'affaires habiles, mais d'autres sont ignobles, maladroits, pervers ou demeurés. Sage ou dégénéré ? Ceci n'a rien à voir avec l'ascendance ou la descendance. Devant les apparences extraordinaires de votre fils, vous devez être heureux et oublier ces doutes stériles ! »

Alors, le roi fut enfin heureux et s'exclama :

« C'est vraiment pour moi une grande chance d'avoir pu, durant ma vie, enfanter un prince si prodigieux ! Je vieillis un peu chaque jour et j'espère qu'il grandira vite pour me succéder sur le trône. Alors, j'irai pratiquer dans la forêt, pour accumuler un peu de pure conduite afin d'obtenir la joie et la paix dans la vie prochaine. Je ne laisserai pas mon fils prendre le chemin de l'ordination et interrompre ainsi ma lignée. »

Puis, il gratifia le brahmane visionnaire de nombreux cadeaux précieux et, après son départ, ordonna aux gardes d'escorter précautionneusement la reine et le prince, pour rentrer au Palais.

La reine et le prince ayant été installés, un des gardes annonça la visite d'un ascète nommé Asita : le sage le plus renommé parmi tous les grands pratiquants brahmanes de l'ascétisme, celui qui avait acquis le détachement de tout désir et obstination, et l'état du *dhyāna*.

Suddhodana était un roi qui traitait les sages avec les honneurs et qui se montrait bien disposé envers les lettrés. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Asita, il dit tout de suite aux gardes de le faire entrer.

A son arrivée, le roi s'adressa respectueusement à lui :

« Ô vous, le plus respectable génie ! Je suis actuellement le roi le plus heureux de ce monde car j'ai acquis un trésor inestimable : j'ai donné naissance à un prince extraordinaire ! Dites-moi son avenir ! »

Tout joyeux, Asita lui répondit :

« Ô Sire ! Vous êtes plein de bonté et de sagesse. Sous votre direction, la nation est glorieuse et prospère. Vous appliquez la loi juste et vous aimez le peuple. Toutes les bonnes semences que vous avez semées dans le passé, ont donné de bonnes récoltes aujourd'hui.

« Sire ! Ecoutez-moi : Dans mon *dhyāna*, j'ai vu un deva qui m'a dit : « Le roi Śuddhodana a donné naissance à un prince qui est le futur *bouddha*. Il saura prêcher le Dharma comme les bouddhas du passé et enseigner au monde l'Ultime vérité.

« Sire ! Si je suis venu aujourd'hui au palais, c'est expressément pour vénérer ce futur Être éveillé, le plus grand de l'univers ! »

A ces mots, le roi ordonna tout de suite à une des dames du palais d'aller chercher le prince pour le présenter à Asita.

Asita contempla avec respect et sincérité la parfaite apparence du prince, présentant les trente-deux marques et quatre-vingts caractéristiques de Bouddha, sans le moindre défaut. Jamais il n'avait vu si exceptionnelle apparence. Il le contempla profondément, les larmes perlèrent à ses yeux et il ne put s'empêcher de soupirer.

Comme il était gai en arrivant et parut si triste ensuite, le roi crut qu'il allait arriver malheur à son fils adoré. Alors, il s'inquiéta, son cœur se serra et il se sentit oppressé. Il se leva de son siège et dit à Asita :

« Pourquoi êtes-vous ainsi ? Au début, n'avez-vous pas dit que mon fils possédait toutes sortes de marques physiques exceptionnelles et qu'il était le plus grand, le plus éminent parmi les hommes ? Pourquoi êtes-vous si triste maintenant ? Croyez-vous qu'il va mourir prématurément ? Croyez-vous que je vais le perdre après l'avoir tant attendu ? Ou se pourrait-il que sa naissance apporte de grands malheurs à la nation ? Je peux bien vous le dire maintenant : si mon fils peut grandir, alors peu m'importe que mon pays devienne tributaire des autres ou que je perde toute ma fortune : j'y consentirai de mon plein gré. Dites-moi : Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi soupirez-vous ? Instruisez-moi, afin d'apaiser mon cœur ! »

Śuddhodana avait attendu tant d'années pour avoir un fils ! Son anxiété était bien naturelle...

Le voyant ainsi, Asita lui dit franchement :

« Sire, ne vous désolerez pas ! La merveilleuse apparence du prince n'a rien changé à ce que je vous avais dit. Aujourd'hui, j'ai pu la voir personnellement et c'est une chance inouïe pour moi. Simplement, je pense à mon âge avancé : je ne vivrai plus très longtemps et ne pourrai pas recevoir les enseignements du prince ! C'est pourquoi, je ne puis m'empêcher de soupirer et de pleurer. »

« Il va vraiment devenir Bouddha ? » S'inquiéta le roi.

« Sire ! Cette vie est sa dernière réincarnation. Dans le monde des hommes, une telle apparition est aussi rare que la floraison d'une plante d'udumbara. La naissance de cet enfant apporte la joie, non seulement à vous-même, mais aussi à toute l'humanité, car ce n'est pas un trésor propre à vous seul, c'est aussi le sauveur de toute l'humanité ! Il va renoncer à la vie mondaine pour devenir Bouddha ! » Répondit fermement Asita.

« Comment est-ce possible ? Qui va hériter de mon trône ? »

« Sire ! Votre prince héritier ne s'attachera pas aux cinq désirs et renoncera au trône pour rechercher la vraie illumination. Dans le monde, il est le seul capable d'éliminer les afflictions et les entraves karmiques des êtres ignorants. Il est vraiment l'éternelle lumière de la sagesse ! Hélas, Sire ! A cause de mon âge, je n'aurai pas l'occasion d'entendre ses prêches. Certes, j'ai acquis le *dhyāna*, mais sans avoir entendu le juste dharma de Bouddha, je ne pourrai pas connaître la vraie Voie de la libération. Le jour où ma vie s'achèvera, je renâîtrai dans le royaume des *deva* sans avoir connu Bouddha ! » Dit Asita en poussant encore un long soupir.

Dans le palais, le roi et tous ses sujets furent inquiets et mélancoliques. Le roi comprit que son fils allait renoncer au trône et la tristesse se lut sur son visage.

Asita reprit : « Sire ! Je vous dois la vérité : Le prince va renoncer à la vie mondaine pour parfaire la voie de l'Eveil du Bouddha et votre préoccupation dynastique est justifiée ! »

Puis, il salua respectueusement le prince et prit congé.

Dans le secret de son cœur, le roi était désespéré, mais il nourrissait pour le prince un immense respect. Il donna l'ordre d'ouvrir toutes les prisons et de libérer tous les détenus. Il accorda des journées de repos à tous les travailleurs manuels. Il offrit aux brahmanes des nourritures de premier choix pour les sacrifices aux dieux..., les hauts fonctionnaires reçurent de précieux cadeaux et des vivres furent distribués aux mendiants.

Tous les citoyens de Kapilavastu furent fous de joie et fêtèrent de tout leur cœur, la naissance du prince.

Chapitre 8

L'éducation du jeune prince

Le roi Śuddhodana, souverain de Kapilavastu, avait donc engendré un prince héritier exceptionnel et tous les membres de la famille royale lui offrirent d'innombrables cadeaux : Eléphants, chevaux, bijoux et carrosses... Les rois des pays voisins offrirent eux aussi, de nombreux présents ornés des sept joyaux, pour présenter leurs vœux à la famille royale.

Dans les villes et villages de Kapilavastu, furent exhumés d'abondants trésors, des troupeaux d'éléphants géants de l'Himalaya arrivèrent tous ensemble, les chevaux habituellement rétifs devinrent tout à coup dociles comme des moutons, des oiseaux de toutes les couleurs convergèrent vers la capitale pour y chanter à qui mieux-mieux, le ciel s'orna de légers nuages blancs et dans les champs, des fleurs resplendissantes s'ouvrirent à cœur joie.

Des gens habituellement haineux, devenaient soudain aimables ; les bons amis voyaient leur amitié approfondie ; les mauvaises intentions des traîtres et des méchants disparaissaient ; le vent faiblissait et la pluie se calmait ; le ciel restait serein et les récoltes étaient abondantes ; toutes les nourritures se digéraient facilement et toutes les femmes enceintes se sentaient en bonne santé.

Les temples et les jardins avaient gagné en dignité et en beauté ; les eaux des puits, des cours d'eau et des étangs, étaient limpides et lisses comme des miroirs. Il n'y avait plus de famine, de guerre, d'épidémie ou de dispute... et tous les hommes s'aimaient comme des frères.

Toutes ces manifestations de bon augure étaient dues à la naissance du prince héritier.

Le cinquième jour après la naissance du prince, eut lieu la cérémonie de l'attribution du nom. A tous les éminents érudits brahmanes de l'Inde, le roi avait demandé de choisir le meilleur nom pour le prince et ils se consultèrent longuement. Finalement, considérant tous les bons augures survenus à sa naissance, ils décidèrent unanimement de l'appeler Siddhārthā, qui signifie en sanskrit « l'Accompli ».

Ainsi, jour après jour, le peuple du Kapilavastu vécut dans la joie, jusqu'au septième jour qui vit survenir un grand malheur : le décès de la reine Māyādevī.

La reine avait une sœur cadette, jolie et douce, nommée Mahāprajāpatī, qui se proposa alors, pour s'occuper du jeune prince. Elle donna ultérieurement naissance au prince Nanda, mais continua à élever le prince héritier et à s'occuper de lui, avec bienveillance et amour.

Malgré la présence de tante Mahāprajāpatī, le Roi Śuddhodana ne se sentait pas tranquille et désigna pour l'aider, trente-deux dames d'honneur : huit pour le bercer, huit pour lui donner le bain, huit pour l'allaiter et huit pour l'amuser. Aussi sa petite enfance fut-elle heureuse et paisible.

Le temps passa et le prince héritier grandit et devint un petit garçon intelligent, sage mais aussi plein d'entrain.

Il disposait de toutes sortes de jeux pour enfant mais il était d'un tempérament distingué et, malgré son jeune âge, il avait un comportement très sérieux et surtout un caractère extraordinairement calme. Son cœur était attaché à un autre état : supérieur, et les jouets, aussi ingénieux fussent-ils, ne lui apportaient plus ni satisfaction ni plaisir.

A l'âge de sept ans, le roi engagea des maîtres renommés pour assurer l'éducation du prince. A cette époque, les plus hautes études de l'Inde étaient le *Pañcavidyā* et les quatre Vedas.

Le *Pañcavidyā* comprend cinq classes de savoir :

1. Le langage (*Śabda*),
2. La technique (*Śilpakarmasthāna*)
3. La médecine (*Cikitsā*),
4. La logique (*Hetu*),
5. La philosophie (*Adhyātma*).

Les quatre vedas sont :

1. *Rigveda* : Les vœux et les louanges utilisés au cours des fonctions rituelles,
2. *Sāmaveda* : Les modes de cantillation,
3. *Yajurveda* : L'ensemble des mantras, mais aussi la description des rites et les différentes explications à leur sujet,
4. *Atharvaveda* : Le recueil utilisé pour les rites domestiques, qui se compose d'incantations, de chants, de charmes magiques et de prières.

De sept à douze ans, le prince apprit à fond ces connaissances scientifiques (*Pañcavidyā*) et philosophiques (*Vedas*). On peut le dire : Si, dans le monde il y avait quelqu'un qui, en entendant une chose, en connaissait cent, c'était sans aucun doute ce prince Siddhārthā.

Ravi par la finesse de son esprit, le roi Śuddhodana invita les plus prestigieux érudits du pays pour lui donner des leçons mais, peu de temps plus tard, ils démissionnèrent tous, subjugués par l'intelligence et la sagesse du prince.

L'année de ses douze ans, ayant consolidé ses bases littéraires, le prince s'initia à la pratique des arts martiaux. De naissance, il possédait une grande force physique et, en très peu de temps, il acquit la maîtrise des différentes armes.

Le roi Śuddhodana voulait de tout son cœur, faire du prince un monarque d'élite, car il avait parfaitement compris la situation politique de l'Inde de cette époque, où les royaumes des cinq Indes se disputaient le pouvoir suprême. Le clan Sakya de Kapilavastu, occupait

une position assez élevée mais, au sud, existaient deux autres grandes nations : Kośala et Magādhā, qui constituaient une grande menace pour Kapilavastu. C'est pourquoi, Śuddhodana souhaitait la venue d'un souverain sage, capable de réunifier l'Inde entière et qui, dans ses projets, ne pouvait être que son éminent prince héritier.

Un jour, pour encourager la pratique des arts martiaux, le roi ordonna à tous les jeunes Sakya de participer à une compétition. Le cousin germain du prince, Devadatta, perça trois boucliers avec sa flèche, de même que le frère de lait du prince : Nanda, et ils furent très applaudis par les spectateurs. Quand vint le tour du prince, il trouva que son arc n'était pas assez puissant et demanda la permission de se servir de l'arc ancestral, conservé dans la salle d'armes. D'une seule flèche, il perça sept boucliers. Les spectateurs ovationnèrent ce futur roi, dont ils ne doutaient pas qu'il allait unifier l'Inde.

Le roi regarda le prince, puis les spectateurs, et sourit fièrement.

Chapitre 9

La belle Yasodhara

Le jeune prince héritier était d'une grande prestance et toutes les jeunes filles des familles royales et nobles voulaient obtenir ses faveurs. Sans trêve, il devait assister à des banquets raffinés, à des récitals de chant et de danse, aussi gais qu'animés mais qui, en fait, l'importunaient grandement. Le roi encourageait ces pratiques, croyant que toutes ces réjouissances pourraient empêcher le prince de renoncer à la vie mondaine et donc, mettre en échec la prédiction d'Asita.

Cependant, toutes ces festivités importunaient le prince, qui était chaque fois un peu plus mélancolique, ce qui finit par inquiéter le roi qui se disait : « Le prince a un caractère noble et loyal, il est respecté et aimé par le peuple, son art militaire est hors pair et il est glorifié par les pays des alentours... Comment un prince aussi doué peut-il à ce point, mépriser les honneurs et les richesses ? »

Mais, pour dissiper la mélancolie du prince, le roi ne trouvait pas d'autre solution que les bijoux et les femmes...

Il réunit alors tous les architectes et bâtisseurs du pays et fit ériger un palais des quatre saisons, afin que le prince ne ressentît pas l'écoulement du temps. Dans ce palais, ce n'était que musique, chants et danses, mais rien ne parvenait à réjouir le cœur de Siddhārthā ...

En fait, le prince était un homme d'une vive intelligence et, bien que vivant à l'intérieur du palais, il s'était rendu compte de la déplorable situation de la société hiérarchisée de l'Inde de cette époque. Il se demandait comment il était possible qu'il y eût de telles inégalités

entre les hommes... Pourquoi les gens qui se donnaient de la peine ne pouvaient jouir d'une vie décente et vivre libres ? Comment réformer cette société ?

Toutes ces questions tournoyaient sans trêve dans l'esprit du prince.

Il se rappelait les visites qu'il avait effectuées avec son père dans les villages agricoles : ces paysans qui peinaient et transpiraient sous le soleil ardent, sans pouvoir se reposer, pendant que son père et lui, se promenaient en carrosse couvert. Quelle injustice !

De plus, il avait vu dans les champs labourés, de nombreux vers et insectes massacrés par les oiseaux, au moment où ils cherchaient à rentrer dans la terre. La loi de la jungle lui paraissait si cruelle et impitoyable ! Si épouvantable et si pénible à ses yeux !

Le prince ne détestait pas ce monde et peu lui importait de n'être pas heureux, mais les inégalités sociales et les souffrances des êtres, l'emplissaient d'une mélancolie dont il ne pouvait se défaire.

Voyant ce fils qu'il adorait, plongé dans ses pensées, le roi se sentait encore plus triste. C'est pourquoi, quand le prince eut dix-sept ans, il lui choisit comme épouse la belle Yasodhara, espérant qu'une belle épouse pourrait chasser sa mélancolie et le rendre heureux.

La princesse Yasodhara était la fille aînée du roi Suppabuddha de Koliya, un pays voisin de Kapilavastu. Son gracieux maintien évoquait les chatons de saule du printemps et son visage ravissant faisait penser à celui d'une fée.

En fait, le roi aurait voulu, grâce à la musique, au vin et à la présence féminine, changer le cours des idées de son fils et bien sûr, le prince ne pouvait pas non plus, ignorer les besoins vitaux de la nature humaine... Mais il restait persuadé que ces plaisirs ne pouvaient, à eux seuls, assurer la plénitude d'une vie. On le voyait parfois sourire et alors le roi se réjouissait mais, au fond de son cœur, Siddhārtha se sentait vide et solitaire.

Plus que jamais, le roi décida alors de cultiver les actions vertueuses, de répandre la bonté et la bienveillance, d'exercer une politique bienfaisante, de fréquenter les sages et de s'éloigner des vicieux, d'être bienveillant envers ses sujets et de ne jamais agir à la légère dans la vie quotidienne. De plus, il ordonna à ses ministres et à tous les brahmanes, de mettre fin à leurs intrigues, d'apprendre les bonnes méthodes de gouvernement du pays, de faire le bien, d'offrir des sacrifices aux bons *deva* et de prier pour la paix et la joie du peuple. Toutes ces actions et résolutions étaient destinées à attirer les bénédictions du ciel sur la tête du prince. Et, ce faisant, le cœur du roi avait retrouvé la pureté originelle.

Et voilà que le perspicace Siddhārthā et la belle Yasodhara, dans le palais en fête, donnèrent naissance à un petit-prince : Rahula.

Le cœur débordant de joie, le Roi Śuddhodana pensa : « J'aime mon fils Siddhārthā et lui aussi, il va aimer son fils autant que je l'aime. Ainsi ne nourrira-t-il plus l'idée de renoncer à la vie mondaine...Tel est mon seul espoir. »

Dans toutes les monarchies, le prince héritier reçoit une éducation très stricte et ne peut, en aucun cas, donner libre cours à ses passions. Cependant, le roi Śuddhodana, lui, pensait différemment : depuis que son fils était adulte, il espérait qu'il se plongerait dans les plaisirs et convoiterait célébrité et profit, pour ne pas nourrir d'idées noires durant sa jeunesse.

Car c'est après avoir goûté à toutes les joies du monde, que les sages pratiquants cherchent à atteindre la Voie. Et le roi, à l'automne de sa vie, envisageait d'abdiquer et de se retirer en ermite, dans la forêt. Il était donc très attentif et plein de sollicitude envers le prince.

Chapitre 10

Les visites du prince, dans les banlieues

Au palais, les jours se succédaient dans la joie. Cependant, le prince éprouvait de nouveau de la répulsion pour tout ce vacarme qui l'ennuyait, et l'image des êtres malheureux se faisait jour, de plus en plus nettement, dans son esprit. La belle Yasodhara et le jeune Rahula n'occupaient plus la première place dans son cœur : un idéal plus noble, touchant à beaucoup d'autres êtres, les y avait supplantés.

Siddhārthā vivait dans la musique et les illuminations du palais, mais il aimait se promener dans des lieux tranquilles, ou se plonger tranquillement dans la méditation... comme un éléphant enfermé dans une cage dorée, qui continue à rêver aux immenses étendues verdoyantes de la nature.

Un jour, il annonça à son père qu'il voulait faire une promenade dans un parc de la banlieue. Le roi ordonna immédiatement à ses sujets de préparer le carrosse, de nettoyer les rues et surtout d'interdire la présence des personnes âgées, des malades, des cadavres, des pauvres et des mendiants... de peur que ces images n'inspirent au prince, un sentiment du dégoût.

Il commanda aux gardes de se tenir aux côtés du prince et surtout, de surveiller son comportement et de lui rapporter toutes ses réflexions, qu'elles soient gaies ou tristes.

Ce jour-là, les rues de Kapilavastu furent tendues de soie et de satin et ornées de bijoux. Le cocher du prince, Chandaka, mena le

carrosse à travers les rues. Des deux côtés, les habitants saluaient le prince et l'acclamaient.

La carrosse quitta la ville et se dirigea vers la banlieue. Soudain, le prince aperçut au bord de la route, un vieil homme squelettique. Etonné et effrayé, il demanda au cocher :

« Chandaka ! Est-ce là ce que l'on appelle un vieillard ? Regarde : Ses cheveux sont blancs, son dos est voûté, ses yeux voilés et il tremble... Pourquoi marche-t-il avec une canne ? Chandaka ! Est-il devenu ainsi depuis peu, ou est-il ainsi de naissance ? »

Chandaka ne savait que répondre : s'il disait la vérité, il risquait d'affliger le prince, mais il savait aussi qu'aucun mensonge ne tromperait le sage et éclairé Siddhārthā... C'est pourquoi, il hésitait à répondre.

Mais le prince revint à la charge :

« Chandaka ! Pourquoi est-il ainsi ? Est-il devenu ainsi depuis peu ou est-il ainsi de naissance ? »

Chandaka ne put qu'obéir et répondre franchement :

« Altesse ! Vous comprenez certainement que c'est un vieil homme ! Regardez son visage : quand la vieillesse arrive, les couleurs pâlisent, la mémoire se perd, la tristesse augmente et la joie diminue. Les yeux, les oreilles, le nez et la langue, ont perdu la vitalité de la jeunesse. Cette apparence de vieillesse n'est pas originelle : quand il est né, il était comme les autres bébés qui se nourrissent de lait. Puis, il a connu les jeux d'enfant et ensuite, il a grandi et il est devenu l'esclave de ses passions. Maintenant, sa virile jeunesse a disparu : il est devenu un vieil homme et la vieillesse va peu à peu, détruire son corps. »

En entendant ces mots, le prince poussa un long soupir et, comme à un examen, il demanda à son cocher :

« Chandaka ! Il y a beaucoup d'hommes dans le monde ! A ton avis, est-il seul à vieillir ou devons-nous aussi, subir cette décrépitude ? »

Chandaka répondit respectueusement :

« Ô Altesse ! Personne ne peut l'éviter ! Riche ou pauvre, noble ou roturier, roi, notable ou esclave... personne n'échappe à la vieillesse et chacun va vers sa fin. Nous aussi, nous avançons pas à pas, vers cette ultime étape de la vie : Jeune ou fort, chacun vieillira un jour et personne ne peut l'éviter ! »

Ces mots résonnèrent aux oreilles du prince comme un coup de tonnerre et il se dit que, même un cocher était capable de comprendre cette vérité de l'impermanence ! Son corps se mit à trembler et il pensa : « Ce fléau de la vieillesse peut endommager ce corps que nous possédons. La robustesse physique et la force considérable de tous les êtres, ne durent que le temps d'un rêve. Tous les phénomènes dans le monde changent à chaque instant. Il en est ainsi pour les autres, il en va de même pour moi. En voyant ce fléau de la vieillesse, comment pourrais-je ne pas me sentir affligé et dégoûté de la vie ? »

Après un long soupir, il ordonna au cocher :

« Chandaka ! Rentrons au palais ! En pensant à l'arrivée de la vieillesse, quel plaisir aurais-je encore à me promener dans les jardins et les bois ? »

Cette pensée en tête, le prince ressentit profondément la solitude, le vide et les peines de la vie. Le palais impérial lui parut une tombe sans joie et sans éclat, et son cœur ne put s'apaiser. A ses yeux, le palais si propre et si majestueux, devint comme une prison qui l'enfermait et le navrait.

A part le cocher Chandaka, personne ne sut pourquoi il était rentré si vite au palais. Le roi Śuddhodana vit le prince plongé toute la journée dans la tristesse et se sentit bien triste lui-aussi. Alors, il lui proposa de sortir à nouveau et, cette fois, il exigea une meilleure escorte et que les routes suivies soient planes et propres.

Peu de temps après avoir quitté la ville, le prince vit un agonisant gisant au bord de la route : maigre, le ventre ballonné, la respiration

haletante, les membres comme des morceaux de bois mort, les yeux ruisselant de larmes... et qui ne cessait de gémir. Touché par cette vision, il demanda à Chandaka pourquoi il était devenu ainsi. Le cocher réfléchit un moment et répondit :

« Altesse ! Il est malade : quand les organes du corps ne s'accordent plus, on endure ce fléau de la maladie. »

Profondément affecté, le prince murmura :

« Dans le monde, est-il le seul à être malade ? Ou tout le monde doit-il subir le même sort ? »

En entendant le murmure du prince, Chandaka répondit, en pesant ses mots :

« Altesse ! Un jour ou l'autre, tout corps subit la maladie. »

En pensant aux souffrances de la maladie, le prince trembla de peur et se sentit comme une petite jonque, ballottée par des vagues effrayantes. Son cœur fut rempli d'inquiétude et il ne put s'empêcher de soupirer :

« La vie est un vrai cortège de souffrances ! Comment la traverser en paix ? Tous les êtres de ce monde sont aveuglés par l'ignorance et l'égarement. Ils ne savent pas que la maladie peut surgir à tout instant et ils continuent à courir après les faux plaisirs des cinq désirs. »

Après avoir fait une courte visite dans la banlieue, il ordonna à Chandaka de prendre la route du retour. En pensant aux souffrances engendrées par la maladie, il avait l'impression d'être lié et torturé par un bourreau.

Constatant le retour précipité du prince, le roi interrogea les gardes de l'escorte et, quand vint le tour de Chandaka, ce dernier lui rapporta les rencontres avec le vieil homme et le malade. Affolé, le roi réprimanda sévèrement les gardes et fit jouer davantage de musique et venir encore d'autres jolies demoiselles, espérant sortir le prince de son abîme de tristesse... Hélas ! ses efforts restèrent vains.

Cette fois, le roi prit les choses en main et organisa lui-même la promenade. Il alla personnellement dans la banlieue pour chercher un parc florissant, aménager la route, nettoyer les immondices et placer, sur le trajet davantage de jolies filles, et des gardes du corps expérimentés.

Puis il poussa le prince à sortir de nouveau.

Le prince ne voulait pas faire de peine à son père et il accepta sa proposition. Hélas ! Avant même que le convoi eût atteint le jardin choisi par le roi, surgirent soudain quatre hommes portant un cercueil recouvert d'une bannière et suivis par des personnes à l'air triste, aux cheveux mal coiffés, et par d'autres qui pleuraient à chaudes larmes. Devinant que quelqu'un avait perdu un proche, le prince secoua la tête, des larmes plein les yeux et Chandaka lui dit :

« Oui, Altesse ! Il y a un mort dans le cercueil ! »

« Pourquoi doit-on mourir ? », demanda le prince qui ne put s'empêcher de soupirer d'émotion.

Chandaka était aussi très affecté par la mort, c'est pourquoi il prit son temps pour expliquer :

« Quand les organismes du corps humain sont défectueux, l'homme perd toutes ses sensations. L'âme quitte le corps, la chair se dessèche et la rigidité cadavérique s'installe. On est comme un bois mort ; les proches et les amis sont impuissants à nous aider et même les conjoints ne peuvent que déposer leur mort, seul dans sa tombe, dans un cimetière de ces banlieues désertes et lui dire adieu. Et, Altesse ! Avec le temps, le corps enterré se détruit et finit, lui aussi par disparaître ! »

Ayant compris à quel point la mort est tragiquement inévitable, le prince articula péniblement :

« Chandaka ! La mort est le dénouement ultime de la vie. Dès que l'homme est né, il est destiné à mourir un jour : homme, femme, vieux ou jeune, personne ne peut l'éviter ! »

Se rappelant les souffrances engendrées par la vieillesse et la maladie, telles qu'il les avait ressenties lors de ses précédentes sorties et éprouvant celles de la mort, qu'il découvrait aujourd'hui, le prince se renversa dans son siège et dit tristement : « Nous les hommes, sommes vraiment stupides : alors que la mort est si près de nous, comment pouvons-nous continuer à vivre avec tant de désinvolture ? L'homme n'est ni pierre ni plante... Comment peut-il ne pas se soucier de l'impermanence du monde, et lâcher la bride à ses passions et à ses caprices ?

Moi, je sais maintenant que la mort est inévitable, comment pourrais-je la passer sous silence ? »

Alors, il demanda à rentrer au palais, mais Chandaka avait reçu l'ordre du roi de ne pas rentrer trop tôt. Il n'osa donc pas faire demi-tour et, finalement, le carrosse du prince arriva à destination, dans le jardin qui avait été choisi comme but de la promenade.

Là, le prince regarda autour de lui : l'eau était claire et les plantations luxuriantes, les oiseaux volaient et chantaient, tout baignait dans une beauté paradisiaque.

Chapitre 11

La plus grande tentation

Dès que le prince Siddhārthā entra dans le jardin, les demoiselles que le roi avait choisies, accoururent pour l'accueillir, rivalisant d'attitudes provocantes pour le séduire et gagner ses faveurs.

En fait, avant l'arrivée du prince, le Roi Śuddhodana avait envoyé un de ses ministres nommé Udayin, qui avait encouragé ces demoiselles en leur disant :

« Mesdemoiselles, vous êtes jolies, intelligentes et compétentes ; votre talent et votre beauté sont exceptionnels et reconnus dans le monde entier car vous n'avez aucun défaut. Les *deva* eux-mêmes, quitteraient leurs épouses pour vous et aucun dieu ne resterait indifférent en vous voyant. En effet, quel est l'objet le plus précieux au monde ? : C'est la beauté qui peut attirer la sympathie dès le premier regard. Mesdemoiselles, sachez-le : Le cœur de notre prince est vraiment très pur et, pour le moment, il est aussi dur que le diamant et ne semble pas susceptible d'être ébranlé par la beauté féminine. Mais peu importe : avec votre physique attrayant et votre visage séduisant, vous devez absolument troubler le cœur du prince. Vos yeux lumineux, vos sourcils gracieux, vos hanches aussi souples que le roseau sous le vent et vos visages si fins, parviendront sans nul doute, à conquérir le cœur du prince ! Jadis, une beauté nommée Sundari parvint, grâce à son visage attrayant et à son langage séduisant, à captiver l'esprit du *deva* du ciel *Nirmāṇarati*. Depuis, il resta prisonnier du désir, au point de se sentir heureux avec le pied de Sundari posé sur sa

tête. Un autre brahmane : Gautama à cause du sourire d'une femme, oublia ses nombreuses années de pratique de l'ascétisme. Un autre *deva* sombra lui aussi dans les délicieux abîmes de l'amour. Le *deva* Viśva qui possédait le mérite de dix-mille ans de pratique ascétique, perdit en une journée toute sa force de concentration à cause d'une femme... Mesdemoiselles ! Vous le voyez : le pouvoir des femmes est bien plus puissant que celui de la conduite pure ! Votre beauté et votre art de séduire sont sûrement capables de conquérir le cœur du prince et si vous ne parvenez pas à le fasciner vraiment, vous devez faire tout votre possible pour, au moins l'empêcher de vouloir quitter le palais impérial et renoncer au trône ! »

Les paroles d'Udayin séduisirent ces belles demoiselles qui pensaient toutes gagner les faveurs du prince. Le voyant arriver elles se pressèrent en foule devant lui comme des abeilles en quête de fleurs parfumées, avec des airs provocants, des chants et des danses, des regards ensorceleurs, et des robes légères et presque transparentes. Pour provoquer le désir d'amour dans le cœur du prince, elles en oubliaient même tout sentiment de honte et toute pudeur !

Ces demoiselles firent tous leurs efforts, mais le cœur du prince resta inébranlable et dur comme le diamant. Dans son esprit, pas la moindre illusion ne se fit jour. Assiégé par ce babil de femmes, il restait tranquille et paisible, comme le seigneur Śakra, insensible au charme des innombrables beautés qui l'entouraient.

Ces demoiselles faisaient tout pour le séduire : elles tenaient sa main, lui lavaient les pieds, le parfumaient, le coiffaient de précieux bijoux. Certaine chuchotait à son oreille, une autre s'étendait sur ses cuisses, d'autres le provoquaient par des mots indécents ou même des attitudes obscènes. En somme, pour exciter la passion chez le prince, elles usaient de tous les moyens possibles, aussi déshonorants fussent-ils.

Mais le cœur du prince restait aussi pur qu'une blanche fleur de lotus, que la boue alentour ne peut souiller. Comme s'il n'avait rien

perçu de leur attitude ni de leurs propos, son cœur pensait à autre chose et, face à ces si jolies demoiselles, il ne ressentait ni tristesse ni joie...

Après un moment, son esprit revint à la situation présente et il ressentit pour elles un sentiment de dégoût et de pitié. Machinalement, il murmura :

« Aujourd'hui je l'ai compris : la passion d'amour des femmes est si intense qu'elles ne réalisent pas que leur jeunesse est passagère et qu'elles devront bientôt affronter la vieillesse et la mort. Elles ne voient que les faux plaisirs étalés devant leurs yeux et laissent l'ignorance ensorceler leur cœur. Elles devraient comprendre que la vieillesse et la mort sont comme des épées acérées posées sur leur cou, et rechercher le plus vite possible, la libération. Les hommes se comportent comme s'ils sommeillaient : Ils voient la vieillesse, la maladie et la mort chez les autres, sans réaliser qu'ils devront subir le même sort. Qu'y a-t-il comme différence entre les objets inertes et eux ? Quelle pitié !

« Dans notre monde, d'innombrables êtres laborieux subissent de grandes souffrances, matérielles et spirituelles. S'y ajoutent encore toutes sortes d'oppression politiques et religieuses. Comme ils sont malheureux ! Pourquoi ne chercherais-je pas à les libérer de leurs afflictions ? Comment pourrais-je prendre égoïstement du bon temps et me satisfaire de ces plaisirs irréels, passagers, médiocres et égoïstes ? »

De loin, Udayin avait entendu les soupirs du prince. Il pensa à la mission que lui avait confiée le roi, vint vers le prince et lui dit respectueusement :

« Altesse ! Le roi m'a donné l'ordre d'être votre ami fidèle et, à ce titre, je voudrais vous dire quelques mots. Pour être un ami vertueux, il faut remplir trois conditions : Ne pas causer de tort à l'ami, mais au contraire, agir dans son intérêt et partager le même sort que lui. Etant votre ami, je dois faire mon devoir et vais vous exposer ma pensée ; je vous demande sincèrement de m'écouter.

« Altesse ! La chose la plus importante pour un homme durant sa jeunesse, c'est l'amour avec le sexe opposé. Si un homme ne connaissait pas l'amour d'une femme, ce serait pour lui la plus grande humiliation. Altesse ! Rien ne peut apporter plus de plaisir que l'amour d'une femme. Aujourd'hui, même si le fait d'aimer une femme vous semble en infraction avec vos aspirations, vous devez, en raison de votre statut social et aussi pour votre honneur, vous y conformer avec subtilité, car vous pourrez, ce faisant, trouver la joie. Se conformer avec subtilité, c'est le principe fondamental de l'art de vivre. Celui qui nie ce plaisir est comme cet arbre qui se couvre de fleurs sans donner de fruits... Quels seraient l'intérêt et la saveur de ce genre de vie ?

« Altesse ! Vous êtes jeune, vous êtes le futur roi de Kapilavastu et vous possédez toutes les vertus. C'est pourquoi, tous les bonheurs et toutes les joies se concentrent sur votre personne. Les hommes de ce monde recherchent tous les moyens pour acquérir le cœur et l'amour des femmes, et ils ne les obtiennent pas facilement. Pourquoi les fuyez-vous sans raison préalable ? Altesse ! Dans ce monde, rien ne peut rendre un homme aussi heureux et l'enchanter autant que l'amour. Les *deva* eux-mêmes, sont à la recherche de ces rétributions karmiques. Souvenez-vous, Altesse : Le seigneur Śakra, lui aussi, entretenait des relations charnelles ; le *deva* Asita qui avait pratiqué l'ascétisme durant de longues années, rompit finalement son vœu pour les yeux d'une fée... Et aussi le *deva* Bharadvaja, le *deva* Candra... Et tant d'autres pratiquants éminents qui, en dépit des mérites qu'ils avaient accumulés, ont tout sacrifié pour l'amour d'une femme. A dire vrai, il est extrêmement difficile de prétendre à l'amour d'une femme : Il faut avoir amassé d'innombrables mérites dans les vies antérieures pour l'obtenir aujourd'hui. L'amour d'une femme est l'objectif de tous les hommes, et vous, vous voulez le rejeter ! C'est une attitude absurde et j'espère, Altesse, que vous ne négligerez pas ce trésor exceptionnel ! »

Le discours d'Udayin reflétait bien le sentiment prévalant chez les hommes de l'époque. Quand il eut fini, le prince lui répondit gravement, mais avec bienveillance :

« Udayin ! Je te remercie ! Tu me dis que tu es mon ami vertueux, et tes propos sincères, je les ai bien compris. Mais j'ai, moi aussi, ma façon de penser et je te demande de m'écouter :

« Tu dis que la passion de l'amour est la plus grande joie de la vie. Mais, sais-tu que ma peine a justement pour origine, l'impermanence de cette vie ? Sais-tu que je suis triste, parce que les pauvres êtres ne peuvent se libérer de leurs afflictions ?

« Ces plaisirs de l'amour dont tu parles, je ne vais pas les nier. Mais s'ils ne comportaient ni vieillesse, ni maladie, ni mort, s'ils n'étaient ni impermanents, ni temporaires... alors, je serais bien aise de les rechercher !

« Ces dames du palais, si joliment vêtues et parfumées ! Si elles ne vieillissaient pas, alors, même si la passion amoureuse est une faute, je pourrais encore l'admettre. Mais, pas à pas, elles cheminent vers la vieillesse et vers la mort !

« Pour tout dire, le monde est un enchaînement de vieillesse, de maladies et de mort. Si ces courtisanes comprenaient cette vérité, elles devraient ressentir du dégoût et de la frayeur pour elles-mêmes et pour les corps vieillissants, malades et condamnés à mourir, d'autrui. Autrement dit, si l'on ne veut voir que sa santé du moment, si l'on oublie la peur de la mort et si l'on se plonge jour et nuit dans l'état des cinq désirs pour poursuivre les plaisirs de la débauche, en quoi est-on différent des bêtes stupides ? Udayin ! Les *deva* dont tu m'as parlé tout à l'heure, ne comprenaient pas l'horreur et le danger des cinq désirs et c'est pour cette raison qu'ils se sont laissé emporter. Les cinq désirs sont vraiment les origines de l'autodestruction !

« Par exemple, ces jeunes gens robustes et ces jeunes filles ravissantes, se croient vainqueurs, mais c'est parce qu'ils s'attachent à

l'état des cinq désirs et ne réalisent pas que leur état physique peut et va s'affaiblir, vieillir et disparaître... Donc, en fait, Udayin, les vrais vainqueurs sont justement la vieillesse, la maladie, la mort et l'impermanence !

« Se soumettre à l'amour d'une femme et accepter les plaisirs des cinq désirs, cela s'appelle 'attachement' et non pas 'subtilité'. Obéissance et habitude sont toutes les deux 'hypocrisie et tricherie', je ne les pratiquerai pas ! Si l'on consacre trop d'enthousiasme à un quelconque phénomène de ce monde, on tombe sous sa coupe et on en devient dépendant. Trop d'attachement va engendrer des résultats, dont l'excès ne vaut pas mieux que l'insuffisance. Tu me demandes d'accepter ces plaisirs sexuels qui sont contraires à ma volonté ? N'est-ce pas là une odieuse hypocrisie ? De plus, tu oses dire que c'est un principe fondamental du monde des hommes ! Franchement, je ne comprends ni ce genre de raisonnement, ni cette opinion !

« Le monde est un immense océan de souffrances, de vieillesse, de maladies et de mort. La Terre est le réceptacle de toutes les souffrances et celui qui veut me voir sombrer dedans ne mérite pas d'être appelé mon vertueux ami ! Udayin ! Les fléaux de la vie, vieillesse, maladies et mort sont épouvantables ! Regarde : tout est impermanent et changeant, nous avançons jour après jour vers notre tombe. Qui aurait encore le cœur de poursuivre des plaisirs éphémères ?

« Udayin ! Ceci est le grand problème que je dois résoudre. A tout instant, mon cœur tremble ; quand je pense que mon corps va se détruire dans peu de temps, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Qui peut encore fermer les yeux et se laisser sombrer dans l'océan des souffrances causées par les plaisirs des cinq désirs ?

« Udayin ! Le feu de l'impermanence s'approche déjà de notre personne, c'est une réalité indéniable ! Si quelqu'un me dit de ne pas m'attrister face à cette échéance funeste, n'est-il pas en train de me demander d'être un homme stupide, sourd et aveugle ? »

Ainsi, le prince utilisa les moyens les plus subtils pour expliquer à Udayin que les cinq désirs sont des dharmas odieux et ce haut fonctionnaire, pourtant grand coureur de jupons, se sentit honteux et baisa la tête.

Cette longue conversation entre le prince et Udayin avait duré jusqu'au crépuscule. Le soleil se couchait doucement et les oiseaux s'empressaient de regagner leurs nids. Toutes ces dames du palais, toutes ces musiques harmonieuses, n'avaient servi à rien et les courtisanes ne purent que remiser les instruments de musique et rentrer chez elles.

Le jardin reprit son calme : les arbres, les plantes, les montagnes, et les étangs, tout redevint silencieux. Resté seul, le prince errait ça et là dans le jardin. Puis il s'assit sous l'arbre *Jambu* pour réfléchir aux différents problèmes de l'univers et de la vie et, finalement, il rentra solitaire au palais.

Udayin fit au roi Śuddhodana, un récit fidèle des événements de la journée. Quand il apprit que le prince avait réalisé l'impermanence de la vie et décidé de ne pas toucher aux cinq désirs, le roi fut très affligé : c'était comme si on lui avait planté dans le cœur, un poignard acéré. Immédiatement, il convoqua ses ministres en réunion extraordinaire, afin d'imaginer des moyens qui permettraient de remédier à ce dégoût de la vie qui oppressait le cœur du prince.

Mais tous les ministres ne surent que répondre :

« Il n'est d'autre solution que d'accroître les plaisirs des cinq désirs ! »

Chapitre 12

La renonciation

A partir de ce jour, dans le palais des quatre saisons, le roi ajouta encore plus de bijoux et de jolies filles, voulant ainsi divertir jour et nuit le cœur du prince. Mais, Siddhārthā n'avait aucune intention de s'attacher à ces choses car, chaque jour, il se faisait du souci à propos des problèmes de vieillesse, de maladie et de mort. Il était comme un fauve blessé qui tourne au milieu de la forêt dense, dans la grande montagne.

Le roi avait, en outre, choisi de nombreux jeunes de la noblesse, beaux et intelligents et leur avait demandé de rester jour et nuit aux côtés de Siddhārthā, suivant un rituel bien déterminé. Il s'efforçait ainsi de donner au prince la sensation d'autorité d'un roi. Mais, dans le cœur du prince, tous ces arrangements artificiels n'apportaient ni gloire ni orgueil.

Un jour, le prince dit au roi qu'il aimerait se rendre régulièrement dans un parc de la banlieue, en compagnie de ces jeunes gens de la noblesse et naturellement, le roi accepta. Chaque fois qu'ils allaient dans le parc, le prince aimait s'asseoir seul sous un arbre pour se recueillir. Il disait aux autres de faire ce qu'ils voulaient, pourvu qu'ils ne le dérangent pas.

Il s'asseyait tranquillement sous l'arbre Jambu, et les principes de vie/mort, apparition/disparition, et impermanence allaient et venaient dans son esprit, comme le ressac des vagues. Il pensait : « Le monde est vraiment un lieu de souffrances : La durée d'une vie est

limitée, mais la plupart des gens ne comprennent pas la règle de l'impermanence et ils se battent, bec et ongles, à la recherche du plaisir. Quelle désolation ! Ils ont peur en voyant les autres vieillir, souffrir et mourir, mais ne réalisent pas la brièveté de leur propre vie. Là est le grand malheur de la vie ! Je ne veux pas leur ressembler : je dois vaincre cette trompeuse illusion de jeunesse, je dois combattre ces terribles afflictions que sont la vieillesse, la maladie et la mort, et surtout, ne pas laisser les hommes vivant dans le monde, subir éternellement ces souffrances. Maintenant, je dois trouver rapidement les moyens pour obtenir la libération. »

Au cours de sa contemplation, il vit arriver un *Śramaṇa*. Il se leva pour l'accueillir et lui demanda respectueusement :

« S'il vous plaît, qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous vêtu différemment des autres ? »

« Puisque vous voulez le savoir, je vais vous le dire : je suis un *Śramaṇa* qui a rompu ses liens familiaux. Je suis las des afflictions causées par la vieillesse, la maladie et la mort et je suis à la recherche de la Voie de la libération. Aucun être ne peut éviter la vieillesse, la maladie et la mort, aucun être ne peut échapper aux variations instantanées de l'impermanence. C'est pourquoi, j'ai renoncé à la vie mondaine pour devenir *Śramaṇa*. Rien ne me rend triste et rien ne me rend joyeux. Je voudrais uniquement atteindre l'état de sans naissance et sans extinction, sans proches et sans ennemis !

« Je n'éprouve ni le désir de richesse ni celui de débauche. Toute la journée et tous les jours, je vis en ermite dans les forêts. J'ai coupé les ponts d'avec les honneurs et les profits mondains ; je n'ai ni le concept du 'moi', ni celui du 'mien' ; je ne choisis ni la propreté ni la saleté et je ne fais pas de différence entre la beauté et la laideur ; je mendie dans les villes et les villages pour nourrir ce corps d'emprunt.

« Quand je vois des gens en difficulté, je cherche à les aider et à les sauver. Je ne veux ni récompense, ni accumulation de mérites. Je sais

seulement que je dois prendre en charge les afflictions des êtres car, si je ne les libère pas de l'océan de la vie et de la mort, qui le fera ? »

Après avoir entendu les paroles du moine, le prince se sentit joyeux et, fermant les yeux, lui dit :

« Je pense comme vous et souhaite m'éloigner de tous les désirs et passions pour rechercher l'état de libération. En même temps, j'ai aussi le vœu de libérer les autres êtres mais je ne sais comment réaliser tout cela. Aujourd'hui, j'ai la chance de vous rencontrer et j'ai l'impression de voir une lampe allumée au milieu des ténèbres du monde ! »

Il rouvrit les yeux, mais le *Śramaṇa* avait disparu...

Le prince pensa que c'était un bouddha du passé, venu pour l'éclairer. Immédiatement, il prit la ferme résolution de renoncer absolument à la vie mondaine. Il remisa tous ses sentiments et rentra au palais, avec « sa cour » de jeunes nobles.

Arrivé au palais, le prince se présenta d'abord chez le roi pour s'informer de sa santé. Puis il lui exposa la noirceur du samsara et lui demanda la permission de renoncer à la vie mondaine. Rassemblant tout son courage, il dit au roi :

« Père ! Dans ce monde, que l'on soit homme ou femme, noble ou humble, si l'on goûte aux joies de l'union, on connaîtra les peines de la séparation ! C'est pourquoi, je voudrais renoncer à la vie mondaine, pour chercher la vraie voie de libération. Je souhaite que mon auguste père m'accorde cette faveur ! »

La question qu'il avait toujours redoutée, résonna comme un coup de tonnerre à ses oreilles, et le roi Śuddhodana se mit à trembler. Il s'avança, prit les mains du prince et lui dit en pleurant :

« Siddhārthā ! Je te prie d'abandonner ce genre d'idée et de ne pas penser de la sorte. Tu es jeune et la pensée des jeunes gens est souvent aussi changeante qu'hasardeuse ! Le monde n'est pas aussi terrible que tu le penses et la vie n'y est pas non plus aussi détestable... Tu

veux renoncer à la vie mondaine pour t'exercer à la pratique de la perfection, mais tu n'arriveras pas à un tel état.

« Les pratiquants souhaitent tous, vivre en ermites dans la forêt, mais ils ne connaissent pas pour autant le repos du cœur. Siddhārthā ! Si tu veux t'exercer à la pratique de la perfection, tu dois au moins attendre d'avoir mon âge, sinon, tu échoueras dans ta recherche et tu éprouveras même des remords.

« Bientôt, tu devras gouverner ce pays et gérer, après moi, les affaires politiques. Laisse-moi le faire d'abord, car tu n'es pas encore prêt, mais si tu abandonnes ton père et oublies la lourde responsabilité qui t'incombe : diriger le pays, tu te conduiras en homme déraisonnable. Abandonne vite cette idée, conforme-toi aux dharmas mondains, assume l'héritage du trône et, quand tu auras gouverné le pays pendant quelques dizaines d'années, quand tu auras rempli ton devoir, tu pourras alors, renoncer à la vie mondaine. »

« Père ! Ce que vous venez de me dire, j'y ai déjà pensé depuis longtemps. Si vous pouviez me garantir qu'il n'existe pas de phénomène de vieillissement, qu'il n'existe pas de douleur des maladies, qu'il n'existe pas de peur de la mort et que toutes les choses sont inusables et indestructibles... Alors, peut-être, pourrais-je changer d'avis. »

Le roi secoua la tête et dit :

« Siddhārthā ! Tu ne peux pas parler ainsi ! Ces quatre points, personne ne peut les garantir et si l'on apprenait que tu exiges des autres de t'assurer ces quatre vœux, les gens se moqueraient de ta demande et la qualifieraient d'absurde. Abandonne immédiatement cette idée de vouloir renoncer à la vie mondaine, car bientôt tu devras hériter de mon trône ! »

Respectueusement, le prince reprit gravement :

« Si personne ne peut garantir ces quatre points, veuillez accéder à ma demande : Laissez-moi essayer de parfaire ces quatre vœux, moi-même, car, en ce moment, je me sens comme si j'étais enfermé

dans une maison en flammes : je dois sortir de ce lieu et rechercher un endroit paisible et stable. Tout rassemblement finit par se dissoudre, toute union entraîne séparation : c'est la loi élémentaire. N'importe qui en ce monde doit mourir un jour, qu'il vive modestement ou somptueusement. La mort est une chose inévitable dans la vie. Alors, pourquoi ne pas chercher à se libérer, en choisissant de mener une vie raisonnable ? »

Le Roi Śuddhodana comprit que la décision du prince était déjà arrêtée et il ne put que chercher d'autres moyens pour le retenir. Il pensa : « Il est inutile de parler avec lui maintenant. Il ne me reste qu'à faire venir d'autres jolies demoiselles d'honneur et faire jouer d'agréables musiques pour tenter d'éveiller en lui, le désir charnel. ». Par précaution, il ordonna aux gardiens de le surveiller jour et nuit et les ministres et hauts fonctionnaires se succédèrent au palais du prince pour l'exhorter à accepter l'ordre du roi et préparer la cérémonie de la succession au trône.

Le prince s'était retiré dans une pièce calme du palais et rendait rarement visite à Yasodhara et Rahula. Comme Yasodhara venait d'avoir un enfant, elle lui consacrait tout son temps et son plaisir. Elle croyait que son époux était occupé par les affaires de l'Etat et ne trouvait pas le temps de venir chez elle.

Chaque fois qu'il croisait son père, le prince lui paraissait soucieux. Dans le fond de son cœur, il avait l'impression que le palais impérial était comme une cage qui l'emprisonnait et il en était bien malheureux !

Les dames du palais reçurent du roi, l'ordre de ne pas quitter le prince d'un pas et elles déployèrent tous leurs charmes pour séduire son cœur. On aurait dit des chevreuils dans le bois qui, pas un seul instant, ne perdent de vue les mouvements des chasseurs.

Cependant, le prince ne cherchait pas à chasser ces trop jolies chevrettes et ne s'intéressait nullement à ces tentatrices. Au plus profond

de la nuit, les courtisanes continuaient à jouer d'admirables musiques et à faire valoir leurs somptueuses parures. La musique était enivrante mais le cœur du prince restait lointain et complètement indifférent.

Une nuit, épuisées sans doute, toutes ces demoiselles s'endormirent. Le maquillage de leur visage s'était craquelé et elles ne contrôlaient plus leurs attitudes : Certaines étaient couchées sur le dos, d'autres, roulées en boule ; les instruments de musique étaient éparpillés à leurs côtés, leurs colliers de perles pendaient comme des chaînes, leurs robes entortillées autour de leurs corps, ressemblaient à des bandages défaits. Celles qui dormaient avec le luth dans les bras ressemblaient à des prisonniers condamnés, certaines bavaient, d'autres ronflaient, d'autres dormaient les yeux ouverts, et d'autres encore, grinçaient des dents. Elles offraient véritablement un horrible spectacle !

Le prince était dans son lit et se réveilla quand la musique et les chants cessèrent. Le clair de lune pénétrait dans la chambre par la fenêtre et, comme il n'arrivait pas à se rendormir, il se leva, regarda Yasodhara, étendue à ses côtés, avec Rahula dans les bras et sortit sans les réveiller. Quand il passa à côté des courtisanes endormies, il fut extrêmement surpris : Elles qui paraissaient si séduisantes avant, étaient devenues si laides maintenant ! Il les regarda en silence, et ne put que soupirer d'émotion, alors qu'une pensée lui venait à l'esprit :

« Tous ces phénomènes mondains sont tellement illusoires ! Je ne dois plus hésiter une seule minute, je dois quitter ces lieux immédiatement, pour chercher l'endroit de la délivrance ! »

Ayant pris cette irrévocable décision, le prince jeta un dernier coup d'œil sur Yasodhara et Rahula et, contournant ces dames profondément endormies, il marcha sans bruit vers la chambre de Chandaka.

« Chandaka ! Va chercher le cheval blanc, Kanthaka ! »

« Où voulez-vous aller à cette heure ? » demanda Chandaka à voix basse.

« Je veux sortir pour boire l'eau fraîche de la rosée bienfaisante. Amène le cheval ! L'endroit où jaillit cette source, est un lieu immortel ! »

Chandaka avait deviné le projet du prince et il tenta de tergiverser :

« Altesse ! Il est tard. Sortir maintenant pourrait nuire à votre santé. Je vous supplie d'attendre plutôt, demain matin ! »

« Chandaka ! Tu n'as pas entendu ? Je t'ai dit d'amener Kanthaka ! »

Cette voix, basse mais autoritaire, impressionna Chandaka. Il savait qu'il devait prévenir le roi et demander sa permission, mais le regard implacable du prince le poussa à aller chercher Kanthaka – le cheval blanc préféré du prince. Caressant la tête du cheval, le prince lui parla comme s'il s'adressait à un homme :

« Kanthaka ! Jadis, avec toi, mon père galopait au milieu des batailles et obtenait toujours la victoire. Aujourd'hui, j'ai encore besoin de ta vaillance d'antan, pour me conduire vers le lieu immortel de la rosée bienfaisante. Quand on fait la guerre, on est entouré de nombreux compagnons d'armes ; quand on s'amuse, beaucoup de camarades nous tiennent compagnie ; quand on cherche un trésor, les suivants sont également nombreux... Mais les vrais amis qui veulent, avec nous, partager joies et peines, sont extrêmement rares ! Ce serait une immense chance dans la vie, que de pouvoir en compter quelques-uns ! Kanthaka, je quitte le palais maintenant, dans le but de résoudre le grand mystère de la vie et de la mort, propager la voix sacrée du sauveur, et libérer les êtres naufragés dans l'océan de la souffrance. Toi, Kanthaka, si tu veux sauver ton propre avenir, tu devras d'abord offrir un peu de bonheur à un autre être. Rassemble toutes tes forces et surtout, reste insensible à la fatigue durant ce long voyage ! »

Puis, le prince monta à cheval, leva sa cravache et ordonna à Chandaka de prendre la route.

Le cavalier était comme la pleine lune silencieuse dans le ciel et le cheval, comme un nuage blanc flottant dans le néant ; ils allaient sans un souffle, sans un hennissement. Toute la ville dormait d'un profond

sommeil. Seuls le cœur du prince et celui du cheval battaient puissamment et ils galopaient comme une étoile filante. Le soleil n'était pas encore levé qu'ils avaient déjà parcouru plusieurs dizaines de kilomètres.

Chapitre 13

Chandaka et Kanthaka

La nuit passa et le jour pointait quand le prince arriva au pied d'une grande montagne. Il s'était renseigné et savait que, là, dans la forêt, vivait un pratiquant de l'ascétisme, nommé Bhargava.

C'était une grande et haute montagne. Dans les bois, les oiseaux chantaient et, entre les pentes, des torrents ruisselaient. Dès que l'on entra ici, le cœur irrité s'apaisait et le corps fatigué se détendait. Le prince ressentit une grande joie, il pensa : « Ceci est de bon augure, je pourrai peut-être trouver ici ce que je n'ai jamais possédé. »

Profondément ému par cette montagne et ces bosquets enchanteurs, le prince dirigea son regard vers le fond de la forêt, et il vit un homme porteur de merveilleuses marques physiques. Il se dit : « C'est un grand pratiquant, je dois lui adresser mes respects. »

Immédiatement, il descendit de cheval et dit à l'animal :

« Kanthaka ! Tu m'as amené à l'endroit où je voulais aller. »

Puis, il se retourna et dit affablement à Chandaka, qui l'avait suivi :

« Chandaka ! Tu as démontré ta fidélité et ton dévouement envers moi et jamais je ne t'oublierai. Partout où j'allais, tu m'accompagnais sans manifester la moindre trace de paresse ou de fatigue, ce qui est une preuve de ta profonde loyauté.

« Chandaka ! Je peux percevoir la loyauté et le respect dans ton cœur et la vigilance dans ton attitude. Dans le monde, certains possèdent la sincérité mais ne peuvent l'exprimer extérieurement, d'autres sont travailleurs, mais n'éprouvent pas de véritable joie. Chandaka !

Tu es riche de respect et de diligence ; tu as renoncé aux honneurs et profits pour me suivre et je t'en sais gré. Chandaka ! Qui en ce monde ne recherche pas les avantages et l'intérêt ? Car, si nous n'avons rien à leur offrir, tous les proches et les amis nous abandonnent. Aujourd'hui, tu m'as accompagné sans condition, sans rechercher un plaisir personnel et sans te laisser égarer par le profit momentané... Tu es vraiment un homme de bien, un homme exceptionnel !

« Les parents élèvent les enfants pour assurer la continuation de la lignée familiale. Les sujets vénèrent leur roi, dans le but de gagner ses faveurs. Aucune conduite humaine qui ne soit motivée par l'intérêt personnel. Toi, aujourd'hui, tu as oublié tout cela, tu as montré ta fidélité et ta diligence du fond de ton cœur et j'en suis très ému.

« Il est inutile d'en dire plus, je te dis simplement : Chandaka ! C'est la dernière fois que tu es à la peine pour moi. Rentre immédiatement au palais avec ce cheval ! Maintenant, je dois marcher seul et passer du rêve de la longue nuit, au grand chemin de la véritable lumière ! »

Chandaka pleurait sans pouvoir dire un mot. Le prince le regarda, puis il enleva sa robe ornée de perles et la tendit à Chandaka :

« C'est une robe que je porte souvent sur moi, je te la donne en souvenir. Elle pourra te consoler quand tu penseras à moi ! »

Puis, le prince enleva sa couronne sertie de perles précieuses et dit :

« Porte la à mon père et dis-lui ceci : C'est pour tarir les sources de souffrance de ce monde – naissance, vieillesse, maladie, et mort – et aussi pour sauver tous les êtres qui souffrent, que j'ai abandonné mes sentiments personnels, pour venir dans cette « forêt de la pratique ascétique ». Ce n'est pas pour chercher le mérite de renaître dans les cieux, ce n'est pas non plus que j'aie oublié les bienfaits de mon père, et surtout ce n'est pas à cause d'une quelconque rancune : je le fais uniquement dans le but de soulager la vie de ses sources de douleur et d'affliction !

« Après avoir passé une longue nuit en amoureux, on ne peut éviter la déchirure de la séparation, car on doit toujours se séparer dans la vie. C'est pourquoi il faut rechercher la libération pour obtenir une vie éternelle. C'est pour éliminer les tristesses et les afflictions que je renonce à la vie mondaine et j'espère que mon père pourra se consoler de mon départ.

« Mon père disait que je ne savais pas profiter des joies des cinq désirs mondains. En réalité, les cinq désirs ne méritent aucune convoitise, car toutes les souffrances puisent justement leur origine dans ces cinq désirs. Nos ancêtres ont fait tous leurs efforts pour rechercher les jouissances procurées par ces cinq désirs, et qu'ont-ils obtenu ? Même si j'accepte aujourd'hui la succession au trône paternel et jouis de ces plaisirs des cinq désirs, plus tard, ils me quitteront, car ils ne pourront pas toujours me suivre. Ainsi, on ne peut parler de joie pour les cinq désirs eux-mêmes. Le monde est un cycle de contradictions : durant leur vie, certains parents s'efforcent d'acquiescer une fortune ; quand ils meurent, ils ne peuvent l'emporter et la laissent aux enfants qui, par convoitise pour ces biens, sombrent dans la déchéance.

« C'est pourquoi j'ai décidé de renoncer à ces abominables désirs mondains. Ce que je cherche c'est l'éternel et inépuisable trésor dharmaïque de la Vérité !

« On dit qu'il ne faut pas renoncer à la vie mondaine tant que l'on est jeune. Pourtant, on ne peut parler de moment opportun pour la recherche de la Vérité et du juste Dharma. L'impermanence n'a pas de date fixe. Dès l'instant où nous sommes nés, la mort nous accompagne ; c'est pourquoi, je veux profiter de ce court moment de jeunesse pour découvrir la Vérité. Voilà pourquoi, je renonce et voilà pourquoi, je le fais maintenant ! »

Après lui avoir confié ce qu'il aurait voulu dire à son père, le prince regarda Chandaka et ajouta gravement :

« Chandaka ! N'oublie pas de rapporter ces paroles à mon père ! Dis-le lui pour moi : je ne garde aucun lien sentimental, j'ai déjà tout oublié. Qu'il m'oublie, lui aussi ! »

Chandaka eut le cœur serré et les larmes aux yeux en entendant ces mots. Il joignit les paumes de ses mains et s'agenouilla en pleurant devant le prince :

« Altesse ! Ne parlez pas ainsi ! Vous devez savoir que ces mots vont accroître encore plus la peine de Sa Majesté. Vous dites que vous avez décidé de tarir toute affection sentimentale... Comment voulez-vous que son cœur ne soit pas blessé s'il entend ces mots ? L'or et les pierres eux-mêmes, peuvent être détruits ; comment votre cœur peut-il être si dur ? Vous avez vécu dans le palais, votre corps est aussi précieux et délicat que les joncs d'or et les feuilles de jade ; et maintenant, vous prétendez vivre au milieu des bois et des ronces ! Ces souffrances, comment allez-vous les endurer ?

« Quand vous m'avez demandé de sortir le cheval, je me suis senti très mal à l'aise mais j'ai pris conscience de votre solennelle autorité et je n'ai pas osé enfreindre les ordres du prince héritier du Kapilavastu. Et voilà que, maintenant, vous voulez renoncer à la vie mondaine ! Vous devriez penser à l'affliction du peuple de Kapilavastu, à l'âge avancé de votre père, à son amour pour vous. Je n'ose même pas y penser ! Ce que vous voulez faire n'est absolument pas raisonnable : c'est plutôt une perversion !

« Madame Mahāprajāpatī a remplacé la reine pour vous élever. A cause de vous, elle a maigri de jour en jour... Comment pouvez-vous être indifférent envers ces bienfaits qu'elle vous a prodigués ? Oublier les bienfaits reçus des parents, ne pas considérer l'espoir du peuple et vouloir tout abandonner, dès que l'on a grandi... Voilà qui n'est certainement pas le comportement d'un sage ! De plus, vous avez une jeune épouse et un jeune enfant : le petit Rahula, comment pouvez-vous les abandonner ?

« Altesse ! Vous avez abandonné votre père, votre famille et votre clan, et maintenant, vous voudriez m'abandonner ! Quoi qu'il en soit, je ne vous quitte pas. Pour vous, je suis prêt à tout affronter ! Je ne me déroberai pas !

« Vous voulez rester ici et vous m'ordonnez de rentrer seul au palais. Comment vais-je pouvoir répéter au roi ce que vous m'avez dit ? Si Madame Mahāprajāpatī et la princesse Yasodhara m'interrogent, que leur répondrai-je ? Je me sentirai pétri de honte et ne saurai rien dire quand je rentrerai au palais. En admettant même que je parvienne à répéter vos paroles, qui me croira ? Si quelqu'un disait que le soleil est froid et la lune chaude, certains pourraient peut-être le croire... Mais si je dis que le sage et vertueux prince a adopté une conduite aussi déplacée, personne ne le croira !

« Altesse ! Vous aviez un cœur bienveillant et compatissant, vous étiez si doux ! Vous avez soupiré profondément en voyant une personne âgée, et vous étiez bien triste en voyant un homme malade. Ils vous étaient étrangers et pourtant, vous leur avez accordé sympathie et pitié. Et maintenant, vous voulez rejeter tous les gens qui vous aiment, c'est vraiment une contradiction inimaginable !

« Altesse ! Rentrez avec moi au palais ! »

Bien qu'il ne fût qu'un simple cocher, Chandaka savait parler ; pourtant, après avoir entendu ses remontrances pressantes, la résolution du prince se consolida encore plus et il dit :

« Chandaka ! A cause de moi, tu ressens de profondes souffrances et c'est justement ces souffrances que je veux éliminer. Chaque être vit dans son environnement, mais sache que toute union implique séparation : c'est la loi la plus simple et la plus évidente. Aujourd'hui, nous savourons la joie de vivre à côté de nos proches, mais quand la mort arrivera, qui pourra venir avec nous ? Ma mère bien aimée a enduré toutes sortes de douleurs quand elle était enceinte, et après m'avoir mis au monde, elle est morte. Comment aurait-elle pu imaginer qu'elle

ne profiterait pas de la piété filiale de son fils bien aimé ? Regarde : dans ce bois, vit toute une troupe d'oiseaux. Chaque jour au crépuscule, ils se rassemblent sur les arbres mais, dès que le jour se lève, ils se dispersent, chacun pour soi. La vie n'est-elle pas également ainsi ? Regarde : Là-bas, au-dessus des montagnes flottent des nuages blancs. On a l'impression que la montagne et les nuages sont reliés. Mais les nuages finiront par s'éloigner de la montagne. N'en va-t-il pas de même pour les rencontres et les séparations de la vie ? Le monde est une apparence fictive, faite d'unions temporaires ; c'est pourquoi, l'union est l'origine des afflictions humaines et la source des souffrances... Les sentiments d'affection de l'union temporaire sont parfois tellement forts, que l'on voudrait ne pas se détacher, mais, c'est comme un rêve et l'on finit par se réveiller.

Et cette règle ne s'applique pas seulement aux humains : Avec la douceur du printemps, les jeunes pousses des plantes lèvent ; puis, au cours de l'été, elles grandissent et verdoyent. Puis, viennent les gelées, les feuilles vont tomber et, en hiver, l'arbre devient un bois mort. L'arbre et ses feuilles sont originellement d'une même essence, cependant, ils ne peuvent éviter l'union et la séparation, pas plus que les parents et les proches, qui ne peuvent espérer que des unions temporaires ! Ah ! La vie est vraiment un sujet de douleur auquel on ne peut se fier !

« Chandaka ! Ne sois plus affligé, calme-toi et reviens à ta situation d'origine. Ecoute-moi et rentre au palais ! Si le peuple de Kapilavastu se soucie de moi, dis-lui que c'est pour transcender l'océan de la vie et de la mort et libérer les êtres de leurs afflictions, que je suis venu ici. Plus tard, quand j'aurai atteint mon but, je reviendrai au palais, mais si mon vœu ne se réalise pas, mon corps demeurera à jamais dans cette forêt. »

En entendant le prince formuler cet immense vœu et prendre cette résolution aussi dure que le diamant, le cheval blanc Kanthaka

poussa un hennissement, puis il s'agenouilla et baissa la tête, les yeux remplis de larmes.

Voyant cela, le prince ne put s'empêcher de pleurer. Il caressa la tête du cheval en lui disant :

« Kanthaka ! Ne sois pas triste ! Je te remercie beaucoup car, jusqu'à ce jour, tu as assumé pour moi les peines et le labeur d'un bon cheval. Ton travail ici-bas est terminé Kanthaka ! A partir de maintenant, tu ne renaîtras plus dans les trois mauvais royaumes et plus tard, tu obtiendras de bonnes rétributions karmiques. »

Puis, le prince prit son sabre dans le carrosse et se coupa les cheveux. Ensuite, il revêtit le kesa qu'il avait échangé, sur la route, contre sa robe impériale. Il consola le triste Chandaka et lui dit de rentrer. Ensuite, il tourna les talons et marcha lentement vers la grotte de l'ascète Bhargava, dans la forêt de la pratique d'ascèse.

Chandaka regarda le dos du prince, sachant que tout espoir était perdu. Il maudit le ciel et s'effondra à terre. Quand il se releva, il embrassa l'encolure du cheval et soupira désespérément :

« Ô Altesse ! Vous avez abandonné le roi et tous vos proches, et maintenant, vous m'abandonnez ! »

Les jambes lourdes, traînant les pieds, Chandaka rentra péniblement au palais en soupirant et en pleurant. Sur le chemin, il se retournait sans cesse pour regarder la verdoyante forêt.

Chapitre 14

Dans la forêt des ascètes

Après avoir marché un certain temps, le prince se retourna une dernière fois et vit Chandaka en pleurs, tirant le cheval blanc et marchant dans la direction de la cité impériale. Puis, Siddhārthā pénétra sans hésitation dans la forêt, où vivait l'ascète Bhargava.

En fait, de nombreux autres pratiquants de l'ascétisme vivaient là et, dès qu'ils virent la majestueuse apparence du prince, ils comprirent qu'il s'agissait d'un personnage hors du commun. Ils s'empressèrent de venir le saluer, et le prince leur répondit avec respect et sincérité. Puis il s'adressa à un aîné parmi eux :

« Je suis venu ici à la recherche de la vraie voie de l'Eveil. Mes connaissances sont minces, voulez-vous m'apprendre comment on peut acquérir la vraie illumination et la vraie libération ? »

En entendant cette question, l'un des aînés lui répondit très sérieusement :

« Vous dites que vous êtes à la recherche de la vraie illumination ? Hélas ! Nous ne nous sommes jamais posé ce genre de question, car notre but est seulement de pouvoir renaître au Monde des cieux. Pour cela, il faut accumuler toutes les pratiques ascétiques imaginables du monde des hommes. Je vais vous les expliquer :

« Les pratiquants de l'ascétisme ne peuvent absolument pas vivre dans des lieux densément peuplés. Leurs aliments aussi, sont différents de ceux des hommes ordinaires. Pour se maintenir en vie, ils ne mangent que des lentilles d'eau, des herbes, des racines, des fleurs et

des fruits. Quand ils mangent, certains imitent les oiseaux et « picorent » leur nourriture sur le sol, d'autres avalent d'un coup, sans mâcher, comme les serpents. Il est interdit de consommer des nourritures pilées. Ce que l'on reçoit en aumône, doit être redistribué et l'on ne garde que les rogatons pour assouvir sa faim. Parmi les pratiquants de l'ascétisme, certains s'arrosent d'eau froide toute la journée, d'autres restent debout en tenant de la glace dans les mains, d'autres encore se couchent tout près du feu et laissent leur corps s'enfumer jusqu'à la brûlure, ou s'immergent dans l'eau comme des poissons. Nous faisons éloge aux cours d'eau torrentueux, nous vénérons le soleil et la lune... En pratiquant ces différentes formes d'ascétisme, nous espérons obtenir, dans un futur proche, la paix et la joie. »

Ayant ainsi appris par la bouche de l'aîné, les différents pratiques ascétiques, le prince réfléchit un moment et dit à ces pratiquants :

« Ces pratiques ne sont certainement pas la vraie voie pour l'Eveil, pour s'éloigner de la souffrance et acquérir la joie. Si comme vous l'avez dit, ces pratiques ne vous permettent que de gagner l'espoir de renaître dans les cieux, voilà qui est aussi triste que vain, car le monde des cieux ne peut toujours pas vous libérer du cycle du samsara ! Vous pratiquez si diligemment ces exigeantes pratiques ascétiques en n'espérant que de si minuscules résultats ! Or, ces résultats, on peut les obtenir partout et ils ne valent pas de renoncer au monde, ni aux sentiments, ni aux amours. De plus, vouloir renaître aux cieux ne peut permettre que d'éviter les souffrances mondaines, cependant que l'on sera garroté par d'autres - et bien plus grandes - souffrances !

« Faire souffrir ce corps actuel en espérant obtenir la joie du corps futur, voilà qui ne fait qu'accroître les cinq désirs, lesquels n'ont aucune relation avec la libération de la vie, de la mort, et de la souffrance. Finalement, vous ne faites qu'attirer la souffrance par la souffrance !

« Tous les hommes au monde ont peur de la mort, mais ne peuvent l'éviter. De même, tout le monde redoute la souffrance, et finalement, chacun sombre dans l'océan de la souffrance.

« Dégoutés des plaisirs de ce monde, vous pratiquez toutes les formes d'ascétisme pour accéder à celui des cieux, mais vous ne faites que changer d'attachements. Apprendre la voie dans un tel esprit est une chose condamnable. Votre diligence est peut-être honorable, mais sans la sagesse, vous n'atteindrez jamais la Voie de la libération. C'est en renonçant définitivement, et à la souffrance et à la joie, que l'on peut connaître le monde de la Vérité. Pratiquer l'ascétisme pour obtenir la joie de renaître dans les cieux, c'est vouloir obtenir un effet irrationnel à partir d'une cause rationnelle : C'est l'exemple même d'un comportement absurde !

« Toutes les actions exercées par le corps sont commandées par des forces nées dans l'esprit et le cœur. Sans le cœur, ce corps ressemblerait à du bois mort. C'est notre cœur qui fait que nous sommes illuminés ou égarés. La pratique de l'ascétisme peut engendrer un dérèglement pour l'esprit et la recherche de la joie peut amollir le cœur, en le rendant sentimental. Ainsi, ni la recherche de la souffrance, ni celle de la joie, ne sont des moyens pour acquérir la Voie.

« Parlons des pratiques ascétiques que vous venez de décrire : Si l'on peut obtenir bonheur et joie en mangeant uniquement des plantes, des fleurs et des fruits, est-ce à dire que les gens pauvres et les animaux herbivores, peuvent acquérir les meilleurs bonheurs et joies dans leur vie future ? De même, si se plonger toute la journée dans l'eau est une pratique adéquate, alors, les poissons et les animaux aquatiques sont de grands pratiquants ! »

Le prince cita de nombreux exemples pour expliquer à ces pratiquants que l'ascétisme n'était pas l'ultime voie de la pratique et la journée passa comme un rêve. La nuit vint et Siddhārthā vit certains pratiquants du culte du feu, qui allaient et venaient à travers les

flammes, d'autres qui s'agenouillaient au bord du brasier, d'autres encore qui y versaient de l'huile ou psalmodiaient des mantras... Voyant cela, le prince pensa que, hormis faire souffrir leur corps physique, ces pratiques ne pourraient pas les conduire au domaine de la Vérité et il décida de quitter la forêt des ascètes.

A ce moment, de nombreux pratiquants de l'ascétisme vinrent pour retenir le prince et, par force éloges sincères, lui demander de rester dans la forêt avec eux :

« Vous êtes venu d'un lieu de non-dharma pour arriver à notre forêt de la pratique du juste dharma. Et voilà que, maintenant, vous voulez déjà partir ? Nous ne voulons pas que vous retourniez dans ce monde non-dharmique. Restez avec nous et effectuons ensemble la pratique pure ! »

D'autres pratiquants, plus âgés, s'avancèrent et demandèrent au prince de rester : Ils sentaient qu'il était un personnage exceptionnel, bien que ne sachant pas qu'il était le prince héritier du roi Śuddhodana, de Kapilavastu. Tous étaient sales et mal coiffés, mal vêtus de capuches de paille tressée, et la longue pratique de l'ascétisme les avaient mis à bout de forces. Ils entourèrent le prince et lui demandèrent :

« Quand nous vous avons vu arriver, nous avons eu l'impression que la forêt devenait gaie et rayonnante. Mais, après une seule journée, vous voulez déjà la quitter et elle va redevenir le monde de la solitude. Cet endroit est très proche de l'Himalaya et nul autre endroit n'est meilleur pour la pratique de l'ascétisme. Un tel endroit, exceptionnel et de bon augure, demande à être habité par une personne comme vous. Si vous ne quittez pas cette forêt et nous permettez de vous tenir compagnie, alors, nous pourrions vous considérer comme le supérieur de tous les aînés, ou nous pourrions aussi vous vénérer comme le seigneur Śakra. »

Ainsi, ces pratiquants exprimèrent-ils au prince leur profonde sincérité, mais comme ce dernier nourrissait le vœu d'acquérir l'Ultime Vérité, il ne put satisfaire leur demande et leur dit :

« Vous êtes si sincères et si accueillants, que je ne pourrai jamais vous oublier ! Vos aimables paroles sont vraiment agréables à entendre ; votre bonté et vos bonnes intentions me remplissent de joie et de gratitude. Cependant, je suis à la recherche de la Vraie voie de l'Eveil, afin d'éliminer les sources de toutes les souffrances. C'est pourquoi je suis dans l'obligation de vous quitter. L'union est une joie et la séparation est une peine, tout le monde le sait. C'est parce qu'il y a la joie de l'union, qu'il y a la peine de la séparation. Ce n'est la faute de personne, c'est une Vérité ! Maintenant, je dois m'en aller, non pas parce que je suis insensible à votre grande affection, mais uniquement, parce que l'ascèse que vous pratiquez, ne vise que la joie de renaître aux Cieux. Or, pour moi, cette joie n'est ni permanente ni parfaite et plus tard, vous retomberez dans ce monde. Mon vœu à moi, est de me détacher définitivement de la vie illusoire des trois mondes : le monde du désir, le monde de la forme et le monde de la non-forme. Les mondes que nous cherchons sont différents et nos manières de pratiquer le seront aussi. A vrai dire, les méthodes que vous pratiquez ne sont, en fait, que des reliquats hérités de nos ancêtres, et moi, je voudrais chercher une voie neuve, celle du vrai, du juste et parfait dharma. C'est pourquoi, je dois prendre congé de vous et quitter cette forêt. »

Les nombreux pratiquants ascétiques qui entouraient le prince, furent très impressionnés en l'entendant énoncer un si grand et si profond idéal. Leur respect envers le prince s'en accrut encore davantage.

A ce moment, un ascète aux cheveux emmêlés, couché sur le sol poussiéreux, aux pieds du prince lui dit :

« Ô Vous, Śramaṇa intelligent et inébranlable ! Grâce à votre idéal, vous pourrez sûrement vous libérer des souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Vous pourrez sans nul doute, vous détacher des Trois mondes et devenir le vrai guide de la grande Voie !

« Offrir des sacrifices aux dieux et accumuler de nombreuses années de pratique ascétique ne visent qu'à chercher la joie céleste. Vous avez raison quand vous dites que, l'avidité n'étant pas éliminée, on ne peut obtenir la libération. Celui qui peut défier l'avidité est le véritable homme libéré, et il est aussi le grand homme qui prend la résolution d'acquérir l'Eveil !

« Cette forêt n'est pas digne d'être le lieu de votre résidence. Vous devez aller aux Monts Vindhya : là-bas vit le grand sage Arada, qui y pratique. Avec lui, vous pourrez entendre la vraie doctrine. Cependant, en voyant votre résolution, je pense que vous n'y trouverez pas une totale satisfaction. Alors, vous pourrez donc quitter ce lieu et chercher ailleurs la grande Loi ! »

Après avoir entendu ces paroles, le cœur de prince fut rempli de gratitude et de joie. Il passa la nuit dans la forêt et, le lendemain matin, il prit congé des ermites qui avaient tristement renoncé à le retenir. Il quitta la forêt, accompagné par leurs soupirs.

Chapitre 15

La grande désolation

Le cœur rempli de désespoir et de désolation, le cocher Chandaka ne cessait de pleurer et de soupirer :

« Hier soir, j'ai accompagné le prince, alors qu'il quittait la cité royale et aujourd'hui, je suis seul à rentrer au palais ! Qui l'eût cru ? »

D'un pas pesant, il menait le blanc cheval, lui-même harassé, et ils marchèrent plusieurs jours pour arriver enfin à Kapilavastu.

Kanthaka était le meilleur pur sang du pays : même ayant parcouru plus de 150 km dans la journée, il restait fringant le soir. Mais maintenant, sans son maître, il traînait lourdement les pieds, d'un air fourbu. Il ne ressentait ni soif ni faim et il suivait Chandaka, en poussant des hennissements plaintifs ou en pleurant.

Dans le royaume de Kapilavastu, les cours d'eau, habituellement abondants et limpides semblèrent se tarir, les plantes chargées de fleurs et de fruits, se mirent à dépérir, les habitants et les passants dans les rues et les ruelles avaient perdu leur gaîté habituelle. Sur tout le royaume s'abattit une atmosphère silencieuse et mélancolique.

En voyant Chandaka revenir seul dans la cité, hâve comme une momie et menant le cheval blanc par la longe, tout le monde s'avança et l'entoura pour demander des nouvelles du prince :

« Le prince héritier est le trésor de la nation, il est le protecteur de notre vie. Tu dérobes le bien impérial et compromets la sécurité de notre vie ! Où l'as-tu caché ? »

Chandaka réprima la douleur de son cœur et leur répondit :

« J'ai toujours suivi fidèlement le prince. Ce n'est pas moi qui l'ai abandonné, c'est lui ! Et non seulement moi : il a aussi abandonné le monde.

« Vous tous, ici présents, sachez-le : Le prince a ôté son diadème serti de gemmes et ses somptueux vêtements. Il s'est rasé la barbe et les cheveux, il a enfilé le késa et renoncé à la vie mondaine, pour devenir un śramaṇa. Il est entré dans la forêt des ascètes, sans même se retourner. »

La nouvelle de la renonciation du prince effraya tout le monde et chacun se demanda en pleurant :

« Qu'allons-nous faire maintenant ? »

Le prince héritier avait quitté Kapilavastu, le royaume avait perdu sa puissance et sa lumière, et était devenu aussi ténébreux et lugubre qu'un cimetière...

Alors que tout le peuple pleurait, quelqu'un transmit une fausse nouvelle au palais, disant que le prince était rentré. Les hauts dignitaires coururent tous aux remparts de la cité, mais ils ne virent que Chandaka et le cheval blanc Kanthaka, sans la moindre trace du prince. Terrorisés, ils reprochèrent à Chandaka d'avoir laissé partir le prince, puis ils l'amènèrent au palais, devant le roi Śuddhodana.

Arrivé au palais, Chandaka fut terriblement ému. A l'idée que le prince ne reviendrait plus jamais, il ne put s'empêcher de gémir douloureusement.

Le cheval Kanthaka, émit lui aussi un hennissement plaintif et tous les animaux domestiques du palais l'imitèrent, comme s'ils voulaient dire : « Altesse ! Revenez, s'il vous plaît ! »

En entendant le hennissement du cheval et les cris des oiseaux et en apprenant que le prince n'était pas revenu, les demoiselles d'honneur du palais se couchèrent face contre terre en sanglotant, comme des enfants ayant perdu leur mère.

Depuis le départ du prince, elles attendaient impatiemment son retour. A cause de lui, elles avaient oublié jusqu'aux soins de leur apparence physique et abdiqué toute dignité : elles ne pensaient même plus à leur toilette, ni à leurs vêtements. Comment auraient-elles pu ne pas être affligées quand elles apprirent qu'il n'était pas rentré ?

Quand la reine Mahāprajāpatī apprit que le prince qu'elle avait élevé à la place de sa sœur, avait renoncé à la vie mondaine et ne reviendrait plus au palais, elle se jeta à terre, se blessant les mains et les pieds. En pensant au prince qui avait tout abandonné pour vivre comme un śramaṇa dans la forêt des ascètes, elle ne put s'empêcher de murmurer en pleurant :

« Pourquoi mon exceptionnel prince veut-il aller vivre dans la forêt des ascètes ? Ce monde est trop inhumain et trop impitoyable, pourquoi veut-il m'enlever mon enfant ? Comment Siddhārthā va-t-il pouvoir marcher sur le sol jonché d'épines avec ses pieds si doux ? Comment pourra-t-il dormir sur la terre si dure ? Il est habitué à porter des vêtements doux et chauds et à se laver dans des bains parfumés. Maintenant, il va devoir se nourrir de rien, manger dehors, passer la nuit à la belle étoile, endurer la chaleur et le froid... Comment va-t-il pouvoir supporter tout cela ? Avant, il ne mangeait que des mets raffinés, ne dormait que dans des lits moelleux, n'écoutait que des musiques agréables à l'oreille et vivait entouré de charmantes demoiselles d'honneur... En abandonnant tout cela, quelle va être sa vie dans la forêt des ascètes ? »

La reine était si affligée qu'elle faillit perdre connaissance.

Une autre personne également très peinée fut la princesse Yasodhara. En voyant Chandaka, elle ne put s'empêcher de lui adresser d'amers reproches :

« Chandaka ! Tu m'as ôté toute joie ! Tu es vraiment un impardonnable criminel ! Dis-moi la vérité : où l'as-tu caché ? D'abord, tu es sorti avec lui, puis, tu l'as abandonné et tu reviens tout seul ! Tu

es un serviteur félon et un malhonnête homme ! Tu l'as trompé pour qu'il ne revienne plus et que tu n'aies plus besoin de le servir. Tu dois être content maintenant, pourquoi fais-tu semblant de pleurer ? Tu as emporté toute la joie de vivre de Kapilavastu : désormais, il n'y a plus ici, que tristesse et affliction. Si tu ne ramènes pas mon époux, je refuserai de continuer à vivre. N'entends-tu pas tous ces pleurs ? Tu as abandonné le prince ! Tu n'es qu'un abject individu ! »

Puis, en se retournant, elle vit le cheval blanc Kanthaka :

« Kanthaka ! Que sont devenues ta loyauté et tes qualités ? Tu as emmené mon époux au loin, comme un voleur qui a dérobé le trésor d'autrui. Jadis, quand tu accompagnais ton maître sur les champs de bataille, les sabres et les flèches ne t'ont jamais effrayé, tout le monde connaissait ta fidélité et ton courage. Comment se fait-il que tu sois devenu si déloyal, en osant enlever mon époux, le joyau de notre pays ? Kanthaka ! Tout à l'heure, en rentrant, tu as poussé un hennissement de douleur ; pourquoi ne l'as-tu pas fait quand mon mari a quitté le palais sur ton dos ? Les gardes se seraient réveillés, ils l'auraient empêché de partir et je ne serais pas, aujourd'hui, aussi malheureuse que je le suis ! »

Les pleurs et les paroles de la princesse étaient autant de poignards, qui transperçaient le cœur de Chandaka. Il se prosterna sur le sol et dit :

« Princesse ! Qu'il vous plaise de m'écouter : Ce n'est pas la faute de Kanthaka, ni la mienne. Nous n'avons pas commis de faute : c'est La Vérité qui s'est imposée au prince et lui a révélé l'idée de renonciation. Nous n'avons fait qu'obéir à ses ordres.

« Je vais vous raconter ce qui s'est passé cette nuit-là : On aurait dit que les gardiens célestes étouffaient le galop et le hennissement du cheval. Sans besoin de cravache, avec le prince sur son dos, le cheval galopait comme s'il volait, et moi, étrangement, je les suivais sans effort. Les sabots du cheval et mes pieds semblaient ne pas toucher le sol. En arrivant au rempart, les portes se sont ouvertes toutes seules

et, cette nuit-là, il faisait aussi clair qu'en plein jour... On n'entendait pas le moindre bruit... Nous volions dans l'air.

« Princesse ! Ces conditions n'étaient pas humainement réalisables : elles ne pouvaient être que le fait des dieux ! »

Après avoir entendu le récit de Chandaka, Yasodhara comprit que c'étaient les dieux qui avaient mené le prince sur le chemin de la pratique et qu'elle ne devait pas en vouloir à Chandaka ou à Kanthaka. Néanmoins, cette pensée ne suffisait pas à calmer sa douleur et, après leur départ, elle murmura :

« J'ai perdu mon mari et avec lui, j'ai perdu toute joie de vivre. Pour rechercher la Vérité, il m'a abandonnée. Dorénavant, sur qui pourrai-je m'appuyer ? Comment vais-je faire pour supporter cette vie de tristesse et de solitude ?

« Dans le passé, les saints et les sages se retiraient toujours en couple et si mon époux avait décidé de renoncer à la vie mondaine, j'aurais pu l'accompagner. Pourquoi m'a-t-il abandonnée ?

« Il est écrit dans les védas que toutes les pratiques brahmanes et les cérémonies d'offrandes doivent être effectuées en couple. Ainsi, se sèment les mêmes causes pour pouvoir récolter les mêmes effets. Mais mon époux n'a pas voulu que je l'accompagne... Pourquoi ?

« Est-il possible que ce qu'il recherche soit différent de ce que cherchaient les ascètes d'autrefois ? Pense-t-il que je suis acariâtre ou me trouve-t-il laide et a-t-il voulu chercher une autre compagne ?

« Je suis une malheureuse, abandonnée par son mari ? Soit ! Mais Rahula, lui, quel péché a-t-il commis ? Il est si jeune et voilà que, déjà, il perd l'amour paternel !

« Mon mari est vraiment un homme sans cœur. Sous une apparence bienveillante et majestueuse, il cache un cœur plus dur que l'acier, plus froid que la glace ! Il n'a pas eu pitié de son jeune enfant, et il n'a pas compris mon amour pour lui. Il s'est conduit comme un être sans âme ! »

Avant, la belle et jeune princesse Yasodhara était comme une fleur de lotus épanouie. Le départ du prince fut comme un ouragan qui la détruisit et il était bien naturel qu'elle fût si affligée !

Depuis que son fils aimé avait quitté le palais, le roi ne cessait de soupirer et de s'attrister, jour et nuit. Tous les jours, il faisait abstinence et observait scrupuleusement les préceptes, en priant pour que son fils lui revînt rapidement et ces sept ou huit jours furent pour lui, aussi longs que des années. Quand il entendit résonner les pleurs et les cris de douleur dans le palais, il en fut effrayé. Puis les gardes vinrent lui annoncer que les hauts dignitaires étaient là avec Chandaka et le cheval blanc. Immédiatement, il ordonna qu'on les lui amène.

Chandaka répéta au roi le récit de la renonciation du prince et Śuddhodana s'effondra. Longtemps après, il se réveilla et injuria Chandaka en lui disant :

« Pourquoi es-tu revenu tout seul ? Bien que les mérites de tes services soient considérables, ils ne peuvent compenser tes fautes ! Serviteur ingrat ! Comment as-tu pu abandonner le prince, tout seul dans la forêt ? Toi et Kanthaka, vous allez vous hâter de me conduire dans cette forêt où se cache le prince, ou tu vas y retourner toi-même immédiatement, pour me le ramener ! Sans le prince, je suis comme un malade à l'agonie et seul, son retour pourra me guérir. S'il disparaît, je ne peux que me suicider pour me libérer de mes peines. J'attends son retour comme un preta attend la nourriture !

« Chandaka ! Pourquoi ne me dis-tu pas où se trouve mon fils tant aimé ? Dis-le-moi vite ! »

La désolation du roi émut profondément les hauts dignitaires qui se tenaient à ses côtés. Deux d'entre eux tentèrent de le consoler en lui disant :

« Sire ! Vous affliger ainsi ne peut que nuire à votre santé ! Dans le passé, des souverains éminents renoncèrent à la vie mondaine et ils n'en ressentirent aucune peine. Aujourd'hui, c'est pour chercher

la Voie que le prince héritier a quitté le palais et son cœur doit être paisible.

« Sire ! Rappelez-vous la prédiction d'Asita et comprenez que c'est une situation irrémédiable. Cependant, Sire, nous ne voulons pas vous voir affligé : nous allons nous rendre immédiatement là-bas et essayerons, par tous les moyens, de le convaincre de revenir. Veuillez nous faire confiance et ne pas vous désespérer inutilement ! »

A ces paroles, le Roi Śuddhodana vit poindre une lueur d'espoir et il leur dit :

« Bien ! Bien ! Dépêchez-vous de partir ! Mon cœur est déjà, là-bas, aux côtés du prince ! »

Ayant reçu cet ordre, les deux hauts dignitaires se préparèrent à partir immédiatement.

Chapitre 16

La poursuite menée par la troupe royale

Voyant le Roi Śuddhodana affligé et impuissant, deux de ses hauts dignitaires se proposèrent pour aller à la recherche du prince. Un peu consolé, le roi ordonna à de nombreux jeunes de la noblesse et à un détachement de soldats aguerris, d'accompagner les deux ministres pour se rendre dans la forêt des ascètes.

Arrivés à destination, ils s'avancèrent vers les grottes où se retiraient les ascètes. En les voyant, ces derniers les saluèrent et les deux ministres leur demandèrent :

« Grands sages ! Nous sommes les descendants du Roi Ikṣvaku, ministres du roi Śuddhodana, souverain du royaume de Kapilavastu. Pour rechercher la libération des afflictions de la vie, son héritier, le prince Siddhārthā a quitté le royaume. Est-il passé par ici ? Nous sommes à sa recherche, sur ordre du roi. »

Les ascètes leur répondirent :

« Une personne est effectivement passée par ici : Au vu de son exceptionnelle prestance, c'était certainement votre prince héritier. Mais, après avoir pris connaissance de nos méthodes de pratique, il a dit qu'il s'agissait de méthodes vaines, qui nous maintenaient dans l'océan de la vie et de la mort. Lui cherchait la méthode de sans apparition ni extinction, la Loi de la vraie libération et c'est pourquoi, il nous a quittés et s'est dirigé vers le lieu de résidence du sage Arada. »

Ayant ainsi appris la destination exacte du prince, les deux ministres, malgré la fatigue du long voyage, conduisirent immédiatement

la troupe de suivants et de soldats, vers le lieu de pratique du brahmane Arada.

Ils finirent par rattraper le prince sur la route. Même sans ses habits somptueux, son visage bienveillant et majestueux était toujours aussi radieux que le soleil dans le ciel. Les ministres, la suite et les soldats descendirent de cheval et le saluèrent respectueusement. Les ministres lui tendirent le décret du Roi Śuddhodana et lui dirent :

« Sage, pieux et déférent prince ! Depuis que vous avez quitté brusquement le palais royal, le cœur du roi est comme blessé par une épée tranchante. Notre souverain est triste à en perdre la raison : il pleure à chaudes larmes du matin au soir et personne n'arrive à le consoler. Si vous ne rentrez pas, sa douleur va empirer, jusqu'à lui ôter la vie. Nous avons reçu l'ordre de vous lire son décret et vous prions d'écouter attentivement.

Siddhārthā ! Je comprends que ton vœu de chercher la Voie est sincère et que tu es à la recherche de la libération des souffrances de la vie et de la mort. Jamais je ne mettrai en doute cette noble et bienfaisante pensée ! Au contraire, je t'en félicite.

Cependant, celui qui veut couper les liens sentimentaux pour se retirer dans la forêt, ne se soucie-t-il nullement de son malheureux père ? La piété filiale est aussi une noble pratique et, si tu dis que ton objectif, dans cet immense monde, est de sauver tous les hommes, tu devrais penser d'abord à ton père, abîmé dans une immense souffrance et que tu devrais sauver d'abord. Ta renonciation imprévue ressemble à un déluge de malheurs qui déborde et emporte les digues de mon cœur, si blessé qu'il en est presque incurable !

Pour ta pratique, tu veux habiter dans une forêt éloignée du monde. Mon cœur se déchire à la pensée des fauves, des

serpents venimeux, des ouragans et des tempêtes, du tonnerre et de la grêle...de tous ces fléaux insupportables pour les hommes, et qui vont te frapper.

Siddhārthā ! Si tu comprends l'état d'âme actuel de ton père, tu dois rentrer vite à la cité royale et lui succéder sur le trône. Quand tu atteindras l'âge de te retirer, alors seulement, ce sera le moment de renoncer à la vie mondaine. Si tu ne te conformes pas à mes conseils et abandonnes ton père et ta mère, comment peux-tu te croire bienveillant et compatissant ? Comment peux-tu dire que tu es déterminé à sauver tous les êtres et à les protéger par ton infinie bonté ?

Siddhārthā ! Il n'est pas absolument nécessaire de se retirer dans les forêts profondes pour acquérir la vraie Loi ; car il n'est pas difficile de trouver, dans la cité ou dans le palais, un endroit calme pour y méditer et parce que la vraie Loi peut être acquise en tout lieu. Si ta pratique se limite à te raser la barbe et les cheveux et à porter le késa, je suis sûr que ce n'est pas ainsi que tu obtiendras la vraie libération. Un vrai pratiquant est celui qui n'a, dans son cœur, rien qui puisse l'effrayer.

Siddhārthā ! Tu dois rentrer vite pour assurer ma succession sur le trône. Ainsi, tu pourras d'une part, être le maître suprême sur ces terres et d'autre part, chercher le dharma absolu dans ton cœur. Telle est la libération, la véritable libération sans entraves !

« Altesse ! Ces paroles, Sa Majesté les a dites en pleurant. Il nous a ordonné de vous le redire : ceci est le décret du roi, et nul ne peut l'enfreindre. Altesse ! Veuillez donc vous y conformer et rentrer avec nous ! Les paroles du roi sont absolument raisonnables, vous devez y obéir.

« Nous devons encore vous le dire : A cause de vous, Sa majesté a presque sombré dans l'océan de la tristesse et nous sommes incapables de le sauver. Vous êtes le pilote du canot de sauvetage et vous seul pouvez le sortir de cet océan de tristesse.

« Il y a aussi votre tante, celle qui vous a élevé depuis votre plus tendre enfance et à qui vous n'avez encore rendu aucun de ses bienfaits. A ce moment, elle est comme une biche qui vient de perdre son faon : elle s'agite comme une folle et ne cesse de crier en pleurant : 'Siddhārthā ! Reviens vite et sauve-moi ! Tu es comme un oiseau solitaire perdu je ne sais où. Tu n'as jamais quitté le palais royal et tu n'as jamais manqué de rien. Maintenant, tu vas vivre seul dans la forêt déserte pour affronter la faim et la soif, le vent et la pluie et les serpents venimeux et les fauves. Comment ton corps, aussi délicat que rameau d'or et feuille de jade, pourra-t-il endurer ces souffrances ? S'il t'arrive quelque malheur, qui me le dira ? Ô mon enfant ! Si tu ne rentres pas, je ne serai jamais tranquille. De plus, je me sens coupable envers ma sœur, ta défunte mère.'

« Altesse ! Depuis votre départ, dans la cité impériale, on n'entend que soupirs et pleurs. Seul votre retour peut ramener le calme. »

De la bouche des deux ministres, le prince apprit ainsi le chagrin de son père et de sa tante. Assis majestueusement, il leur répondit gravement :

« Sages ministres ! Je comprends la peine extrême de mon père, mais les fléaux de la vie, la vieillesse, la maladie et la mort, sont encore bien plus épouvantables. C'est pour résoudre ce problème urgent que je ne peux qu'abandonner les amours et les sentiments !

« Tous les hommes de ce monde s'attachent au présent et pourquoi ? Parce qu'ils ont peur de la mort. Redoutant l'arrivée de la mort, ils s'accrochent à la « vie ». Cependant, quelle que soit la façon dont on se raccroche à la « vie », la « mort » reste inévitable. J'ai pris conscience de cet important problème et c'est pourquoi, je renonce à la vie mondaine : je veux chercher un moyen de libération.

« De votre bouche, j'ai appris la peine de mon père, ce qui m'a fait très mal. Mais, en me calmant un peu et en contemplant la vérité des choses, je comprends que notre relation n'est rien d'autre qu'une affinité temporaire et que, finalement, l'Impermanence nous forcera à nous séparer.

« Sages ministres ! Si vous comprenez parfaitement ce principe, vous saurez que les destins des hommes sont originellement différents. Même entre père et fils, on ne ressent pas les choses de la même manière. Les gens pensent souvent que : « la vie est une joie, la mort, une peine » ; « l'union est joyeuse, la séparation est triste ». Cependant, cette « vie » n'est autre que l'origine même de la souffrance car elle est née d'illusions grossières. C'est comme si deux personnes venues de deux lieux différents se croisaient momentanément à mi-chemin : Elles sont malgré tout, obligées de continuer chacune sa route. Mon départ est en fait un phénomène très naturel, car la famille n'est qu'une union temporaire. Nous devons tous comprendre un jour ce principe, et suivre nos affinités. Alors, plus aucun problème de ce monde ne pourra nous affliger.

« Comprendre ce principe, c'est réaliser qu'en quittant les proches du moment, on pourra connaître bien d'autres proches, et réciproquement : ne pas pouvoir quitter les proches d'aujourd'hui, c'est s'interdire de connaître les proches du futur. Car les unions et les séparations ne sont qu'afflictions qui se suivent continuellement !

« Naître et mourir, mourir et renaître... Ces épisodes de naissance et de mort se répètent sur le chemin de la Vie. Ceci ne concerne pas uniquement les êtres humains : tous les phénomènes de ce monde obéissent à cette loi de l'impermanence. Dès la naissance, on devient esclave des cinq désirs et celui qui n'est pas né, ne subira pas la mort. L'homme est né pour mourir et, toute sa vie, il œuvre à sa mort !

« Sages ministres ! Vous dites que je ne puis enfreindre le décret du roi, mais je peux encore moins enfreindre la nature dharmique !

Certes le décret de mon père est bien intentionné, mais on peut le comparer à un médicament qu'un médecin prescrirait à son malade, sans connaître la nature de sa maladie. Ce médicament, je ne peux le prendre !

« C'est pourquoi, sages ministres, je refuse ces honneurs suspects. Je ne veux pas être emprisonné par la passion, l'amour et la haine. Je ne veux pas passer ma vie à craindre l'arrivée de la mort et laisser mon corps et mon cœur subir sans cesse de pénibles afflictions. Si maintenant, je me conforme aux habitudes mondaines et à la mentalité commune, ce sera une infraction à la Vérité et ce ne sera pas l'action d'un sage. Le corps de l'homme est comme un palais orné de sept joyaux, mais les feux de l'impermanence y brûlent sans cesse. La bouche se régale de mets savoureux qui contiennent les poisons des cinq désirs. Ces palais et ces nourritures sont-ils dignes de confiance ?

« Dans le propre et net étang des lotus, de nombreux insectes venimeux projettent des gaz toxiques. Les prestigieux honneurs sont tous bâtis sur les malheurs d'autrui. Tout ceci ressemble à une maison qui va bientôt subir un désastre : un homme intelligent ne voudra jamais y rester, ne serait-ce qu'un quart d'heure de plus. Ainsi, les sages souverains d'antan, quand ils voyaient la nation en danger et le peuple dans la souffrance, détestaient le monde et avaient pitié des hommes. Alors, ils choisissaient la pratique religieuse, en espérant changer le monde de manière fondamentale. On voit par là que la souffrance d'un souverain ne vaut pas la joie d'un pratiquant.

« Ainsi, il est préférable de vivre dans la forêt en compagnie des animaux, plutôt que de résider dans les palais des rois. Je préfère partager une grotte avec un serpent, plutôt que de succéder au roi sur un trône précaire. Se libérer des cinq désirs pour mener une vie calme dans les monts et les forêts, c'est vivre conformément à la Vérité. Si maintenant, j'abandonne la pratique, rentre au palais et me laisse apprivoiser par les amours et attachements, ce sera pour accroître ma

tristesse et ce ne sera pas un acte conforme à la voie de l'Illumination. Je pense constamment aux sages d'antan : ils ont renoncé à la vie mondaine pour choisir le juste dharma, en abandonnant honneurs et richesses. Animés d'une solide conviction et d'une inflexible volonté, ils réalisaient l'idéal des grand-hommes et c'est pourquoi, ils se débarraient des habits ornés de bijoux et enfilaient la robe dharmique pour mener une vie retirée.

« Comprenant le comportement de ces sages, comment pourrais-je retourner au palais pour y vivre sans en éprouver de honte ? Je rejette même la pratique qui vise le bonheur et la joie du Monde des cieux : c'est dire que les médiocres sentiments mondains ne peuvent me séduire. J'ai abandonné cette vie des trois poisons – avidité, colère et ignorance, comment pourrais-je réintégrer cette même coquille ? Vous, sages ministres, pourriez-vous avaler de nouveau les aliments que vous avez vomis ? Non, bien sûr ! Hé bien, il en est de même de mon amertume !

« J'ai usé de tous les moyens pour m'échapper de cette maison en flammes et vous me demandez d'y retourner ! Comment pourrais-je être aussi stupide ? J'ai réalisé les malédictions que sont la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort... j'ai abandonné avec dédain le royal palais des cinq désirs, et maintenant vous voudriez que je revienne dans cette maison illusoire. Quelle différence y aurait-il entre cet acte stupide et le retour dans la maison en flammes ?

« Vous dites qu'il est possible de pratiquer au sein du palais. Je vous dis maintenant : Chercher la libération au milieu des illusions et de l'ignorance, n'est pas règle qui vaille. La libération se trouve dans les endroits tranquilles ! La vie royale est mouvementée et non paisible et la tranquillité se trouve en dehors d'elle. Le mouvement et le calme sont choses différentes, comment pourraient-ils concorder ?

« C'est pourquoi, si l'on décide de rechercher la libération, il faut absolument quitter les pompes royales. Si l'on est encore habité par

la passion du pouvoir, on ne pourra pas atteindre le merveilleux état de Libération. Vouloir être roi tout en cherchant la libération, n'est pas raisonnable ; pas plus que d'avoir renoncé à la vie mondaine et de vouloir revenir dans le monde. Mes chers ministres, j'ai pris une résolution et je suis certain d'une chose : le moyen approprié pour acquérir la libération, c'est la renonciation à la vie mondaine. Ma décision est irrévocable ! »

Après avoir entendu ce discours révélateur de l'extraordinaire clairvoyance du prince : un raisonnement sans faille où chaque mot, chaque phrase, recélait les vérités de la causalité, les deux ministres se sentirent profondément impressionnés. Mais, se souvenant de leur mission, de la douleur du vieux roi et de la tristesse du peuple, ils ne purent garder le silence et s'adressèrent de nouveau au prince :

« C'est vrai, Altesse ! Du point de vue général de la recherche de la Voie, vous avez parfaitement raison. Cependant, tout acte a son moment : approprié ou inapproprié. Vous êtes un homme intelligent, vous devez comprendre que ce raisonnement ne peut s'appliquer à ce moment même.

« Vous savez aussi que le roi a atteint un âge avancé : si vous ignorez la douleur qu'il ressent à cause de votre départ et ne lui accordez aucune pitié filiale, votre résolution est et reste illégitime ! Vous voyez les causes, mais vous ne mesurez pas les conséquences et ne faites que nier le présent. Certains disent que l'avenir est déjà tracé, d'autres prétendent le contraire. « Existence » et « inexistence » n'ont pas de normes fixes. Pourquoi voulez-vous absolument rejeter les joies du présent ? Si le futur existe réellement, on peut encore prétendre que l'on cherche à jouir de ses effets. Mais si le futur n'existe pas, l'« inexistence » ne signifie-t-elle pas libération ? Quant à ceux qui croient que le futur existe, ils n'ont jamais indiqué le moyen de l'acquérir !

« La terre est de nature rigide, celle du feu est chaude, celle de l'eau est humide et celle du vent est mouvante. Que ce soit dans le

présent ou dans l'avenir, ces caractéristiques demeurent, car c'est la loi naturelle des objets. De même, si l'on jouit des plaisirs durant cette vie, il en ira de même dans le futur. La pauvreté, la richesse, la tristesse, et la joie, peuvent aussi être permanentes !

« Tout objet est soit pur, soit impur. Sa pureté et/ou son impureté sont issues tout à fait normalement de sa nature propre. Si l'on pense que tout change à tour de rôle, on nage dans l'ignorance pure ! Le monde, avec tout ce qui s'y trouve, conserve ses qualités originelles. Aimer et ne pas aimer, c'est aussi le mode de fonctionnement de la nature propre.

« Vous êtes effrayé par les souffrances de la vieillesse, de la maladie et de la mort, et vous voulez de tout cœur vous en libérer. Mais, c'est une plaisanterie de croire que ces souffrances sont dues à l'homme ! L'eau peut éteindre le feu, et le feu peut faire bouillir l'eau jusqu'à totale évaporation ; la victoire ou la défaite de l'un ou de l'autre ne tient qu'à leur nature propre. Si on les harmonise, on favorise la naissance de tous les phénomènes. C'est comme un bébé dans la matrice : les membres se forment d'abord, puis les autres parties du corps, et enfin, quand l'esprit et la nature propre entrent naturellement en harmonie, le bébé est formé. Ce n'est certainement pas l'œuvre de quiconque : c'est la création naturelle de l'objet. Si l'on admet qu'il existe une autre puissance, ce ne pourra être que celle de la destruction. En réfléchissant bien, on doit réaliser que l'on ne peut se fier à sa seule et propre force. Comment pouvez-vous croire que vous pouvez ouvrir la voie de la libération avec votre seule et propre puissance ?

« Si un homme peut :

1. Ne pas enfreindre l'enseignement des ancêtres ;
2. Etudier les « Lois de Manu » ;
3. Offrir des sacrifices aux dieux ;

il atteindra la Libération. C'est la méthode que les sages et les

saints de jadis nous ont transmise. A part elle, aucune autre méthode n'apportera de résultat.

« Et quant à rentrer dans le monde après y avoir renoncé, ce n'est pas non plus un péché. Altesse, vous le savez : jadis, le roi Ambarisa a quitté son épouse et ses proches pour pratiquer l'ascèse durant une longue période, puis, il est retourné dans son pays pour en reprendre la direction. Le prince Rama a, lui aussi, séjourné dans la montagne et la forêt, mais, dès qu'il a appris les troubles qui affectaient son pays, il est redescendu de la montagne. Et nous connaissons d'innombrables exemples semblables. Depuis toujours, de nombreux souverains sont allés de temps à autre dans les forêts, pour pratiquer l'ascèse et, de temps à autre, ils rentraient dans leur pays pour gouverner. Ces souverains ont été dits sages par tous les hommes des générations suivantes. Le roi est la lumière de la lampe qui illumine la nuit entière ; c'est le trésor dont le monde ne peut se passer, à chaque minute, à chaque seconde...

« En ce moment précis et dans les circonstances actuelles, Altesse, vous devez rentrer au pays pour succéder au roi ! C'est absolument certain ! »

Le raisonnement des deux hauts dignitaires coulait comme un fleuve : logique et méthodique mais il n'entama pas la conviction du prince, qui leur répondit paisiblement :

« Être indécis sur l'existence ou l'inexistence de l'avenir, ne peut qu'accroître l'esprit illusoire. D'ailleurs, la question de l'existence ou de l'inexistence du futur, ne m'intéresse pas du tout. Pour moi, il suffira de pratiquer avec une sagesse pure et je finirai pour acquérir la compréhension.

« Toutes les choses de ce monde ont leur raison, et apprendre uniquement ce qui est transmis, ne permet pas d'en connaître la véritable signification.

« Je vous le dis franchement : je ne suis pas satisfait de ces raisonnements qui ne répondent pas à la réalité. Les décisions des sages

ont sans doute leurs raisons, mais je décide de ne pas dépendre d'elles pour établir mes convictions ! Car, ce serait agir comme un aveugle, qui demande sa route à un autre aveugle !

« Si c'est un aveugle qui lui montre la route dans une nuit obscure, le sage ne doit pas croire à ce qu'il dit. Pour ce qui est de la pureté ou de l'impureté, savoir ce qui est pur ou ce qui est impur, reste à l'heure actuelle, une énigme ! Même si le monde me condamne, je persévère à vouloir pratiquer avec persévérance cette conduite pure.

« Jusqu'à ce jour, aucun brahmane n'a énoncé de vérité intangible et décisive. A vrai dire, en ce moment, je pense qu'avec un esprit d'égalité, je pourrai éviter ces erreurs et ces turbulences. Un sage ne prononce pas de paroles erronées et mensongères. Quant au Roi Ambarisa ou au prince Rama, le fait d'abandonner leur pratique pour sombrer de nouveau dans la vie des cinq désirs est, à mes yeux, un acte profondément méprisable : ce n'est absolument pas le juste dharma.

« Voici ma résolution : Le soleil et la lune peuvent tomber sur la Terre, le sommet de la montagne enneigée peut se changer en mer... ma conviction, aussi dure que le diamant, ne changera jamais ! Je préfère me jeter dans les flammes ardentes pour être transformé en cendres, plutôt que de reculer. Je ne commettrai jamais ces actes versatiles et inconstants ! »

Le voyant aussi décidé, les deux hauts dignitaires ne trouvèrent plus rien à dire. Toute la troupe se prosterna devant le prince de radieuse apparence, pour le vénérer. Ayant abattu toutes leurs cartes, les ministres ne purent que lui demander congé, mais ils n'osaient pas rentrer immédiatement au palais et s'attardèrent sur la route.

Profondément touchés par l'attitude du prince, ils furent pénétrés de respect et admiration. Aussi, choisirent-ils, parmi les membres de la troupe, cinq hommes : Ajnata-Kaundinya, Asvajit, Bhadriska, Dasabala-Kasyapa, et Mahanama-Kulika, pour tenir compagnie au prince.

Chapitre 17

Bimbisāra, le roi tentateur

Après avoir fait ses adieux aux deux hauts dignitaires et à la troupe royale, le prince traversa le Gange, franchit le Pic de l'Aigle et arriva à Rāja-gr̥ha, capitale du Magādha.

Devant l'apparence noble et le maintien élégant du prince, le peuple de Rāja-gr̥ha s'arrêtait pour le regarder et certains le suivaient. Cette extraordinaire apparence de noblesse faisait naître en eux, un profond respect.

A ce moment précis, le roi du Magādha – Bimbisāra – était sur la terrasse, en haut du palais royal et regardait sa cité. Soudain, il vit de nombreux citoyens qui vénéraient respectueusement un jeune śramaṇa. Aussitôt, il fit venir un garde pour lui demander la raison de ces démonstrations.

Le garde s'agenouilla devant le roi et lui dit :

« Sire ! Il paraît que ce jeune śramaṇa est un descendant du clan Sakya. Il se nomme Siddhārthā et il est fils du roi Śuddhodana de Kapilavastu. Il est de très belle apparence et possède une intelligence exceptionnelle. Il a renoncé à la vie mondaine pour pratiquer l'ascèse dans la montagne et, en ce moment, il passe par notre cité. »

Le Roi Bimbisāra fut enchanté de cette nouvelle, il ordonna au garde de suivre Siddhārthā pour connaître son lieu de séjour et de le lui rapporter immédiatement.

Mission reçue, le garde suivit et surveilla attentivement chaque mouvement du prince. Finalement, il revint chez le roi et lui rendit compte :

« Sire ! Le prince Siddhārthā a abandonné gloire et richesse et vit actuellement en demandant l'aumône. Son habit de moine est élimé mais, gardant un aspect digne et irréprochable, il mendie dans la rue, devant la porte des maisons. Il ne pratique aucune discrimination pour la nourriture reçue et, quand son bol est rempli, il se dirige lentement vers la forêt. Après avoir mangé, il se rince la bouche avec l'eau de la source, puis il s'assied, les jambes croisées, pour pratiquer la méditation. »

Après avoir entendu le rapport du garde, le Roi Bimbisāra éprouva curiosité et admiration envers le prince Siddhārthā. Il ordonna à sa suite de préparer son carrosse, car il voulait se rendre dans la forêt pour saluer personnellement le śramaṇa.

Peu de temps plus tard, le carrosse arriva à l'endroit où méditait le prince. Voyant l'aspect sérieux du prince, immobile comme une eau dormante, le roi descendit de son carrosse, s'approcha de Siddhārthā et le salua respectueusement. Ce dernier ouvrit les yeux, qu'il gardait mi-clos et lui rendit son salut. Le Roi Bimbisāra s'assit sur une pierre à la droite du prince et lui demanda des nouvelles de sa santé. Puis, il lui dit sincèrement :

« Le grand śramaṇa irradie une extraordinaire puissance bienfaisante ! Je contemple attentivement votre visage sacré et j'éprouve envers vous une autre sorte d'affection. Je sais que vous êtes le descendant d'un noble clan et que vous possédez réputation et bonheur. Mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez renoncer à la vie mondaine...

« La gloire d'un roi, c'est la gloire de son peuple : une famille royale qui veut être prospère de génération en génération, doit avoir des princes héritiers intelligents et talentueux. Tout le monde sait que vous êtes un prince vertueux et prestigieux, aussi habile dans les lettres que dans les arts martiaux. Pourtant, vous décidez de tout abandonner maintenant, en pleine jeunesse ! Il est bien naturel que tout le monde soit intrigué.

« Vous abandonnez le trône qui est le symbole le plus noble du monde et vous quittez l'un des plus anciens et honorables clans, pour porter le késa sombre et vivre en demandant l'aumône : C'est vraiment difficile à comprendre ! Vous alliez tenir le monde dans vos mains et vous voilà à la peine, pour solliciter des gens quelque nourriture. Pouvez-vous me dire, franchement, pourquoi vous agissez ainsi ?

« Peut-être avez-vous pensé que votre père est toujours là, que vous ne pourrez pas lui succéder bientôt et c'est pourquoi, vous voulez renoncer à la vie mondaine. Si tel est le cas, je vous offre la moitié de mon royaume pour vous faire changer d'avis. Et si vous pensez que la moitié de mon royaume n'est pas suffisante, alors vous pouvez devenir souverain de ce pays et j'accepterai volontiers d'être l'un de vos sujets.

« Croyez bien que ces paroles sont dites du fond de mon cœur et sans la moindre hypocrisie, car je suis réellement touché pour votre prestige et vos vertus. Et si vous pensez que c'est un déshonneur d'accepter les bienfaits d'autrui, je peux vous procurer une armée de guerriers d'élite, des chars de qualité et du matériel en abondance, pour que vous puissiez conquérir un autre pays... et je le ferai en toute sincérité. Tout homme intelligent sait que « le héros éminent est celui qui sait choisir le bon moment » : l'occasion ne se présente pas deux fois et le temps passé ne revient pas. Pour moi, un homme qui ne possède pas les trois trésors – la loi, la puissance et les cinq désirs, ne peut qu'être à la peine toute sa vie.

« Si l'on honore la loi et oublie la puissance, on perdra l'estime et le respect des hommes. Avec la puissance mais sans la loi, on provoque la haine et la révolte. Si l'on possède la loi et la puissance, mais sans le plaisir des cinq désirs, on ne connaîtra jamais les charmes de la vie !

« C'est pourquoi, il faut se munir de la loi, de la puissance et des cinq désirs, car étant envieux de vos cinq désirs, les gens vous

respecteront et ainsi, vos vertus se propageront et vos opinions prévaudront.

« Aujourd'hui, vous abandonnez la puissance, vous vous éloignez des cinq désirs et vous ne cherchez qu'une loi incertaine. C'est un choix qui ne pourra que vous rendre plus malheureux. Votre apparence, si exceptionnelle, me persuade que vous pourriez être un personnage qui ébranlerait le ciel et la terre ! Ce que je vous dis là vient du fond de mon cœur d'homme et ce n'est absolument pas par le pouvoir royal que j'essaie de vous retenir.

« Vos marques physiques suscitent en moi un profond respect. J'ai appris que vous vouliez pratiquer l'ascétisme, c'est pourquoi, je sympathise avec vous. Actuellement, vous menez la vie d'un moine mendiant, alors, je vous propose mon royaume et souhaite vous en faire offrande.

« Durant la jeunesse, il faut chercher à jouir des plaisirs des cinq désirs. A l'âge mûr, il faut épargner et faire des provisions. C'est seulement, quand vient la vieillesse que l'on doit se mettre à la recherche de la Loi. Si on le fait durant la jeunesse, on risque d'échouer à cause des passions. Quand on est jeune, on est plus affectueux, plus négligent, donc facilement égaré. Ce n'est pas le cas quand on est vieux. Avec l'âge, les passions et la force s'affaiblissent, et tout naturellement, on éprouve le désir de se conformer à la joie dharmique.

« J'espère que vous accepterez mes sincères paroles. Faites comme les saints et les sages d'antan : soyez d'abord le souverain du Monde, ensuite, organisez une grande cérémonie de sacrifices. Ainsi, vous pourrez finalement renaître dans les cieux, pour y connaître bonheur et joie ! »

Après avoir entendu les conseils de Bimbisāra, ce digne et bienveillant roi d'une grande nation, Siddhārthā lui répondit respectueusement :

« Sire ! Si quelqu'un peut, dans les moments difficiles, oublier son propre malheur pour soigner celui des autres, il est sans aucun doute,

un *kalyāṇamitra* de ce monde. Être capable d'abandonner argent et réputation pour les amis, est un trésor inépuisable car, à vouloir tout garder précieusement pour soi-même, on finira par tout perdre.

« Un royaume est un trésor peu commun. Vous voulez me l'offrir avec joie et je vous en remercie beaucoup car je crois sincèrement que ce n'est pas une vaine promesse, mais bien une volonté réelle. Cependant, ce que vous m'offrez et ce que je recherche, sont diamétralement opposés. Je me sens obligé de vous présenter mon opinion pour susciter votre compréhension.

« C'est à cause de la peur des souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, et aussi pour éliminer ces fléaux et chercher la vraie libération, que j'ai renoncé à mes proches et quitté le palais royal. Comment pourrais-je encore penser à retourner dans cette aire des cinq désirs ? Je ne crains pas d'être mordu par des serpents venimeux, ni d'être paralysé par le vent glacial : ma seule crainte, c'est d'être emprisonné par les cinq désirs.

« L'aspect de l'incessante succession afflige vraiment mon cœur. Quand je pense que les cinq désirs sont comme des voleurs, capables de piller les mérites dharmiques de l'homme, mon cœur se met à trembler. Les cinq désirs sont comme ces illusionnistes qui, temporairement, éblouissent les yeux des spectateurs. En réalité, ils ne présentent que des choses trompeuses, illusoire et irréelles, et c'est le plus grand obstacle à la recherche de la Vérité.

« Même la joie du Monde des cieux est une cause d'attraction des souffrances ! Qu'auraient-ils de plus, ces plaisirs passagers des cinq désirs ? Donner libre cours à ses passions ne peut que faire croître le désir d'attachement chez l'homme et finalement, il arrive un moment où il ne trouve plus aucune satisfaction. C'est comme un feu allumé dans un lieu venté : on n'aura jamais assez de bois pour l'entretenir. Parmi tous les péchés du monde, rien n'est plus redoutable que l'avidité ! Malheureusement, les gens qui s'y engouffrent, n'en voient pas

le danger. Seuls ceux qui possèdent la sagesse, craignent les cinq désirs et ainsi n'attirent pas les malheurs sur eux.

« Les souverains sont déjà maîtres du Monde, mais parfois, ils veulent encore autre chose : davantage de fortune et de jolies femmes, et encore plus : ne pas mourir. L'avidité est comme l'océan, il est impossible de la combler. Même si leur royaume est anéanti, même si leur santé est détruite, ces rois restent attachés à leur vie dissolue. Depuis toujours, nombre de souverains se sont comportés ainsi.

« Les terres sur lesquelles règnent les souverains ne sont pas non plus indestructibles et permanentes. Certains de ces rois ont quitté l'agitation de leur palais et se sont retirés dans les montagnes et les forêts, pour y pratiquer l'ascèse. Ils portaient des habits de paille, mangeaient des fleurs et des fruits, buvaient de l'eau de source et vivaient dans le silence, loin des honneurs et du profit. Mais ils finissaient par retourner vers leur vie de convoitise et de souillure. Les mérites et vertus qu'ils avaient accumulés durant de longues années de pratique, éclataient alors et se dissipaient comme des bulles de savon. Le trône, l'amour, les plaisirs, l'argent et la débauche, sont tous des ennemis de la pratique de la voie juste. Si l'homme les convoite, il finira par attirer sur lui des conséquences désastreuses. Les sages savent que c'est la souffrance des souffrances, c'est pourquoi, ils prennent la résolution d'éliminer l'esprit d'avidité !

« Ce que l'on appelle généralement des conseils pleins de bonnes intentions, peuvent être parfois fautifs. Conseiller aux gens de s'attacher à des plaisirs mondains, peut facilement les entraîner dans l'oisiveté et leur valoir des rétributions karmiques déplaisantes. Ce genre de bonnes intentions, les hommes intelligents ne vont certainement pas les accepter.

« Pour moi, le trône et les trésors ne sont que des objets empruntés. Celui qui veut absolument les posséder, devrait plutôt susciter la pitié car il n'a rien d'enviable. Quand on poursuit l'avidité et qu'on

l'obtient, on devient seulement encore plus avide et, si l'on échoue, on en sera mécontent et peiné. C'est comme garder à la main une torche presque entièrement consumée : pourquoi ne pas la laisser tomber et s'obstiner à la brandir, au risque de se brûler ?

« Combien pitoyables sont ces hommes ignorants et méprisables ! La poison de l'avidité enflamme leur cœur et les torture toute leur vie, sans qu'ils puissent, même un moment, jouir d'un esprit apaisé. L'avidité est comme un serpent venimeux, personne ne devrait oser s'en approcher. Moi, je me suis déjà éloigné d'elle, et voilà que vous me dites de m'en rapprocher... Sire ! Je ne veux pas me montrer ingrat envers vos bonnes intentions, mais elles me mettent mal à l'aise et me terrifient !

« Le noble trône et le vaste royaume, ne sont pour moi que lambeaux de viande pourrie. Les rapaces se les disputent : ils pensent que ce sont des mets savoureux et recherchés. Sire, Ces rogatons faisandés méritent-ils d'être convoités ? Je sais que vous me les offrez dans une bonne intention, mais ils ne me sont d'aucune utilité. L'endroit où s'entassent l'or, l'argent et tout autre joyau est un lieu où naît facilement la haine, cette haine qui engendre les querelles entre les hommes et les guerres entre les nations. Quand on passe devant les abattoirs, on ressent inévitablement de la nausée et ce domaine des trois poisons – avidité, colère et ignorance - est pire qu'un abattoir... Comment un homme sage ne s'en éloignerait-il pas immédiatement ?

« Être mené par ces trois poisons, c'est errer dans la forêt sous un ouragan ou naviguer sur une mer démontée : c'est dangereux et instable. De même quand on veut cueillir des fruits sur les branches de la cime des arbres, la probabilité de chute est élevée et c'est l'avidité excessive qui en est la cause. Ainsi sont les dangereuses situations engendrées par l'avidité : On ne peut que les regarder et surtout, ne pas les saisir !

« Certains sont prêts à employer tous les moyens pour s'enrichir et, pour l'argent, ne ménagent pas leur peine. Pourtant ils peuvent tout perdre instantanément. C'est comme dans un rêve où l'on a l'impression de voir beaucoup de choses : il suffit d'une légère résonance pour nous réveiller et immédiatement, tout disparaît !

« L'avidité est comme l'entrée camouflée d'une fosse de feu : on pense qu'on peut la traverser en sécurité, et l'on y périra brûlé. Récemment, j'ai vu dans la forêt des ascètes, de nombreux ascètes qui, pour récolter le bonheur et la joie des cieux, se garrotent le corps, se jettent dans l'eau ou dans le feu, ou encore méditent, en équilibre au bord des précipices. Tout ce qu'ils y gagnent, c'est une souffrance inutile et sans aucun intérêt.

« Sunda et Upasunda étaient les deux fils d'un roi asura. Au début, ils entretenaient d'excellentes relations fraternelles mais, à la mort de leur père, ils se sont disputé l'héritage et la succession au trône et, par avidité, se sont entretués. L'avidité peut avilir l'homme et le rendre méprisable et qui ne se sentirait pas honteux d'être esclave ?

« Le chevreuil meurt en voulant écouter la voix humaine, l'oiseau oublie de rentrer en poursuivant son compagnon, le poisson se fait prendre en convoitant l'appât. Combien d'êtres de ce monde ont perdu la vie à cause de l'avidité !

« Manger pour assouvir sa faim, boire pour étancher sa soif, s'habiller pour se protéger contre le froid, dormir pour restaurer son énergie mentale, monter à cheval ou à dos d'éléphant pour éviter la fatigue de la marche, s'asseoir pour prévenir la fatigue de se tenir debout... tout ceci a pour but essentiel de réduire la souffrance. Cependant, à cause de l'avidité et de l'obstination, le désir excessif peut entraîner notre corps et notre cœur à entrer en souffrance. Ainsi, même les actions élémentaires pour entretenir la vie, ne sont pas des dharmas d'aisance !

« Sire ! Regardez attentivement le monde : les vêtements chauds ne sont pas nécessairement agréables, surtout en été. A cette saison,

on aime bien prendre l'air dehors pour admirer le clair de lune et jouir de la fraîcheur du soir, mais en hiver, ce même paysage devient triste et lugubre. Ainsi, la terre, l'eau, le feu, le vent, la forme, l'odeur, le goût et la sensation ne sont certainement pas immuables : ils varient sans cesse, et cela, personne ne peut le modifier, qu'il soit roi ou esclave.

« Le roi donne des ordres et le peuple les applique. On a l'impression que le roi est très noble et respectable et ceci est une erreur ! Car, si les ordres accentuent les charges des sujets, ces derniers nourriront de la haine et de l'aversion contre le roi. Alors comment pourra-t-il ressentir du respect et de la joie dans sa vie ? Le roi peut penser que gouverner est un plaisir, mais s'il veut agrandir son territoire et accroître son bonheur et sa joie, il devra payer cette ambition de beaucoup plus d'efforts physiques. Ne vaut-il pas mieux ne rien convoiter ?

« Quand on est roi, on se plonge dans les plaisirs des cinq désirs et quand on n'est pas roi, on peut profiter des plaisirs de la tranquillité et de l'aisance, qui valent bien les autres. Alors, à quoi bon se fatiguer à convoiter le trône ? Sire ! Ne me poussez plus vers l'abîme des cinq désirs ! Ce que je recherche, c'est un état pur, désintéressé et insouciant. Vos bonnes intentions et votre générosité, je vous les rendrai en double quand j'aurai atteint mon but. Moi, je ne nourris aucune passion, je ne cherche pas la joie céleste, je ne convoite aucun honneur ni profit, et encore moins la couronne sur mon front. C'est pourquoi, avec un tel idéal, je dois me montrer ingrat envers votre générosité et refuser vos bonnes intentions. Sire ! Comment pourrais-je retourner me jeter dans la gueule du loup, alors que je viens à peine de m'en échapper ? Si je sais que la flamme de la torche va bientôt me brûler la main, comment pourrais-je ne pas la jeter ?

« Pour éliminer la honte d'être lié par les cinq désirs, pourquoi envierait-on les aveugles ? S'il existe dans le monde des riches qui veulent devenir pauvres et des sages qui imitent les sots, alors, je veux bien rentrer au pays pour y être prince.

« Mais, Sire, je ne suis pas un idiot, submergé par des idées erronées : mon vœu actuel est d'éliminer les souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, et de libérer les hommes de leurs afflictions. C'est pourquoi je restreins les plaisirs physiques, je mendie, je rejette les désirs, je quitte les sentiments affectifs et mène actuellement une vie calme et paisible, pour éviter de renaître dans les mauvais royaumes. Ainsi, pourrai-je obtenir la joie et la paix durant deux vies et plus encore. Ne me prenez pas en pitié mais, au contraire, pensez à vous : le cœur d'un souverain est souvent emprisonné par le pouvoir et la célébrité. Non seulement, il n'est pas heureux, mais il devra encore subir dans le futur, de très affligeantes rétributions karmiques. Vous êtes un roi intelligent et vertueux, vous me traitez avec une telle cordialité, que je vous réponds avec toute ma sincérité.

« Ce que vous me proposez, ce sont des avantages banals. Même si quelqu'un possède ce que vous appelez loi, puissance et désirs, il n'est rien d'autre qu'un homme - mondain, puissant - certes, mais dépourvu de justice et de vérité. Car son avidité est si grande qu'il ne sera jamais satisfait, puisque les ressources pouvant satisfaire son avidité sont, elles, très limitées. Seul, celui qui ne subit pas les fléaux de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, peut être considéré comme le véritable Homme grand.

« Sire ! Vous me dites d'« attendre d'être vieux pour renoncer à la vie mondaine » et ce conseil me paraît bien naïf, car j'ai vu des hommes âgés, qui sont si usés, si affaiblis ! Leur idéal et leurs ambitions de jeunesse ont disparu et la mort les suit, pas à pas, guettant l'occasion de prendre leur vie. Comment puis-je vous écouter et attendre d'être vieux pour renoncer à la vie mondaine ? L'impermanence est comme un chasseur qui, avec l'arc de la vieillesse et les flèches de la maladie, chasse les chevreuils nommés « êtres ». Leur mort est inévitable, comment pourraient-ils lui échapper ?

« La loi de la vie et de la mort ne fait aucune distinction entre petit ou grand, vieux ou jeune et n'a pas non plus de date prévue. Vous parlez de cérémonies de sacrifices pour demander le bien-être et la longévité ? Ce ne sont là que des actes ignobles et criminels. Ne pas honorer le juste dharma et offrir des sacrifices en ôtant d'autres vies, ne sont pas des actions bienveillantes et compatissantes. Détruire des vies innocentes pour offrir des sacrifices, dans le but de solliciter le bonheur et la joie dans la prochaine vie, n'est certainement pas un sacrifice : tout au plus un acte illusoire !

« Les rétributions karmiques conditionnées des trois mondes, ne correspondent nullement à mes vœux. Tous les phénomènes du samsara sont comme une nappe mouvante de lentilles d'eau : on ne peut lui faire confiance. Si je suis venu de si loin, c'est parce que je suis à la recherche de la vraie Voie de libération !

« J'ai appris que le brahmane Arada connaît la Voie de la libération, c'est pourquoi, je vais lui rendre visite. Sire ! Je vous remercie de tout cœur de vos sincères paroles. Je souhaite que vous gouverniez un royaume paisible et un peuple bien protégé. Que la lumière de votre bonté et de vos vertus soit comme celle du soleil, qui dissipe toutes les obscurités et propage le juste dharma dans le monde, et que vous puissiez parfaitement jouir du reste de votre vie ! »

Après avoir entendu le prince, le Roi Bimbisāra fut profondément touché par ses vertus. Avec joie et respect, il joignit les paumes de ses mains et vénéra Siddhārthā en lui disant :

« Ô ! Extraordinaire chercheur de la Voie ! Je prie pour que vous puissiez réaliser votre vœu le plus tôt possible. A ce moment-là, veuillez venir d'abord me libérer ! »

Le prince sentit aussi que le Roi Bimbisāra n'était pas un souverain ordinaire. C'est pourquoi il lui dit :

« C'est promis ! Sire ! Votre vœu sera réalisé ! »

Puis, il lui demanda congé et s'empessa de poursuivre son voyage.

Le Roi Bimbisāra et ses hauts dignitaires reconduisirent le prince en joignant les paumes des mains. Sur le chemin du retour, ils espéraient tous que ce porteur des rayons de l'Eveil reviendrait très vite !

Chapitre 18

Visite au brahmane Arada

Après avoir pris congé du Roi Bimbisāra, le prince continua sa route à la recherche de la Vérité, dormant à la belle étoile et endurant la faim et la soif. Un jour, il arriva à l'orée de la forêt calme et silencieuse, où pratiquait le brahmane Arada. Se rappelant le conseil d'un ascète de La forêt Uruvilvā, il pressa le pas, voulant rendre immédiatement visite à Arada.

A ce moment, vinrent vers lui pour l'accueillir, plusieurs disciples du brahmane, comme si l'arrivée du prince avait été annoncée. Avec sincérité, ils s'informèrent de sa santé et lui témoignèrent de la sympathie.

Ils entrèrent dans le bois où le brahmane les attendait. En voyant l'apparence exceptionnelle du prince, Arada se sentit comme un homme assoiffé qui a enfin trouvé l'eau fraîche de la rosée bienfaisante. Il leva la main et dit poliment au prince :

« Il y a deux ans, j'ai appris la nouvelle de votre renonciation et je vous admire. Pour moi, vous êtes un homme d'exception, réfléchi et résolu et je savais que vous viendriez ici. Aujourd'hui, j'ai pu contempler personnellement les merveilleuses marques physiques de votre personne et, du fond du cœur, je m'en sens particulièrement réjoui. »

Le prince lui rendit modestement la politesse et marcha à ses côtés. D'un côté, cheminait un brahmane aux cheveux blancs, âgé de presque cent ans et de l'autre côté, un jeune prince d'une vingtaine

d'années. Côte à côte, ils suivirent le sinueux sentier forestier, suivis d'une grande troupe de personnes, l'ensemble constituant un véritable tableau artistique.

Ils arrivèrent à l'endroit où pratiquait Arada. Après avoir pris place, ce dernier dit au prince :

« Grâce à votre profonde sagesse, vous pouvez vous débarrasser des liens des affections et vous libérer de la cangue des attachements sentimentaux. Plus tard, vous pourrez certainement éviter des rétributions karmiques malheureuses. Jadis, les souverains sages léguaient le trône aux princes héritiers et leur abandonnaient la couronne endiamantée, avant de se retirer pour pratiquer l'ascèse, car ils savaient que ces choses sont éphémères. Vous avez pu, dès à présent, abandonner le trône et renoncer à la vie mondaine : c'est la grande sagesse qui vous a guidé car, sans elle, vous n'auriez jamais pu agir de la sorte. Je vous ai observé attentivement et je peux ressentir la fermeté de votre résolution. Votre grandeur d'âme pourrait sans aucun doute intégrer la vraie Loi, et vous pourriez transcender l'océan du samsara, grâce au navire de la sagesse ! Dans le passé, chaque fois que quelqu'un arrivait ici, je commençais toujours par tester ses capacités avant de décider de lui transmettre ou non, mon enseignement. Cette fois, je sais que vous possédez une volonté rigoureuse et une sagesse exceptionnelle et j'ai décidé de ne rien vous cacher. Je vous dirai tout ce que je sais, afin que nous puissions discuter ensemble. »

En entendant ces mots, le prince ressentit, au fond de son cœur, un immense plaisir et il répondit humblement :

« Ô sage Arada ! J'ai écouté vos paroles et je ne sens dans votre cœur aucun sentiment de discrimination, mais uniquement des notions d'égalité. Mon cœur est également exempt de préjugés et j'accepterai vos instructions avec modestie et humilité ! Aujourd'hui, je suis comme quelqu'un qui marche dans une nuit obscure et qui sait qu'il sera bientôt éclairé par la lumière de votre lampe ; je suis comme

un voyageur égaré à qui vous auriez offert une boussole. Vous ne pouvez imaginer la joie et l'enthousiasme au fond de mon cœur !

« Actuellement, je suis en proie à un grand doute qui nécessite des éclaircissements de votre part : comment peut-on éliminer les fléaux de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort ? »

Pour répondre à cette question, Arada cita de nombreux livres canoniques et sentences brahmanes et les expliqua minutieusement au prince, en lui disant que celui qui suit ces conseils, pratique ces actes purs et les fait connaître aux autres, obtiendra plus tard l'accès à la libération.

Lors, le prince lui redemanda :

« Cet endroit que vous appelez monde de la libération, comment est-il ? Combien de temps doit-on pratiquer pour l'atteindre et quels sont les moyens concrets de pratiquer ? Pouvez-vous me donner de plus amples explications sur ces questions fondamentales ? »

Arada était une autorité de l'école Sāṃkhya et, pour répondre à ces nouvelles questions, il se référa aux ouvrages canoniques de cette école, pour exposer au prince les principes fondamentaux de la pratique et les lois de la rétribution karmique :

« Si l'on veut éliminer les racines des souffrances dues à la naissance, à la vieillesse, à la maladie et à la mort, il faut d'abord se tenir à l'écart des afflictions mondaines, aider autrui et pratiquer le dhyāna. Il faut se retirer dans un endroit calme pour étudier les sūtras, répudier l'avidité et s'éloigner des plaisirs mondains. Il faut savoir anéantir tout désir et toute passion et stabiliser son cœur dans un état de non-moi. Il faut renoncer à l'amour, oublier la perversité et les actions malsaines et rechercher la joie dharmique jusqu'à la perfection. Alors, on atteindra la première étape de l'illumination, c'est-à-dire le premier dhyāna.

« Après le premier dhyāna, on pourra, si l'on continue à pratiquer avec diligence, gagner le deuxième dhyāna.

« Du deuxième dhyāna, en accumulant de nombreuses pratiques diverses, jusqu'au moment où les attachements aux désirs et passions disparaîtront d'eux-mêmes, on passera dans le troisième dhyāna.

« Et une étape plus loin, quand tous les attachements seront éliminés, la vie sera complètement libérée et l'on pourra dire que l'on a acquis le quatrième dhyāna.

« A ce niveau, toutes les afflictions sont inexistantes, la méditation nous emmène vers les portes de la libération. Ici, la durée de la vie est très longue, la sagesse s'accroît, de nombreux moyens nous aident à oublier le désir de la forme, oublier l'obstination du moi, comprendre la vacuité de tous les phénomènes, obtenir la sagesse infinie et développer sa culture mentale. C'est de cette manière que la vraie lumière de la libération se manifeste. Cet état est appelé la « sphère sans perception ni non-perception (nevasaññanasaññāyatana) ».

« Ainsi est le principe de la libération. Si vous voulez pratiquer la vraie voie de la libération, suivez ce que j'ai dit, avec une totale conviction. De nombreux pratiquants sages, ont pu accéder à la voie de la libération en s'y conformant. »

Ayant écouté l'exposé d'Arada, le prince réfléchit longuement et finalement, il dit :

« Honorable sage ! Votre immense mer de sagesse recèle de merveilleuses doctrines. J'ai maintenant compris une partie de la manière de se libérer. Cependant, et veuillez pardonner ma franchise : je pense que ce que vous dites n'est pas exhaustif et ne peut être considéré comme l'Ultime vérité, ni comme le principe parfait de la libération. Dans votre état de libération, le « moi » est-il existant ? Est-il inexistant ? Si le « moi » n'existe pas, cet état ne peut être appelé la sphère du « sans perception ni non-perception » et si le « moi » existe, alors, éprouve-t-il des sensations ? Ou n'en éprouve-t-il pas ?

« Si le moi existe, il ne peut, comme tout ce qui est sensitif, éviter d'être influencé et conditionné. Il ne saurait donc atteindre l'état de

parfaite libération. Ce ne peut donc être ce vrai moyen d'atteindre la Libération que je recherche. Ce que vous avez dit est adéquat pour éliminer certaines souillures et afflictions grossières, mais il n'est pas capable de dissiper tous les nuages noirs, afin de faire apparaître la lune entière, aussi pure que l'Ultime vérité. »

En entendant ces mots, le brahmane Arada se sentit quelque peu honteux, tout en éprouvant une profonde admiration pour le prince.

Comme celui-ci n'était pas totalement satisfait du raisonnement d'Arada, il prit, peu de temps plus tard, congé du brahmane, pour entamer ailleurs, de nouvelles recherches.

Un jour, il arriva dans la demeure du sage Udraka. Mais ce dernier était aussi un érudit de l'école Sāṃkhya et il y avait peu de différence entre lui et le sage Arada.

Dans sa recherche de la profonde et merveilleuse Vérité, le prince eut l'impression de ne pouvoir trouver en Inde, quelqu'un qui pût l'instruire. Il se dit qu'il ne pouvait compter que sur lui-même et que courir de droite et de gauche, n'était qu'un gaspillage de temps et d'efforts. C'est pourquoi, il demanda congé au sage Udraka.

Finalement, il arriva sur la rive est de la rivière Nairanjana et gravit le Mont Pragbodhi. Mais là encore, il estima que ce n'était pas l'endroit approprié. Alors, il traversa la rivière Nairanjana, et se dirigea vers la forêt du Mont Gaya.

Chapitre 19

La pratique au Mont Gaya

Fugitivement, le temps passa : Il y avait déjà cinq ou six ans que le prince errait de droite à gauche, à la recherche d'un maître.

Il n'avait pas encore atteint son but, mais n'en était pas désespéré pour autant. Au contraire, sa résolution s'en trouvait fortifiée, car il se disait que sa mission était si importante, qu'il était normal de ne pouvoir la remplir si facilement.

Les autres sont parfois capables de nous aider mais il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent ; quand le problème dépasse leurs capacités, c'est à nous d'agir. Si la vérité que cherchait le prince ne pouvait être obtenue auprès des autres, il devait la trouver par lui-même.

C'est pourquoi, il décida de rester dans la forêt de Mucilinda, près du Mont Gaya de Magádha, pour commencer sa pratique.

Mucilinda se trouve sur la rive de la rivière Nairanjana, qui coule en permanence une eau claire et fraîche. Les deux rives sont garnies de sable blanc. Vers le nord, se déroule une plaine, à perte de vue.

C'était un lieu tranquille et silencieux : un endroit idéal pour la pratique religieuse. Le prince décida de le choisir comme son lieu de culte, et se promit de ne pas le quitter tant qu'il n'aurait pas réalisé son vœu.

Au moment où la troupe royale avait pris congé du prince, ils avaient laissé cinq d'entre eux : Ajnata-Kaundinya, Asvajit, Bhadrîka, Dasabala-Kasyapa et Mahanama-Kulika, pour tenir compagnie au

prince. Mais, comme Siddhārthā errait un peu à l'aventure, il les avait perdus en cours de route. Ayant appris que le prince pratiquait à Mucilinda, les cinq compagnons s'y rendirent et là, ils décidèrent de le suivre dans sa pratique.

Le prince utilisait toutes sortes de méthodes, en espérant transcender l'océan de la vie et de la mort. Il s'y appliquait rigoureusement, avec sincérité et résolution, négligeant le sommeil et la faim, pour observer strictement les règles, pratiquer la méditation, et endurer des exercices ascétiques si durs, qu'aucun homme ordinaire n'aurait pu les supporter.

L'ascèse qu'il suivait était exceptionnellement sévère. Vers la fin, il avait tellement maigri que la physionomie de son visage avait complètement changé : ses yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites, si bien que son nez et ses mâchoires saillaient à tel point, qu'il semblait ne plus avoir que la peau sur les os. Pendant un temps, le prince ne mangeait que quelques fruits ou légumes, oubliés par les éléphants et les singes, ou buvait un peu de jus de légumes. Il en arriva à ne consommer qu'un grain de sésame ou de blé par jour. Et il est presque miraculeux qu'il ait pu survivre.

Et pourtant, en dépit de ces innombrables exercices d'ascèse, il ne parvenait pas à éliminer les afflictions et les illusions, ni à transcender l'océan du samsara.

Alors, il entama la pratique consistant à ne plus respirer, mais il n'y gagna que des bourdonnements d'oreilles, des étincelles pêle-mêle devant les yeux, l'impression de coups d'épée poignardant son front et de coups de cravache fouettant sa tête...

Il exerça encore bien d'autres pratiques plus ou moins rationnelles, pour dompter son corps et ce, jour après jour, année après année. Malgré le courage et l'ardeur de sa jeunesse, il n'obtint qu'un résultat insignifiant et ne put atteindre l'illumination fondamentale, qu'il espérait connaître. Les afflictions et les illusions n'étaient pas

éliminées : il ne s'était pas libéré des passions et du samsara. Parfois, en cours de pratique, il avait l'impression d'atteindre l'état de libération mais, dès qu'il cessait ses exercices, tout redevenait comme avant.

Voyant son enthousiasme et sa persévérance, ses cinq compagnons réalisaient à quel point sa conviction était inébranlable. Ils l'admiraient et l'approuvaient sans réserve, le considéraient comme le seigneur Śakra et le servaient de tout leur cœur, ne voulant jamais le quitter.

Le Roi Śuddhodana suivait de près les activités du prince. Quand il apprit que le prince n'avait plus que la peau sur les os, il en fut désespéré et immédiatement, il ordonna à Chandaka de lui porter de savoureuses nourritures. La princesse Yasodhara et la reine Mahāprajāpatī recommandèrent aussi à Chandaka de dire au prince qu'il devait manger toutes ces nourritures, afin d'apaiser le cœur de son père et celui de tous ceux qui l'aimaient.

La princesse Yasodhara avait reporté tout son amour sur son fils Rahula et ce dernier avait grandi progressivement grâce à l'amour maternel. Mais la princesse vivait dans la mélancolie et la solitude ; souvent, elle repensait au prince et aux temps heureux et ne pouvait s'empêcher de verser des larmes. Se sachant destinée à la solitude, elle voulait oublier son époux, hélas ! sans y parvenir. En apparence, elle menait une vie calme, mais parfois, en pensant aux pratiques ascétiques de son époux et à sa vie au palais, elle se sentait profondément malheureuse et regrettait amèrement de ne pouvoir lui exprimer ses sentiments intimes.

Chandaka, lui, avant de quitter le palais royal, se sentait bien malheureux mais dès qu'il fut sorti, il pensa qu'il allait bientôt revoir le prince et il en fut tout réconforté.

Sur le chemin, son cœur s'emballait et il avait hâte de voir son maître. Quand il arriva au bord de la rivière Nairanjana, il vit que ce prince qu'il avait connu physiquement parfait dans le passé, était

devenu aujourd'hui un homme hâve et squelettique et il en fut terrifié ! Il se prosterna devant le prince qui méditait et dit :

« Altesse ! Ton humble serviteur, Chandaka, te vénère. »

Le prince ouvrit ses yeux et lui dit :

« Oh ! Chandaka ! Tu es là ? Qu'y a-t-il ? »

« Par ordre du roi et sur les recommandations de la reine Mahāprajāpatī et de la princesse Yasodhara, je suis venu pour vous apporter de la nourriture. »

Et aussitôt, il sortit toutes les provisions qu'il avait apportées.

« Je n'en veux pas. Reprends-les ! » ordonna le prince, d'une voix bienveillante mais ferme.

« Ne dites pas cela, Altesse ! Je suis venu expressément pour vous les apporter. »

« Chandaka ! Je n'ai pas besoin de ces provisions ! Au contraire, elles vont entraver ma pratique. Reprends-les vite, n'insiste pas et ne me fais pas répéter une seconde fois. »

Chandaka voulait lui conter les événements survenus au pays après son départ et lui redire l'affection que lui portaient son père, sa tante et son épouse, mais le prince l'en empêcha. Il lui ordonna de repartir immédiatement. Ne pouvant faire autrement, le cocher ne put que prendre congé et s'en aller.

Un an, puis deux passèrent, sans que le prince changeât quoi que ce soit à sa vie d'ascète. Puis, trois ans, puis quatre ans... et il ne trouvait toujours pas la libération. Puis, cinq ans, six ans, sans que Siddhārthā reculât d'un pas. C'est ainsi qu'il endura six longues années de pratique de l'ascétisme.

Le temps semblait figé, mais, doucement, et lentement, le prince avait l'impression de se rapprocher des portes de la libération.

Vers la sixième année de son ascèse, son cœur commença à éprouver confusément quelque compréhension, mais c'était encore trop vague pour être descriptible. Le seul résultat de ses réflexions fut de

comprendre que faire souffrir le corps, n'est rien d'autre qu'une forme d'attachement à ce même corps physique.

Il se souvenait avoir dit aux ascètes de la forêt *Uruvilvā-kāśyapa* que l'ascèse n'était pas une pratique saine. Certes la sienne était différente de la leur et il l'avait menée pendant six longues années, mais il finit par réaliser que ce n'est pas en torturant le corps physique que l'on obtient la libération, mais bien en oubliant ce corps. Si l'on ne peut oublier le corps, le cœur ne peut se purifier ; le cœur n'étant pas pur, les souillures ne peuvent être éliminées ; les souillures n'étant pas éliminées, comment atteindre la voie de la libération ?

Il pensait à ses débuts, quand il vivait encore au palais et qu'il méditait sous l'arbre Jambu en réfléchissant à toutes sortes de questions. En faisant le bilan de sa situation actuelle, il se disait qu'il n'avait depuis, que bien peu progressé ! Cette constatation l'amena à réaliser que, si l'on ne s'intéresse qu'à la forme de la pratique en négligeant la purification de son mental, on n'obtiendra pas de grands résultats. Et il en conclut qu'il devait, pour avoir un cœur pur, s'efforcer de tout transcender, car l'ascèse et l'abstinence, ne pourraient jamais, à elles seules, lui procurer ce qu'il espérait obtenir.

En même temps, il craignait parfois que ce fût une tentation démoniaque et il se sentait très mal à l'aise. Mais immédiatement, il se disait :

« Aujourd'hui, je considère que faire souffrir le corps est une action saine et que le livrer aux plaisirs, est une action malsaine ; c'est devenu, pour moi, un mode habituel de pensée. Pour chercher la vraie voie de l'Eveil, je me suis attaché aux pratiques d'ascèse et d'abstinence... Quelle différence cela fait-il entre les autres ermites et moi ? »

Un matin, tourmenté par toutes ces interrogations, il se leva et se dirigea vers la rivière Nairanjana. Il voulait laisser cette eau limpide laver son corps mais, affaibli par son jeûne, il s'écroula au bord de l'eau. Il s'agrippa aux branches d'un arbre poussant sur la rive, pour

se relever, mais, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'affaissait de nouveau sur la rive.

A ce moment, une bergère nommée Sujāta, faisait paître ses bêtes dans le champ au bord de la rivière. Elle vit ce jeune et maigre śramaṇa étendu sur le sol et d'un cœur compatissant, elle s'approcha de lui avec un bol de lait.

Le prince accepta le lait dont la saveur lui parut ineffable et il sentit que son corps reprenait progressivement des forces.

Voyant qu'il avait accepté l'offrande de la bergère, ses compagnons pensèrent que ce prince, soit disant si courageux et persévérant, avait délaissé la pratique à cause d'une femme. En quoi alors, était-il différent des autres pratiquants ? Ils pensèrent : « Au fond, le prince reste un homme ordinaire ! Sa volonté est en fin de compte, bien fragile ! » Et ils détournèrent leurs regards.

Ayant recouvré ses esprits, Siddhārthā se dirigea joyeusement vers ses compagnons, mais ces derniers le toisèrent avec mépris et le fuirent comme la peste.

Sans se soucier d'eux, le prince quitta la forêt. Seul, il traversa la rivière Vairanjana et arriva à une petite colline du Mont Gaya. Il aperçut, sous un pipal (*figuier des pagodes*) ombrageux, un siège où subsistaient les traces de nombreux anciens pratiquants. Il ramassa des feuilles et des herbes sur les bas-côtés de la route et les disposa sur le siège. Il s'y assit et prononça le serment suivant :

« Tant que je ne pourrai pas me détacher du cycle du samsara et atteindre le nirvana de l'éveil, je ne quitterai pas ce siège ! »

Après avoir prononcé ce serment, il se sentit apaisé et il commença à réfléchir à la résolution du problème de la vie et de la mort.

Vaincre l'armée de Māra³

Après que le prince eut prononcé son rigoureux serment sous l'arbre Bodhi, tous les pratiquants du monde, de même que les *deva* des cieux, éprouvèrent une grande joie. Ils prièrent de tout leur cœur, pour que le prince puisse accéder rapidement à la porte de l'Eveil.

Seul Māra, le démon qui ne voulait pas voir prospérer le juste dharma, fut fort mécontent. Car, si le prince acquérait l'Eveil, la puissance de la voie perverse serait amoindrie. C'est pourquoi il conçut de funestes projets contre la libération du prince.

Pour pouvoir rechercher la Voie de l'Illumination, le prince dut vaincre toutes sortes d'obstacles démoniaques : Les ignobles démons à l'extérieur, et les passions et objets de désir à l'intérieur. Māra contrôle toutes les embûches du monde : seul celui qui parvient à les subjuguier, pourra accéder à l'Eveil.

Māra avait trois filles d'une grande beauté, dont la spécialité était de séduire par tous les moyens possibles. Elles s'appelaient respectivement Raga, Rati et Trsna. Voyant le visage soucieux de leur père, elles lui en demandèrent la raison et Māra leur dit :

« Le prince Siddhārthā, fils du roi Śuddhodana, du clan Sakya, a été choqué par l'impermanence de la vie. Il a renoncé à la vie mondaine et s'est mis à la recherche de la Voie pour libérer les êtres de leurs afflictions. Il a émis le grand vœu de briser le cycle du samsara.

3. Māra : (littéralement : mort), est, dans le bouddhisme, l'esprit tentateur qui essaya d'empêcher Siddhārthā Gautama d'atteindre l'Eveil

Avec l'arc du non-moi et les flèches de la grande sagesse, il cherche à conquérir ce monde de vie et de mort !

« S'il subjugué ce monde de vie et de mort, cela revient à détruire notre monde. Je crains que notre pouvoir de tentation ne puisse ébranler sa rigoureuse conviction. Tous les êtres de ce monde nourrissent actuellement pour lui, un sentiment de profond respect. Ils prient pour qu'il puisse acquérir rapidement l'illumination et accéder au parfait Eveil.

« Que faire ? Il va bientôt détruire notre monde ! Maintenant, il ne reste qu'un seul espoir pour sauver notre monde et tout ce que nous possédons : C'est de détruire sa tenace volonté, couper le pont de sa voie de l'illumination et utiliser les flèches des cinq désirs, pour le pousser dans les tourbillons de la passion et des objets de désir ! »

Les trois filles du Māra furent aussi navrées que leur père, lequel rassembla ses séides, hommes et femmes armés jusqu'aux dents, avant de se diriger vers l'arbre Bodhi.

Le prince était assis sous l'arbre, son cœur paisible ressemblait à un miroir d'eau claire immobile. A part contempler la Vérité des dharma et réfléchir au détachement des trois mondes, il ne nourrissait aucune autre pensée.

Māra lui dit :

« Altesse ! Quittez ce lieu immédiatement ! Sinon, vous allez mourir sous mes flèches ! Abandonnez votre pratique et rentrez au palais royal pour y jouir des plaisirs des cinq désirs et dominer le monde ! Ainsi, quand vous mourrez, vous renaîtrez dans les cieux pour continuer votre jouissance. Telle est la vraie voie de l'homme raisonnable. Depuis toujours, tous les grands rois sages pratiquent de la sorte ; pourquoi voulez-vous agir autrement ? Vous pouvez me désobéir, mais je dispose d'arcs et de flèches qui vous tueront. Ceux qui sont atteints par mes flèches, deviennent fous et meurent immédiatement ! Aucun n'en réchappe. Si vous ne me croyez pas, libre à vous de tenter une

expérience, mais alors, votre précieuse vie, votre libre personne, votre noble résolution et votre courage éclateront et disparaîtront comme des bulles de savon. »

Māra multiplia les propos menaçants pour impressionner le prince, mais ce dernier resta inébranlable. Pas un instant, il ne douta de sa capacité à ouvrir la vraie Voie et les menaces de Māra le laissèrent de glace.

Alors, Māra ordonna à ses archers de tirer, mais les flèches tombèrent à terre devant le siège du prince avant même d'avoir effleuré leur cible. Les trois jolies filles de Māra s'approchèrent et, obéissant aux ordres de leur père, tentèrent de séduire le prince par des paroles doucereuses et des propos mielleux... mais le cœur du prince resta immuable. Non seulement, il ne craignait pas les flèches empoisonnées, mais il n'entendit même pas les avances de ces femmes démoniaques : Il semblait n'avoir rien vu, rien entendu...

Etonné et effrayé, Māra murmura :

« J'ai déjà procédé de la sorte pour attaquer tous ces chercheurs du juste Dharma et, pas une seule fois je n'ai échoué. Pourquoi, maintenant ce prince Siddhārthā ne craint-il pas mes flèches ? Pourquoi n'est-il pas sensible à la séduction des femmes ? »

Alors, il fit donner son armée, lâcha toute sorte de monstres, lança du feu et du vent, déchaîna tonnerre et pluies, afin d'ébranler la résolution du prince. Mais, assis sur son siège, Siddhārthā ne fut ni inquiet, ni ébranlé dans sa résolution. Alors que, devant l'attaque de l'armée de Māra, les *deva* eux-mêmes se mettaient à pleurer, le prince, parfaitement serein, regardait ces effrayants démons comme s'ils n'étaient que des enfants en train de jouer !

Māra entra dans une colère folle : il envoya encore plus de serpents venimeux et de fauves, de neige, de grêle, de tonnerre et de foudre. Mais l'haleine empoisonnée des serpents venimeux et des fauves se transformait en brise fraîche, et la neige, la grêle, le tonnerre

et la foudre se changeaient en fleurs multicolores. Face à un prince immuable, ces calamités avaient perdu toute leur puissance !

Les impudiques filles de Māra tentèrent à nouveau de séduire le prince par leurs attitudes lubriques, mais soudain, dans le ciel, résonna une voix fracassante : Le seigneur protecteur du dharma apostropha les démons en leur disant :

« Vous qui déployez votre méchanceté pour semer la haine dans les endroits paisibles, vous êtes une horde d'ignobles démons ! Pourquoi voulez-vous troubler le cœur de ce pur pratiquant ? C'est comme si vous vouliez employer l'armée pour ébranler le Mont Sumeru : ce serait peine perdue. Abandonnez cet esprit de colère et de méchanceté et repentez-vous devant ce grand pratiquant de la Voie ! Même si vous pouviez refroidir le feu ardent, faire évaporer l'eau du Gange, changer la terre en océan et faire lever le soleil à l'ouest... en vérité, je vous le dis : jamais vous ne pourriez entamer la conviction de ce grand pratiquant de la Loi !

« Ce grand pratiquant de la Loi possède une compréhension juste, une persévérance inflexible, une sagesse infinie et une bienveillance et compassion sans l'ombre d'une discrimination. Ces quatre trésors seront les bases de la réalisation de ses vœux !

« Bientôt, il deviendra la Lumière de la grande roue du soleil, qui chassera les ténèbres du monde et le débarrassera des fléaux de l'avidité, de la colère et de l'ignorance. Il sera la lampe qui apportera de la sagesse à tous les êtres. Il les libérera des souffrances de la vie et de la mort, il guidera l'humanité sur le bon chemin, il sera l'honorable instructeur du monde !

« Tous les êtres errent à tâtons, dans l'obscurité et l'ignorance, et ils ont besoin de ce grand pratiquant de la Loi, pour leur allumer en eux, la lampe de la sagesse. Pour quelles raisons voulez-vous éteindre cette lampe ? Tous les êtres voguent à l'aventure, sur l'océan de la vie et de la mort, sans pouvoir s'en échapper. Ils ont besoin de ce pilote

pour les faire sortir de cette mer de souffrance. Pourquoi voulez-vous couler sans juste raison, ce navire de sagesse ?

« La pratique de l'endurance est le germe du juste dharma ; la volonté résistante, ses racines ; le comportement irréprochable, son sol et la juste compréhension, ses rameaux. L'arbre qui possédera toutes ces caractéristiques portera les fruits de l'ultime illumination. De quel droit oseriez-vous abattre maintenant, cet arbre sacré, dont la ramure va ombrager tous les êtres de ce monde ?

« Ces êtres sont douloureusement paralysés par les cangues de l'avidité, qui font souffrir éternellement leurs corps et leurs cœurs. Aujourd'hui, un grand pratiquant de la Loi émet le vœu de les libérer de leurs afflictions ; de quel droit voulez-vous lui faire du mal ?

« Ce pratiquant de la Loi va bientôt acquérir la vraie libération. Abandonnez votre vanité, ayez honte de votre conduite et prenez refuge auprès de ce grand pratiquant de la Loi – le futur *Bhagavat* ! »

En entendant la clameur du seigneur céleste, l'armée de Māra se dispersa et le cœur du prince fut encore plus calme, comme une nappe d'eau sans vent, et encore plus lumineux, comme le soleil de midi. Du ciel, tombèrent des pétales de fleurs multicolores, comme une offrande à ce prince qui bientôt, allait accéder à l'Eveil.

Chapitre 21

Le suprême être éveillé – le Bouddha

Après avoir vaincu l'armée de Māra, la volonté du prince se renforça encore et il se sentit de plus en plus serein. Son cœur pénétrait dans le samādhi du dhyāna et atteignait le domaine du sans pensée. A tout instant, pouvait se révéler le monde éclatant de l'illumination.

A ce moment, le prince était déjà capable de connaître ses vies antérieures, ses lieux de naissance, ses noms et ses actes antérieurs. Toute l'histoire des centaines de milliers d'années passées apparaissait, parfaitement claire et nette, dans son cœur. Il réalisait que tous les êtres, y compris lui-même, avaient suivi durant d'innombrables kalpas, le cycle du samsara : parfois parents, parfois enfants, parfois maîtres et parfois disciples, reliés ensemble par des relations de causes et conditions. Mais nous, égarés par le rythme de notre vie actuelle, nous ne savons pas que les autres ont été nos proches ; nous nous laissons emprisonner par les honneurs, les profits, les amours et les désirs et ne pensons pas aux autres...

Le prince ressentit une grande compassion face à cette Vérité sur l'égalité entre les amis et les ennemis, et il ne put s'empêcher de verser des larmes.

Progressivement, tous les phénomènes dans le monde devenaient clairs et nets dans son esprit, et il ressentait une véritable compréhension de tous les faits et de toutes les raisons. Il comprenait qu'il n'y a pas de dualité entre la « vie » et la « mort », et qu'il n'y a donc aucune raison de s'y attacher. A cet instant, le cœur et

la vie du prince s'agrandirent et l'on peut dire qu'ils fusionnèrent avec l'univers.

A *contrario*, il en vint à penser, qu'être affligé était devenu un état unimaginable. Pourquoi connaît-on des afflictions ? Et la réponse apparut clairement dans le cœur du prince⁴, ce qui le fit frémir de joie ! Il réfléchit et médita à plusieurs reprises et finalement, il réalisa qu'il avait accédé à l'Eveil ! Aucune erreur n'était possible : il avait oublié le temps et l'espace, il avait tout oublié. Il ne faisait plus aucune discrimination et il comprenait tout parfaitement. Un rêve ? Non ! Ce n'était sûrement pas un rêve : c'était l'Eveil, c'était le Nirvana !

Désormais, il ne faut plus l'appeler « Prince » : nous devons l'honorer en le nommant « Bouddha » !

En même temps que l'illumination, Bouddha acquit aussi les cinq « Œil » et les six « Pouvoir surnaturel ». Il contempla le monde et vit tous les êtres plonger et s'élever dans l'océan du samsara, et insensiblement, il en ressentit une grande compassion. Les êtres de ces six royaumes (ceux de l'enfer, des *preta*, des animaux, des *asura*, des hommes et des *deva*), passent leurs jours à mener une vie irréelle, soit pure, soit impure, soit saine, soit perverse. Et finalement, quand la vie s'achève, en fonction de leur karma, ils renaissent dans les six royaumes pour recevoir diverses rétributions : plaisantes ou déplaisantes.

Ce que Bouddha a assimilé, c'est le juste Dharma de la coproduction conditionnelle. En examinant minutieusement ce monde, on comprend que le déroulement de la transmission de la vie est déterminé par les douze maillons (*nidānas*) et que l'aspect dominant en est la souffrance. A partir de ce sujet principal, apparaissent les phénomènes de naissance, vieillesse, maladie et mort. Pourquoi l'homme subit-il « la vieillesse et la mort (*jarā-maraṇa*) » ? C'est parce qu'il

4. Tous les phénomènes sont originellement calmes, c'est le cœur qui s'agite tout seul. (NDT)

y a eu « naissance (*jāti*) » et cette naissance est issue des actions, saines et malsaines, commises antérieurement (*karma*). La naissance n'est pas une création due à un quelconque dieu : elle est dépendante des autres causes et conditions. La raison de cette naissance résulte du *karma* du « processus de l'existence (*bhava*) ». Ce processus de l'existence vient de « l'appropriation (*upādāna*) », de même que le feu a besoin de bois pour s'enflammer et cette appropriation vient de « la soif (*tṛṣṇa*) », qui, elle, est née de « la sensation (*vedanā*) » ; de même que l'on aspire à la joie quand on est dans la peine, ou à manger quand on ressent la faim. La sensation est la cause de la soif et toutes les sensations viennent du « contact (*sparśa*) ». C'est grâce au contact que l'on peut ressentir plaisir ou déplaisir. D'où vient le contact ? : Des « six sphères sensorielles (*sadāyatana*) » que sont les cinq sens et la pensée, qui eux, sont nées du « nom-et-forme (*nāma-rūpa*) ». A l'origine de ce nom-et-forme, on trouve « la conscience discriminante (*viññāna*) ». Les six sphères sensorielles sont comme les branches et les feuilles, le nom-et-forme est le germe et la conscience est la semence. Cependant, parfois, la conscience peut être issue du nom-et-forme, alors que parfois, c'est le nom-et-forme qui vient de la conscience ; de même que, parfois l'homme se déplace en étant sur le navire et que parfois, il avance en remorquant le navire. La conscience est alors, née du nom-et-forme qui, lui, se développe à partir des six sphères sensorielles. Dans ce processus, il existe une fonction nommée : « activité volitionnelle (*saṃskāra*) ». Elle prend sa source dans ce que l'on appelle « l'ignorance (*avidyā*) », laquelle est aussi l'origine du *samsara*. L'ignorance conditionne l'activité volitionnelle, l'activité volitionnelle conditionne la conscience discriminante, la conscience discriminante conditionne le nom-et-forme, le nom-et-forme conditionne les six sphères sensorielles, les six sphères sensorielles conditionnent le contact, le contact conditionne la sensation, la sensation conditionne la soif, la soif conditionne l'attachement, l'attachement conditionne

le processus de l'existence, le processus de l'existence conditionne la naissance, la naissance conditionne la vieillesse et la mort. »

La vie de l'homme se perpétue sans cesse ; ces douze conditions qui produisent la vie sont elles-mêmes interdépendantes, c'est pour cette raison qu'on les nomme « les douze chaînons de la coproduction conditionnelle ». Bouddha a finalement redécouvert cette merveilleuse et profonde Vérité.

Pour aider les lecteurs à mieux comprendre cette vérité de la coproduction conditionnelle de la vie dans l'univers, je vais classer ces douze *nidānas* par groupe :

Les deux causes appartenant au passé :

- L'Ignorance : l'ignorance est l'appellation globale des affections du passé. Sa substance est la stupidité et sa nature est la délusion et l'obscurité. A cause de leurs agissements inconsiderés, les êtres meurent et renaissent perpétuellement dans le monde, c'est pourquoi on peut dire que l'ignorance est l'origine du samsara.
- L'Activité volitionnelle : en prenant les affections du passé comme support, on met en action les trois karmas – corps, paroles et pensée – pour créer des actions saines, malsaines et/ou neutres.

Les cinq effets apparaissant dans le présent :

- La Conscience discriminative : à cause de la force motrice des illusions et karmas du passé, la conscience ālaya (*ālaya-vijñāna*) s'installe dans le fœtus selon leurs affinités, pour parfaire la création de la vie concrète.
- Le Nom-et-forme : Le nom-et-forme est le parachèvement

du fœtus : le nom est la partie spirituelle et la forme, la partie matérielle ; ce sont les éléments constitutifs de l'être sensible. Au début, les six organes ne sont pas encore complets, c'est pourquoi, on le nomme : nom-et-forme.

- Les Six sphères sensorielles : ce sont les six organes de perception qui s'installent, suivis par la formation des cheveux, poils, ongles et dents. Dans la matrice, le nom-et-forme se développe graduellement ; ensuite, les six organes parachèvent leur formation.
- Le Contact : c'est le début de la prise de conscience. Dès le premier contact avec le monde extérieur, surgit la reconnaissance ; cependant, on n'est pas encore capable de faire la distinction entre peines et joies.
- La Sensation : c'est aussi l'effet émotionnel. Suite au contact, on perçoit une sensation plaisante, déplaisante ou neutre, en fonction des circonstances extérieures.

Les trois causes du présent :

- La Soif : la soif est conditionnée par la sensation. Dans notre contexte, elle a un sens péjoratif : il s'agit du désir de posséder encore et encore. C'est aussi l'état obtenu aux trois périodes de vie d'un être, le moment de la naissance, entre la naissance et la mort, et au moment de la mort. Cet état pousse à convoiter la joie et à rejeter la souffrance.
- L'Appropriation : appelée aussi attachement. Elle naît de la soif ; à cause d'elle, les trois karmas se développent et préparent les souffrances physiques et mentales de la vie future.
- Le Processus de l'existence : la soif entraîne l'attachement, qui entraîne l'homme à produire des karmas puis, dès lors, à subir des rétributions karmiques.

Les deux effets à venir

- La Naissance : à cause de la force latente des karmas, on suit le cycle du samsara et l'on renaît dans les six royaumes, pour mener une autre nouvelle vie.
- La Vieillesse et la Mort : c'est la conséquence inéluctable de l'évolution de la vie. Au moment de la renaissance, il est évident que la vieillesse, la maladie, la mort et les afflictions sont déjà là, réunies.

Après avoir réalisé cette vérité régissant la vie dans l'univers, Bouddha continua à méditer sous l'arbre Bodhi durant vingt-et-un jours. C'est pendant cette période que le parfait *Sūtra de l'Ornementation fleurie* fut énoncé. Bouddha réfléchit attentivement et à plusieurs reprises, à la Vérité qu'il avait réalisée : l'origine de la vie et de la mort et finalement, il décida d'annoncer son Eveil : « L'apparence du samsara, c'est la renaissance ; l'égarement de l'ignorance est son origine. Si l'on veut ne pas mourir, alors, il ne faut pas renaître ; il faut éliminer l'ignorance. La destruction de l'ignorance entraîne celle de l'activité volitionnelle, la destruction de l'activité volitionnelle entraîne celle de la conscience discriminative, la destruction de la conscience discriminative entraîne celle du nom-et-forme, la destruction du nom-et-forme entraîne celle des six sphères sensorielles, la destruction des six sphères sensorielles entraîne celle du contact, la destruction du contact entraîne celle de la sensation, la destruction de la sensation entraîne celle de la soif, la destruction de la soif entraîne celle de l'attachement, la destruction de l'attachement entraîne celle du processus de l'existence, la destruction du processus de l'existence entraîne celle de la naissance, la destruction de la naissance entraîne celle de la vieillesse, de la mort et des afflictions. Toutes les souillures étant éliminées,

la lumière pure et sans entrave de la nature propre s'illumine... Alors s'en vient le véritable état de l'Illumination et l'on obtient l'insouciance et la libération éternelle. »

Ayant acquis l'Eveil, Bouddha se leva de son siège sous l'arbre Bodhi, il pensa que le seul moyen pour les êtres de se libérer des souffrances de la vie, serait de pratiquer le Noble sentier octuple (*Āryaṣṭāṅgamārga*) :

- Comprendre le vrai visage de ce monde : c'est « la compréhension juste (*samyak-drṣṭi*) » ;
- Le distinguer et l'examiner : c'est « la pensée juste (*samyak-saṃkalpa*) » ;
- Ne pas mentir, ne pas tenir de propos blessants et ne pas semer la discorde : c'est « la parole juste (*samyak-vāc*) » ;
- Ne pas tuer, ne pas voler et ne pas se mal conduire : c'est « l'action juste (*samyak-karmānta*) » ;
- Vivre avec des moyens d'existence justes : c'est « la profession juste (*samyak-ājīva*) » ;
- Pratiquer la voie juste avec diligence : c'est « l'effort juste (*samyak-vyāyāma*) » ;
- Concentrer son esprit avec un cœur droit et sincère : c'est « l'attention juste (*samyak-smṛti*) » ;
- Se perfectionner par une pratique approfondie : c'est « la concentration juste (*samyak-samādhi*) ».

Ce sont les huit branches de la voie qui mène à la cessation de la souffrance. Ce sont les huit itinéraires que tous les pratiquants du Dharma enseigné par Bouddha, doivent suivre afin de cultiver un cœur sincère et un comportement juste, d'éliminer les attachements au « moi » et au « mien » et d'éteindre le brasier allumé par l'ignorance.

C'est ainsi que l'on pourra acquérir la vraie libération et connaître la parfaite Vérité ultime.

Puis, Bouddha réfléchit au problème primordial de la libération des êtres et ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié envers eux. Il pensa :

« J'ai enfin réalisé mon souhait de toujours et accédé à l'Eveil. Mais, je ne peux pas encore libérer les êtres ! Car l'Ultime-vérité dont j'ai pris conscience, est contraire à la vision erronée des hommes de ce monde ! Si je leur présente la doctrine de cette parfaite vérité ultime, ils vont la diffamer et la ridiculiser. Leurs diffamations et leurs railleries envers Bouddha et le Dharma m'importent peu, mais elles les entraîneront à renaître plus tard dans les mauvais royaumes pour y subir d'immenses malheurs ! Tous ces êtres qui ont sombré dans l'abîme de l'avidité, de la haine et des visions perverses... comment pourraient-ils comprendre ces merveilleuses doctrines de la libération ? Il vaudrait peut-être mieux que je retourne dans le nirvana, pour éviter aux êtres de commettre des péchés ! »

Bouddha éprouvait une immense sollicitude envers les êtres, mais si le monde refusait de bénéficier de la lumière de l'Ultime-vérité de Bouddha, il resterait éternellement dans l'obscurité. Sans la rosée bienfaisante de Bouddha, l'humanité en quête de libération, ne trouverait jamais le moyen de se libérer seule...

C'est alors qu'arriva du ciel, un groupe de *deva*, qui saluèrent Bouddha en lui disant :

« Honorable Bouddha ! Nous sommes des *deva* venus pour vous vénérer et vous présenter nos félicitations pour votre accès à l'Eveil. Vous avez pu acquérir l'état de nirvana en ce monde et c'est vraiment un bonheur et un honneur pour tous les êtres qui le peuplent ! Vous êtes une lampe de sagesse et ce monde obscur a besoin de votre lumière. Peu importe si certains représentants de la partie ignoble de l'humanité, commettent péché sur péché en diffamant votre juste Dharma : ceux qui le feront récolteront ce qu'ils auront semé ! Suivez votre intention première et diffusez votre évangile, afin que les brebis, égarées, mais de bonne volonté, puissent reprendre sans délai le bon

chemin et atteindre la rive de l'illumination. Nous espérons que vous tendrez vos mains bienfaisantes, leur accorderez la grande compassion inconditionnelle et demeurerez éternellement, le sauveur de ce monde ! »

En entendant la sincère requête de ces *deva*, Bouddha fut rasséréné. Il quitta immédiatement son siège sous l'arbre Bodhi du Mont Gaya et, le cœur rempli de compassion, il se dirigea vers la cité de Kāśī, pour aider les être à se libérer de leurs afflictions.

Lancer la roue du Dharma et fonder le Sangha

Plein de bienveillance et de compassion, Bouddha marcha seul vers la cité de Kāśī. Sur le chemin, il croisa un pratiquant nommé Upada. En voyant l'apparence majestueuse de Bouddha, un sentiment de respect naquit dans l'esprit du pratiquant et il se tint respectueusement debout au bord de la route. Dès que Bouddha s'approcha, il s'agenouilla et lui demanda :

« Qui êtes-vous ? Comment pouvez-vous posséder toutes ces marques exceptionnelles ? Tous les hommes de ce monde ont le cœur qui s'agite comme un singe en cage et sont incapables de se calmer un seul instant. Toute la journée, ils se laissent enchaîner par les attachements affectifs, sans pouvoir jouir de la moindre liberté. Je vous ai examiné attentivement : votre visage bienveillant est empreint de la plus haute noblesse et, en vous voyant, mon cœur affolé s'apaise. Votre visage est aussi parfait que la pleine lune, aussi lumineux qu'un miroir d'eau immobile. Face à un personnage aussi exceptionnel, je ne puis cacher ma joie. A quelle école appartenez-vous ? Qui est votre maître ? Qu'enseigne-t-il ?

Moi, Upada, j'espère sincèrement que vous accepterez de me répondre ! »

Bouddha le regarda un moment, puis il lui répondit affectueusement :

« Upada ! Mon école n'est pas celle de quelque maître que ce soit, et je n'ai pas non plus de condisciple ou d'ami. J'ai acquis seul la merveilleuse doctrine. Ce que les autres n'ont pas acquis, je l'ai acquis,

ce que les autres n'ont pas réalisé, je l'ai réalisé. Ce que personne en ce monde n'a compris, je l'ai maintenant parfaitement compris : c'est l'insurpassable et parfait Eveil.

« Le *kleśa* est un ennemi redoutable. Pour le vaincre, il faut posséder la précieuse épée de la sagesse, cette ultime sagesse que j'ai éprouvée. Je me dirige maintenant vers la cité de Kāśī, battant le tambour dharmique de l'Eveil et de la sagesse, pour réveiller les hommes égarés de par le monde.

« Upada ! Je ne suis pas orgueilleux, je ne suis pas esclave de la célébrité, ni du profit. Je ne veux que promouvoir le juste Dharma, dans le but de sauver les êtres sombrés dans l'océan de la souffrance. Dans le passé, j'ai émis le vœu d'être le pilote qui ferait passer les hommes vers l'autre rive de l'océan de la souffrance. Aujourd'hui, j'ai réuni toutes les conditions pour être ce passeur ; je dois donc accomplir ma promesse, afin que tous les êtres de bonne extraction et qui ont des affinités favorables avec moi, puissent être libérés de leurs afflictions.

« Rassembler d'immenses fortunes et se pavaner seul dans la gloire, ne sont certainement pas les agissements d'un homme droit. Seul, celui qui se sert de sa propre fortune pour en faire bénéficier le monde, est digne d'être appelé « Homme de cœur ». Un homme qui obtient des avantages et oublie d'en faire profiter les autres, ne peut être considéré comme un homme bon. C'est en répudiant le concept d'avidité et en sauvant les êtres naufragés, que l'on peut être appelé un héros. Aujourd'hui, je suis devenu médecin universel : je peux guérir toute maladie logée dans le cœur des êtres. Aujourd'hui, je suis devenu un homme éveillé, qui connaît le passé, le présent et le futur. Je peux guider les hommes égarés et les ramener vers le raisonnable chemin de l'illumination parfaite.

« Upada ! Ne pense pas que je manque de modestie, car, sache-le : la modestie contient aussi un certain pourcentage d'hypocrisie et de tromperie. Ce que je te dis est la stricte vérité. La lampe ne s'allume

pas uniquement parce que règne l'obscurité : chasser l'obscurité est la caractéristique essentielle de la lampe. Je suis un homme qui a parfait la voie de Bouddha et je ne demande rien à ce monde. Si j'allume la lumière de sagesse de la parfaite illumination, c'est parce que je veux me conformer à la loi de la nature et éliminer l'obscurité de cette ignorance qui opprime les êtres, de même que l'on peut produire du feu en frottant le bois, créer le vent en faisant circuler l'air, ou obtenir de l'eau en creusant un puits : ce sont tous des principes naturels.

« Upada ! Aujourd'hui, je suis le bouddha du monde des hommes, je vais maintenant à Sārnāth pour prêcher pour la première fois. »

Upada écouta attentivement les paroles de Bouddha, sans cesser de s'extasier. Il émit le vœu de devenir plus tard son disciple, puis il lui demanda l'autorisation de prendre congé.

Bouddha continua sa route et arriva finalement à Sārnāth.

C'était un domaine enserré entre deux fleuves : le Gange et le Varanasi. Là, les plantations étaient abondantes et les oiseaux et les animaux, très dociles. C'était un endroit paisible et ravissant où l'on trouvait aussi un bosquet idéal pour la pratique ascétique : le Parc des gazelles. Les cinq anciens serviteurs de Bouddha : Ajnata-Kaundinya, Asvajit, Bhadrīka, Dasabala-Kasyapa et Mahanama-Kulika, y pratiquaient jour et nuit.

Avant même que Bouddha parvînt dans le parc, ils avaient déjà, de loin, reconnu sa silhouette.

« Regardez, n'est-ce pas le prince Siddhārthā ? » dit Ajnata-Kaundinya, qui se préparait à méditer, à Asvajit et aux autres compagnons.

« Ne lui prêtons pas attention, c'est un ascète qui a dit avoir abandonné honneurs et richesses, et qui est retombé dans les plaisirs mondains. Quand il arrivera, ne le saluons pas. »

« Il regrette peut-être maintenant. Je ne pense pas qu'il aurait l'audace de venir ici sans une idée de repentance. »

« Peut-être se sent-il trop seul... alors il revient chercher notre compagnie. Ne le saluons pas, considérons-le comme un simple visiteur. Ne nous levons pas de notre siège pour lui témoigner de la sympathie. »

Ensemble, les cinq fermèrent les yeux et firent semblant de méditer.

Mais, à l'approche de Bouddha, ils oublièrent leur convention et ne purent s'empêcher de regarder Bouddha. Ils furent profondément étonnés car ils n'avaient été séparés qu'un mois et voilà que le visage du prince était redevenu parfaitement majestueux...Comment était-ce possible ?

Presque malgré eux, ils l'invitèrent à prendre place et se prosternèrent devant lui.

« N'aviez-vous pas convenu de ne pas m'accueillir ? Pourquoi vous êtes-vous levés de votre siège ? » leur demanda Bouddha.

Cette phrase fut comme un miroir qui reflétait le cœur de ces hommes et ils se sentirent remplis de honte.

« Siddhārthā ! Comment avons-nous pu penser ainsi !? Êtes-vous fatigué ? » A genoux sur le sol, les cinq hommes s'informèrent de sa santé.

« Ne m'appellez plus Siddhārthā, c'était le nom que je portais dans ma vie mondaine. Je suis maintenant devenu Bouddha : je suis la lumière de l'univers, le navire fendant l'océan de la souffrance. Je suis devenu le père de tous les êtres sensibles. »

« Quand avez-vous acquis la grande Voie ? Vous n'avez pas réussi en pratiquant l'ascèse, comment avez-vous réussi en l'abandonnant ? » demanda Ajnata-Kaundinya.

« Ajnata-Kaundinya ! En restant attaché aux extrêmes, votre pratique ne vous mènera jamais à l'Éveil. La souffrance physique ne peut qu'affliger l'esprit, cependant que la jouissance nous retient dans l'attachement. L'une et l'autre ne permettent pas de parfaire la voie fondamentale. Ce problème, je l'avais compris quand j'ai quitté le palais royal et, si j'ai pratiqué six ans d'ascèse avec vous, j'avais mes propres

raisons. En fait, il faut abandonner, et la souffrance et la joie, pour trouver la Voie du milieu. Si vous voulez accéder à l'Eveil, vous devez pratiquer selon le Noble sentier octuple et suivre la compréhension juste, la pensée juste, la parole juste, la profession juste, l'action juste, l'effort juste, l'attention juste et la concentration juste. Ainsi, vous pourrez vous libérer des afflictions causées par l'ignorance et obtenir l'état de nirvana ! »

En écoutant ces paroles, le cœur de ces cinq hommes s'éclaircit ; ils furent tout heureux et pénétrés d'estime. Sachant qu'ils pouvaient comprendre la Vérité, Bouddha continua :

« Ajnata-Kaundinya ! Savez-vous pourquoi nous devons suivre la Voie juste ? Parce que nous devons éliminer la souffrance. Ce monde est rempli de calamités : la nature nous inflige tempêtes, inondations, et tremblements de terre ; la société regorge d'innombrables événements affligeants et nos corps et nos cœurs subissent la vieillesse, la maladie et la mort. Voyez-vous, dans ce monde, un endroit où il n'y aurait pas de souffrance ? Vous devez comprendre que, toutes ces « souffrances (*dukkha*) » viennent du « moi ». A cause de l'attachement au « moi », apparaissent l'avidité, la colère et l'ignorance, qui sont les « origines de la souffrance (*samudaya*) ». Pour éliminer ces souffrances, il faut pratiquer la « Voie (*marga sacca*) », et finalement, on pourra pénétrer dans le domaine de la « cessation de la souffrance (*nirodha*) ! »

Pour ces cinq hommes, les paroles de Bouddha constituaient une révélation qu'ils n'avaient jamais entendue de toute leur vie. Immédiatement, ils furent profondément pénétrés d'admiration et comprirent que Bouddha représentait l'autorité de l'Ultime-vérité.

Et Bouddha continua :

« Ajnata-Kaundinya ! Ecoutez encore ceci :

La Dukkha est une contrainte, la Samudaya n'est pas spontanée mais provoquée, la Nirodha est une réalisation possible, la Marga-Sacca est une pratique réalisable.

C'est pourquoi, vous devez retenir ceci :

La souffrance, je dois la connaître ; son origine, je dois l'éliminer ; son extinction, je dois la réaliser ; la Voie, je dois la pratiquer.

Ainsi :

La souffrance, je la connais ; son origine, je l'ai éliminée ; son extinction, je l'ai réalisée ; la Voie, je l'ai pratiquée. Aussi, n'ai-je pas à y revenir.

Ces quatre fondements cruciaux sont appelés les « Quatre nobles vérités (*catvāri āryasatyāni*) » et, si l'on ne les assimile pas, on ne peut obtenir la libération. Avez-vous compris le Dharma que je vous enseigne ? »

Les cinq hommes répondirent, à la fois craintifs et sincères :

« Aujourd'hui, nous sommes persuadés que vous êtes le bouddha qui a parfait les trois éveils⁵ et qui est doté de toutes les vertus. Bouddha ! Nous avons compris votre enseignement de l'Ultime-vérité. »

La doctrine des Quatre nobles vérités qu'enseigne Bouddha à ces cinq hommes, est en fait le fondement premier du bouddhisme.

C'est pour libérer les êtres de leurs afflictions, que Bouddha est venu dans ce monde et c'est pourquoi il n'a pas mis fin à ses activités, même après avoir acquis la perfection dans sa propre vie. Bien qu'il eût quitté la souffrance, il continua à considérer celle des êtres comme la sienne propre.

Pensant que les cinq hommes avaient compris la doctrine de l'océan de la sagesse, qu'il avait lui-même éprouvée, il voulut, néanmoins les tester de nouveau :

« Ajnata-Kaundinya ! Selon vous, les cinq *skandhas* : la forme (*rūpa*), la sensation (*vedanā*), la perception (*saṃjñā*), la formation mentale (*saṃskāra*) et la conscience (*vijñāna*), sont-ils permanents ou impermanents ? Plaisants ou déplaisants ? Existants ou inexistantes ? Personnels ou impersonnels ? »

5. Eveiller soi-même, éveiller autrui et atteindre le parfait éveil.

« Bouddha ! Les cinq skandhas sont impermanents, déplaisants, vides et impersonnels. Nous l'avons parfaitement compris maintenant. Nous voulons prendre refuge auprès de vous et être les disciples de l'Être éveillé : le Grand Bouddha. »

« Bien ! Vous vous êtes maintenant libérés. Désormais, vous ne ressentirez plus aucune souffrance. Soyez mes disciples et devenez des bhiksus. Vous et moi, serons le premier champ de félicités de ce monde. Aujourd'hui, le *Bouddha* (Bouddha lui-même), le *Dharma* (les quatre nobles vérités) et le *Sangha* (les cinq bhiksus) sont au complet et constituent « les Trois Joyaux ». Grâce à eux trois, l'enseignement de Bouddha pourra se propager dans le monde entier, et guider tous les êtres vers la Voie de la lumière, pour obtenir la parfaite libération. »

A ces mots, les cinq bhiksus – Ajnata-Kaundinya, Asvajit, Bhadraka, Dasabala-Kasyapa, et Mahanama-Kulika se réjouirent grandement. Ils reçurent ces paroles avec foi et s'y conformèrent respectueusement.

Dès lors, ils suivirent Bouddha, exerçant leur sacerdoce pour en bénéficier et en faire bénéficier autrui.

Chapitre 23

Les premiers disciples laïques

Depuis que les cinq bhiksus avaient pris refuge auprès de Bouddha, ils suivaient ce dernier, qui prêchait le long des rives de la rivière Yamuna. C'était une région très favorable à la propagation du Dharma ; aussi, Bouddha décida-t-il d'y résider temporairement.

Un matin, aux premiers rayons du soleil, Bouddha se lava le visage au bord de la rivière, puis, il alla se promener le long de la digue.

A ce moment, sur la rive opposée, surgit un jeune homme très agité qui, dès qu'il aperçut Bouddha, enleva ses chaussures et vint vers lui, traversant la rivière en criant : « Je souffre ! Oh ! Comme je souffre ! ».

Quand il sortit de l'eau, Bouddha le regarda avec bienveillance et lui aussi, regarda Bouddha, d'un air perplexe. L'apparence de Bouddha était si majestueuse qu'elle finit par amener le jeune homme à se poser des questions et il se dit : « Ces jours-ci, on entend souvent dire qu'il y a un bouddha qui réside dans cette région. Il se pourrait que ce soit cet homme ».

Aussitôt, il s'agenouilla respectueusement devant Bouddha et lui dit :

« Êtes-vous le grand, bienveillant et compatissant Bouddha ? Je vous supplie de me sauver. Je m'appelle Yasa et je vis dans la cité Kāśī. La vie m'accable et m'égare : durant la journée, les honneurs et les profits m'empêchent de me reposer et, au crépuscule, à l'heure où s'allument les lampes, les danseurs et les danseuses se rassemblent autour de somptueux festins. Au début, je me suis laissé enivrer, mais

à la longue, je n'y ai plus trouvé aucun plaisir. Hier soir, quand la fête s'est achevée, j'ai traîné mon corps épuisé jusqu'à ma chambre et, dans mon mauvais sommeil, j'ai fait un rêve effrayant qui m'a réveillé. Je me suis levé et suis sorti de la chambre, et là, j'ai vu la femme que j'aime, en train de flirter avec un musicien. A ce moment, je n'ai pas pu résister au feu de la colère qui s'est allumé dans mon cœur. Comme un fou, j'ai quitté la maison en courant à l'aveuglette et, à l'aurore, une force inconnue m'a conduit jusqu'ici. Je pense que vous êtes le grand homme éveillé que l'on appelle Bouddha. Je vous prie de me sauver, je me sens vraiment malheureux ! »

Bouddha lui caressa gentiment la tête et lui dit :

« Jeune homme ! Je suis le Bouddha dont tu parles. Ne sois pas affligé car en me voyant, tu vas te sentir apaisé. Calme-toi et réfléchis un peu :

Y a-t-il dans le monde, festin qui ne finisse pas ?

Peut-on vivre éternellement avec ses proches ?

« N'en sois pas attristé, mais sache-le : nous vivons en fait, dans un monde trompeur où tout est impermanent. Nous ne pouvons même pas être maîtres de notre personne ! Alors, comment espérer que les autres pourraient nous appartenir ?

L'occasion de ta libération est arrivée : Lâche prise ! Abandonne tout ! »

La voix dharmique de Bouddha fut comme une rosée bienfaisante qui humidifia son cœur enflammé par la colère et Yasa regarda les merveilleuses marques de Bouddha ; il se sentit ému et versa des larmes. A genoux, il supplia Bouddha de lui donner la force d'abandonner la vie mondaine.

Bouddha le regarda d'un œil apitoyé et lui dit :

« Yasa ! Rentre chez toi maintenant ! Tes parents sont certainement très anxieux à cause de ton départ. Abandonner la vie mondaine ne signifie pas nécessairement quitter la famille. Le corps peut bien

porter le késa mais le cœur s'accrocher encore aux sentiments mondains. Le corps peut bien se retirer dans un monastère au milieu de la forêt mais le cœur ne pas pouvoir oublier les honneurs et les profits... Comment pourrait-on appeler cela 'abandonner la vie mondaine' ?

« Par contre, le corps peut bien porter des habits luxueux ornés de bijoux précieux, mais si le cœur reste pur et sincère et a pour seul objectif de vaincre les afflictions, de ne plus faire aucune discrimination entre amis et ennemis et de plus, d'instruire le monde par les doctrines dharmiques... Voilà ce que j'appellerai la vraie renonciation.

Alors, toi, que veux-tu exactement ? »

« Bouddha ! Vous m'avez expliqué le vrai sens de la renonciation, je l'ai compris et je peux aussi l'accepter. Je vous prie de me permettre de quitter la maison des afflictions, d'être un porte-parole de la vérité et un disciple du Grand Bouddha. »

Bouddha accepta la demande de Yasa, qui devint ainsi son sixième disciple.

Quand il s'était éveillé ce matin-là, le père de Yasa avait appris le départ subit de son fils. Affolé, il ordonna aux serviteurs de chercher dans toutes les directions et se mit lui-même en campagne. C'est ainsi qu'il arriva à la rivière Yamuna.

Il traversa la rivière et se dirigea vers le logis de Bouddha, qui ordonna à Yasa de se retirer momentanément, avant de sortir pour accueillir le visiteur. Le vieil homme lui demanda :

« Êtes-vous un śramaṇa ? Comment se fait-il que je n'aie jamais vu un śramaṇa de si majestueuse apparence ? Avez-vous vu mon fils, Yasa ?

- Asseyez-vous, s'il vous plaît ! Vous allez, bien sûr, voir votre enfant !
- Vraiment ? Vous paraissez être un si grand personnage, que je vous crois incapable de mentir ! »

Le père de Yasa s'assit donc en face de Bouddha.

Alors, Bouddha lui parla des mérites du *dana* et des avantages du *sīla* et lui expliqua la nécessité de ces trésors dharmiques. Il lui exposa aussi les souffrances de la vie, en lui expliquant que la richesse ressemble à des bulles de savon sur l'eau, si éphémères que l'on ne peut s'y fier. Le vieil homme écouta l'enseignement de Bouddha et se sentit très ému. Quand, de plus, il apprit qu'il était en face du prince Siddhārthā de Kapilavastu, devenu Bouddha, il se mit à genoux pour le vénérer, le cœur rempli de reconnaissance et d'enthousiasme. A ce moment, Bouddha appela Yasa, pour qu'il vînt saluer son père.

Le vieil homme croyait son fils mort et voilà que ce dernier se tenait bel et bien devant lui. De plus, il avait pris refuge auprès de Bouddha ! Le père donna joyeusement son accord, voulut aussi prendre refuge lui-même et devenir un disciple laïc. Ce fut le premier Upāsaka du bouddhisme.

Puis, il pria Bouddha de se rendre chez lui le lendemain, pour recevoir ses offrandes. Aussi le jour suivant, Bouddha, accompagné de ses six disciples, se présenta au rendez-vous. La mère de Yasa demanda elle aussi, à devenir une disciple laïque, pour mener une vie de famille bouddhique. Elle devint ainsi la première disciple Upāsikā de Bouddha.

Les semences de Bodhi que diffusait Bouddha commencèrent à germer : Une cinquantaine d'amis de Yasa furent séduits par la bienveillance, la compassion, la sagesse et les vertus de Bouddha, et ils prirent tous refuge auprès de lui, pour être ses disciples bhiksus.

Leur ayant transmis son enseignement, Bouddha leur dit un jour :

« Si vous vous conformez à mes instructions, vous pourrez transcender le fleuve de la vie et de la mort. Si vous allez dans différentes régions pour diffuser le Dharma, vous pouvez accepter les offrandes du monde. Innombrables sont les êtres qui sombrent dans le samsara : ils ont besoin de navires pour les transporter vers l'autre rive : celle du nirvana. Voulez-vous être leurs pilotes ?

« En réalité, la souffrance des êtres ressemble à une flamme ardente : pour l'éteindre, le seul moyen est de l'arroser d'une eau pure. Vous ne devez pas rester ici éternellement, vous devez aller partout pour diffuser cet enseignement, semblable à la rosée bienfaisante.

« D'ailleurs, moi aussi je dois vous quitter momentanément pour me rendre sur le Mont Gaya. Là-bas, vit un sage ascète nommé Uruvilvā-Kāśyapa. C'est un pratiquant réputé et respecté par les hommes du monde entier. De nombreux ascètes sont fiers d'être ses disciples. Je veux d'abord le convaincre de renoncer à une voie sans issue et de rentrer dans le bon chemin ! »

Les disciples, plus d'une cinquantaine, entendirent les conseils de Bouddha, ils se réjouirent grandement et s'y conformèrent respectueusement. Aussi, ils s'éparpillèrent dans toutes les directions et commencèrent leur mission de prêche.

Chapitre 24

Les trois Kāśyapa

D'un pas ferme et majestueux, Bouddha avança seul vers la voie de sa victoire.

Sur le chemin menant au Mont Gaya, il traversa une forêt consacrée à la pratique ascétique. Là, il s'assit un moment sous un arbre, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose. A ce moment, une femme, portant un gros paquet, passa devant lui sans attirer particulièrement son attention. Peu de temps après, arriva une troupe d'hommes grands et forts qui lui demandèrent tous ensemble :

« Avez-vous vu passer une femme avec un gros paquet dans les bras ? »

« Je n'ai pas fait attention. Pourquoi la cherchez-vous ? »

« Nous sommes une troupe de trente hommes qui vivons ensemble, dans une forêt des alentours. Vingt-neuf d'entre nous sont mariés, un seul est resté célibataire. Par sympathie, nous avons trouvé une femme pour lui, hier soir. Malheureusement, c'était une prostituée malhonnête. La nuit passée, elle nous a tous séduits et abusés par des paroles impudiques et ce matin, elle avait disparu en emportant toutes nos affaires. Nous devons la retrouver et c'est pourquoi, nous sommes à sa poursuite... L'avez-vous vue ? »

Bouddha les regarda calmement et leur dit :

« Je comprends ; mais dites-moi : pensez-vous que cette femme et les objets qu'elle a emportés sont plus importants que votre personne ? »

Cette simple question de Bouddha ramena le cœur dévergondé de ces hommes, vers sa pureté originelle.

De Bouddha irradie une autorité extraordinaire. Comme un souverain du monde spirituel, son moindre mouvement, sa moindre parole pénètrent profondément dans le cœur des hommes et c'est pourquoi ceux-ci répondirent, comme s'ils sortaient d'un songe :

« Notre personne est plus importante que tout. »

« Alors, ne poursuivez plus cette femme ! Il est plus important de retrouver votre cœur. »

« Certes ! Mais comment faire pour retrouver le cœur ? »

Alors, Bouddha leur enseigna les Quatre nobles vérités et finalement, ils prirent refuge auprès de lui et devinrent ses disciples.

Après s'être séparé d'eux, Bouddha poursuivit sa route et, un jour, au coucher du soleil, il arriva au bord de la rivière Nairanjana au pied du Mont Gaya, où il avait jadis pratiqué l'ascèse.

Bouddha connaissait cette région et, dès son arrivée, il se rendit chez le brahmane Uruvilvā-Kāśyapa, qui était un dignitaire zoroastrien. Ce dernier avait cinq-cents disciples et il était très respecté par le roi et la haute société. En apprenant la visite de Bouddha, il sortit pour l'accueillir chaleureusement. Bouddha joignit aussi les paumes de ses mains pour le saluer, puis il lui dit :

« Je viens de Kāśī, et je veux me rendre à Magādha. Il commence à faire sombre et je voudrais vous demander l'hospitalité pour la nuit. »

Uruvilvā-Kāśyapa lui répondit :

« Vous me paraissez un pratiquant hors du commun. En vérité, ce n'est pas un problème si vous voulez passer la nuit ici. Cependant, la seule pièce disponible est pleine d'accessoires de culte du zoroastrisme et de plus, un dangereux dragon y vit. Y passer la nuit ne serait pas raisonnable et, pour votre sécurité, il est préférable que je vous refuse l'hébergement. »

Bouddha lui répondit en souriant :

« Un dangereux dragon ? Ce n'est pas grave ! Quoi qu'il arrive, je vous demande de m'héberger pour une nuit. Il fait déjà noir et je n'ai nulle part où aller ! »

Alors, Uruvilvā-Kāśyapa lui montra un local creusé dans le roc et Bouddha y entra. Le prenant pour un sot, Uruvilvā-Kāśyapa et ses disciples pensèrent qu'il allait sortir tout de suite.

Mais Bouddha était un être éveillé, il savait que le dragon ne lui ferait aucun mal. Il s'assit tranquillement au milieu de la pièce et entra en méditation. Effectivement, le dragon ne fit que se déplacer dans le local, sans manifester la moindre mauvaise intention.

Le lendemain, Bouddha sortit tranquillement de la pièce en murmurant : « Si le cœur est pur, personne ne peut nous faire du mal. » Et, derrière lui, une lumière le nimba.

Alors, Uruvilvā-Kāśyapa pensa : « Ce n'est évidemment pas un homme ordinaire, mais bien plutôt un sage hors du commun. Serait-il possible qu'il soit venu ici pour me subjuguier ? » Et il ne put s'empêcher de s'inquiéter.

Bouddha lui demanda poliment : « Est-ce que je pourrais rester quelque temps ici, pour pratiquer ? » A ces mots, Uruvilvā-Kāśyapa retrouva son calme : il n'éprouvait plus aucun soupçon et pensa que Bouddha saurait le respecter.

Bouddha s'installa donc à cet endroit. Un jour, y fut organisée une grande cérémonie d'offrandes rituelles et des milliers de gens s'y rassemblèrent, qui invitèrent Uruvilvā-Kāśyapa à officier. Ce dernier craignait que les gens vissent Bouddha, car il savait que ce dernier avait un extraordinaire pouvoir charismatique. Bouddha avait lu dans sa pensée et c'est pourquoi, ce jour-là, personne ne le vit. Finalement, Uruvilvā-Kāśyapa lui demanda où il était allé et Bouddha lui répondit gentiment :

« Je savais que vous ne vouliez pas que l'on me vît. J'ai donc fait en sorte que l'on ne me vît pas... Mais je vous le dis franchement : vous n'avez pas encore compris la Vérité de la vie et votre cœur déborde de jalousie, ce qui d'ailleurs n'est pas surprenant si l'on se souvient que vous êtes zoroastrien. Si vous ne renoncez pas à ce mode de pensée, vous ne pourrez jamais atteindre le nirvana ! »

Uruvilvā-Kāśyapa resta interloqué et envisagea de demander des explications à Bouddha. Mais, se rendant compte que cela ne ferait que révéler son ignorance, il avoua sincèrement :

« C'est vrai ! Vous avez raison et je me sens tout honteux. Je sais que vous êtes un sage qui a acquis l'Eveil, j'ai appris que vous aviez pratiqué non loin d'ici et je regrette bien de ne jamais vous avoir rencontré auparavant. Je ne voulais pas l'admettre mais, en sagesse et en vertu, vous me dépassez largement, bien que vous soyez plus jeune que moi. Maintenant, que me voilà devenu infidèle à la Loi, je ne peux que vous demander de bien vouloir me prendre comme disciple, pour m'aider à éliminer les souillures de mon cœur ! »

Bouddha le félicita et l'agréa d'un signe de tête :

« Bien, Uruvilvā-Kāśyapa ! Seul un homme de votre qualité pouvait prononcer ces paroles. Cependant, vos disciples sont nombreux, vous devez d'abord en parler avec eux ! »

Alors, Uruvilvā-Kāśyapa rassembla ses cinq-cents disciples et leur dit fermement :

« C'est seulement aujourd'hui que j'ai compris mes erreurs passées. J'ai trouvé maintenant la lumière de l'univers : c'est Bouddha, et je suis devenu son disciple. J'espère pouvoir ôter les souillures de mon cœur grâce à son enseignement et accéder au nirvana. Bouddha a dit : « un cœur impur ne peut éliminer toutes les afflictions ». Nous vénérons le feu mais notre cœur reste encrassé. Quel sens peut avoir une telle pratique ? Quand il est arrivé ici, je sentais qu'il était exceptionnel et qu'il me dépassait largement, mais l'ignorance obscurcissait mon cœur, et je ne voulais pas me soumettre devant la Vérité. Maintenant, j'ai bien réfléchi et j'espère que, vous aussi, vous me suivrez en vous faisant disciples de Bouddha ! »

Ayant entendu les paroles de leur Maître, les cinq-cents ascètes – disciples d'Uruvilvā-Kāśyapa – furent profondément touchés par la

puissance bienfaisante de Bouddha et ils firent le serment de suivre leur maître pour devenir, eux aussi, des disciples de Bouddha.

Dès lors, Uruvilvā-Kāśyapa et ses disciples se réfugièrent dans les bras du Dharma et devinrent les disciples permanents de Bouddha. Ils jetèrent dans la rivière Nairanjana tous les accessoires religieux du zoroastrisme qui, en flottant au fil de l'eau, arrivèrent dans la région où vivaient les deux frères d'Uruvilvā-Kāśyapa.

Les deux frères d'Uruvilvā-Kāśyapa, zoroastriens eux aussi, se nommaient respectivement Nadi-Kāśyapa et Gayā-Kāśyapa. Ils avaient chacun deux-cent-cinquante disciples. Ce jour-là, quand ils virent arriver les accessoires rituels appartenant à leur frère vivant en amont, ils crurent qu'il lui était arrivé malheur et ne purent s'empêcher de verser des larmes.

Pour eux, un évènement anormal s'était produit ; un malheur avait dû frapper leur frère : Avait-il été chassé par le roi ? Était-il possible que le roi eût été si déraisonnable envers le sage brahmane ? Avait-il été assassiné par des brigands de la montagne, particulièrement audacieux ? Ils tournaient et retournaient la question en tout sens, sans trouver de réponse satisfaisante.

Alors, le cœur tremblant, ils se rendirent à son lieu de résidence. En entrant dans la forêt où il pratiquait, ils virent leur aîné et ses cinq-cents disciples, tous transformés en śramaṇas, têtes rasées et vêtus d'un kesa jaune. Voyant cela, ils secouèrent la tête et fermèrent les yeux, n'osant pas les regarder en face.

Cependant, après avoir réfléchi, ils ne purent s'empêcher de se mettre en colère, et apostrophèrent Uruvilvā-Kāśyapa :

« Frère ! Comment as-tu pu devenir ainsi ? Qui t'a fait tomber dans une telle ornière ? Tu possèdes la grande sagesse et personne ne peut t'égaliser. Tous les respects de ce monde se rassemblent autour de ta personne, pourquoi acceptes-tu la pensée d'autrui ? Pourquoi changes-tu si facilement de croyance ? Avant, nous étions honorés

d'avoir un aîné tel que toi, et maintenant, nous nous sentons déshonorés d'être tes frères ! »

En entendant les remontrances de ses deux frères, Uruvilvā-Kāśyapa ne ressentit aucune colère. Au contraire, il leur répondit calmement :

« Ô frères ! Vous êtes là ? C'est bien : Je voulais justement aller vous voir. Comme vous l'avez vu, je me suis converti en prenant refuge auprès de Bouddha. Moi non plus, jamais je n'aurais pu penser que je deviendrais ainsi, c'est pourquoi, je ne m'étonne pas de votre réaction. Oui, ce sont les paroles de Bouddha qui m'ont fait passer de l'égaré vers l'illumination et qui me permettent de trouver la lumière dans l'obscurité. Je suis heureux d'être encore en vie aujourd'hui, pour pouvoir prendre refuge auprès de Bouddha, car c'est une chance tout à fait exceptionnelle ! Dans le passé, avant que je rencontre Bouddha, j'étais comme vous : je croyais que ma pratique avait déjà atteint la perfection. Mais, après avoir rencontré Bouddha, j'ai compris que mon cœur débordait toujours de souillures. Vous devez comprendre cela : le cœur n'étant pas pur, comment peut-on se libérer de la vie et de la mort ? Jusqu'à ce jour, je ne me suis jamais senti aussi paisible.

« Vous ne devez pas garder un orgueil personnel (*ātma-māna*) grand et profond. Bouddha possède de grands pouvoirs surnaturels et une immense sagesse que nous ne pouvons absolument pas égaler. Il est vrai qu'avant, je recevais le respect du roi et les offrandes du peuple, mais, en réalité, je restais incapable de transcender le *samsara*...En quoi donc, étais-je digne d'être honoré ? C'est un honneur pour moi d'avoir fait la connaissance de Bouddha et, grâce à ses instructions, je suis certain que je pourrai un jour atteindre l'idéal auquel je rêve, jour et nuit.

« Frères ! Ne soyez pas obstinés ! Vous connaissez ma sagesse : si je peux me convertir et rentrer dans le droit chemin, pourquoi

voudriez-vous encore, persévérer dans votre erreur ? Est-il possible que vous vouliez rester éternellement dans les souillures, dans le gouffre du samsara ? »

Ces mots francs et sincères d'Uruvilvā-Kāśyapa laissèrent ses frères bouche bée. Pour gagner leur confiance, Uruvilvā-Kāśyapa les emmena auprès de Bouddha. Quand les deux frères virent ce dernier, son immense splendeur, sa bienveillance et sa compassion, ils furent émerveillés, et comprirent à quel point la conversion de leur frère était justifiée.

Après avoir entendu prêcher Bouddha, leur conviction s'affermir encore, aussi prièrent-ils Bouddha de les accepter, eux et leurs élèves, comme disciples.

Bouddha rassembla les trois frères Kāśyapa et leurs mille disciples, et leur parla de la « parabole du feu » :

« Bhiksus ! Toutes les pensées illusaires ressemblent à une pierre à feu. Elles peuvent provoquer toutes sortes de noires fumées d'ignorance et allumer le feu ardent de l'avidité et de la colère, pour rendre les êtres malheureux et indécis. L'ignorance, l'avidité et la colère sont les trois poisons qui engendrent le feu des afflictions. C'est parce qu'ils allument ce feu, que les êtres subissent sans cesse le cycle du samsara, sans jamais pouvoir s'en libérer.

« Bhiksus ! Ces trois poisons, qui sont les origines de la souffrance, prennent leur source dans le « moi ». Pour éliminer ce feu ardent des trois poisons, il faut d'abord écarter l'attachement au moi (*ātma-grāha*). Si l'on réussit à évincer cet attachement au moi, le feu et la fumée des trois poisons seront éteints et toutes les afflictions qui sévissent sans relâche dans les trois mondes, finiront par disparaître définitivement.

« Bhiksus ! Quittez avec dégoût, la maison sordide de la vie et de la mort ! Eloignez-vous du feu ardent des trois poisons ! Eradiquez complètement le feu des trois poisons de votre cœur et échappez vous de la geôle des afflictions : C'est là, la chose la plus importante ! »

Ces mille disciples suivirent les instructions de Bouddha et s'en réjouirent grandement. Aussitôt, ils éteignirent le feu de toutes les afflictions et atteignirent le monde de la Libération.

Accompagné de ces mille disciples, Bouddha se dirigea ensuite, vers la cité Rāja-gr̥ha, capitale de Magādha, pour remplir la promesse qu'il avait jadis faite au roi Bimbisāra.

Après le départ de Bouddha et de ses disciples, la forêt où pratiquaient auparavant, Kāśyapa et les autres ascètes, devint silencieuse et déserte. On n'entendait plus que le sifflement du vent dans les branches des arbres car, même les oiseaux s'étaient tus. Cette forêt antérieurement consacrée à la pratique de l'ascèse, s'était dépouillée de son illusoire splendeur !

La prise de refuge du roi Bimbisāra

Bouddha et ses disciples quittèrent donc la forêt, où avait pratiqué Uruvilvā-Kāśyapa, au bord de la rivière Nairanjana. Un jour, Ils arrivèrent au Pic de l'Aigle, un endroit où les plantations étaient denses et les fleurs, magnifiques. Bouddha décida d'y demeurer temporairement. Les habitants de la cité Rāja-gr̥ha, ayant eu vent de l'arrivée de Bouddha, avaient préparé des gerbes de fleurs et des cassolettes d'encens, et les avaient déposées le long de la route pour l'accueillir. Certains, parmi les plus avertis, connaissaient l'histoire de la prise de refuge des trois frères Kāśyapa et en parlaient inlassablement, mais tous lui vouaient une admiration teintée d'étonnement.

Finale­ment, toutes ces rumeurs parvinrent aux oreilles du roi.

Le roi de Magādha – Bimbisāra, fut heureux et tout excité en apprenant l'arrivée du Bouddha dans son royaume. Il se rappelait le temps où Bouddha était passé par là, une dizaine d'années plus tôt. A cette époque, Bouddha était encore prince Siddhārthā, et le roi avait même voulu lui offrir la moitié de son royaume. Qui aurait cru que le prince de jadis, fût devenu aujourd'hui, le Bouddha ? Lors de leur première rencontre, Bimbisāra avait demandé à Siddhārthā de revenir le libérer dès après son Eveil et voilà que ce vœu se réalisait réellement ! Pour Bimbisāra, c'était une chance qui ne pouvait survenir qu'une fois tous les mille kalpas !

Il espérait pouvoir voir et vénérer Bouddha le plus vite possible ; aussi, envoya-t-il une mission au Pic de l'Aigle pour l'accueillir,

cependant que lui-même, accompagné de ses hauts dignitaires, de ses proches et des brahmanes de la cité, l'attendaient respectueusement près du Bois des bambous, à l'extérieur de Rāja-gṛha. Voyant de loin arriver Bouddha, il pensa : Quel visage majestueux ! Quelle attitude paisible ! Et il comprit instantanément que là, s'en venait un sage, libre de tout désir et de toute passion. Quand Bouddha s'approcha, il s'avança avec sa suite pour le vénérer et s'informer de sa santé, et aussi pour lui présenter leurs plus sincères respects. Bouddha sourit avec bienveillance et compassion pour les remercier, puis, il marcha aux côtés du Roi Bimbisāra pour se rendre à la ville.

Face à la puissance bienfaisante de Bouddha, le Roi Bimbisāra ne savait que dire, il baissait la tête et gardait le silence.

Dans la cité, aux bords de la rue, les habitants accueillaient, vénéraient, et acclamaient Bouddha qui les regardait attentivement et les remerciait d'un doux sourire. Après avoir parcouru quelques rues, ils arrivèrent au palais. Quand tout le monde eut pris place, Bouddha s'adressa au roi :

« Sire ! Depuis notre séparation, comment vous portez-vous ? Êtes-vous satisfait de votre manière de gouverner ? »

« Bouddha ! Sous la protection de votre vertueuse clarté, tout n'est que paix et réconfort. Je voudrais vous demander de dissiper les doutes de nous tous, ici : Le sage Uruvilvā-Kāśyapa qui est assis à vos côtés, est un ascète respecté de tous nos concitoyens. Ses vertus et son autorité sont grandes et il est d'un âge avancé. Nous voudrions tous savoir, pourquoi il désire être votre disciple et pourquoi il a jeté à l'eau tous les accessoires des cérémonies rituelles zoroastriennes. »

Bouddha regarda Uruvilvā-Kāśyapa et lui fit signe de répondre. Aussi, ce dernier prit la parole :

« Sire ! A la question que vous avez posée à Bouddha, c'est à moi qu'il appartient de répondre. Hormis Votre Majesté, de nombreuses personnes m'ont, hier comme aujourd'hui, dédié une totale dévotion

et ont fait confiance à ma pratique zoroastrienne. A eux aussi, je dois quelques explications.

« Sire ! Bouddha est réellement le guide des tous les *deva* et humains des trois mondes. Il est aussi le père bienfaisant des quatre catégories d'êtres sensibles et ne peut être comparé à personne. Même à mon âge, le fait de pouvoir faire partie des disciples de Bouddha, est, pour moi, une joie et un honneur immenses. Pourquoi ai-je abandonné les accessoires rituels et pris refuge auprès de Bouddha ? Ceci résulte d'un choix lucide et sage et aussi de l'inspiration générée par la puissance bienfaisante de Bouddha. Dans le passé, je considérais le culte du feu comme méritoire et vertueux. J'ai cru que cette pratique d'ascèse pourrait me permettre de renaître dans les cieux, pour y jouir des plaisirs des cinq désirs. Mais je me suis rendu compte que cette finalité ne pourrait m'aider à m'éloigner des afflictions dues à l'avidité, à la colère et à l'ignorance. En renaissant dans les cieux, on peut peut-être jouir des plaisirs des cinq désirs, mais on continue à craindre la vieillesse, la maladie et la mort. Le but du culte du feu est de chercher la renaissance, mais qui dit naissance, dit vieillesse et mort. S'il existe une pratique qui nous permet de ne pas renaître et nous emmène au nirvana, nous ne craignons plus jamais ni la vieillesse, ni la maladie ni la mort. Ne serons-nous pas, alors, parfaitement libres et insouciantes ?

« Sire ! Sans le bienveillant et compatissant Bouddha, je n'aurais jamais su me libérer de l'ignoble zoroastrisme. Avant de faire la connaissance de Bouddha, je croyais que le culte du feu était la pratique la plus sacrée. C'est seulement depuis que je reçois l'enseignement de Bouddha, que je comprends que le culte du feu ne fait qu'accroître les causes de l'illusion. C'est pourquoi, en me conformant au principe de la Vérité, j'ai abandonné l'ascèse zoroastrienne et pris refuge auprès de Bouddha. Et mes disciples m'ont suivi car ils pensent comme moi. De ma vie d'homme ordinaire, en passant par

celle d'ascète, c'est seulement maintenant que je ressens un aboutissement. »

Uruvilvā-Kāśyapa avait prononcé des paroles sincères, venues du fond de son cœur et loué les éminents mérites et vertus de Bouddha et le roi Bimbisāra l'avait écouté avec admiration. Aussi, il s'adressa à Bouddha en lui disant : « Bouddha ! J'ai entendu l'exposé d'Uruvilvā-Kāśyapa et, moi aussi, je me sens ravi et honoré. Aujourd'hui, je peux de nouveau vous revoir et c'est vraiment une chance exceptionnelle pour moi ! Je voudrais vous demander, Ô Bouddha, de nous regarder avec attention, nous, hommes de racines inférieures, et de nous adresser des paroles dharmiques que nous puissions assimiler ! »

Avec bienveillance et compassion, Bouddha répondit :

« Sire ! Je vais vous parler un peu de notre corps physique. Tous les effets et activités des organes de perception de notre personne physique – les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps et la pensée – sont les causes de la vie et de la mort, de l'apparition et de l'extinction. Si l'on arrive à comprendre cette vie et cette mort, on ne sera plus attaché, et l'on nourrira une attitude de non discrimination face à tous les phénomènes. A ce moment, on connaîtra la vérité de notre personne, et cette vérité, c'est celle de l'impermanence.

« Cependant, il n'est pas facile de connaître à fond cette vérité de l'impermanence. Parce que l'homme est un être conscient et que cette conscience le pousse à nourrir toutes sortes de désirs ; or les désirs, le corps, le cœur... tout est éphémère, rien n'est éternel.

« Sire ! Savez-vous que notre corps est impermanent ? Si vous savez que tous les phénomènes physiques et mentaux sont impermanents, instables, illusoire et irréels, vous ne serez pas égaré par le « moi », ni entravé par le « mien ». Comprendre que le « moi » est impermanent et le « mien » illusoire, c'est être délivré de toute souffrance et de toute entrave. Cette compréhension étant acquise, l'endroit où l'on va sera un endroit rafraichissant et libre. »

Ces paroles dharmiques qui découlait de l'océan de la sagesse de Bouddha, étaient la traduction véridique de sa compréhension de lui-même et de l'univers. Mais le roi Bimbisāra ne parvenait pas encore à en saisir totalement le sens ; c'est pourquoi, d'une voix perplexe, il demanda à Bouddha :

« Ô ! Bouddha ! Vous dites que le moi n'existe pas, mais alors, qui subira les rétributions karmiques ? »

« Sire ! Réfléchissez un peu : Qui subira les rétributions karmiques ? Je vais vous le dire : ce sont les êtres eux-mêmes qui devront les subir. Cependant, les rétributions karmiques sont, elles aussi, illusoire.

« Sire ! Est-ce pour votre propre bonheur que vous faites des projets, ou pour celui du peuple ? Devez-vous penser à vos malheurs, ou à ceux du peuple ? Sachez-le : quand notre cœur est face aux circonstances extérieures, ce n'est qu'une réunion de vacuités, pareille à une étincelle créée par le choc de deux silex. A qui appartient l'étincelle ? A la pierre ou à quelque chose d'autre ? Réfléchissez en ce sens et vous comprendrez.

« Est-ce que j'existe avant la naissance ? Après la mort ? En dormant ? En me réveillant ? Est-ce que je suis celui-ci, qui n'a pas de souci ? Ou suis-je celui-là, qui a des ennuis ? Ainsi, en y réfléchissant, on réalise que le « moi » est comme l'étincelle : elle est engendrée par le choc des deux cailloux, mais le caillou n'est pas l'étincelle. De même que parfois, on peut voir des bulles dans l'eau, mais l'eau n'est la bulle.

« S'il faut absolument dire que le moi existe, pourquoi se fatiguer à s'exercer dans la pratique ? Et s'il faut absolument admettre que le moi n'existe pas, pourquoi chercher la libération ? En fait, dans ce monde, le « moi » n'a aucune activité et il n'existe pas non plus de « Maître suprême du moi » : tout suit le cycle de ses propres karmas.

« Avec ses six organes subjectifs de perception, l'homme s'attache aux six objets perceptibles du monde extérieur et dès lors, surgissent les six consciences. A cause de ces six consciences, le moi, issu des afflictions, subit l'interminable cycle : vieillesse-maladie-mort. L'avidité, la colère et l'ignorance viennent toutes de ce moi. En choquant deux silex, on allume parfois le feu et parfois non... mais, en aucun cas, on ne peut prétendre que le silex est le feu !

« Sire ! C'est pour comprendre ces petites choses, que j'ai passé de longues années à pratiquer. Certes, ce n'est pas chose facile que de s'éloigner de l'attachement au moi, mais ne pas le faire est chose erronée, ignoble et génératrice d'une totale inversion des valeurs.

« Oubliez le moi et pensez à tous les êtres, puis oubliez les êtres et le moi et entrez dans le domaine de l'indifférence. Ensuite, faites croître le cœur et mettez-le à l'unisson de l'univers. C'est le moment où le « moi » atteint le nirvana, c'est aussi la vérité originelle du monde des hommes et, en cet endroit, il n'y a pas de vie, il n'y a pas de mort ! »

A ces mots, le Roi Bimbisāra et tous les auditeurs ressentirent une douce fraîcheur dans leur cœur intérieur, ils acquirent la joie suprême et le pur œil dharmique. Le Roi Bimbisāra fut extrêmement réjoui, toute l'audience pleura d'émotion et ils prirent tous refuge auprès de Bouddha.

Chapitre 26

Veṇuvāna (le Monastère du « Bois des bambous »)

Le roi Bimbisara reçut Bouddha dans son palais, et il en retira d'immenses joies dharmiques. Il pensait toujours à la manière de rendre les bienfaits de Bouddha, quand soudain, l'image de la forêt Kalaṇḍaka-Veṇuvāna se fit jour dans son esprit. Ces forêts de bambous étaient tranquilles et agréables, aussi riches de charmes qu'un parc. S'il y bâtissait un monastère pour l'offrir à Bouddha, ce dernier devrait être ravi, pensa-t-il.

Un jour, il dit à Bouddha :

« Bouddha ! L'Ultime-vérité de ce monde émerge de votre océan de l'Eveil et, chaque fois que je vous entends prêcher, je ressens, en mon cœur, une douce fraîcheur. Je me souviens qu'il y a une dizaine d'années, quand vous êtes passé par mon royaume, j'avais tout de suite remarqué que vous n'étiez pas un homme ordinaire. Par la suite, j'ai appris que vous aviez pratiqué l'ascèse durant six ans, jour et nuit, au Mont Gaya. J'ai alors espéré que vous acquiessez l'éveil, afin de venir ensuite m'instruire. Et finalement, mon vœu est exaucé ! Je ne sais comment décrire l'immense joie que j'éprouve au fond de mon cœur. Maintenant, je sens que vous allez me quitter, pour continuer votre voyage et j'en suis si affligé que je vais en perdre la raison. Je ne sais comment faire pour vous retenir, afin que nous, humbles ignorants, puissions être souvent à vos côtés pour écouter le juste Dharma. Vous connaissez la forêt Kalaṇḍaka-Veṇuvāna : c'est un endroit calme et

charmant et je voudrais y bâtir un monastère et l'offrir à Bouddha, pour y loger et prêcher à long terme. Mon intention est sincère et, plein d'espoir, je prie Bouddha de l'accepter avec bienveillance et compassion ! »

Bouddha répondit avec bienveillance :

« Vous pouvez faire commencer les travaux ! Je l'accepte avec plaisir ! »

Aussi, le roi Bimbisāra promulgua-t-il un décret, ordonnant de construire dans la forêt de Kalaṇḍaka-Veṇuvāna, un monastère destiné à Bouddha.

Les travaux furent rapidement menés à bien et l'on put bientôt admirer seize bâtisses de soixante pièces chacune, plus de cinquante pavillons et soixante-douze auditories. L'ensemble fut baptisé Veṇuvāna (« Monastère du Bois des bambous »). Le Roi Bimbisāra y accueillit personnellement Bouddha et ses disciples pour les y installer. Bouddha fut fort satisfait et dit au roi :

« Le *dāna* peut éliminer l'avidité, le *ksanti* écrase la colère, et le *prajñā* chasse l'ignorance. Ces trois pratiques sont les chemins qui nous conduisent à l'entrée du nirvana.

« Le *dāna* ne demande pas nécessairement de posséder des fortunes : quand on voit les autres distribuer des aumônes et que l'on se réjouit de leurs actes, les rétributions karmiques que l'on en retire sont égales à celles qui récompensent les pratiquants du *dāna*. »

Au moment où Bouddha prononçait ces mots, la lumière de la miséricorde apparut pleinement sur son visage.

Certains pratiquent le *dāna* parce qu'ils sont conscients de leurs défauts et veulent ainsi faire pénitence. D'autres qui connaissent aussi leurs propres défauts, n'ont pas assez de moyens pour pratiquer. Néanmoins, s'ils peuvent se réjouir du bien qu'ils voient accomplir par les autres, ce sera comme s'ils l'avaient fait eux-mêmes et ils obtiendront autant de mérites et de vertus. De tels actes, tout le monde

peut les faire et ainsi, tout le monde pourra recevoir la miséricorde de Bouddha. Bouddha fut un authentique pratiquant religieux dans le monde des hommes, il voulait libérer tous les êtres et non pas uniquement les riches. « Se réjouir du bien que l'on voit accomplir par les autres », ces paroles dharmiques de Bouddha sont assez dignes, pour que nous, hommes venus des milliers d'années après, les méditations et les exaltions !

Bouddha emmena ses mille disciples et, avec eux, s'installa au Veṇṇvāna. Ensemble, ils se bâtirent une existence qui devint progressivement une vie monastique. Avant l'arrivée de Bouddha à Rājagṛha, beaucoup de ses anciens disciples avaient reçu l'ordre d'aller dans diverses régions, pour y enseigner le dharma. Peu à peu, ils revinrent tous, l'un après l'autre, et en voyant les nombreux nouveaux disciples qui les attendaient, ils furent tous très heureux !

Bouddha aussi, fut très content de les revoir et il s'informa des circonstances de leur travail de propagation du Dharma.

Grâce au monastère offert par le roi Bimbisāra, l'action de propagation du Dharma fut grandement facilitée, mais certains commencèrent à être jaloux de Bouddha et lui adressèrent des critiques et des calomnies, cependant que beaucoup d'autres, charmés par la bienveillance et la compassion de Bouddha, affluaient de tous côtés, pour prendre refuge auprès de lui. Durant cette période de sa vie de propagation du Dharma, le fait de gagner le monastère marqua une étape importante mais, pour Bouddha, il y eut un autre évènement bien plus significatif : la prise de refuge de deux disciples particuliers : Sāriputra et Mahā-Maudgalyāyana. Par la suite, ils aidèrent Bouddha à promouvoir le juste dharma dans le monde des hommes et leurs mérites sont si grands que nous devons les prendre comme modèles et les tenir en haute estime !

A l'origine, Sāriputra s'appelait Upatissa et Mahā-Maudgalyāyana, Kolita. Ils étaient tous les deux dotés d'une intelligence exceptionnelle

et avaient acquis de grandes connaissances. Dans leurs débuts, ils étaient disciples du Sanjaya, érudit renommé de la discipline scientifique. Mais ils finirent par juger son enseignement insuffisant et ils le quittèrent. Ils avaient chacun cent disciples, tous persuadés que personne en ce monde ne pouvait dépasser leurs maîtres en connaissances et en vertus. C'est pourquoi Sāriputra et Mahā-Maudgalyāyana avaient tendance à croire que, dans ce monde, il n'existait aucun homme plus intelligent qu'eux-mêmes

Un jour, Sāriputra croisa Asvajit, un disciple de Bouddha, alors qu'il demandait l'aumône dans les rue de Rāja-gr̥ha. Le maintien digne et grave d'Asvajit lui fit penser qu'il n'était pas un pratiquant ordinaire. D'un esprit curieux, Sāriputra lui demanda poliment :

« Honorable pratiquant ! Où résidez-vous ? Qui est votre maître ? Quelle doctrine vous enseigne-t-il ? »

Asvajit lui répondit humblement :

« Je suis né Sakya et je vis au Veṇuvāna, où je suis un disciple de Bouddha. Il est le grand instructeur des *deva* et des humains et réunit toutes les sagesses du monde. Il n'y a pas très longtemps que j'ai rejoint les rangs de ses disciples et je n'ai pas encore assimilé totalement son enseignement. Aussi, je ne peux vous exposer en détail, les merveilleuses et profondes doctrines du maître. Cependant, je puis vous dire ceci : mon maître répète souvent que « tous les phénomènes naissent de causes et de conditions. Tous les phénomènes s'éteignent en raison des causes et des conditions ». Il dit aussi que « tous les phénomènes sont impermanents et suivent la loi de la vie et de la mort (samsara). En éliminant le samsara, on connaîtra la joie du nirvana. » »

Asvajit n'avait fait que répéter deux phrases dharmiques, tirées de l'enseignement de Bouddha, mais, aux oreilles du sage brahmane Sāriputra, elles résonnèrent mélodieusement et il eut l'impression de voir se lever un soleil resplendissant, chassant tous les doutes de son esprit. Sa joie d'avoir acquis l'ultime dharma fut indescriptible.

Durant sa pratique et ses recherches, Sāriputra avait toujours pensé que toutes les causes et sans-causes, sans être fabriquées, venaient néanmoins par la volonté du Maheśvara. Aujourd'hui, de la bouche d'un disciple de Bouddha, il apprenait la loi de la coproduction conditionnelle, cette loi qui dit que les phénomènes, quels qu'ils soient, ne viennent ni des hommes, ni des dieux, mais uniquement des causes et conditions, et qu'ils disparaissent aussi par des causes et conditions. Cette affinité éveilla en lui la sagesse du « non-moi », et chassa son minuscule *kleśa*. Plus il y pensait, plus Bouddha lui apparaissait comme un être exceptionnel. Ses longues années de pratique ascétique, se révélaient vraiment inutiles : la lumineuse vérité, il l'avait seulement reçue aujourd'hui, de la bouche d'Asvajit.

Comme deux amis de longue date, Sāriputra et Asvajit marchaient côte à côte tout en devisant, et en oubliaient complètement la fuite du temps.

Sāriputra se sentait très heureux et il éprouvait de la reconnaissance envers Asvajit. En écoutant ce dernier louer Bouddha, il avait peine à croire qu'un tel homme pût exister en ce monde. Les morceaux de glace qui, auparavant, obstruaient son cœur, avaient complètement fondu comme réchauffés par les rayons d'un soleil printanier. Il convint avec Asvajit de le suivre, dès que l'occasion se présenterait, pour rendre visite à Bouddha. Puis, il le salua et se dirigea directement vers la demeure de son ami, Mahā-Maudgalyāyana.

Le voyant ainsi, transporté de joie, Mahā-Maudgalyāyana lui demanda :

« Sāriputra ! Comme tu es gai aujourd'hui ! As-tu acquis quelque trésor dharmique ? »

« Mahā-Maudgalyāyana ! Je viens de connaître un grand personnage qui pourra être notre maître ! » dit Sāriputra, le visage rayonnant.

« Sāriputra ! Ne te sous-estime pas ! Comment peut-il y avoir un tel homme dans ce monde ? »

« Mahā-Maudgalyāyana ! Cet homme existe bel et bien ! C'est Bouddha, un véritable bouddha ! L'homme que nous cherchions est enfin arrivé ! »

Sāriputra lui répéta les paroles d'Asvajit et, tant lui qui parlait que Mahā-Maudgalyāyana qui écoutait, ils étaient si heureux qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes.

Le lendemain, chacun conduisant ses disciples, ils se rendirent au monastère Veṅuvāna pour vénérer Bouddha. Bouddha fut ravi de leur arrivée, il sentit que, pour la première fois depuis son accès à l'Eveil, il avait enfin rencontré des gens qui comprenaient vraiment ce qu'il prêchait.

Sāriputra, Mahā-Maudgalyāyana et leurs disciples prirent refuge auprès de Bouddha et beaucoup d'autres voulurent les imiter, ce qui entraîna une montée de l'inquiétude chez des personnages de la haute société. Certains estimaient que Bouddha était trop attirant et craignaient que leurs enfants renoncent à la vie mondaine. D'autres eurent peur qu'avec l'augmentation du nombre de ses disciples, Bouddha en vînt à détenir une trop grande puissance. Aussi, les critiques et les calomnies fusèrent de toute part :

« Le śramaṇa Sakyamuni perturbe nos familles et interrompt la succession de notre lignée, en incitant nos enfants à renoncer à la vie mondaine. Les trois frères Kāśyapa ont même pris refuge auprès de lui, avec leurs mille disciples ! Il ne sera satisfait qu'en s'emparant de tous les enfants et de tous les époux des autres ! »

Ces diffamations arrivèrent aux oreilles des disciples de Bouddha qui en furent très fâchés et les rapportèrent à leur maître. Mais Bouddha leur dit calmement :

« Toutes ces critiques ne dureront pas. Croyez-moi : dans six ou sept jours, elles auront cessé. Il ne faut pas les prendre à cœur et, dans la vie, garder l'esprit ouvert. Si vous entendez encore ce genre de critique, répondez-leur ainsi : « Bouddha veut uniquement aider

les gens à connaître les vérités de la vie. Non seulement il apprend aux hommes à être des hommes dignes de ce nom, mais encore, à devenir des hommes parfaits. Apprendre le bouddhisme ne demande pas nécessairement la renonciation et l'on peut très bien pratiquer en restant chez soi. »

Les matins suivants, quand les disciples de Bouddha demandaient l'aumône dans la rue, chaque fois qu'ils entendaient des critiques, ils répétaient les paroles de Bouddha. Les gens se mirent à réfléchir et, effectivement, sept jours plus tard, plus personne ne critiquait. Les disciples en éprouvèrent encore plus d'admiration pour la clairvoyance de Bouddha.

Un jour, Bouddha quitta momentanément le Veṇuvāna et s'en fut méditer sur le Pic de l'Aigle. Dans cette région, vivait un brahmane renommé : Dirga-nakha, un oncle de Sāriputra. Il avait appris le changement d'école de son neveu, et il se sentait très attiré par la puissance bienfaisante de Bouddha. Quand il apprit la présence de ce dernier, il vint lui rendre visite et, ce jour-là, il lui dit :

« Je ne connais pas encore tout ! »

« Ne pas tout connaître, c'est en fait connaître tout », dit Bouddha en souriant.

Dirga-nakha ne sut que répondre et Bouddha continua :

« Celui qui affirme tout, est aussi celui qui nie tout. Celui qui affirme quelque chose est celui qui nie cette même chose. Celui qui affirme tout est facilement emprisonné par les désirs de l'avidité ; celui qui nie tout, peut s'éloigner de l'avidité... mais rester obstiné dans cette négation est aussi un attachement. Laisser tomber toutes les affirmations et toutes les négations, c'est comprendre la Vérité. »

Ayant entendu ces pures et simples maximes dans la bouche de Bouddha, Dirga-nakha se sentit tout confus et il lui demanda la permission d'être son disciple.

Après avoir convaincu Dirga-nakha, Bouddha revint au monastère pour prêcher aux bhiksus.

La bienveillance, la compassion, la vertu et la sagesse de Bouddha étaient comme un océan immense qui accueille des milliers de fleuves, grands ou petits. La quantité d'eau croît sans cesse, mais l'océan jamais ne déborde et il continue à tout accepter. Car personne ne peut deviner la taille de l'océan...

Le pur corps de dharma (*dharmakāya*) de Bouddha est totalement libre, mais son corps d'émanation (*nirmāṇakāya*) n'est pas immortel. Car si le corps de Bouddha, ce corps formé de causes et de conditions, était impérissable, alors, les vérités que prêche Bouddha deviendraient contradictoires. Les dharmas conditionnés sont impermanents, impersonnels et destructibles ; même devenue Bouddha, tant que sa personne reste en vie dans ce monde, elle doit suivre les lois de la nature.

Un jour, Bouddha était souffrant et il se reposait. Le roi Bimbisāra apprit la nouvelle et, immédiatement, il envoya le médecin royal, Jivaka, pour le soigner. Jivaka respectait beaucoup Bouddha et il était très heureux de lui donner une consultation. En fait, dans le secret de son cœur, Jivaka pensait que, hormis Bouddha, la plupart de ses disciples ne prêtait guère attention ni à la propreté de leurs vêtements, ni à l'hygiène des nourritures et boissons qu'ils consommaient, mais, il n'osait pas le dire.

Après la guérison de Bouddha, Jivaka voulait lui offrir un cadeau, mais ne savait lequel. Soudain, il pensa à une superbe robe qu'il avait, un jour, reçu du roi d'un pays voisin. Cette robe avait été portée par des souverains, donc, seul Bouddha était digne de la porter. Quand il lui offrit la robe, il lui dit :

« Bouddha ! Depuis que je vous connais, je pense souvent à une chose : Vous avez souvent dit, que, sur cette Terre, notre corps est une des choses considérées comme précieuses. Mais je vois que vos disciples portent souvent des vêtements déchirés et sales. Quelle qu'en soit la raison, pour nous, médecins, ce n'est pas très hygiénique. Cette robe est un cadeau offert par le roi du pays voisin, je vous prie de bien

vouloir l'accepter afin que je puisse cultiver un petit champ de félicités. Ensuite, et surtout, j'aimerais que Bouddha veuille bien dire aux bhiksus de ne plus porter de haillons. »

Bouddha fut très heureux de l'amabilité de Jivaka. Il transmit le message aux bhiksus en leur disant :

« Les vêtements portés, neufs ou vieux, doivent être sobres, propres et désinfectés par les rayons de soleil. Certes, il n'est pas convenable de convoiter les vêtements de luxe, mais porter des haillons pour montrer sa supériorité n'est pas non plus approprié. »

Dès que ces paroles de Bouddha furent diffusées, les habitants de Rāja-gr̥ha rivalisèrent pour offrir du linge aux bhiksus.

Cette rumeur parvint aux oreilles d'un grand oligarque, nommé Mahākāśyapa. Il habitait dans le village de Mahatittha, situé non loin de Rāja-gr̥ha. Ce personnage était le plus éminent des brahmanes, intelligent, érudit et richissime. Chaque fois que Bouddha prêchait au Veṇuvāna, il allait l'écouter et, finalement, la sagesse vertueuse de Bouddha l'ayant touché, il voulut lui aussi le suivre. Un jour, sur le chemin de retour, il passa à côté du stupa Bahuputraka-caitya et, sous le grand arbre ombreux, il aperçut Bouddha en train de méditer. Il regarda l'aspect solennel et majestueux de Bouddha et ne put s'empêcher de s'approcher. Il joignit les paumes de ses mains et le vénéra, puis il lui dit avec toute sa sincérité :

« Bouddha, mon maître ! Veuillez accepter la prise de refuge de Mahākāśyapa. Que désormais, il soit le disciple de Bouddha ! »

Bouddha devina sa conviction et lui dit :

« Mahākāśyapa ! Tu es effectivement mon disciple, et je serai ton maître. Dans ce monde, quiconque n'a pas encore acquis l'Eveil, n'est pas digne de t'avoir comme disciple. Viens avec moi ! »

Bouddha se leva souplement et se dirigea vers le monastère Veṇuvāna. Mahā Kāśyapa le suivait et des larmes de respect et d'émotion, ruisselaient sur ses joues.

Bouddha se retourna et le regarda, puis il lui dit :

« Je savais qu'aujourd'hui serait le jour de ta libération ! C'est très bien ! La propagation future du dharma a besoin de ta présence ! »

Après que Mahākāśyapa eut rejoint Bouddha et le Sangha, l'enseignement bouddhiste s'enracina fortement à Rājagṛha et le monastère du Pic de l'Aigle (Gṛdhra-kūṭa) fut également construit. Les souverains et les érudits arrivèrent de tous côtés pour prendre refuge et le Dharma que prêchait Bouddha, se répandit alors dans toutes les directions.

Le monastère Jetavana

Au monastère Veṇuvāna, les disciples qui entouraient Bouddha se firent de plus en plus nombreux et, avec eux, les bienfaiteurs.

Un jour, Śvara un notable de Rāja-gr̥ha, qui avait été instruit par Bouddha, prépara d'abondantes et savoureuses nourritures et invita Bouddha à venir le lendemain chez lui, en recevoir l'offrande.

La veille au soir, un de ses bons amis nommé Sudatta arriva inopinément de Śrāvastī, pour demander la fille de Śvara en mariage pour son septième fils. Pendant qu'ils devisaient amicalement, Sudatta vit les serviteurs du maître de maison faire d'incessants va-et-vient et il remarqua que le jardin était particulièrement propre et ordonné, décoré de lampes et de guirlandes, comme si l'on se préparait à recevoir un visiteur particulièrement important. Frappé d'étonnement, il demanda à Śvara :

« Mon cher ami ! Quand je vois tout ceci, je ne puis m'empêcher de me poser des questions. J'ai l'impression que vous êtes en train de préparer un grand festin. C'est votre roi que vous attendez ? Ou est-ce que l'un de vos enfants va se marier bientôt ? »

Śvara répondit en souriant :

« Mon vieil ami ! Toutes vos questions sont inadéquates. Ma demeure est prête pour recevoir le roi à tout moment. Quant au mariage des enfants, je n'ai pas besoin d'en être si préoccupé ! »

« Alors, pourquoi décidez-vous si richement votre demeure ? Est-il possible que ce soit pour m'accueillir ? »

« Non, mon cher ami, pardonnez-moi ! », répondit Śvara. « Je vais vous dire la vérité : demain, Bouddha, le sauveur de notre monde, va venir ici avec ses disciples pour recevoir mes offrandes. Bouddha loge actuellement au monastère Veṇuvāna et se trouve en ce moment dans la forêt voisine. Je suis en train de réfléchir à la manière de le recevoir demain, avec ses disciples. »

Cette nuit-là, Sudatta n'arrivait pas à trouver le sommeil et il pensait aux paroles de Śvara. Lui n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer Bouddha, et pourtant ce dernier ne quittait pas son esprit.

Ne parvenant pas à contrôler son ardente aspiration envers Bouddha, il se leva doucement car il ne voulait pas réveiller les gens de la maison. Il pensait aller dans les bois pour rendre visite à Bouddha, surtout pour voir quel éminent personnage il était.

Comme poussé par une force inconnue, il ouvrit la porte et sortit. La pleine lune nimbait la Terre entière de sa lumière argentée et tous les êtres reposaient dans un profond sommeil. Sudatta se dirigea vers la forêt. Peu habitué à sortir la nuit, il éprouvait une légère frayeur qui, néanmoins, ne l'empêchait pas d'avancer.

Il s'approcha de la forêt, un peu inquiet de peut-être, ne pas pouvoir voir Bouddha. « Il doit dormir déjà à cette heure-ci », se disait-il, « mais je verrai peut-être un de ses disciples. »

Soudain, il aperçut quelqu'un qui se promenait dans le bois, au clair de lune. Il s'avança et immédiatement, il se prosterna devant lui et demanda :

« Êtes-vous Bouddha ? Vous avez une apparence différente de celle des autres ! »

« Oui, je suis Bouddha. Tu es venu de loin, n'est-ce pas ? Comment t'appelles-tu ? » demanda clairement Bouddha.

« Je suis venu de Śrāvastī, dans la région du nord. Je m'appelle Sudatta. Comme je suis quelque peu fortuné et que j'aime aider les

personnes pauvres et solitaires, en leur offrant linges et nourritures, les gens du pays me nomment aussi Anāthapiṇḍika. »

En prononçant ces mots, il regarda de nouveau Bouddha, dont la personnalité et la parfaite attitude, dépassait largement tout ce qu'il avait pu imaginer. Derrière Bouddha, irradiait une lumière dorée éblouissante.

C'est dans ces bois que Bouddha lui prêcha le Dharma, avec la pleine lune dans le ciel et l'ombre des branches d'arbre sur la terre. Sudatta se sentit très ému, il montra du doigt les disciples de Bouddha et demanda :

« Sont-ils déjà tous endormi ? »

Bouddha répondit :

« Ils pratiquent la Voie tous les jours en étudiant, prêchant, et faisant bénéficier autrui... c'est une tâche fatigante ! De plus, dans leur cœur, il n'y a ni amour, ni haine, ni affliction. Quand on sait apaiser le cœur et l'amener à un état de calme parfait, on s'endort facilement.

« Anāthapiṇḍika ! Tu as voyagé toute la journée, tu dois être très fatigué. Pourtant, en raison de ta foi pure et de ta résolution d'apprendre le juste dharma, je suis heureux de prêcher pour toi ce soir.

« Depuis de nombreux kalpas, tu accumules toutes sortes de bonnes actions, tu nourris de solides convictions et tu éprouves une joie immédiate en entendant mon nom. Tu es vraiment digne de recevoir le juste dharma.

« Tu possèdes une immense fortune mais tu aimes secourir les pauvres gens. Tu sais utiliser l'argent et ne pas être son esclave : c'est une pratique vertueuse, difficile à réaliser et digne de louanges. Cependant, le dana que tu as exercé dans le passé, ne te rapportera que le mérite de renaître dans les cieux ou dans le monde des hommes. Ces endroits ne sont pas de merveilleux domaines paisibles et libres, et toute joie qui contient l'idée du « moi » est éphémère.

« Le dana de la sincérité, de la diligence, du temps, de la tranquillité et du courage, est bien supérieur à celui de l'argent : ce sont les

pratiques qui embellissent nos vertus et qui nous dirigent sur la voie de la lumière et de la libération. »

Pendant que Bouddha instruisait Sudatta, de nombreux disciples se groupèrent autour d'eux, pour écouter attentivement. A ce moment, la Terre était silencieuse, on n'entendait pas le moindre bruit, à part la voix de Bouddha qui résonnait dans l'air nocturne.

Mais, Sudatta avait encore une question en tête et il demanda à Bouddha :

« Bienveillant et compatissant Bouddha ! Votre instruction de ce soir a ouvert mes yeux à la sagesse et m'a fait mieux comprendre le sens du dana. Dans le passé, je ne pensais qu'à renaître dans les cieux ou dans le monde des hommes. Ces nuages gris de l'illusion, ont été balayés ce soir, comme par un vent d'automne, et ont disparu sans laisser de traces. Cependant, nous avons toujours vénéré Maheśvara⁶ et admis que tous les phénomènes du monde étaient de sa création. Si l'on dit que les mérites de renaître dans les cieux sont temporaires et imparfaits, comment Maheśvara peut-il contrôler le monde ? Que le bienveillant et compatissant Bouddha veuille bien m'instruire plus clairement ! »

« Anāthapiṇḍika ! Dire que le monde est créé par Maheśvara est une doctrine hérétique et insane ! Si vraiment Maheśvara a créé tous les phénomènes de ce monde, comment se fait-il que le monde soit souillé de tant de péchés ?... de calamités ? Si le monde était créé par Dieu, alors, il ne devrait pas endurer le cycle de samsara ; la vie ne devrait pas s'éteindre, ni le succès péricliter.

« Si Maheśvara peut tout créer, l'homme doit pouvoir rester à la maison sans travailler et attendre que les dieux lui apportent vêtements et nourriture. Quand l'homme est affligé, il ne doit pas s'en prendre au ciel, car Maheśvara est capable de tout diriger...

6. Seigneur du sixième ciel, le dernier ciel du monde de la forme. En sanskrit, il est formé de *Maha* qui signifie « grand » et *Ívara*, « insouciant ».

« Mais la réalité n'est pas ainsi et, chaque fois que l'homme est affligé, il continue à s'en prendre au ciel. Si Maheśvara est le créateur du monde, pourquoi l'homme s'en prend-il à lui ? Pourquoi l'homme ne peut-il subvenir à ses besoins sans devoir travailler ?

« Par ailleurs, d'autres hommes vénèrent d'autres dieux... Où est donc partie la puissance divine de Maheśvara ?

« Et si vraiment Maheśvara est insouciant, il ne doit pas travailler, puisque le travail entraîne la fatigue et que, si l'on est fatigué, on ne peut être insouciant. Si l'on dit qu'il le fait involontairement, en quoi est-il différent d'un bébé ? Et s'il le fait volontairement, il ne peut s'appeler Ívara...

« Anāthapiṇḍika ! La souffrance et la joie sont toutes deux causées par les karmas des êtres eux-mêmes et subissent les relations de causes et effets. Tous les phénomènes sont produits par des causes et des conditions... et sûrement pas, par Maheśvara ! »

Après avoir entendu ces mots, Sudatta se sentit inondé de joie et il s'écria :

« Bouddha ! Aujourd'hui, j'ai compris subitement mes erreurs passées. Jamais je ne me suis senti aussi heureux qu'en cet instant ! Comme Śvara, j'émets le vœu de prendre refuge auprès de Bouddha et je vous prie de venir à Śrāvastī, la capitale de mon pays, le Kośala, pour prêcher le Dharma. Quand vous serez là-bas, mes ressources me permettront de subvenir à tous vos besoins vitaux : vêtements, nourriture, literie, médicaments, etc. »

« Śrāvastī se trouve dans le nord, et j'avais déjà envisagé de m'y rendre. Cependant, mes disciples sont nombreux et, sans un monastère assez grand, il est difficile d'y demeurer », dit Bouddha, d'un ton à la fois sceptique et détaché.

« Bouddha ! Dans mon pays, la terre est très fertile, les habitants sont amicaux et généreux. Śrāvastī n'est pas loin de votre pays natal, Kapilavastu. Notre souverain, le roi Prasenajit, est un descendant du

clan Lion. Il gouverne le pays avec bienveillance et protège tous les êtres. Comme le père de Bouddha, il est aimé et respecté par tout le peuple. Je voudrais bâtir, dans la capitale de mon pays, un monastère comme celui de Veṇuvāna. Que Bouddha ait pitié des êtres ignorants de mon pays, et s’y rende avec les bhiksus ! »

Bouddha savait que Sudatta avait ainsi, émis un vœu exceptionnel et il fit l’éloge de ses mérites de dana :

« Anāthapiṇḍika ! Tu fais le vœu d’exercer le grand dana, sans la moindre convoitise. Non seulement, tu peux être un modèle dans le monde des hommes, mais de plus, c’est avec ce genre d’intention, que l’on peut se mettre en accord avec la Vérité.

« Dans ta vie, tu aimes à faire le bien et à répandre des largesses, car tu as compris que le feu de l’impermanence consume les biens accumulés. La thésaurisation des biens n’est sûrement pas synonyme d’économie : seule leur utilisation dans des œuvres de charité, est une épargne véritable. Bien que ce soit dans le but d’aider les autres, c’est aussi pour soi-même. Il ne faut pas trop convoiter l’argent, il faut mener une vie matérielle raisonnable. De cette manière, naîtra naturellement l’esprit bienveillant et respectueux, et les pensées perverses de jalousie et de vanité disparaîtront. Telle est la puissance du dana, telle est aussi la source de la libération.

« Tu prends la résolution de rentrer dans ton pays pour bâtir un monastère : ce n’est plus là un acte de dana matériel, mais bien du dana dharmique. Certains distribuent les aumônes dans le but de gagner les plaisirs des cinq désirs, ou une bonne réputation, ou encore pour éviter la pauvreté dans la vie prochaine... mais toi, tu veux offrir un monastère afin que les êtres puissent acquérir la joie dharmique et la libération. En toi, il n’y a plus ni ignorance, ni soif, ni attachement et tu possèdes une large vision. Rentre chez toi et commence les travaux ; Bouddha accomplira ton vœu : quand les travaux seront achevés, il viendra. »

Sudatta reçut les instructions de Bouddha et s'en réjouit grandement. Il le salua, puis se retira pour rentrer le jour même dans son pays.

Arrivé à Śrāvastī, capitale du royaume Kośala, il chercha un endroit adéquat, où il pourrait bâtir un monastère pour en faire offrande à Bouddha. Parmi tous les lieux qu'il visita, seul le jardin que possédait le prince Jeta, fils du roi Prasenajit, lui parut approprié. C'était un domaine de merveilleux paysages et de riches plantations. Sudatta savait que le prince adorait ce jardin et craignait qu'il ne voulût pas le vendre. Néanmoins, il ne désespérait pas et il se rendit chez le Prince pour lui présenter sa requête :

« Altesse ! Vous savez sûrement que notre Inde natale abrite un grand bouddha, sauveur de l'humanité, et lampe de la Vérité. Afin que notre peuple puisse recevoir ses bénéfiques dharmiques, quitter à jamais le cycle du samsara et atteindre le domaine de la joie pure, je voudrais l'inviter dans notre pays. Pour cela, je veux bâtir un bel édifice pour y héberger Bouddha et ses disciples.

« Hélas ! Dans notre cité je n'ai pas trouvé l'endroit idéal, propre à recevoir une telle construction, à part votre jardin. Dans l'intérêt de notre peuple, j'ose espérer que Votre Altesse voudra bien me vendre son jardin, afin que la lumière bouddhique puisse éclairer notre pays, aussi vite que possible ! »

Face à cette requête, le prince Jeta se sentit très embarrassé, car il ne connaissait pas vraiment Bouddha. S'il acceptait la demande, que penseraient les gens quand ils apprendraient que le prince avait vendu son jardin tant aimé ? S'il refusait, Sudatta s'en offusquerait peut-être et il était un des principaux notables de Kośala. Après avoir réfléchi un bon moment, il décida finalement de demander un prix exorbitant pour le faire reculer et il répondit :

« Cher Anāthapiṇḍika ! Vous savez sans doute que j'aime bien ce jardin. Vous dites que vous voudriez inviter Bouddha à venir prêcher dans notre pays. Pour cela, vous voulez acheter mon jardin pour y

bâtir un monastère. Hé bien, si vous pouvez paver le jardin avec des pièces d'or, je vous en concéderai la propriété. »

Couvrir le jardin avec des pièces d'or ! Les mots du prince Jeta n'effrayèrent pas Sudatta. Il rentra chez lui et ordonna à ses serviteurs de prendre les pièces d'or dans le dépôt, et de les transporter au jardin. Le prince Jeta fut profondément touché par sa sincérité et lui dit :

« Cher notable ! Le sol de mon jardin est à vous maintenant. Les plantations restent ma propriété mais voulez-vous me permettre de les offrir à Bouddha ? »

Sudatta comprit les remords du prince et il se sentit très heureux. Le jour même, il prit la route du monastère Veṇuvāna, pour demander à Bouddha d'envoyer un disciple à Śrāvastī, afin d'étudier le projet de construction et de contrôler la marche des travaux.

Et il raconta à Bouddha le déroulement de l'achat du jardin et la réaction du prince Jeta. Souriant avec bienveillance, Bouddha lui dit :

« Les mérites et vertus d'une grande résolution sont inimaginables. Ce monastère, nous l'appellerons Jetavana ! J'envoie Sāriputra pour étudier le projet, il partira en même temps que toi et tu feras les travaux en suivant ses instructions. »

Sous la conduite de Sāriputra et avec le soutien de Sudatta, les travaux du monastère s'achevèrent rapidement. C'était une bâtisse encore plus majestueuse et imposante que celle du Bois des bambous : elle comportait des centaines de logements, des salles de cérémonie, des auditoriums, des salles de réunion, des salles de classe, des salles de repos, des toilettes, des réserves, des salles de sport, etc. En fait, elle était aussi bellement équipée que le palais royal de Kośala !

La sincérité de Sudatta envers Bouddha était totale : il pensait sans cesse à servir Bouddha, même en dormant. Il était prêt à tout lui offrir, même sa propre vie. Bouddha n'était pas encore arrivé au monastère, que tous les habitants du pays nourrissaient déjà un profond respect envers le dana de Sudatta à Bouddha. Toutefois, certains hérétiques étaient

jaloux du développement du bouddhisme et ils décidèrent d'organiser un débat, pour réfuter les doctrines bouddhistes et réveiller Sudatta.

Sudatta rapporta la nouvelle à Sāriputra qui s'en réjouit grandement, car pour lui, c'était une bonne opportunité de répandre l'enseignement de Bouddha.

Ce jour étant enfin arrivé, des centaines d'orateurs hérétiques se pressèrent autour de l'estrade, alors que, du côté bouddhiste, il n'y avait que le seul Sāriputra.

L'honorable Sāriputra était le premier en titre des disciples du Bouddha, premier en sagesse et héritier spirituel. Son père et son grand père étaient des érudits renommés et de bons controversistes. Avec un tel héritage, Sāriputra était déjà connu comme un des meilleurs argumenteurs des cinq Inde. Il connaissait parfaitement tous les ouvrages canoniques et toutes les règles des hérétiques. D'ailleurs, à l'origine, il avait lui-même été un leader hérétique qui, ensuite, avait pris refuge auprès de Bouddha après l'avoir entendu prêcher et il avait, de plus, acquis l'illumination. C'était donc un arhat éveillé et, pour débattre avec les hérétiques, il était le plus qualifié.

Finalement, les hérétiques s'inclinèrent tous devant l'argumentation de Sāriputra et, comme c'était des hommes qui pouvaient accepter la vérité, ils demandèrent à Sāriputra de les introduire auprès de Bouddha.

Sudatta en fut tout heureux et se sentit très fier.

Ayant accepté l'invitation de Sudatta, Bouddha rassembla ses disciples et ils quittèrent momentanément le monastère Veṇuvāna pour se diriger vers le Jetavana. Sachant que les circonstances étaient maintenant favorables, Bouddha donna des prêches tout au long du voyage.

Quand Bouddha arriva au Jetavana, tout le monde était heureux et tous les habitants de la ville l'accueillirent chaleureusement.

Dès lors, Bouddha disposait d'une base pour promouvoir le Dharma, dans la région nord.

Chapitre 28

La prise de refuge du roi Prasenajit

Sudatta installa Bouddha et ses disciples au monastère Jetavana. Là, l'environnement et les paysages étaient si extraordinaires que l'on aurait pu se croire au paradis sur terre. Le jardin était garni de fleurs et de plantes d'une extraordinaire beauté et les bâtiments étaient splendides et imposants. On y entendait jour et nuit, de merveilleux chants d'oiseaux et le doux murmure des ruisseaux.

Le souverain de Kośala de cette époque, était le roi Prasenajit. Il avait appris que son fils – le prince Jeta – avait vendu son jardin de Śrāvastī, au notable Sudatta, qui y avait ensuite fait bâtir un monastère, pour en faire offrande à Bouddha. Et le roi s'interrogeait : « Quel genre d'homme est ce Bouddha ? Comment a-t-il pu gagner le respect et la confiance du peuple ? »...

Le roi Prasenajit nourrissait de sérieux doutes et de noirs soupçons.

Finalement, accompagné de sa cour, il alla un jour au Jetavana, pour rendre visite à Bouddha.

Après avoir salué Bouddha, il lui dit :

« J'ai entendu dire que vous êtes certainement Bouddha, le grand Être éveillé. Mais, une chose m'échappe : de nombreux ascètes ont pratiqué durant des dizaines d'années dans les forêts jusqu'à leur vieillesse, sans pouvoir obtenir l'illumination. Et vous, qui êtes si jeune, puisque vous n'avez, me semble-t-il, qu'une trentaine d'années, vous qui n'êtes pas brahmane... vous auriez déjà acquis l'éveil ? »

Avec bienveillance et compassion, Bouddha lui répondit gravement :

« Sire ! Les gens ont l'habitude de mépriser les jeunes et c'est une très mauvaise attitude. Il y a dans le monde, quatre choses que l'on ne doit pas dédaigner : 1. Les jeunes princes ; 2. Les jeunes dragons ; 3. Les étincelles ; 4. Les jeunes moines. Bien qu'ils soient jeunes, les princes deviendront un jour des rois qui gouverneront leur pays ; les jeunes dragons sont petits, mais ils deviendront vite grands ; une petite étincelle peut mettre le feu à la plaine et ravager villes et forêts. Quant aux jeunes moines, il suffit qu'ils aient le cœur pur et qu'ils nourrissent la résolution et l'esprit de libérer les êtres de leurs souffrances, car alors, qu'ils soient nobles ou humbles, vieux ou jeunes, ils pourront tous accéder à l'ultime Eveil. Face aux personnes éveillées et à l'Ultime-vérité, avoir un comportement méprisant ou proférer des paroles injurieuses, sont des péchés graves : il faut s'en repentir pour pouvoir les éliminer. »

Jusque là, personne encore n'avait osé lui parler de la sorte, car le Roi Prasenajit était un homme brusque et entêté. Les paroles de Bouddha provoquèrent en lui une grande émotion mais, face à l'extraordinaire aura de puissance bienfaisante de Bouddha, il put finalement calmer sa vanité malmenée.

« Bouddha ! Je ne connais pas grand-chose... voulez-vous m'enseigner quelques principes ? » chuchota-t-il, d'un air honteux et confus.

A part la vérité, aucune force si imposante qu'elle parût, ne pouvait intimider Bouddha. Il regarda le Roi Prasenajit d'un œil digne et grave. Après un petit moment de silence, il lui dit :

« Sire ! En tant que roi, vous devez aimer le peuple comme vos enfants. Ne pensez pas que le rôle du roi est de réprimer le peuple. La vie est la même pour tout le monde et il n'est rien de plus noble que la vie ! Il faut maîtriser ses pulsions dominatrices et traiter les autres avec indulgence, le plus important étant de ne pas bâtir son bonheur sur le malheur d'autrui. Il faut savoir aider les gens en difficulté, consoler les affligés et secourir les malades. Surtout, en occupant le trône royal, il

faut se garder de croire aux paroles flatteuses. Un roi a le devoir d'apporter le bonheur au peuple, et n'a pas le droit de l'asservir.

« Un roi doit aussi comprendre que l'amour est source de souffrances et que l'important est de pouvoir se détacher des désirs charnels. Car à se plonger jour et nuit dans les plaisirs de ses passions, on finira par faire naufrage. Dans une forêt embrasée, les oiseaux ne construisent pas leur nid. Malheureusement, pour la plupart, les gens vivent dans les feux de la passion, sans chercher à se libérer et, lorsque le feu de la passion s'embrase, le sage lui-même perd tout discernement et ne distingue plus les profits des pertes. A ce moment-là, on n'est même pas maître de sa vie, comment pourrait-on penser à la vie d'autrui ?

« Pour pénétrer dans la voie de la Vérité, il faut cultiver la compréhension juste, la concentration juste, la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste et la pensée juste. Il y a deux chemins dans le monde : un qui part de la lumière vers l'obscurité et un autre qui va de l'obscurité vers la lumière. Les sots et les vulgaires vont de la lumière vers l'obscurité, les sages sortent de l'obscurité pour aller vers la lumière. Seuls les sages peuvent accéder au monde de la lumière éclatante pour sauver leur propre vie, mais aussi, celle des autres. La vie est impermanente et il faut comprendre ce qu'est la souffrance. On ne peut trouver le bonheur en dehors de soi : il faut amarrer son cœur dans la parfaite sérénité du nirvana et ne pas se laisser influencer par les circonstances extérieures. C'est là, la vie libre ! C'est là le monde de la Vérité ! »

Les paroles dharmiques de Bouddha étaient comme des rayons de soleil qui dissipait les ténèbres dans le cœur du Roi Prasenajit. Désormais, il nourrissait pour Bouddha une foi respectueuse et pure.

Heureux et confiant, il lui dit :

« Vous êtes vraiment le grand Bouddha ! En vous écoutant, je suis comme quelqu'un qui voit la lumière au bout d'un tunnel obscur et

ma joie est indescriptible. Je ressens de la honte envers vous, car j'ai attendu bien trop longtemps pour venir vous demander conseil. Je comprends maintenant que votre présence dans mon royaume est un honneur immense pour nous tous. Bouddha ! Vous êtes comme un rayon bienfaisant et de bon augure, c'est grâce à son éclat que nous obtiendrons l'apaisement.

« Aujourd'hui, je contemple votre visage sacré, j'écoute attentivement vos paroles dharmiques, et je me rends compte de mon ignorance et de mon arrogance passées, comme si vous m'aviez sorti d'un songe. La vie d'un roi est remplie de rancœurs, de haine et de soucis... mais, avec votre présence dans notre pays, je suis sûr que mon peuple et moi, nous obtiendrons une paix durable. »

En entendant les éloges du roi, Bouddha sut qu'il avait déjà abordé aux rives de la Vérité et du Dharma. Mais il savait aussi que Prasenajit restait encore fortement attaché aux désirs matériels et charnels ; l'occasion était bonne pour corriger son comportement futur et il l'avertit gentiment :

« Sire ! Les phénomènes dominants de ce monde sont : la souffrance, la vacuité et l'impermanence. La vie est une succession dans laquelle s'enchaînent naissance, vieillesse, maladie et mort. Peu importe qu'on soit roi ou mendiant, personne ne peut y échapper. Quand la vie touche à sa fin, le corps et l'âme se séparent. Personne ne nous accompagne dans l'autre monde, ni notre conjoint(e) bien aimé(e), ni nos amis les plus intimes. Seuls les karmas - sains et malsains -, nous suivent éternellement, comme notre ombre.

« Tous les hommes de ce monde font des projets à court terme et recherchent la satisfaction des désirs du moment, sans jamais se soucier de leur situation après la mort. Pourtant il est sage d'acheter un parapluie quand il fait beau, pour se prémunir contre la pluie à venir et de faire des provisions de nourriture quand on est rassasié, pour prévenir la disette future... Alors, pourquoi ne pense-t-on pas à

la mort quand on est encore en vie ? N'est-ce pas là un manque de prévoyance ? Toute la journée, on se laisse emprisonner dans les plaisirs des désirs, sans voir que la richesse et la débauche sont les sources de la souffrance, et qu'elles sont capables d'obstruer toutes les sagesse !

« Il faut comprendre la brièveté et l'impermanence de la vie, savoir qu'à tout moment, notre corps et notre cœur sont en cours de transformation. Aussi, il faut avoir sa vie bien en main et ne pas laisser nos corps et cœur se plonger dans le gouffre de la richesse et de la débauche. Ne soyez pas orgueilleux ! Ne menez pas une vie oisive ! Il faut laisser notre cœur reposer dans un état sublime et frais. C'est en offrant la bonté à autrui que l'on peut gagner la sympathie d'autrui dans la vie future et transmettre une bonne réputation aux générations suivantes.

« Si l'on ne réalise pas de bonnes actions dans cette vie, on n'obtiendra jamais de bonheur dans la vie prochaine. Le bonheur et le malheur de cette vie, résultent des karmas des vies antérieures. Pour le bonheur à venir, il ne faut pas oublier de pratiquer les bonnes actions maintenant. Les causes des karmas, sains et malsains, que nous fabriquons, nous devons en subir les effets nous-mêmes.

« Sire ! Je vous dis encore ceci : ne pensez pas qu'il faille absolument renoncer à la vie mondaine pour pratiquer la Voie. Certains se retirent dans la montagne et y végètent stérilement, pendant que d'autres, qui pratiquent à la maison, obtiennent le bonheur. La pratique de la perfection n'est l'exclusivité de personne : les rois peuvent aussi l'exercer. »

Chaque phrase que prononçait Bouddha touchait profondément le Roi Prasenajit. Dès lors, il devint le fidèle protecteur dharmique de Bouddha, il prit refuge auprès de lui et devint son zélé et efficace disciple.

Le prêche du Dharma au pays natal

Le monastère Jetavana où pratiquaient Bouddha et ses disciples, était situé non loin de Kapilavastu, le pays natal de Bouddha. Aussi, les habitants de Kapilavastu répandirent-ils tous, la nouvelle du retour prochain de ce dernier. Le roi Śuddhodana n'osait croire à cette rumeur mais il avait déjà pensé envoyer des messagers pour accueillir Bouddha, tout en redoutant un refus de sa part. Par expérience, il savait que, bien que Bouddha fût son prince héritier, il avait sa propre pensée et ses responsabilités et que, de plus il n'était pas un modèle de docilité. Quand il voudrait rentrer, il rentrerait et il était inutile d'insister. Plus le roi y pensait, plus il apprenait à patienter et cela l'aidait même à se perfectionner, dans sa quête de la vertu.

Un jour, un messenger du roi Prasenajit arriva au palais. Après avoir lu la lettre du roi Prasenajit, Śuddhodana comprit que le prince était réellement Bouddha, le grand Eveillé et le désir de le revoir s'accroissait davantage encore. De plus, dans sa lettre, le Roi Prasenajit annonçait le prochain retour de Bouddha au pays natal et l'impatience et l'anxiété de Śuddhodana s'en accrurent encore jusqu'à devenir intolérables.

A cet instant précis, son ministre préféré, Udayin, arrivait au palais. En voyant le désarroi du roi Śuddhodana, il lui demanda respectueusement :

« Sire ! Quelque chose vous chagrine ? »

« Non, je n'ai pas de chagrin ! Au contraire, je suis très heureux mais il subsiste un petit problème. »

« Quel est ce problème ? »

« Aujourd'hui, le messenger du Roi Prasenajit a apporté un courrier, il y est dit que Siddhārthā va bientôt rentrer. »

« Oh ! C'est une merveilleuse nouvelle ! Quel problème peut-il y avoir ? »

« Je voudrais envoyer quelqu'un pour l'accueillir, et c'est là que le problème se pose. Si celui que j'envoie est un homme influençable, j'ai peur que, non seulement, il ne puisse pas ramener Siddhārthā, mais que, de plus il tombe sous son influence et ne rentre plus, en abandonnant la vie mondaine. »

« Sire ! Si c'est ce problème qui vous tracasse, tranquillisez-vous : je veux accepter cette mission pour aller accueillir Siddhārthā à Śrāvastī. »

« Je ne peux pas me fier à toi non plus : ne sais-tu pas qu'il possède un pouvoir exceptionnel ? Jadis, Ajnata-Kaundinya et les quatre autres n'ont-ils pas subi son influence, au point de ne plus revenir ? »

« Sire ! Ne parlons plus d'Ajnata-Kaundinya ni des autres. J'ai confiance en moi. A l'époque, quand Siddhārthā voulait abandonner la vie mondaine, c'était moi qui avais reçu l'ordre de l'en dissuader, et maintenant, vous croyez qu'il pourrait me persuader du contraire ? C'est absolument impossible ! »

« Alors, va et reviens vite ! » s'exclama Śuddhodana, discrètement moqueur.

Quand il fut parti, la Reine Mahāprajāpatī dit au roi Śuddhodana :

« Tu sais quoi ? Il va y avoir un śramaṇa de plus chez Siddhārthā ! »

Et tous deux, se regardèrent en souriant.

Peu de temps après, Udayin se rendit chez Bouddha à Śrāvastī, porteur de la lettre écrite par le Roi Śuddhodana. Quand il vit Bouddha, il fut stupéfait, car Bouddha et lui étaient restés séparés depuis une quinzaine d'années, et voilà que maintenant, Bouddha avait totalement changé. Certes, il était vêtu plus pauvrement mais son apparence paraissait plus enveloppée, plus compatissante et plus solennelle.

Surtout, il n'était plus aussi nerveux qu'avant et avait acquis une majesté inébranlable. Udayin le vénéra selon le rite le plus respectueux de l'Inde antique, puis Bouddha lut attentivement la lettre de son père et dit à Udayin :

« Est-ce que mon père est en bonne santé ? »

« Oui, Bouddha ! Sa Majesté se porte bien, mais espère ardemment vous revoir bientôt. »

« Merci pour son attention. Moi aussi, j'ai envie de le revoir et je vais rentrer sous peu. Tu as fait un long voyage, tu dois être fatigué. Va te reposer un peu ! »

Plus tard, il emmena Udayin pour une visite du monastère. Le ministre messager put se rendre compte que les disciples de Bouddha menaient une vie bien ordonnée. Leurs pensées vibraient à l'unisson, les intérêts étaient partagés équitablement, la même discipline était appliquée à tous, leur langage était aimable et ils partageaient la même joie dharmique. Udayin en éprouva une grande admiration et se dit que c'était certainement un grand bonheur que d'être disciple de Bouddha. Bouddha lisait dans son cœur et, gentiment malicieux, il lui demanda :

« Est-ce que tu aimerais partager ce genre de vie ? »

« Enormément ! » répondit Udayin.

« Veux-tu devenir śramaṇa ? »

« Si vous me le permettez, je serai ravi d'être śramaṇa sous vos ordres », dit Udayin, oubliant dans l'instant, la promesse qu'il avait faite au Roi Śuddhodana.

Un disciple de Bouddha ne devait pas nécessairement adopter le statut monastique : il pouvait fort bien rester laïque. Bouddha n'encourageait pas les gens à abandonner la vie mondaine, il espérait seulement que les gens observeraient et mettraient en pratique les vérités qu'il enseignait. Si, à cette occasion, il conseilla à Udayin de devenir śramaṇa, c'est uniquement parce qu'il voulait que ce dernier puisse obtenir la libération.

Ayant le consentement d'Udayin, Bouddha appela un disciple pour lui expliquer la chose, et lui demanda de préparer la cérémonie de tonsure.

Comme dans un rêve, Udayin laissa le disciple lui raser la barbe et les cheveux et il enfila le késa. Quand la cérémonie fut achevée, le disciple l'amena devant Bouddha qui le regarda en souriant, et le félicita en lui disant qu'il avait tout du śramaṇa. Udayin se mit aussi à rire mais il pensa : « Me voilà tombé sous la coupe de Bouddha ! Et maintenant que vais-je faire quand je verrai le roi Śuddhodana ? »

Car, si Udayin se sentait très honoré d'être devenu un disciple de Bouddha, il ne se sentait pas très satisfait de ne pas pouvoir rendre compte de sa mission. Finalement, Bouddha lui ordonna de rentrer d'abord à Kapilavastū, apaisant ainsi le cœur d'Udayin.

Dès que le roi Śuddhodana vit Udayin revêtu de son késa, il lui dit en riant :

« Tu vois Udayin ! Je ne m'étais pas trompé : toi non plus, tu n'es pas fiable ! Que t'a-t-il demandé ? »

« Sire ! Le Bouddha d'aujourd'hui n'est pas celui que nous avons pu imaginer, vous et moi. Pourvu qu'il ne soit ni un sot ni un fou, tout un chacun, se laissera influencer et prendra refuge auprès de lui. Il m'a dit qu'il reviendrait dans sept jours et que vous ne devez pas vous inquiéter. Dans l'avenir, il y aura de plus en plus de śramaṇas à Kapilavastu. »

En apprenant que Bouddha arrivait dans six ou sept jours, le roi ne put cacher sa joie. Quant à savoir s'il y aurait davantage de śramaṇas à Kapilavastu, il n'avait pas envie d'y penser pour le moment, car, pour lui, rien n'était plus important que le retour de Bouddha. Devant ce spectacle, Udayin ne put s'empêcher de verser des larmes.

La sagesse populaire prétend que « Nul n'est prophète en son pays », mais le retour de Bouddha démontra le contraire. Il avait quitté sa Terre

natale depuis une quinzaine d'années et, s'il s'était agi d'un autre homme, c'eût été le moment de rentrer au pays, fortune faite et comblé d'honneurs. Bouddha, lui, était parti, vêtu de soie et de satin, et il revenait, avec un humble késa sur le dos. Mais, ne l'oublions pas : il ne s'agissait là que d'une apparence ; la vérité c'est que Bouddha était un sage qui avait quitté l'enceinte des afflictions, abandonné le titre de prince héritier, vaincu toutes les souffrances, réalisé le vœu originel datant d'innombrables kalpas, et atteint le monde de l'Ultime-vérité.

De plus, il n'était pas revenu seul, mais accompagné de nombreux disciples. Certes, ils étaient sobrement vêtus, mais la dignité de leur discipline et la tranquillité de leur comportement émurent tous ceux qui les regardaient passer et qui joignaient les paumes de leurs mains pour les saluer.

En entrant dans le pays natal de Siddhārthā, ils ne se rendirent pas directement au palais royal : Bouddha conduisit ses disciples au Bois des Banyans, à l'extérieur de la ville, pour s'y reposer un moment. Ensuite, il les amena à Kapilavastu pour demander l'aumône. En voyant ces nombreux śramaṇas qui non seulement mendiaient, mais qui, de surcroît, étaient conduits par l'ancien prince Siddhārthā, les habitants furent stupéfaits. Certains s'avancèrent pour les vénérer, d'autres leur apportèrent de savoureuses nourritures, en guise d'offrande. Ne faisant pas de différence entre riche ou pauvre, noble ou roturier, Bouddha s'arrêtait un instant devant chaque maison. Ceux qui offrirent des offrandes, comme ceux qui n'en présentèrent pas, ceux qui voulurent entendre le dharma ou ceux qui ne le voulurent pas... il les salua tous en souriant. Sa majestueuse démarche, sa bienveillante et compatissante apparence étaient si émouvantes ! Même ceux qui avaient mal accepté la renonciation du prince Siddhārthā, éprouvèrent du respect et de l'admiration envers lui. Le comportement aimable de Bouddha fut vite connu et arriva jusqu'aux oreilles du roi Śuddhodana, qui se demandait pourquoi le prince ne venait

pas d'abord au palais pour s'informer de sa santé. Immédiatement, il se fit accompagner de ses ministres et hauts dignitaires, pour aller l'accueillir.

Sur le chemin, les deux convois se rencontrèrent : d'un côté, celui du roi, somptueux et élégant, de l'autre côté, celui de Bouddha, sobre, mais ordonné et paisible.

Au moment de la rencontre, le Roi Śuddhodana descendit de son carrosse et se dirigea vers Bouddha. Il lui tendit les bras, pensant que le prince allait s'y jeter, mais Bouddha resta immobile. Le roi se sentit un peu déçu et il lui dit :

« Siddhārthā ! Tu as été mon prince héritier et maintenant, je ne sais comment je dois t'appeler. Je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas rentré directement au palais... Pourquoi m'as-tu fait attendre ? Tu sais que ce n'est pas un problème, si tu amènes ces gens au palais pour se restaurer. J'ai l'impression que tu le fais exprès de me mettre dans l'embarras, en conduisant tant de gens à mendier dans les rues. Dis-moi : ne crois-tu pas que ce genre de vie peut nuire à l'honneur de mon peuple et le couvrir de honte ? »

Le visage de Bouddha était resté calme comme un miroir d'eau paisible. Il répondit avec respect et amabilité :

« Père ! Je ne suis plus le prince Siddhārthā. Je vous demande de ne plus prononcer ce nom et de m'appeler en suivant les règles de nos ancêtres. »

« Si je ne t'appelle pas Siddhārthā, comment dois-je t'appeler selon les règles de tes ancêtres ? Tes ancêtres ne mendiaient quand même pas dans les rues ! » dit le roi qui n'avait pas encore compris la pensée de Bouddha.

« Les ancêtres dont je parle sont ceux des monastiques et non ceux de ma vie mondaine. Mes ancêtres sont les bouddhas du passé. Je suis un homme qui a acquis le fruit de bouddhité, vous pouvez donc m'appeler Bouddha. »

« Tu es maintenant ce Bouddha qui a acquis le fruit de bouddhité et tu ne veux plus que j'è t'appelle par ton nom. Tu m'as quitté depuis plus de quinze ans ! Sais-tu que les pensées que j'ai nourries et les soucis que j'ai éprouvés à cause de toi, sont indescriptibles ? Nous nous sommes séparés si longtemps, et nos retrouvailles paraissent si froides ! Comment pourrais-je ne pas en être affligé ? Je suis comme un homme assoiffé qui aperçoit une source d'eau fraîche au bord de la route et qui la trouve tarie quand il s'en approche... Comment pourrais-je ne pas être au désespoir ?

« Mais trêve de discours ! Maintenant, tu as réalisé ton vœu de toujours et acquis vertus et sagesse. Quoi qu'il en soit, tu restes mon prince héritier ; tu dois me succéder sur le trône et gouverner le pays et le peuple ! »

Bouddha avait compris que son père gardait encore ses illusions paternelles et il lui dit immédiatement :

« Père ! Votre attachement à mon égard ne peut qu'accroître votre douleur. Aujourd'hui, je ne m'appartiens plus : j'appartiens à tous les êtres. Je succède actuellement aux bouddhas du passé et vous demande de le comprendre.

« Vous m'avez mis au monde, je suis votre prince héritier et je devrais, en principe, vous revaloir vos bienfaits. Cependant, il n'est pas absolument indispensable de les rendre avec des trésors mondains ou des amours frelatées. Sachez que le trésor exceptionnel des cieus et du monde des hommes, est le merveilleux Dharma, et c'est lui que j'emploierai pour vous revaloir vos bienfaits.

« Tous les efforts que l'homme exerce durant sa vie sont causes de samsara, et les effets du samsara ne s'éloignent pas de la souffrance, dont l'origine est l'amour et les désirs.

« Si l'on peut éliminer l'amour et les désirs, purifier les trois karmas – corps, paroles et pensées, accumuler les dix bonnes actions, cultiver la nature vertueuse sans jamais s'interrompre, ne pas se laisser

influencer par les circonstances extérieures, ni égarer par l'ignorance et les illusions, on récoltera de grands intérêts dans l'avenir et l'on atteindra la Voie de la libération.

« L'état libre et insouciant est un état de non-moi et, pour l'atteindre, il faut s'éloigner des désirs et des passions des trois mondes. Les trois mondes sont comme des maisons en flammes ou comme la mer insondable : on ne peut y trouver aucune joie. Les êtres meurent et renaissent dans les trois mondes et les six royaumes, comme la Lune qui tourne autour de la Terre sans jamais s'arrêter. La joie dans les cieux ou dans le monde des hommes, n'est absolument pas permanente. Seul l'état du nirvana peut donner la joie parfaite. »

En écoutant les paroles de Bouddha, le Roi Śuddhodana ressentit une merveilleuse sensation dans le fond de son cœur. Face à lui, le corps de Bouddha émit des milliers d'éblouissants rayons dorés et soudain, le roi ressentit une joie qui chassa ses pensées d'attachement. Ne voulant plus parler à Bouddha des questions de succession, il lui dit :

« J'ai compris que vous êtes maintenant le Grand éveillé Bouddha et je me sens très honoré. Vous devez être fatigué de votre voyage. Venez avec moi au palais pour vous reposer un peu ! »

Bouddha et le Roi Śuddhodana marchèrent côte à côte, la file ordonnée des bhiksus et la suite du roi les suivaient, les courtisans avec coiffes et robes d'un côté, et les moines rasés avec kesa de l'autre, constituant ainsi un convoi hors du commun.

Si Bouddha était resté absent depuis une dizaine d'années, ce n'était pas parce qu'il fuyait son père, mais bien parce qu'il connaissait ses propres responsabilités et devoirs ; c'est aussi pourquoi, il ne pouvait pas se montrer trop affectueux.

Bien sûr, le roi ne pouvait s'empêcher de le trouver peu démonstratif. Mais le fait qu'il soit devenu Bouddha et de retour au pays, suffisait à sa joie.

Quand ils arrivèrent au palais royal, la musique retentit et toute la cour les accueillit. Tout le monde se sentait heureux et excité, ils se souvenaient tous de l'époque où Bouddha était encore prince, et ils se demandaient comment allaient se passer les retrouvailles entre Bouddha et Yasodhara.

Yasodhara n'était pas sortie pour voir Bouddha, préférant se cloîtrer dans ses appartements privés. Depuis le retour de son époux, son cœur était comme un étang où l'on aurait jeté une grosse pierre, soulevant ainsi d'énormes remous. Elle imaginait comment il pouvait être devenu, et comment elle devrait se comporter quand elle le reverrait. Pour elle, Bouddha devait venir la voir d'abord, pour la consoler de ces années de tristesse et de solitude. Mais Bouddha restait dans le palais, comme s'il avait oublié son existence. Le cœur de Yasodhara était bouleversé, elle se sentait parfois indignée et parfois fière. Elle aurait aimé que Bouddha vînt lui dire des mots doux, mais elle savait que ce n'était pas possible... car Bouddha était un sage éveillé, il devait aimer tous les êtres, et non pas elle seule.

Dans ses appartements, elle se levait puis s'asseyait, puis se levait et s'asseyait et finalement, elle s'adossa à une colonne et fondit en larmes. A ce moment, son fils, Rahula, entra et lui dit :

« Maman ! Papa est revenu ! Grand'mère m'a dit de venir te chercher. »

L'innocent Rahula tirant sa mère par la main, l'emmena dans la salle.

Bouddha était en train de parler avec sa tante et belle-mère, la reine Mahāprajāpatī, et son demi-frère le prince Nanda, quand arrivèrent Yasodhara et Rahula.

Bouddha était parti depuis plus de quinze ans et c'était la première fois que Yasodhara le revoyait. Toutes ces années avaient passé en silence, comme un rêve... une illusion. Pour Yasodhara, ce rêve fut douloureux et elle versa bien des larmes. Maintenant, en revoyant

Bouddha, elle eut l'impression de s'éveiller tout à coup. Dans le palais, l'atmosphère était très tendue.

En ce premier instant de retrouvailles, Bouddha la regarda silencieusement, avec sympathie, pitié, bienveillance et compassion et, dans le cœur de Yasodhara, l'amour, la haine et les sentiments changeants bouillonnèrent...

Le roi Śuddhodana intervint rapidement et dit :

« Vous vous êtes enfin retrouvés et j'en suis vraiment heureux ! Vous êtes, l'un, le bouddha éveillé et l'autre, la princesse vertueuse. Bouddha a acquis l'éveil au prix de mille fatigues, et la princesse, chaque fois qu'elle recevait des nouvelles de Bouddha, se conformait de bon gré à son choix de vie. C'est un honneur pour notre pays d'avoir, sur son sol, ces personnes hors du commun. »

A ce moment, Yasodhara leva la tête et regarda Bouddha, qui restait immobile et majestueux. Son cœur commença à s'apaiser, mais ses mains qui tenaient celles de Rahula continuaient à trembler. Alors que Bouddha voulait lui adresser la parole, elle pensa soudainement qu'elle devait lui marquer son respect et elle s'agenouilla devant lui.

Bouddha lui dit très doucement :

« Je suis vraiment navré pour toi, mais toi, tu dois être heureuse pour moi : j'ai rempli mes obligations envers tous les êtres et moi-même, et j'ai accompli le vœu émis depuis d'innombrables kalpas. » Puis il regarda Rahula, et dit avec bienveillance :

« Comme le temps passe vite ! Il est déjà si grand ! »

Bouddha paraissait à la fois réservé et attendri ; ses paroles et son attitude émurent toute l'audience et chacun eut envie de pleurer.

Alors, Śuddhodana intervint et dit à Bouddha :

« Veuillez nous parler un peu de votre doctrine ! »

Bouddha regarda toute l'assistance et dit :

« La vie est impermanente. Personne ne sait quand il va mourir et il n'est rien de plus effrayant que la vieillesse, la maladie et la mort. A

l'époque, quand je pensais à ces sujets, je n'arrivais pas à vivre avec. C'est pourquoi, j'ai décidé de renoncer à la vie mondaine.

« Je sais que ma renonciation vous a apporté beaucoup de troubles et de chagrin. Dans le monde des hommes, l'immortalité n'existe pas ; moi, je voulais chercher un moyen de ne pas mourir et c'est pourquoi, j'ai renoncé à la vie mondaine pour rechercher la vie éternelle. Vous connaissez ma résolution, vous devez être contents pour moi. Aujourd'hui, je ne crains plus la mort car j'ai enfin réalisé ce qu'est la vie éternelle. Je suis parfaitement paisible et déjà, je me suis éloigné de toutes les souffrances. J'admets que le monde puisse vous sembler rempli de joies ; malheureusement, vous ne vous rendez pas compte que vous continuez à sombrer dans l'abîme de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Vous et moi, vivons dans deux mondes différents.

« Je m'habille avec des vêtements auxquels vous n'accorderiez même pas un regard, je mange des nourritures qui vous répugneraient, et je dors dans des endroits qui vous paraissent indignes de vos nobles personnes... et pourtant, en réfléchissant un peu, vous constaterez que vous n'êtes pas aussi heureux que moi.

« Jadis, je vivais au palais, jouissant d'un train de vie luxueux, de l'amour bienfaisant de mon père et du respect et de l'obéissance de vous tous. Mais je ressentais toujours peine et ennui, et je ne me sentais pas en paix. Maintenant, je vis dans un autre monde, un monde qui dépasse tout ce que vous pourriez imaginer.

« Je vous le dis franchement : je vis actuellement dans le calme parfait du nirvana, tandis que vous tous, continuez à vivre dans l'impermanence, l'illusion et les afflictions. Si vous voulez entrer dans le nirvana pur et libre, vous devez absolument suivre le Noble sentier octuple. C'est un chemin qui comporte huit branches : la compréhension juste, la pensée juste, la parole juste, les moyens d'existence justes, l'action juste, la persévérance juste, l'attention

juste, et la concentration juste. C'est là le chemin qui mène vers la Voie juste ... »

Bouddha prêchait et tout le monde l'écoutait attentivement, comprenant qu'il était revenu au pays natal pour leur offrir le trésor inestimable de l'Ultime-vérité. En plus de se réjouir grandement, de le recevoir avec foi et s'y conformer respectueusement, tout le monde pensait que la naissance de Bouddha à Kapilavastu, était pour eux un honneur incomparable.

La renonciation des princes

Bouddha prêcha plusieurs fois le Dharma à Kapilavastu et ces semences de Bodhi germèrent peu à peu dans le cœur des gens. Ceux qui faisaient partie de la suite du Roi Śuddhodana, ainsi que les princes du clan Sakya, avaient tous envie de le suivre. Le roi lui-même ne savait pas s'il devait être heureux ou triste. Lui aussi, avait foi en Bouddha et savait qu'il ne devait, en aucun cas, lui barrer la route.

Le Roi Śuddhodana était le fils aîné du Roi Simhahanu. Il avait trois frères – Suklodana, Amrtodana, et Dronodana – qui avaient chacun engendré deux princes. Depuis le retour de Bouddha, les fils de Suklodana, (les princes Devadatta et Ananda), celui d'Amrtodana, (le prince Aniruddha), et ceux de Dronadana, (les princes Bhadra et Bhasa), avaient acquis la conviction de renoncer à la vie mondaine pour suivre Bouddha et notamment le prince Aniruddha, qui était pénétré d'admiration envers ce dernier après l'avoir entendu prêcher. Il révéla son intention au prince Bhadra qui avait toujours été son fidèle laudateur et les autres princes l'approuvèrent également. Ils étaient tellement enthousiastes et confiants que, finalement, ils prirent ensemble la décision de renoncer à la vie mondaine pour devenir śramaṇas.

Ils se mirent d'accord pour ne rien dire aux gens du palais pour le moment et se rendirent chez le coiffeur Upali pour se faire d'abord raser les cheveux. Le prince Bhadra aimait particulièrement Upali qui, en retour, lui vouait, lui aussi, un profond respect. En rasant Bhadra,

les larmes d'Upali ne cessaient de couler. Voyant cela, Aniruddha fut mécontent et il le réprimanda :

« Tu devrais être heureux d'apprendre notre renonciation ! Pourquoi pleures-tu ? »

Upali répondit timidement :

« Prince Aniruddha ! Veuillez pardonner mon insolence ; je n'aurais pas dû laisser couler mes larmes devant vous, mes princes, mais je ne l'ai pas fait sans raison car, depuis que je suis devenu l'esclave du prince Bhadra et son coiffeur, j'ai gagné son estime. Aujourd'hui, lui et vous, les princes, voulez suivre les instructions de Bouddha et abandonner la vie mondaine. Je pense que, dorénavant, vous allez partir pour voyager dans toutes les directions. C'est pourquoi je n'ai pas pu retenir mes larmes. Je vous prie de ne pas m'en vouloir. »

« Ne sois pas triste, nous t'aiderons pour tes besoins », dit Aniruddha avec bienveillance ; puis il se retourna et dit aux autres princes :

« Mes chers frères et cousins, Upali a servi Bhadha depuis qu'il est tout jeune. Aujourd'hui, nous allons quitter la vie mondaine et nous devons d'abord assurer son avenir. Voici un tapis, enlevez vos ornements et déposez-les dessus : nous n'avons plus besoin de tout cela maintenant, offrons-les donc à Upali ! »

Tout le monde l'approuva. Ils ôtèrent tous leur robe et leurs bijoux et enfilèrent des késas, ce qui les fit rire à ne pouvoir s'arrêter.

Puis, ils dirent adieu à Upali et se dirigèrent vers le Bois des Banyans pour chercher Bouddha, ressentant malgré tout, un léger sentiment de tristesse.

Après le départ des princes, Upali continua à pleurer tristement car le prince Aniruddha avait mal compris sa pensée : s'il pleurait, ce n'était pas en pensant à ses besoins vitaux.

Il pensait à ces nobles princes qui pouvaient renoncer à la vie mondaine pour devenir śramaṇas, pendant que lui, qui n'était qu'un esclave, ne devait naturellement pas y penser. En fait, il maugréait

contre les inégalités de ce monde et aussi sur son propre sort ; c'est pourquoi, il avait versé des larmes en rasant la tête du prince Bhadra.

Upali ramassa tristement les bijoux et les ornements laissés par les princes, quand soudain, il vit un majestueux disciple de Bouddha, debout devant sa porte. Doucement, Upali prit ses mains en lui disant :

« Vous êtes Sāriputra, le disciple aîné de Bouddha : je vous ai vu quand vous êtes venu au palais. Je voudrais vous demander une chose : un sūdra comme moi peut-il être disciple de Bouddha ? »

Sāriputra lui répondit :

« L'enseignement de Bouddha prône la liberté, l'égalité, la bienveillance et la parfaite compassion. Quels que soient son niveau de sagesse et sa condition, chacun peut être disciple de Bouddha : il suffit qu'il suive les instructions et respecte la pure discipline, pour pouvoir accéder à l'éveil. Comment t'appelles-tu ? Viens avec moi auprès de Bouddha, il sera ravi de te permettre de devenir moine et d'être son disciple. »

Upali lui dit son nom, puis il suivit docilement Sāriputra. Bouddha fut heureux de lui raser la tête, puis il le reconforta en lui disant :

« Tu possèdes de bonnes racines et, plus tard, tu pourras promouvoir mon juste dharma. Avant toi, les princes sont déjà venus. J'ai accepté qu'ils soient mes disciples, mais ils devront d'abord pratiquer sept jours, pour oublier leur rang de princes, avant que je les autorise à se faire raser la tête. Ainsi, ils sauront qu'ils doivent te traiter avec respect. »

Sept jours plus tard, Bouddha présenta Upali aux princes qui furent tout étonnés de le revoir et qui, sur le moment, ne savaient pas comment le nommer.

Bouddha leur dit gravement :

« Pourquoi hésitez-vous ? Pour apprendre la Voie, il faut d'abord vaincre sa vanité. Upali a été mon disciple avant vous. Vous devez donc le vénérer ! »

A ces mots, les princes saluèrent Upali d'un cœur exempt de préjugés, ce qui, en même temps, accrut grandement la foi qu'ils avaient déjà envers le Dharma. Mais Upali, lui, se sentit mal à l'aise et Bouddha lui dit : « Tu dois les traiter en grand frère ! » Trop ému, Upali se contenta de vénérer Bouddha.

Comme l'océan qui reçoit tous les cours d'eau sans distinction, le Dharma ne fait aucune différence entre les quatre castes, ni entre les riches et les pauvres, ni entre les nobles et les roturiers. La vie formée de quatre éléments et cinq skandhas, suivant des causes et conditions est originellement vide et le « moi » est en fait inexistant. Selon le dharma sacré de Bouddha, il n'est pas admissible de nourrir rivalités et orgueil, car tous les hommes forment une seule unité.

Après que les princes eurent renoncé à la vie mondaine, Bouddha pensa à l'avenir de Kapilavastu, et il en conçut de l'inquiétude. A l'époque, en effet, Kapilavastu était entouré de grandes puissances et, après la mort du roi, l'avenir du royaume serait chargé de menaces. Son demi-frère – le prince Nanda – était un personnage médiocre, esclave de ses désirs et Rahula était encore trop jeune et ne pourrait assumer la responsabilité de gouverner le pays. Avec bienveillance et compassion, Bouddha pensait à l'avenir du pays, à la prospérité du clan, à la stabilité de la société et au bonheur du peuple. Tout en sachant bien que le monde est impermanent et que sa situation est due aux karmas communs du peuple, il ne pouvait s'empêcher de chercher tout moyen de sauver le pays. Or, pour ne pas le mettre en danger, il ne fallait pas confier le pouvoir à l'incapable Nanda, ni au jeune Rahula : le seul moyen serait donc d'en faire des moines et, pour la succession au trône, de choisir, au sein du gouvernement, un homme capable, quel que fût son rang. Le point de vue de Bouddha envers la politique était libéral et démocratique. Pour lui, la nation appartenait au peuple entier et non à une famille seule.

Tout d'abord, il fit venir Rahula au Bois de Banyans et ordonna à Sāriputra de procéder à sa tonsure. A l'époque, dans la discipline du sangha, il n'y avait pas encore de règles applicables aux enfants. Bouddha instaura une méthode spéciale : il nomma d'abord Rahula : śrāmaṇera et lui enseigna les dix préceptes du śrāmaṇera, manifestant ainsi, une fois de plus, son impartiale compassion.

Après l'entrée dans les Ordres de Rahula, un jour, durant la quête d'aumône, Bouddha passa devant la maison de Nanda. Il lui demanda à quoi il consacrait son temps, ces jours-ci et Nanda lui répondit :

« Je suis marié depuis peu. Mon épouse Sundari est la plus belle femme des seize villes de Kapilavastu. Tous les jours, je dois l'aider à prendre soin de sa beauté et c'est pourquoi je n'ai pas trouvé le temps de vous rendre visite. La plus heureuse chose dans la vie est de posséder une belle épouse. Je l'ai maintenant, c'est pourquoi plus rien ne m'intéresse. D'ailleurs, à part me demander d'être à ses côtés jour et nuit, elle ne veut pas que je m'occupe d'autre chose. Je ne peux pas ne pas l'écouter car elle est vraiment ma bien-aimée.

« Bouddha ! Vous êtes venu aujourd'hui et je me demande ce que vous attendez de moi. Veuillez me le dire vite : Sundari m'attend et elle doit commencer à s'impatienter ! »

Les aveux de Nanda étaient autant de coups de marteau qui frappaient la poitrine de Bouddha. Il appréhendait depuis longtemps le triste sort de Kapilavastu. Sans dire un mot, il déposa à terre le bol qu'il tenait à la main et s'en retourna vers le Bois des Banyans.

Nanda prit le bol, le remplit de nourriture et courut derrière Bouddha, pénétrant à sa suite dans le Bois des Banyans. En le voyant, Bouddha lui dit :

« Nanda ! Je dois m'occuper de tous les êtres : je dois donc m'occuper de toi. Et si je dois m'occuper de toi, je dois penser à ton avenir. Maintenant, je te pose une question : veux-tu venir avec moi et devenir moine ? »

Croyant que Bouddha plaisantait, Nanda répondit à la légère en disant : « D'accord ! D'accord ! »

Bouddha appela Sāriputra et lui ordonna de lui raser la tête.

En voyant l'air solennel de Bouddha, Nanda fut très étonné. Il pensa à Sundari et se dit qu'il ne pouvait pas devenir moine, mais, Bouddha était tellement impressionnant à ses côtés, que Nanda n'osa pas refuser la tonsure pratiquée par Sāriputra.

Mais Nanda ne parvint pas à pratiquer sereinement et, le voyant désespéré, Bouddha se dit qu'il était inutile de lui parler des principes théoriques : seule la réalité pouvait le réveiller. Un jour, Bouddha l'emmena en promenade dans la montagne. Au fond de la forêt, ils virent une vieille guenon, aussi laide que crottée. Bouddha la montra à Nanda et lui demanda :

« Nanda ! Comment est ta femme Sundari, si on la compare à cette vieille guenon ? »

Fort mécontent, Nanda répondit : « Bouddha ! Ne plaisantez pas, s'il vous plaît ! Ma femme possède une beauté éclatante et un visage raffiné. Elle m'aime d'un amour tendre et profond. Elle est aussi belle qu'une déesse ! Comment osez-vous la comparer avec cette vieille guenon ? »

Bouddha continua à lui parler gentiment :

« Nanda ! Si ta femme est aussi belle qu'une déesse, rien d'étonnant que tu ne sois pas content. Mais, tu n'as jamais vu de déesse... Sais-tu qu'elles sont toutes incomparables ?

« Si tu veux les voir, je pourrai satisfaire ton désir : je peux t'emmener au ciel pour y jeter un coup d'œil. »

Nanda fut ravi de cette proposition. Bouddha mit en œuvre sa bienveillante puissance et l'emmena dans un autre monde, étincelant et splendide.

Dans ce monde, Nanda ne vit que des palais somptueux, n'entendit que d'agréables musiques et ne respira que des parfums de fleurs.

Il fut ravi à en perdre la tête et demanda expressément à Bouddha :

« Bouddha ! Qui est le seigneur de cet endroit ? »

« Demande à ces fées, elles doivent le savoir », répondit Bouddha.

Eperdument attiré par ces fées admirables et pures, Nanda se sentit aussi désesparé qu'émoustillé. Il rassembla tout son courage et leur posa la question.

De nombreuses fées vinrent vers lui et, d'une voix mélodieuse, elles lui répondirent :

« A Kapilavastu, dans le monde des hommes, vit un homme qui s'appelle Nanda et qui est le frère de Bouddha. Grâce aux mérites issus de sa pratique, il renaîtra ici après sa mort et il sera notre seigneur. Nous serons toutes ses dames bien-aimées et nous passerons nos jours et nos nuits avec lui, à nous amuser, à parler d'amour et à mener une vie merveilleuse.

« Notre monde est différent de celui des cinq souillures, habité par les hommes. Là-bas, la vie ne dure que quelques dizaines d'années, on ne peut jouir éternellement des plaisirs des désirs et des richesses. Ici, la vie dure des milliers d'années ; vêtements et nourritures sont fournis à volonté et nous vivons tous les jours dans la tendresse et l'affection. C'est dix mille fois mieux que la vie des hommes.

« Nous ne pouvons pas te parler de toutes les bonnes choses d'ici. Tu sembles encore un être ordinaire du monde des hommes. Tu n'as sans doute pas encore traversé les pratiques sévères et pénibles ! Tu possèdes encore un corps karmique... Comment as-tu pu arriver chez nous, dans les Cieux ? »

Nanda était comme dans un rêve, mais la question des fées le réveilla. Il se dit : « La voix des fées est si douce et si suave ! Leur apparence est si légère et si gracieuse ! Il suffit que je pratique avec diligence et plus tard, je pourrai vivre en leur compagnie. Puis, il se retira, à la fois heureux et confus.

En le revoyant, Bouddha lui demanda, toujours aussi bienveillant et gentil :

« Nanda ! Comment est ta femme, comparée à ces fées ? »

« Bouddha ! Ne vous moquez pas de mon ignorance ! Le moindre mouvement de ces fées est capable de séduire n'importe quel homme. Comparée à elles, ma femme, est comme la vieille guenon, comparée à ma femme. Dans le passé, je ne connaissais pas les mérites de la pratique, et maintenant, les paroles des fées résonnent encore à mes oreilles. Bouddha ! Dorénavant, je me résous à pratiquer avec diligence, afin de pouvoir renaître au ciel pour jouir des plaisirs des cinq désirs des cieux. »

En apprenant la résolution de Nanda, Bouddha sourit, sans rien dire.

Pour libérer les êtres de leurs afflictions, le bienveillant et compatissant Bouddha se servait de multitudes méthodes subtiles : « Les séduire d'abord, avec des attraits ; ensuite, les guider dans la sagesse bouddhique ». C'est ainsi qu'il avait enfin convaincu Nanda, de quitter momentanément l'océan des désirs.

Bouddha savait que les efforts momentanés de Nanda avaient pour unique but de satisfaire de plus grandes passions : Ce à quoi il rêvait, c'était la vie heureuse dans les cieux et la compagnie des fées. Evidemment, le sage Bouddha devait faire un pas de plus, pour pousser Nanda à abandonner cette pensée erronée.

Alors, Bouddha se servit de nouveau de son immense puissance et emmena Nanda à l'intérieur de ce « *Mont cerné d'une grille de fer* », qui abrite les enfers. Il voulait ainsi inciter Nanda à gagner radicalement et définitivement la Voie juste.

Dès qu'ils arrivèrent à la porte d'entrée, Nanda se sentit oppressé par une atmosphère morne et lugubre et se mit à trembler. Voyant son air hésitant, Bouddha lui dit :

« Nanda ! N'aie pas peur ! Ce lieu est évidemment très différent des cieux, mais nous ne sommes que de passage et les scènes affreuses

qui s'y déroulent ne nous concernent pas. Avance hardiment et, si tu as des questions, pose-les aux geôliers. Je t'attends ici. Va et reviens vite ! »

Nanda suivit les instructions de Bouddha, il avança en rassemblant tout son courage, passant devant les monceaux de couteaux, les forêts d'épées, les fourches de fer, les colonnes de bronze, le fleuve de sang et les chaudrons d'huile bouillante... Il assista à l'arrachement de la langue et de la peau... Il vit de ses yeux, toutes les atroces scènes infernales. Jamais plus il n'oserait dire que les rétributions dues aux causes et aux effets, étaient des affirmations gratuites.

Car, dans cet endroit infernal, les êtres reçoivent des punitions en fonction de la gravité de leur karma. Nanda vit que toutes les places étaient occupées. Seul un grand chaudron d'huile bouillante restait vacant. Alors, il interrogea le geôlier.

D'un air méprisant, ce dernier lui répondit :

« A Kapilavastu, dans le monde des hommes, vit un homme qui s'appelle Nanda et qui est le frère de Bouddha. Grâce aux mérites de sa pratique, il renaîtra dans les cieux après sa mort. Cependant, quand il aura épuisé le crédit de ses mérites, il retombera dans l'enfer pour y être plongé dans l'huile bouillante. »

Les paroles du geôlier le terrifièrent et Nanda s'enfuit à toutes jambes. Le bonheur du paradis et l'affection des fées avaient été mis en pièces par ces quelques mots du geôlier. La souffrance dans les enfers réveilla en lui la bodhicitta et Nanda, réalisant profondément la vacuité et l'impermanence de la vie, comprit qu'il n'avait pas une minute à perdre pour suivre la Voie afin de pouvoir se détacher de la vie et de la mort. Voyant Nanda se repentir en pleurant à chaudes larmes, Bouddha sut qu'il s'était vraiment éveillé. Il lui caressa la tête en disant :

« Nanda ! Ne sois pas si affligé : Il n'est pas encore trop tard pour corriger tes erreurs passées. Viens avec moi, nous allons rentrer ! »

Dès lors, Nanda s'exerça pleinement à la pratique de la perfection. Sa renonciation et celle des princes troublèrent la société entière et émurent l'opinion publique, qui s'étonna surtout de l'entrée en religion de Nanda et Rahula.

Le vieux Roi Śuddhodana ne savait plus que faire : il pensait même à se faire moine lui-même ! En quelques jours, il avait considérablement vieilli. Il n'en voulait pas à Bouddha, car il comprenait qu'il ne faisait que suivre la Loi. La Reine Mahāprajāpatī et la princesse Yasodhara, elles, regrettaient de ne pas être nées hommes, pour pouvoir également, entrer dans les Ordres.

Parmi les premiers princes monastiques, Bhadra fut celui qui possédait la plus forte personnalité. Il disait souvent à Aniruddha que la joie dharmique dépassait largement toutes les joies mondaines. Aussi, Bouddha lui demanda-t-il, un jour, quelle était cette joie qu'il disait éprouver et Bhadra répondit :

« Bouddha ! Jadis, je vivais dans un palais, qui était une forteresse inexpugnable. J'étais en permanence entouré de gardes armés et pourtant, je craignais toujours que l'on vînt m'attaquer et ma vie était remplie de frayeur. Maintenant, même quand je médite seul dans la forêt, je me sens affable et joyeux. Dans le luxe de la vie mondaine, on mange des plats savoureux et l'on s'habille de soie et de satin, mais on ne connaît pas la tranquillité. A présent, je dors librement, je m'assieds librement, je ne ressens aucun gêne, aucun souci, aucune affliction. C'est pourquoi, je parle souvent de la joie de cette vie que je mène actuellement. »

Bouddha fut très heureux et il lui dit :

« Tu es un homme de bonnes racines ! Avant, j'étais aussi comme toi. »

Le décès du roi Śuddhodana

Bouddha séjourna environ trois mois dans son pays natal, puis il repartit avec ses disciples au Bosquet de Jeta, pour continuer à prêcher. Quelques années plus tard, il revint au Rāja-gṛha, dans le monastère Bois de Bambous, pour y demeurer.

C'est ainsi que le Jetavana de Śrāvastī au nord, et le Bois de Bambous de Rāja-gṛha au sud, devinrent les deux principaux lieux où prêchait Bouddha. Parmi les œuvres canoniques de Bouddha, les ouvrages tels *Śrimālā-siṃha-nāda-sūtra*, *Amitabha-sūtra*, *le Sūtra du Diamant*, etc. ont été donnés au Jetavana ; *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, *le Sūtra du Lotus*, *le Sūtra de la longévitité infinie*, etc. au Bois de Bambous.

Les lectures dharmiques systématiques ont été données la plupart du temps pendant les périodes de *varṣaḥ*⁷. En été, la saison des pluies en Inde dure environ trois mois et, durant cette période, il n'était pas très facile de sortir pour demander l'aumône. C'est pourquoi, Bouddha rassemblait les disciples alternativement dans les deux monastères, pour leur enseigner les doctrines dharmiques et les vérités de l'univers et de la vie. Plus tard, les sūtras du Mahayana recueillis lors des conciles, regrouperont la plupart des enseignements de Bouddha, donnés pendant les périodes de *varṣaḥ*.

Après avoir quitté son pays natal, Bouddha prêcha partout en Inde.

7. Epoque de la saison des pluies, pendant laquelle les monastiques font retraite

Et le temps passa...

Quelques années plus tard, durant un séjour au Pic de l'Aigle, Bouddha était un jour, en pleine concentration, dans la parfaite tranquillité du nirvana, quand une pensée très affligeante fulgura dans son esprit. Immédiatement, il pensa à l'état de santé du roi Śuddhodana, car Bouddha était un être éveillé parfait, qui connaissait le passé, le présent et l'avenir... Effectivement, peu de temps plus tard, un messager vint lui dire que le roi était gravement malade et qu'il espérait le revoir une fois encore, avant sa mort. Sans hésiter, Bouddha rassembla ses compagnons : Nanda, Ananda, Rahula et les autres, et se rendit immédiatement à Kapilavastu.

Bouddha entra dans le palais, où il trouva le roi Śuddhodana étendu sur son lit. Malgré la gravité de son état de santé, il était encore conscient. En voyant Bouddha, il sourit tristement en lui tendant la main. Bouddha la saisit en silence et, à ses paupières, perla une larme.

Nanda sanglotait, de même que Ananda et Rahula ; quant aux dames du palais, elles pleuraient à chaudes larmes.

Âgé déjà de quatre-vingt-treize ans, le roi Śuddhodana leur dit avec peine :

« Ne soyez pas si tristes ! Bouddha dit que l'impermanence des phénomènes est un état naturel. Aujourd'hui, j'ai éprouvé le bonheur vrai, puisque mon prince héritier est devenu le plus honorable Bouddha du Ciel et de la Terre et qu'il a accompli le vœu primordial fait dans sa vie antérieure. Non seulement, je me sens honoré mais, de plus et grâce à lui, j'ai obtenu une grande paix et une grande joie. C'est le dernier moment de ma vie, et en le voyant une dernière fois, j'ai l'impression de voir la lumière après ma mort. »

Puis, il joignit les paumes de ses mains et mourut en souriant.

La Reine Mahāprajāpatī et la princesse Yasodhara gémissaient de douleur. Nanda et Rahula sanglotaient, eux aussi.

Bouddha regardait son père en silence. Certes, tous les êtres doivent subir la rétribution de leur propre karma, mais grâce à la puissance bienfaisante de Bouddha, le roi Śuddhodana put atteindre partiellement, l'état du nirvana.

Le corps du roi fut oint d'huile parfumée et enroulé dans un tissu précieux, avant la mise en bière. Puis, le cercueil, orné de pierres précieuses, fut déposé au milieu du palais, entouré par un rideau de perles et flanqué de gerbes de fleurs multicolores. Bouddha et Nanda se tenaient devant le cercueil et Ananda et Rahula, à l'arrière.

Pendant la nuit de veillée mortuaire, Nanda dit à Bouddha :

« Bouddha ! Demain, à l'enterrement, permettez-moi de porter le cercueil de notre père ! »

Ananda et Rahula firent la même requête et Bouddha répondit :

« Portez-le ! Et je le porterai avec vous ! »

Les funérailles du roi Śuddhodana furent évidemment, très solennelles et le palais distribua des trésors en aumônes pour les pauvres.

Tous les habitants portaient le deuil du roi. Le jour de l'enterrement, quand ils virent que Bouddha était l'un des porteurs qui marchaient vers le crématorium, tous pleurèrent d'émotion et s'agenouillèrent au bord du chemin, pour les vénérer.

Quand le roi Śuddhodana était encore en vie, les pays voisins de Kapilavastu constituaient déjà un danger latent et la montée en puissance de Kośala (le royaume voisin) constituait la plus grande menace pour Kapilavastu. Parce qu'il estimait que le prince Nanda et le jeune Rahula ne possédaient pas les capacités nécessaires pour prendre en charge le gouvernement du pays, Bouddha les avait encouragés à renoncer à la vie mondaine. Maintenant que le roi était décédé, le pays se retrouvait sans dirigeant et tous les citoyens espéraient voir un homme courageux et sage accéder au trône. Parmi les princes et les généraux du clan Sakya, le prince Mahānāma, frère

d'Aniruddha, était vaillant et noble et tout le monde était d'accord pour qu'il prenne le pouvoir. C'est ce qu'il fit et Bouddha en fut tout à fait satisfait. Puis, avec ses disciples, il quitta Kapilavastu et tous se retirèrent momentanément à l'extérieur de la cité, dans le monastère du Bois des Banyans.

Avec Mahānāma au pouvoir, Kapilavastu allait connaître un moment de paix. Néanmoins, Bouddha savait que le sort funeste qui menaçait Kapilavastu dans un avenir proche, était inévitable.

Chapitre 32

Les premières bhiksunis

Bouddha résidait momentanément dans le « Bois des Banyans ». Un jour, sa tante, la reine Mahāprajāpatī, accompagnée de plus de cinq-cents femmes du clan Sakya, vint lui rendre visite et lui offrit deux robes fraîchement tissées.

Bouddha les prit et lui dit :

« Je les offrirai au sangha en votre nom, et grâce aux mérites de ce dana, vous obtiendrez de grandes rétributions karmiques. »

« Non Bouddha ! » répondit Madame Mahāprajāpatī : « Ces deux robes ont été conçues spécialement pour vous et je voudrais que vous les portiez vous-même ! »

Comme elle était sa tante et sa mère adoptive, Bouddha ne voulait pas la contrarier. C'est pourquoi il répondit :

« L'offrande au sangha, dont je fais partie, rapporte de grands mérites. Je vais donc en garder une, de l'autre, j'en ferai le dana en votre nom. »

Bouddha ayant promis de garder une robe pour lui, Madame Mahāprajāpatī n'insista pas.

Mais elle avait une autre requête à formuler et lui dit :

« Bouddha ! Je voudrais que vous nous accordiez une faveur : nous permettre, à nous les femmes, de rejoindre le sangha selon la Loi, et de recevoir l'ordination complète. »

Sans hésiter, Bouddha refusa catégoriquement et s'exclama :

« Je ne peux satisfaire cette requête et vous demande de ne plus y penser ! Les bouddhas du passé ne permettaient pas aux femmes de

renoncer à la vie mondaine et les bouddhas du futur suivront cette règle. Les femmes qui restent à la maison et pratiquent avec diligence peuvent aussi accéder à l'Éveil. Restez à la maison et suivez mes instructions, car la bouddhété ne fait aucune différence entre les monastiques et les laïques. »

Madame Mahāprajāpatī ne se contenta pas de la réponse de Bouddha ; elle le supplia à trois reprises et, à trois reprises, Bouddha refusa tout net. Et chaque fois, elle pleurait et les cinq-cents femmes pleuraient aussi et leurs sanglots résonnaient à travers la campagne, et les larmes coulaient sans arrêt, comme la pluie en automne...

De peur qu'elles continuent à l'importuner, Bouddha emmena ses disciples au monastère de Vaiśālī. C'est à cette époque, dans les régions où prêchait Bouddha, que de nombreux monastères et salles d'études furent bâtis : Migāramātupāsāda, kūṭāgāra-śālā, Ghositarama etc.

Cependant, les femmes ne désarmaient pas. Quand elles apprirent que Bouddha était parti à Vaiśālī, Mahāprajāpatī et ses cinq-cents compagnes se consultèrent et elles décidèrent de se raser la tête, de porter le kesa et de suivre Bouddha jusqu'à Vaiśālī.

Quand elles arrivèrent au monastère, elles étaient si fatiguées qu'elles s'assirent devant le portail. Or, juste à ce moment, Ananda sortait... En voyant toutes ces femmes à la tête rasée, il fut extrêmement surpris !

Dès qu'elle aperçut Ananda, Mahāprajāpatī se leva et lui dit :

« Honorable Ananda ! Vous êtes arrivé au bon moment ! Vous, vous pouvez comprendre notre situation actuelle et notre détermination. Nous vous supplions d'aller voir Bouddha et de lui dire que nous sommes ici. Faites votre possible afin qu'il nous accepte en tant que moniales, car nous préférons mourir ici, que de rentrer chez nous ! »

Mahāprajāpatī parlait et pleurait en même temps. Ananda versa aussi des larmes de sympathie et leur dit :

« Soyez tranquilles et ne dites plus rien. En vous voyant, je me sens bien triste... Asseyez-vous un moment, je vais faire mon possible pour rapporter votre pensée à Bouddha. »

Chevaleresque, le jeune Ananda avait ressenti de la sympathie pour ces femmes, sans vraiment comprendre leurs motivations profondes, ni celles de Bouddha.

Voyant qu'il était prêt à les aider, elles le vénèrent en guise de remerciement.

Ananda se présenta devant Bouddha. Il ne savait trop comment aborder ce sujet des femmes, mais finalement, rassemblant tout son courage, il lui dit :

« Bouddha ! Je dois vous informer et demander vos instructions : Madame Mahāprajāpatī est devant la porte avec cinq-cents autres femmes. »

« Elles ne sont pas venues pour le Dharma ! Renvoyez-les en mon nom ! »

« Bouddha ! Elles se sont déjà rasées la tête, comme si elles voulaient devenir bhiksunis. Je sais que dans la communauté de Bouddha, il n'existe pas d'ordre des bhiksunis, mais elles disent que, même si vous les refusez, elles ne retourneront pas chez elles et je les trouve vraiment malheureuses. »

« Moi aussi, j'ai pitié d'elles, mais j'ai encore plus pitié de tous les êtres, et je veux que le juste Dharma se perpétue. Quoi qu'il en soit, il est préférable que tu les refuses. »

« Je peux renvoyer le monde entier, mais pas Madame Mahāprajāpatī ! Elle est votre tante et elle a reçu bienfaits et vertus, pour avoir élevé Bouddha ! Je n'ai pas le cœur de les renvoyer et je crains, si vous persistez à les refuser, qu'en résultent de funestes conséquences. »

Bouddha s'exclama : « Je n'ai pas oublié ses bienfaits ! Mais dans ma communauté monastique, il ne peut y avoir de femme ! »

Le refus de Bouddha étant catégorique, Ananda baissa la tête et réfléchit. Il n'osait pas insister mais il pensait à ces malheureuses femmes, à leur tristesse et à leurs pleurs. Il pensait aussi à la promesse qu'il leur avait faite, si bien qu'il ne put que demander de nouveau à Bouddha :

« Bouddha ! Vous dites que votre communauté monastique n'accepte pas les femmes. Serait-il possible que l'enseignement de Bouddha fasse une discrimination entre l'homme et la femme ? »

S'efforçant à la patience, Bouddha lui répondit :

« Ananda ! Mon enseignement ne fait pas de différence entre l'homme et la femme. Dès mon accès à l'Eveil, j'ai dit que tous les êtres pouvaient devenir bouddha, puisque le Dharma ne discrimine personne. Non seulement je dis que les hommes et les femmes sont égaux, mais je dis même que tous les êtres sont égaux. Comme tu le sais, mon enseignement est basé essentiellement sur les humains. De ce point de vue, qu'il soit homme ou femme, si l'être humain cultive les mérites, les vertus et la sagesse, pour en faire bénéficier lui-même et les autres et se libérer de ses afflictions, il pourra atteindre l'Eveil. Quand je prêchais au Bosquet de Jeta, Śrīmālā, la fille du roi Prasenajit et de la reine Malika, suivait mes instructions et elle pouvait interpréter de très profondes et parfaites doctrines. A l'âge de huit ans, Sumati-dārikā possédait des connaissances du Dharma qui n'avaient rien à envier à celles des hommes. Durant la première année de mes prêches, j'ai accepté la prise de refuge de la mère de Yasa, qui devint ma première disciple laïque...

« Ananda ! Tu sais bien qu'il n'est pas absolument nécessaire de renoncer à la vie mondaine pour apprendre mon Dharma. D'ailleurs, même cette apparence de moine que je présente, n'est qu'une manifestation subtile : ce n'est pas ma véritable apparence. Je sais aussi que, quelqu'un comme ma tante, qui deviendrait moniale, pourrait un jour devenir un grand être vertueux et acquérir la noble bouddhité.

Cependant, pour l'avenir du Dharma, laisser les femmes rejoindre le Sangha, reviendrait à laisser pousser les mauvaises herbes dans une rizière fertile : ce serait mettre la récolte en danger. C'est pourquoi, je ne peux autoriser les femmes à devenir moniales ! »

Ananda l'écoutait attentivement, puis il le vénéra en pleurant :

« Bouddha ! Aurez-vous vraiment le cœur de les voir en danger de mort et de ne pas leur tendre la main ? »

Bouddha se sentait embarrassé...Il savait que c'était un événement dû aux affinités et karmas communs et qu'il n'existait pas de Dharma pur et impérissable dans le monde. Il réfléchit un moment et dit à Ananda :

« C'était inévitable... Va les chercher ! »

Ayant entendu l'ordre de Bouddha, Ananda essuya ses larmes et s'empressa d'aller annoncer la bonne nouvelle.

Bouddha le regarda faire en silence. Contrairement à son habitude, il paraissait soucieux.

Les cinq-cents femmes furent folles de joie en apprenant que Bouddha les avait acceptées et, Mahāprajāpatī à leur tête, elles accoururent pour saluer le maître.

Quand elles furent rassemblées devant Bouddha, seuls quelques disciples comme Sāriputra, Maudgalyayana ou Mahākāshyapa, comprenaient le cœur de Bouddha et paraissaient soucieux. Tous les autres étaient très contents.

Les femmes s'agenouillèrent devant Bouddha. Elles le vénérèrent en disant :

« Grand et compatissant Bouddha ! Nous sommes comme des voyageurs qui reviennent au village, comme des aveugles qui retrouvent la vue ! Nous vous remercions sincèrement, car il n'y a rien qui puisse nous rendre plus heureuses que votre permission nous autorisant à devenir bhiksunis. »

« Si vous voulez rejoindre ma communauté monastique, vous devrez respecter huit conditions ! »

« Quelles que soient les conditions, nous nous y conformerons. Soyez sans crainte. »

Alors, Bouddha annonça solennellement les Huit *Garudhammas* :

1. Une bhiksuni doit être ordonnée par les bhiksus et les bhiksunis.

2. Lors des *uposathas* bimensuels, les bhiksunis doivent demander aux bhiksus de leur adresser un prêche.

3. Une bhiksuni ne doit pas passer la retraite de la saison des pluies, dans un district où ne réside aucun bhiksu.

4. Une bhiksuni ne peut pas faire de reproches à un bhiksu, mais un bhiksu peut lui faire des reproches.

5. Une bhiksuni ayant commis une faute grave doit faire pénitence (*manatta*) et être punie par les bhiksus et les bhiksunis réunis.

6. Une bhiksuni s'incline toujours devant un bhiksu, même si elle est bhiksuni depuis cent ans et que lui, vient juste d'être ordonné.

7. À la fin de la saison des pluies, les bhiksunis doivent confesser devant les bhiksus ce qu'elles n'auraient pas dû regarder ou écouter, ou ce dont elles n'auraient pas dû douter.

8. La bhiksuni ne doit jamais insister si le bhiksu ne veut pas écouter sa requête.

Après avoir annoncé les Huit *Garudhammas*, Bouddha leur recommanda de nouveau :

« Vous devez observer ces huit préceptes durant toute votre vie. Si vous les enfreignez, non seulement vous perdrez votre pure pratique, mais de plus, vous causerez des désordres au sein de mon juste Dharma. Ces huit préceptes ressemblent à des digues que l'on bâtit pour se protéger des inondations. Car je ne veux pas que mon juste

Dharma soit troublé. Si vous faites le serment de vous conformer à ces Huit *Garudhammas*, je vous autoriserai à recevoir l'ordination. »

Mahāprajāpatī répondit respectueusement :

« Comme de jeunes et jolies femmes prennent soin de leur coiffure, nous observerons les instructions de Bouddha. »

Disons-le : cette déclaration ne réjouit pas particulièrement Bouddha...

Peu de temps après, un jeune bhiksu demanda un jour, à Bouddha :

« Bouddha ! Madame Mahāprajāpatī et les cinq-cents dames sont devenues bhiksunis en se rasant la tête et en portant le késa. Nous pouvons donc, ici et maintenant, ne plus les considérer comme des femmes. Mais dans la société, quelle attitude devons-nous observer à leur égard ? »

Bouddha répondit :

« Le mieux est de les éviter et de ne pas les regarder. Si vous ne pouvez pas les éviter, faites comme si vous ne les voyiez pas et ne leur adressez pas la parole. Si vous devez absolument leur parler, faites-le avec un cœur pur et n'oubliez pas que vous êtes ordonnés. Pensez aux fleurs de lotus qui poussent dans la mare boueuse, tout en restant pures et intactes. Le monde est rempli de péchés, il faut apprendre à y vivre, en gardant un corps et un cœur sans souillure. Face aux dames âgées, considérez-les comme votre mère et face aux jeunes, traitez-les comme vos sœurs.

« La force la plus puissante en ce monde est celle du kleśa et du désir charnel, et elle est aussi la plus redoutable. Si l'homme veut vaincre le kleśa et la lubricité, il doit employer l'arc de l'honnêteté et de la patience, les flèches de la sagesse, porter le casque de la pensée juste et l'armure du désintéressement. Tel est l'unique moyen de répudier le monde des afflictions des cinq désirs. Si un pratiquant se laisse séduire par le sexe opposé, la luxure obstruera sa sagesse et lui interdira de connaître la vérité.

« Les femmes de ce monde, qu'elles marchent, se tiennent debout, s'asseyent ou s'étendent, espèrent toujours être remarquées. Si elles se maquillent, se parfument ou s'habillent, c'est dans l'unique but d'être admirées et même si on ne les félicite que pour leurs vêtements, elles se sentent honorées. Quand elles se font peindre ou quand elles passent devant quelqu'un, elles cherchent toujours à charmer. Et elles persistent dans leurs intentions face à des moines pourtant réputés immuables !

« Et les hommes de ce monde, quand ils aperçoivent une femme, ne peuvent s'empêcher de la dévisager, comme si leurs yeux n'étaient faits que pour regarder les femmes. Une phrase dite par une femme peut leur faire oublier leur honneur et les amener à sacrifier leur vie. Tout ce qu'ils font est dans le but de plaire aux femmes. Tu viens de me demander comment un pratiquant de la voie peut conserver son intégrité et quelle attitude il doit observer envers les femmes ? Je vais te le dire, et efforce-toi de bien le retenir :

« Il faut considérer les larmes et les sourires des femmes, leur démarche et leurs manœuvres de séduction, leurs cheveux et leurs visages fardés... comme des ennemis et des chaînes d'esclavage. Surveillance attentivement ton cœur, ne le laisse pas s'adonner à la légèreté ! »

Bouddha savait et redoutait les conséquences de la présence des bhiksunis dans le sangha. Néanmoins, leur venue était une fatalité à laquelle personne ne pouvait s'opposer...

Peu de temps plus tard, Yasodhara rejoignit elle aussi, la communauté des bhiksunis et son arrivée soulagea Bouddha, comme s'il avait enfin pu déposer un lourd et ancien fardeau. Car Bouddha n'était pas sans connaître les sentiments humains, bien au contraire...

L'instauration des préceptes

Parmi les disciples de Bouddha, on ne trouvait pas que des sages et des saints : exiger qu'ils le fussent tous, aurait été une pensée chimérique car ils n'étaient que des disciples et non Bouddha lui-même. Il était donc normal de trouver parmi eux des sages, certes, mais aussi des insensés.

Plus la propagation de l'enseignement de Bouddha s'étendait, plus nombreux étaient ceux qui demandaient refuge. Il était donc prévisible que le Sangha devînt de plus en plus hétérogène.

Quand Bouddha prêchait au monastère kūtāgāra-sālā, au bord de la rivière Markata de Śrāvastī, un notable du village de Kanlandaka était venu avec son fils Sudinna dans les environs du monastère. Il avait appris la présence de Bouddha et amené son fils pour l'écouter prêcher.

Après avoir écouté Bouddha, Sudinna fut si ému qu'il voulut suivre ses instructions, se libérer des entraves de l'amour et s'éloigner des afflictions et entêtements, pour rendre sa vie aussi libre que le Néant et aussi pure que la mer bleue. C'est pourquoi, quand Bouddha eut fini de prêcher, il lui annonça son intention.

Bouddha le regarda attentivement et lui dit :

« Ton intention est tout à fait louable. Cependant, tu dois avoir la permission de tes parents pour rejoindre ma communauté et, si tu es marié, tu devras de plus, obtenir l'accord de ton épouse. »

Aussi, Sudinna ne put que rentrer chez lui pour demander l'autorisation de ses parents. Comme il était fils unique, ceux-ci refusèrent

catégoriquement sa requête et comme, de surcroît, il était marié, ils lui enjoignirent de ne plus jamais penser à l'idée même de renonciation.

Cependant, Sudinna persistait dans son vœu et, jusque dans ses rêves, il y pensait... Si bien que, finalement, il eut recours à la grève de la faim pour faire pression sur ses parents, en leur disant que s'ils refusaient, il se laisserait mourir.

Au sixième jour de cette grève, ses parents demandèrent à des proches de l'exhorter à abandonner cette idée de renonciation, mais Sudinna resta imperturbable.

De peur qu'il meure s'il continuait à refuser la nourriture, ces intermédiaires se retournèrent vers les parents et leur suggérèrent d'accepter sa demande. En étant moine, il resterait toujours leur fils, alors que mourir inutilement serait une chose définitivement regrettable. Après avoir entendu leurs conseils, sa femme et ses parents finirent par accepter sa renonciation, et Sudinna fut tout heureux de devenir disciple de Bouddha. Tous les membres de la communauté monastique de Bouddha furent pénétrés d'admiration, devant la fervente volonté de Sudinna.

Cependant, quelques années après l'ordination de Sudinna, Śrāvastī connut une période de famine, qui posa un grave problème pour la collecte des aumônes destinées aux bhiksus.

Sudinna pensa tout de suite à son pays natal : le village de Kanlandaka, qui était une terre fertile. Il voulut y emmener les bhiksus afin que ses parents eussent l'occasion de leur faire offrande, ce qui, pour lui, serait le summum du bonheur.

Quand ils arrivèrent à Kanlandaka, ses parents furent extraordinairement heureux, ils prièrent Sudinna de faire son possible pour venir une fois, à la maison.

Quitter le sangha pour rentrer seul à la maison ? Sudinna hésitait...

Puis, il se souvint que, jadis, Bouddha était lui aussi retourné au palais royal, pour rendre visite à son père. Sa visite à ses parents

pouvait donc paraître normale. En même temps, il pensait que, si ses parents le voyaient, ils seraient tellement contents qu'ils offrirait encore plus de vivres à ses dharma-frères.

Aussi, décida-t-il de rentrer chez lui. En apprenant la nouvelle, ses parents se réjouirent ; ils dirent à la femme de Sudinna de se faire belle et lui enseignèrent toute une liste de douces paroles, afin de reconquérir le cœur de son mari.

A la maison, tout le monde chercha à lui plaire. Ayant quitté son foyer depuis longtemps, Sudinna ressentit avec surprise la chaleur de la famille et la gentillesse de ses proches. Finalement, il se laissa de nouveau, emprisonner par les liens de l'affection familiale.

Car il n'était pas Bouddha... Il ne pouvait pas se comparer à Bouddha ! Bouddha était un homme exceptionnel qui avait acquis la libération, s'était éloigné des notions de faveur et de disgrâce, et ne se laissait plus influencer par les circonstances extérieures. A l'époque, l'amour de son père et la douceur de Yasodhara ne l'avaient pas perturbé mais, pour Sudinna, la gentillesse de ses proches fit naître en lui, un sentiment de gloire. Ayant passé une longue période à refréner ses passions, il ne put résister à la séduction de sa tendre épouse.

Assise à ses côtés, elle lui parla d'une voix douce et mélodieuse :

« Mon doux époux ! Certes, ta renonciation n'est pas une mauvaise chose... Cependant, as-tu pensé que nous n'avons pas encore d'enfant, pour assurer le lignage de la famille ? Comment nos parents ne seraient-ils pas affligés si nous ne leur donnons des petits-enfants ? Depuis que tu nous as quittés, j'ai passé mes nuits toute seule, et quand je pensais à notre amour d'antan, je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Parfois, dans la nuit silencieuse, le clair de lune brillait à travers les fenêtres et je pensais à ta vie monacale et solitaire. Je ne pouvais être à tes côtés pour prendre soin de toi, et j'avais l'impression d'avoir manqué à mes devoirs d'épouse. Parmi les joies mondaines, aucune ne peut dépasser l'amour conjugal. Si tu pouvais, d'un côté, pratiquer

la Voie, et de l'autre, jouir des joies de la vie conjugale, ce serait merveilleux ! Nous avons besoin d'un enfant pour assurer notre lignage et hériter de nos biens. Essaie de comprendre la peine de ton épouse aimante ! »

Ne pouvant résister à la tentation des doux propos de son épouse, Sudinna eut le cœur ébranlé. Pour donner naissance à un enfant, il succomba à la passion ; il devint prisonnier de son épouse, et commit le premier péché majeur (*pārājika*).

Après coup, il regretta amèrement, mais la faute étant commise, il ne put que maugréer contre lui-même, se reprochant de n'avoir pas eu une volonté assez ferme, pour contrôler ses sens déchaînés. Quand il revint au sein de la communauté monastique, il avait perdu son enthousiasme original. Les autres moines, ayant appris qu'il s'était laissé séduire par la beauté féminine, accumulèrent les reproches contre lui et rapportèrent la nouvelle à Bouddha.

Bouddha le fit venir et lui demanda :

« Sudinna ! Tu dois me dire la vérité ! Après avoir été ordonné, as-tu de nouveau commis l'acte de chair avec ta femme ? »

Sudinna répondit honnêtement :

« Oui, Bouddha ! Leurs reproches et critiques sont fondés. »

Restant bienveillant, Bouddha le réprimanda cependant et lui dit :

« L'ignorance a égaré ta sagesse et ton comportement a été vraiment déviant. Notre but est de renoncer à la vie mondaine, pour apprendre la Voie et transcender la vie et la mort...et toi, tu continues à te laisser enchaîner par tes racines ! Ta pratique n'est plus une pratique pure, ce n'est plus la juste pratique d'un śramaṇa. Ton comportement, motivé par des sentiments mondains, ne peut plus amener à la foi, ceux qui ne sont pas encore croyants et il fait reculer ceux qui le sont déjà. Je vous ai toujours dit de vous éloigner des passions affectives... l'as-tu oublié ? Je vous ai enseigné qu'il fallait éliminer la pensée, la sensation et la chaleur de la passion. Ne m'as-tu pas toujours entendu

louer les hommes qui ont pu abandonner la pensée, la sensation, et la chaleur de la passion ? »

Après avoir réprimandé Sudinna, Bouddha rassembla les autres disciples et fixa les règles de la discipline. Puis il leur expliqua la signification de l'observation des préceptes :

« L'observation des préceptes apporte dix avantages et vous, śra-
maṇas, êtes impérativement priés de les respecter :

1. Assurer un fonctionnement harmonieux du sangha
2. Accroître la communauté monastique
3. Subjuguer les méchants
4. Apporter la paix et la joie à ceux qui se repentent
5. Apaiser les soucis actuels
6. Ne pas permettre l'éclosion des soucis futurs
7. Amener à la foi ceux qui ne sont pas encore croyants
8. Accroître la ferveur des disciples
9. Rendre le Dharma éternel
10. Préserver le cœur pur

Bhiksus ! Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir et ne pas consommer de boissons alcoolisées, sont des préceptes fondamentaux. Celui qui les enfreint est un pécheur pārajika : il ne pourra plus vivre avec les autres et devra se retirer du Sangha. Quant à celui qui ne se sent pas capable de se conformer aux préceptes, il peut, sans commettre de péché, revenir à l'état laïque ! »

Bouddha prononça ainsi la déclaration de l'établissement des préceptes et ce fut le commencement de la réglementation, dans le juste Dharma.

Les préceptes fondamentaux ayant été fixés, une minorité de disciples continuait cependant à commettre des actes contraires aux instructions générales de Bouddha. Aussi, après un certain temps et de nombreux événements et infractions, Bouddha ajouta d'autres et

nombreux préceptes destinés aux bhiksus : les quatre *pārājika*, les treize *saṃghāvaśeṣa*, les deux *aniyata*, les trente *niḥsargikā-pātayantikā*, les quatre-vingt-dix *pātayantikā*, les quatre *pratidesaniyā*, les sept *adhikaraśamathā*, les cent *śaikṣā*, etc.

Les préceptes destinés aux bhiksunis sont au nombre de trois-cent-cinquante, et ceux des bodhisattvas en comptent dix majeurs et quarante-huit mineurs.

Les disciples laïques peuvent recevoir les cinq préceptes ou les bodhisattva-préceptes qui en regroupent six majeurs et vingt-huit mineurs, pour devenir upāsaka et upāsikā.

Les préceptes préservent la pureté au sein de la communauté du sangha. Chacun vit suivant les règles et mène une vie réglementée, ce qui fait du sangha un symbole de démocratie.

Par la suite, Bouddha instaura une réunion bimensuelle (*upava-satha*), consacrée à la discipline, afin que les bhiksus puissent cultiver la bonté grâce aux purs préceptes.

Ententes et mésententes au sein du Sangha

Quand Bouddha commença à prêcher, les disciples bhiksus permanents étaient déjà plus de mille, rien qu'en comptant les trois frères Kāshyapa, Sāriputra, Maudgalyayana et leurs disciples respectifs. Par la suite, de nombreux pratiquants demandèrent à rejoindre le sangha. Avec un si grand nombre de bhiksus vivant ensemble, il était normal qu'il y eût parfois des querelles entre eux.

Exiger que ceux qui prenaient refuge auprès de Bouddha, devinssent instantanément des sages idéaux et purs, eût été déraisonnable : les dix doigts ont des longueurs différentes et, dans un champ fertile où poussent des céréales de qualité supérieure, on trouve encore quelques mauvaises herbes. Parmi les disciples de Bouddha, on trouvait aussi toutes sortes d'hommes, et même quelques criminels. Ceux qui se conformaient avec diligence aux instructions de Bouddha et obtenaient l'illumination étaient nombreux, mais il en était aussi qui semblaient dans le vice, en ne respectant pas les instructions du maître.

Un jour, Bouddha prêchait à Kauśāmbi, lorsqu'une violente dispute éclata entre les disciples. Personne ne voulant faire de concessions, Bouddha les rassembla et leur dit :

« Ne vous disputez pas : on ne peut arrêter les disputes par des disputes. Seule la patience (ksanti) peut ramener la paix et je voudrais que vous respectiez la vertueuse pratique de la patience.

Ecoutez-moi :

« Jadis, à Kośala, vivait un roi nommé Dīghīti. A Vārāṇasī, le pays voisin, le roi se nommait Brahmadaṭṭa. Un jour, Brahmadaṭṭa attaqua Kośala avec son armée, Dīghīti résista et finalement il captura Brahmadaṭṭa. Non seulement, il ne le tua pas mais au contraire, il le relâcha en lui disant : « Votre vie est entre mes mains et je vous fais grâce. Désormais, ne déclarez plus de guerre à personne ! » Sur le moment, Brahmadaṭṭa le remercia avec effusion mais, rentré chez lui, il réorganisa son armée dans le but de se venger.

Dīghīti réfléchit : « Je l'ai vaincu, mais il refuse de l'admettre. Il ne me serait pas difficile de remporter une nouvelle victoire, mais il ne voudra jamais se soumettre. Faire la guerre est un acte ignoble : je veux le battre, lui aussi veut me battre... Son but est d'envahir mon pays, mais c'est mon peuple et le sien qui souffrent. Est-ce que le jeu en vaut la chandelle ? S'il veut mon territoire, je le lui donne ! Je ne veux pas de guerre et je ne peux permettre que le peuple souffre ! » Alors, il dit à ses ministres de remettre le pays à Brahmadaṭṭa et, avec sa femme et ses enfants, ils se retirèrent dans une autre cité, où ils vécurent sous une fausse identité.

Après avoir cédé son royaume à Brahmadaṭṭa, Dīghīti vécut avec son épouse, dans le royaume de son ennemi. Il changea d'apparence et s'habilla comme un citoyen ordinaire. Il approfondit ses connaissances et acquit des compétences techniques. Il voyagea à travers les grandes villes, usant de la musique et de la danse, pour distraire aimablement les habitants. Il envoya son fils, le prince héritier, étudier à l'étranger.

Plus tard, Brahmadaṭṭa apprit la présence de Dīghīti dans sa ville. Immédiatement, il ordonna à ses gardes de le capturer, ce qui affligea grandement le peuple. Le fils et prince héritier de Dīghīti, s'appela Dīghāyu. Il vivait en pension loin de ses parents, était intelligent et éveillé, et connaissait à fond tous les arts. Quand il apprit l'arrestation

de son père, il se déguisa en bûcheron pour lui rendre visite. Comme si de rien n'était, Dīghīti dit à son fils : « Endure ! Endure ! Telle est la piété filiale ! Ne crée pas les causes et effets de la haine : il est bien plus important d'exercer des vœux de bienveillance et de compassion ! Celui qui nourrit de mauvais desseins, contracte des inimitiés et plante des germes de malheur pour des milliers de vies... Il n'est pas digne d'être appelé mon fils pieux. Tu dois comprendre que la bienveillance et la compassion des bouddhas embrassent Ciel et Terre et qu'ils traitent à égalité, amis et ennemis. Je recherche la Voie de la vérité et j'ai accepté le sacrifice de ma vie pour sauver le peuple et pourtant, je crains encore de ne pas accomplir toute la piété. Je ne pourrai pas te permettre de nourrir de la haine et d'exercer une pratique contraire à la mienne. Retiens bien mes paroles et sois mon fils pieux. »

Dīghāyu n'avait aucune envie de voir son père mourir innocent, mais, il ne pouvait pas le contrarier. Aussi, ne put-il que suivre ses ordres et se réfugier dans la forêt. Les notables de Vārāṇasī éprouvaient tous de la sympathie pour Dīghīti et souhaitaient sa libération. Devant la popularité de Dīghīti, Brahmadata eut peur, et pour éliminer tout risque, il se crut obligé de le faire décapiter.

Après la mort de Dīghīti, Dīghāyu vint la nuit, en cachette, pour emporter le corps qu'il recouvrit de bois d'encens, et il pria avec sincérité pour la paix de l'âme de son père.

Brahmadatta savait que Dīghīti avait un fils : le prince héritier Dīghāyu et il craignait que ce dernier vînt se venger. Il était si tourmenté qu'il ne pouvait plus dormir ! Alors, il ordonna la capture de Dīghāyu. Se sachant recherché, celui-ci changea de nom et vécut à Kāsi, où il devint un artiste renommé, très estimé par les nobles et les riches. Un jour, il rencontra Brahmadata et gagna sa confiance. Ce dernier l'invita à rejoindre sa cour. Il avait toute confiance en Dīghāyu et lui confiait même son épée.

Un jour, lors d'une partie de chasse, Brahmadata s'égara dans la montagne. Il avait perdu le contact avec sa suite et seul Dīghāyu était à ses côtés. Ils errèrent longuement sans pouvoir retrouver leur route et, finalement, Brahmadata tomba, endormi de fatigue, sur les genoux de Dīghāyu.

A ce moment, Dīghāyu pensa : « Ce méchant roi est un tyran impitoyable, il a assassiné mon innocent père et s'est emparé de son royaume. Grâce soient rendues au ciel qui met maintenant, sa vie entre mes mains : c'est l'occasion ou jamais de me venger. »

Alors il tira son épée pour tuer Brahmadata mais, à cet instant même, il pensa aux dernières recommandations de son père et il remit l'épée au fourreau...

Soudain, Brahmadata se réveilla en sursaut, et dit à Dīghāyu : « C'est horrible ! C'est horrible ! J'ai rêvé de Dīghāyu : il m'a coupé la tête pour venger son père. »

Quand Brahmadata eut fini de parler, Dīghāyu lui dit calmement : « Sire ! N'ayez pas peur, je suis Dīghāyu ! Je vous le dis franchement : quand vous vous êtes endormi, j'ai voulu me venger, mais les dernières recommandations de mon père m'ont fait remettre l'épée au fourreau. »

« Que t'a dit ton père ? » haleta Brahmadata.

Alors, Dīghāyu répéta encore une fois les recommandations de son père : « Endure ! Endure ! Telle est la piété filiale ! Ne crée pas les causes et effets de la haine, un cœur rempli de haine plante des germes de malheur pour des milliers de vies ! »

Comme s'il n'avait pas compris, Brahmadata demanda : « Endure ! Endure ! Oui, je comprends, mais, que signifie : Un cœur rempli de haine plante des germes de malheur pour des milliers de vies ? »

Dīghāyu répondit : « Si je vous tue, vos hommes me tueront, puis les miens vont tuer les vôtres, et ainsi, sans jamais cesser. Il vaut mieux que je vous pardonne et que vous me pardonniez, car l'endurance est le seul moyen d'éliminer les sources de malheur. »

Brahmadatta ressentit une immense gratitude, puis il éprouva des remords et murmura : « J'ai tué le sage, je mérite la mort ! » Puis il dit à Dīghāyu qu'il voulait lui offrir tout le royaume. Mais Dīghāyu répondit gravement : « Votre pays d'origine vous appartient, rendez-moi seulement le royaume de mon père. »

Ensemble, ils cherchèrent le chemin du retour. Sur la route, les sujets du Brahmadatta les accueillirent. Ce dernier fit semblant d'être inquiet et leur demanda : « Dites-moi, si vous voyez Dīghāyu, que ferez-vous ? »

Tous répondirent vaillamment, qui : « Je lui coupe le bras ! », qui : « Je lui tranche les jambes ! », qui : « Je le tue ! »

Alors, Brahmadatta montra Dīghāyu et leur dit : « Voici Dīghāyu ! »

Interloqués, ils se tinrent tous, épée nue et arbalète bandée... prêts à attaquer Dīghāyu.

« Ne bougez pas ! » dit Brahmadatta, en les retenant. Et il leur répéta les paroles de Dīghāyu qui les touchèrent profondément. Brahmadatta conclut en leur disant que, dorénavant, personne ne devait plus nourrir de mauvaises intentions à l'encontre de Dīghāyu.

En arrivant au palais, Brahmadatta invita Dīghāyu à prendre un bain parfumé et lui offrit des vêtements de souverain. Il lui prêta son palais et son lit et finit par lui donner la main de sa fille. Puis, il le fit escorter par des gardes armés, quand il rentra dans son royaume.

« Bhiksus ! Vous avez entendu cette histoire ; qu'en pensez-vous ? Le roi de Kōśala – Dīghīti – pratiquait le ksanti, il avait un cœur bienveillant et compatissant et il octroya ses bienfaits à son ennemi. Vous devez le prendre pour modèle ! Vous avez la foi, vous avez renoncé à la vie mondaine en quittant vos proches et votre village, pour rechercher les vérités de l'univers et de la vie. Aussi, vous devez pratiquer et louer le ksanti, la bienveillance et la compassion et octroyer vos bienfaits à tous les êtres. L'Ultime-vérité de l'univers est unique et ne doit pas constituer un sujet de querelle entre vous ! »

Bouddha avait raconté cette si compatissante histoire pour exhorter ses bhiksus à faire la paix. Cependant, certains d'entre eux, particulièrement agressifs, n'étaient toujours pas convaincus et l'un d'eux dit à Bouddha :

« Bouddha ! Si vous me demandez de ne pas répliquer quand on me ridiculise, m'insulte et me contredit, je vous réponds que je ne pourrai pas vous obéir. »

Bouddha le regarda, puis, il se leva de son siège et dit gravement :

« Ce roi dont on détruit pays et famille, fut capable de supporter l'offense. Vos querelles ne sont que criailleries, pourquoi ne pouvez-vous pas vous réconcilier ? Si l'on a recours aux disputes pour arrêter les disputes, on n'en finira jamais ! Si vous vous querellez dans le but de sauver les êtres ou de protéger les intérêts de la majorité, ce serait encore excusable... mais vos querelles viennent toutes de votre égoïsme ! Ne campez pas sur vos opinions personnelles : apprenez la patience et sachez-le : l'art de savoir patienter est le plus précieux !

« Bhiksus ! Si parmi vous, certains refusent de considérer les autres comme leurs maîtres et amis, ne veulent pas œuvrer avec les autres, campent sur leurs positions en se croyant les plus capables et les plus sages, comme l'éléphant amok qui veut occuper seul la plaine déserte... Alors, je vous le dis : Ceux-là n'ont pas leur place au sein de notre communauté ! »

Puis, Bouddha leur dit de se disperser. Ceux qui ne voulaient pas changer continuèrent à agir à leur manière, et Bouddha ne pouvait que les ignorer. Néanmoins, ceux qui étaient de bonnes racines et qui avaient changé de comportement, grâce aux instructions de Bouddha étaient aussi très nombreux.

Tout le monde était parti et Bouddha ne se sentait pas plus triste, car il était Bouddha et, quand il avait dit ce qu'il devait dire, il ne s'y attachait plus. Il savait que les querelles des hommes étaient difficiles à apaiser, sauf si les intéressés eux-mêmes, acceptaient de faire un

effort. Bouddha, lui, pensait que le plus urgent était de répandre en ce monde, la bienveillance, la compassion, la liberté, l'égalité, et la vérité de la coproduction conditionnelle !

Tout seul, Bouddha s'en fut tranquillement vers la forêt de Valisasala, dans laquelle pratiquaient Aniruddha, Bhadra et Kampilla.

Ces trois cousins entretenaient déjà de bonnes relations quand ils étaient princes et ils n'avaient pas changé après l'ordination. Ils avaient fait vœu d'accompagner Bouddha pour chercher la Voie et de se conformer à sa discipline. Le premier qui rentrait de la quête des aumônes devait d'abord installer le couchage, puis puiser l'eau, préparer le matériel pour le lavage des pieds, manger à sa faim, et déposer le reste dans un endroit frais, pour ceux qui arriveraient plus tard. Quand il avait fini de manger, il allait se laver les mains et les pieds, dérouler le tapis ... et méditer. Après s'être lavé les pieds, s'il ne restait pas assez d'eau, il devait en puiser et préparer la serviette pour le suivant.

A l'heure de repas, si l'un d'eux n'avait pas eu assez avec ce qu'il avait reçu, il pouvait manger ce que les autres avaient laissé, ensuite ranger ce qui restait, se laver les mains et les pieds, dérouler le tapis ... et méditer.

Ils menaient ainsi une vie calme et disciplinée. Au crépuscule, le premier arrivé sortait de sa méditation et allait puiser l'eau. S'il avait besoin d'aide, il faisait signe aux autres, mais sans parler. Tous les cinq jours, ils se réunissaient pour discuter et rapporter ce que chacun avait retiré de l'étude. Cette vie paisible et ordonnée les rendait très heureux.

En arrivant là, Bouddha était très content. Mais le gardien de la forêt ne le reconnut pas car, habituellement, Bouddha était toujours accompagné par de nombreux disciples. Il était seul ce jour-là, personne n'aurait pensé que c'était Bouddha. C'est pourquoi, le gardien s'avança pour l'arrêter et lui dit : « Il y a trois sages qui pratiquent ici, vous ne pouvez pas entrer ! »

Bouddha répondit en souriant : « Quand ils me verront, ils seront très contents ! »

Le gardien s'en fut répéter ces mots aux trois cousins qui, en voyant Bouddha, furent au comble du bonheur. Aniruddha prit le bol d'aumônes de Bouddha, Bhadra prépara le tapis et Kampilla puisa de l'eau pour que Bouddha puisse se laver les pieds...

Tout joyeux, Bouddha leur dit :

« Vous pratiquez la Voie dans l'harmonie et vous menez une vie paisible et heureuse, faite d'un même esprit, d'une même vertu, avec un même maître et une même voie. Vous êtes aussi unis que l'eau mélangée au lait... Quelle perfection ! »

A Valisasala, Bouddha leur parla des cinq racines (pañca-indriya), des cinq forces (pañca-bala), des sept facteurs de l'éveil (sapta-bodhyanga), du noble sentier octuple (Ārya 'ṣṭāṅga mārgaḥ), qui faisaient croître leur foi en cette vie parfaite. Pour eux, toutes les joies et tous les bonheurs célestes, ne pouvaient égaler leur pureté et leurs certitudes !

Quant à ceux qui continuaient à se quereller, Bouddha les ignorait totalement. Dès que la rumeur s'en répandit, comment pouvaient-ils encore garder quelque amour propre ?

Aussi, certains firent un retour sur eux-mêmes, cependant que d'autres, grâce aux pressions de tout le monde, se repentirent, ayant enfin compris que les cours d'eau qui se jettent dans la mer ne peuvent plus se séparer.

Dans le monde, les afflictions dues aux querelles et la tranquillité issue de la joie et de la paix, sont créées par les hommes eux-mêmes. Les pratiquants du Sangha, sous les instructions vertueuses de Bouddha, se distinguaient aussi des sages et des hommes du commun, suivant leurs dispositions naturelles.

Chapitre 35

Le grand dana de Viśākha

Alors qu'il prêchait au Jetavana, Bouddha passa un jour dans une rue, pour demander l'aumône et un couple lui offrit un bol de riz.

Bouddha leur dit :

« Avec une plante, on peut en récolter dix ; avec dix, on en récolte cent ; avec cent, on en récolte dix-mille... Par le dana de ce bol de riz, vous obtiendrez des mérites illimités. »

Puis, Bouddha fit mine de s'en aller, mais, étonné, le couple le retint pour lui demander :

« Bouddha ! Nous ne sommes que des ignorants et nous ne comprenons vraiment pas ! Comment le dana de ce petit bol de riz pourrait nous apporter d'illimités mérites ? »

Bouddha leur expliqua :

« Avez-vous déjà observé un Banyan ? Cet arbre, quand il est florissant peut couvrir une aire très étendue, et les fruits qu'il donne chaque année sont innombrables. Et pourtant, le banyan vient aussi d'une seule semence. »

Cette image toute simple permit au couple de comprendre le sens et les intérêts du dana et ils comprirent aussi que les paroles de Bouddha étaient véridiques. Dès lors, les habitants de Śrāvastī exercèrent le dana envers Bouddha et les bhiksus, avec encore plus de joie et d'enthousiasme.

Un jour, une mère de famille rendit visite à Bouddha au Jetavana. Après l'avoir vénéré, elle lui dit :

« Bouddha ! Je m'appelle Viśākha, et j'habite à Śrāvastī. Si Bouddha daigne me bénir par sa bienveillance et sa compassion, je voudrais l'inviter, de même que les bhiksus, à venir chez moi demain pour accepter mon offrande, afin de me permettre de cultiver un lopin du champ de félicités. »

Bouddha mesura la sincérité de Viśākha ; c'est pourquoi il accepta l'invitation.

Cette nuit-là, il plut sans discontinuer jusqu'au matin. Bouddha et ses disciples se rendirent chez Viśākha et, à la fin du repas, elle vint remercier Bouddha de sa présence. Puis, elle lui présenta une requête :

« Bouddha ! J'ai huit demandes à vous présenter. Je vous prie de me les accorder ! »

Bouddha répondit gravement :

« Viśākha ! Avant de connaître tes intentions, je ne peux t'accorder aucune demande. »

« Mes intentions ne sont pas mauvaises, j'espère que Bouddha pourra les agréer ! »

« Si elles ne sont pas mauvaises, dis-les-moi : je t'écoute. »

« Mais, vous devez me les accorder ! »

« Pas nécessairement ! »

Ne pouvant faire autrement, Viśākha ne put que présenter ses idées :

« J'ai nourri huit vœux qui sont :

1. Que Bouddha me permette d'offrir aux bhiksus des vêtements imperméables qu'ils porteront par temps de pluie.
2. Que Bouddha me permette de faire l'aumône aux nouveaux bhiksus du sangha.
3. Que Bouddha me permette d'offrir nourriture et argent, aux bhiksus en voyage.
4. Que Bouddha me permette d'offrir des médicaments aux bhiksus malades.

5. Que Bouddha me permette d'offrir aux bhiksus souffrants, les aliments appropriés.
6. Que Bouddha me permette de faire l'aumône aux bhiksus qui s'occupent des malades.
7. Que Bouddha me permette de porter quotidiennement de la bouillie claire de riz dans les monastères, pour l'offrir aux bhiksus.
8. Que Bouddha me permette d'offrir des costumes de bain aux bhiksunis.

Bouddha ! Ces huit offrandes sont mes souhaits les plus sincères. Je ne sais si je suis digne d'exercer ces huit danas, mais je vous prie, Ô Bouddha, d'accepter ma requête ! »

Après avoir entendu la requête de Viśākha, Bouddha lui demanda :
« Viśākha ! Il n'existe pas de réglementation pour déterminer la capacité du donateur. Pour quelles raisons veux-tu exercer ces huit danas ? »

Viśākha répondit :

« Bouddha ! Je vais vous dire la vérité : Aujourd'hui, après avoir préparé le repas, j'ai dit à ma servante d'aller chercher Bouddha et les bhiksus. Mais, elle est revenue en me disant qu'elle n'avait vu personne. Cela m'a semblé bizarre, car Bouddha devait méditer dans la pièce et où étaient donc les bhiksus ? Finalement, j'ai appris que les bhiksus ne possèdent pas d'imperméables... aussi, chaque fois qu'il pleut, ils restent torse nu dans le monastère. La servante était honteuse pour eux et c'est pourquoi elle m'a dit qu'elle ne les avait pas vus. Ce n'est pas très sain de devoir affronter la pluie sans imperméable et c'est pourquoi, je voudrais offrir aux bhiksus des vêtements spécialement prévus pour les temps de pluie. C'est aussi la raison de mon premier vœu.

« Quant à mon deuxième vœu : les nouveaux bhiksus du sangha ne savent pas comment et où demander l'aumône : pour un repas, ils

doivent faire beaucoup de chemin inutile. C'est pourquoi, je veux leur offrir leur nourriture.

« Quant au troisième : pour demander l'aumône, les bhiksus en voyage arrivent souvent en retard à destination. De plus, être sans argent, c'est si incommode quand on doit faire la route !

« Quant au quatrième : sans médicaments, les bhiksus malades ne se rétablissent pas facilement. C'est pourquoi, je veux leur offrir des médicaments.

« Quant au cinquième : si les bhiksus malades ne reçoivent pas une nourriture appropriée, ils risquent de voir leur santé se dégrader à l'avenir. On ne peut négliger cette perspective.

« Quant au sixième : les bhiksus infirmiers doivent à la fois s'occuper des malades et demander l'aumône. C'est trop d'occupation et, pour leur permettre de se concentrer sur leur travail, je voudrais leur offrir leur nourriture.

« Quant au septième : Bouddha dit souvent que la bouillie de riz possède dix avantages. Comme les bhiksus ne quêtent pas le soir, je voudrais leur offrir un peu de bouillie, afin de fortifier leur corps et leur cœur.

« Quant au huitième : quand nous nous baignons au bord de la rivière, les bhiksunis souvent y sont en même temps que nous. Parfois, il y a aussi des prostituées et ces dernières se moquent des moniales en disant : « Bhiksunis ! Vous êtes jeunes et belles, quel intérêt trouvez-vous à mener la vie pure ? Pourquoi ne pas profiter des plaisirs de la vie mondaine durant la jeunesse, et attendre la vieillesse pour être moniales ? Pourquoi êtes-vous si stupides ? » Bouddha ! En plein jour, être nue pour prendre le bain sous les railleries des prostituées, n'est pas très plaisant. Il est mieux qu'elles portent, comme nous, un costume de bain pour se baigner.

« Ce sont les raisons pour lesquelles je voudrais exercer les huit dans. J'espère que Bouddha voudra bien me les accorder ! »

Bouddha ne répondit pas directement à la question, il demanda :
 « Viśākha ! Je comprends ta résolution, mais, quel intérêt cela peut-il t'apporter ? »

Viśākha répondit :

« Bouddha ! Si un jour, quand un bhikṣu meurt, j'entends Bouddha dire que ce bhikṣu est entré au nirvana et qu'il est un arhat illuminé, alors, je me demanderai : « A-t-il vécu à Śrāvastī ? ». En réalité, il suffira que l'on me dise qu'il était un bhikṣu de Jetavana et je saurai que cet arhat illuminé a porté mon imperméable quand il pleuvait, qu'il a reçu mes dons quand il voyageait, et que je lui ai offert de la nourriture et des médicaments quand il était malade. Il est un sage, j'ai une affinité avec lui, ses mérites me permettront d'obtenir paix et bonheur immenses.

Bouddha ! C'est aussi pour moi-même que je voudrais exercer ces huit danas. »

Après avoir entendu ces mots, Bouddha la félicita chaudement :

« Tes vœux sont très louables, je suis heureux de t'accorder ces huit actions, qui seront aussi une joie pour toi. Le vrai dana s'exerce dans la joie jaillissant du fond du cœur. Il faut respecter celui qui reçoit, il ne faut jamais regretter son geste et il ne faut jamais attendre de remerciement ou de retour. Un tel dana peut apporter le bonheur tant à celui qui donne, qu'à celui qui reçoit. Viśākha ! Tu as compris que si tu restes attachée à tes biens, eux, t'abandonneront un jour et qu'il vaut mieux les transformer dès maintenant, en biens méritants ! »

Après avoir entendu les instructions et les éloges de Bouddha, Viśākha se sentit heureuse, elle se sentit baignée de la lumière de Bouddha, son corps et son cœur connurent la paix et l'insouciance totales.

Il n'est pas très difficile d'imaginer dans quel dénuement vivaient les bhikṣus et bhikṣunis au sein du sangha. Cependant, bien que leurs conditions matérielles fussent très pauvres, ils étaient très heureux, car ils avaient connu l'amour de Bouddha !

Chapitre 36

Kalodayin

Parmi les disciples de Bouddha, on trouvait toute sorte de gens, il y avait ceux qui se comportaient bien... et les autres...

Quand Bouddha était encore le prince Siddhārtha, avec lui à la cour, vivait un ministre nommé Udayin. Après sa renonciation, il s'était fait appeler Kalodayin. C'est lui qui avait prononcé tant de belles paroles pour persuader Bouddha de renoncer à sa résolution, et c'est encore lui qui avait été chargé d'aller persuader Bouddha de revenir au pays natal. En fait, il n'avait pas vraiment l'intention de devenir moine, mais subjugué par la puissance bienfaisante de Bouddha, il s'était laissé raser la tête et avait enfilé le késa.

Kalodayin avait un point faible : il aimait les femmes et, pour cette raison, il était souvent critiqué par ses condisciples et réprimandé par Bouddha. Parfois, il lui arrivait aussi de se repentir, mais sa nature libidineuse lui faisait souvent perdre le contrôle de ses sentiments. Chaque fois que les tentations dues aux circonstances extérieures lui faisaient perdre la raison, il se plongeait dans l'eau froide pour calmer ses sens enfiévrés, ce qui était du plus haut comique.

Tout libertin qu'il fût, il n'en restait pas moins un homme capable et, comme il avait servi Bouddha quand il était prince, tout le monde le connaissait. Bouddha connaissait ses écarts de conduite, mais il était convaincu qu'il avait un bon fonds ; aussi, chaque fois que Kalodayin fautait, Bouddha se contentait de le réprimander, sans lui imposer d'autre punition.

Les autres disciples ne comprenaient pas que Bouddha pût se montrer aussi tolérant envers Kalodayin, le licencieux. En fait, Bouddha n'était plus aussi sévère qu'il l'avait été au début de la création du sangha. A ceux qui voulaient sincèrement se repentir, Bouddha accordait toujours le pardon.

Devadatta, lui, ne décolérait pas ! Mais, à l'époque, il n'était pas prêt : son clan n'était pas encore établi ; il lui fallait donc rassembler ses sympathisants avant de pouvoir manifester son mécontentement.

Bouddha connaissait les points faibles des hommes. Il savait que les repentis pouvaient se reprendre, et Kalodayin en était un bon exemple.

Kalodayin vivait avec Bouddha au monastère Jetavana. Sur les toits se rassemblaient de nombreux corbeaux qui croassaient bruyamment et comme Kalodayin ne savait pas se concentrer pour méditer, il se mit à fabriquer des arcs et des flèches pour tuer ces oiseaux, ce qui, évidemment, lui valut une sévère réprimande de Bouddha. Un autre jour, il alla au palais pour voir le Roi Śuddhodana. Comme il était un vieil ami du roi, il ne devait pas se faire annoncer. Ce jour-là, quand il arriva à l'improviste, la reine Malika venait de se lever. En voyant Kalodayin, elle s'empressa d'enfiler une robe de chambre mais, dans sa hâte, le vêtement glissa à terre... En rentrant, Kalodayin dit à tout le monde : « Aujourd'hui, j'ai vu la si belle Madame Malika, toute nue ! » Et bien sûr, Bouddha lui adressa, de nouveau, une ferme réprimande...

Chaque fois qu'il apprenait la présence d'une jolie femme quelque part, Kalodayin ne pouvait s'empêcher d'y aller voir. Quand il sortait, il donnait ses affaires à porter aux jeunes bhiksus et il aimait se divertir aux dépens des autres. Ses habitudes bureaucratiques restaient très ancrées et Bouddha devait souvent le réprimander. En fait, il était celui que Bouddha sermonnait le plus !

Un jour, Kalodayin rencontra une jeune et belle brahmane. Fidèle à ses habitudes, il ne put s'empêcher de courtiser la jeune fille qui,

d'ailleurs, était consentante. Ils marchèrent côte à côte, et, dans un endroit désert, Kalodayin l'embrassa. Mais, à ce moment précis, il se sentit tellement fautif qu'il la repoussa et s'enfuit au monastère. La jeune fille se sentit insultée et, pour se venger, elle se blessa et déchira ses vêtements. Puis elle rentra chez elle en pleurant et dit à son père que Kalodayin l'avait agressée.

De colère, le père rassembla des hommes de main. Ils montèrent une embuscade et quand Kalodayin passa par là, ils le bastonnèrent et le jetèrent dans la rivière qui serpentait autour du palais royal.

Les gardiens du palais le retrouvèrent, le repêchèrent et l'emmenèrent devant le Roi Śuddhodana.

Kalodayin se sentait très honteux, il jura de ne plus jamais commettre un tel acte. Le roi ordonna qu'on le soigne avant de le faire reconduire au monastère.

Après cet incident Bouddha le garda à ses côtés et lui interdit de s'éloigner. Peu de temps plus tard, quand Bouddha partit prêcher au monastère du royaume d'Anga, il y emmena Kalodayin pour qu'il l'écoute prêcher et qu'il médite en sa compagnie.

Un jour, Kalodayin découvrit soudain la subtilité de la méditation : le brouillard des afflictions et des désirs accumulés dans son cœur, fut comme dissipé par les rayons d'un soleil éclatant. Après la séance de méditation, il dit à Bouddha :

« Bouddha ! J'ai l'impression de sortir d'un rêve ! C'est seulement aujourd'hui, en méditant à vos côtés, que j'ai réalisé l'étendue des bienfaits que vous nous avez réservés. Si nous avons une vie stable et si nous pouvons nous libérer de nos innombrables afflictions, ce sera grâce à vos instructions, si attentionnées ! J'ai accumulé beaucoup de mauvaises habitudes ! Heureusement, Bouddha a toujours été là pour me guider et jamais je ne pourrai revaloir ses bienfaits !

« Jadis, Bouddha disait qu'il était préférable que les bhiksus ne mangent plus après l'heure de midi. A cette époque, je n'arrivais pas à

le supporter, surtout que, le soir, les offrandes des adeptes étaient spécialement savoureuses. A présent, je comprends que Bouddha avait bien réfléchi avant d'instaurer ce précepte, car c'est effectivement en demandant l'aumône un soir d'orage, que les bhiksus et moi avons rencontré une femme enceinte qui nous a pris pour des démons et qui, de frayeur, en a perdu l'enfant qu'elle portait.

« En y pensant, j'éprouve une profonde reconnaissance envers Bouddha. Cela est vrai : les bhiksus doivent avoir une pensée juste, une concentration juste et une sagesse juste afin de pouvoir comprendre et apprécier le Dharma. J'ai la chance de recevoir les instructions de Bouddha, je suis si heureux que je ne sais comment exprimer ma joie et ma reconnaissance ! »

A ces mots, Bouddha lui répondit en souriant :

« Kalodayin ! Tu as compris le vrai sens de la pratique de la Voie. On peut dire que, dans le monde, aucune joie ne dépasse la renonciation, la propagation de la vérité et la réalisation de la joie dharmique. Seul celui qui comprend cette joie dharmique peut réaliser ce qu'est la joie du nirvana. »

Kalodayin se sentit tout heureux : c'était la première fois qu'il recevait des louanges, de la part de Bouddha.

Parmi les bhiksus, Kalodayin gardait encore de mauvaises habitudes profondément ancrées ; parmi les bhiksunis, celle qui se complaisait dans les actes répréhensibles, c'était Sthulananda. Sthulananda semblait être le reflet de Kalodayin, mais elle ne possédait ni la capacité, ni le bon cœur de ce dernier.

Bien qu'ayant le crâne rasé et portant le késa, elle était différente des autres bhiksunis, car elle continuait à se comporter en véritable mégère. Comme pour Kalodayin, Bouddha l'admonestait souvent, sans toutefois l'avoir jamais exclue de la communauté des moniales. Sthulananda détestait tout particulièrement Mahākāshyapa, à cause de son apparence austère. Chaque fois qu'elle le voyait, son cœur se

serrait... mais elle nourrissait un grand respect envers le majestueux et bienveillant Bouddha.

Un jour, elle croisa Mahākāshyapa qui revenait de demander l'aumône et elle cracha sur lui en l'injuriant : « Celui-ci est un hérétique qui ne connaît ni l'équanimité ni la coproduction conditionnelle ! C'est un bien mauvais présage, que de le rencontrer tôt le matin ! »

C'était une infraction aux huit *Garudhammas* et si Mahākāshyapa la rapportait à Bouddha, Sthulananda serait exclue du sangha. Mais il ne dit rien et fit comme s'il n'avait rien entendu. Par contre Kalodayin, ayant appris l'évènement, s'en fut chez Sthulananda et l'interpella :

« Méchante femme ! Tu oses cracher sur l'honorable Mahākāshyapa ! Essaie donc de me traiter de la sorte ! »

Sthulananda connaissait la forte personnalité de Kalodayin ; elle n'avait pas encore répondu que ce dernier l'avait déjà frappée et semoncée.

Quand Bouddha apprit l'histoire, il secoua la tête sans vraiment se formaliser, car il savait depuis longtemps que ceux qui n'ont acquis que partiellement l'illumination, n'ont éliminé que les afflictions en vision, mais non en pensée.

Kalodayin était un homme très jovial qui s'entendait avec tout le monde. C'était sa qualité particulière et personne ne l'égalait quand il s'agissait de convertir les femmes au bouddhisme. En présence d'une femme, Sāriputra, Maudgalyayana, Mahākāshyapa et les autres, restaient cois et sans ressources, alors que Kalodayin était toujours à l'aise. Tout ce que les aînés ne réussissaient pas, lui, l'accomplissait sans difficultés. Avec ceux que les autres rejetaient, il continuait à entretenir de bonnes relations. Il ne nourrissait de haine, ni d'orgueil envers personne et respectait profondément les aînés. Au sein du Sangha, c'était un homme que tout le monde aimait bien, mais il était aussi celui que l'on brocardait le plus.

Kalodayin resta longtemps auprès de Bouddha et, durant cette période, il progressa beaucoup dans le domaine de la pratique. Bouddha s'intéressait beaucoup à lui, le protégeait, et jamais ne le repoussait. Quand Bouddha revenait au Jetavana, il l'accompagnait. Finalement, Bouddha estima qu'il pouvait lui faire confiance et le laisser agir seul.

Un jour, Kalodayin marchait seul dans la rue pour demander l'aumône. Il passa devant une pâtisserie, tenue par une femme d'âge moyen. Il lui dit en souriant : « Ça sent bon ! » et la dame lui offrit huit galettes. Alors il lui dit :

« Vos galettes sont délicieuses ! C'est dommage d'en offrir autant à moi seul. Voulez-vous les porter à Jetavana pour que tout le monde les partage ? »

La femme était très sympathique, elle inclina la tête en signe d'acquiescement, puis le suivit en direction de Jetavana. Et, en suivant cette affinité, elle prit refuge auprès de Bouddha. Peu de temps plus tard, elle convainquit son mari de devenir aussi disciple de Bouddha et le couple devint de fervents adeptes bouddhistes. Le couple n'avait qu'une fille qui vivait chez eux avec son mari. Kalodayin avait gardé de bonnes relations avec toute la famille et il allait souvent chez eux. Malheureusement, le couple parental mourut peu de temps après.

La fille et son mari nourrissaient un grand respect envers Kalodayin et ils aimaient l'entendre prêcher. Un après-midi, Kalodayin se rendit chez eux. Le mari était en voyage et, involontairement, le bhiksu se trouva devant un flagrant délit d'adultère. En effet, la jeune femme entretenait une relation extraconjugale avec un homme louche. Kalodayin se sentit embarrassé : jamais il n'aurait pu imaginer une telle situation !

L'homme s'enfuit en voyant Kalodayin. Par contre, la femme n'exprima aucun regret. Kalodayin lui conseilla de penser à l'honneur de sa famille et de quitter son amant le plus tôt possible, car les conséquences pouvaient être graves.

La jeune femme ignore l'avertissement sincère de Kalodayin ; elle craignait uniquement que ce dernier répêât son secret à son mari. Aussi, après le départ de Kalodayin, elle se mit à réfléchir et une mauvaise intention naquit dans son esprit. Kalodayin, lui, n'aurait jamais pensé que l'amour pût faire perdre la raison à la jeune femme, et que son avertissement amical pût lui rapporter de funestes conséquences.

Quand la femme adultère revit son amant, elle lui présenta son plan, lui expliquant que, pour elle, la présence de Kalodayin était une menace pour eux deux. Mais l'homme répondit :

« Kalodayin est un sage, il est disciple de Bouddha. De plus, il est confident du Roi Śuddhodana, il se déplace librement dans le palais royal, tous les dignitaires sont ses amis. Une tentative d'assassinat pourrait se révéler très dangereuse pour nous. »

Comme une enfant gâtée, elle se mit en colère :

« Tu n'es qu'un bon à rien ! Personne ne le saura si on le tue. Si nous voulons sauver notre liaison, il faut l'éliminer. Tu n'as qu'à suivre mon plan ! »

L'homme n'avait pas envie de tuer Kalodayin, mais il n'osa pas la contredire.

Peu de temps plus tard, la femme fit semblant d'être malade et elle demanda à Kalodayin de venir. Quand il arriva, elle lui dit : « Merci d'être venu ! Soyez rassuré : j'ai pris la décision de quitter cet homme ! »

Heureux, Kalodayin la félicita : « Vous faites bien ! C'est très bien ! »

D'un ton mielleux elle lui parla de tout et lui, la conseilla avec des principes moraux et vertueux. Quand la nuit tomba, il prit congé et elle se proposa pour le reconduire. L'homme se cachait sur le chemin du retour et, quand il vit Kalodayin, il le poignarda. C'est ainsi que Kalodayin fut assassiné sans que personne ne le sût. La femme et le bandit jetèrent son corps dans une fosse septique. L'obscurité était profonde, il n'y avait pas la moindre étoile dans le ciel, le vent glacé de la nuit transperçait le cœur des hommes...

Kalodayin ne revint donc pas au Jetavana. Durant les premiers jours, personne n'y prêta attention mais, après cinq jours, tout le monde commença à se poser des questions.

Bouddha ne parlait pas. Puis, il dit à ses disciples que Kalodayin n'aurait plus besoin de son késa, et qu'il valait mieux que Sāriputra l'offrît à quelqu'un d'autre. Il leur enjoignit également de ne plus se rendre chez les laïcs dorénavant. Personne ne comprit ses raisons, mais tous s'accordèrent à le trouver bien triste.

Un jour, le cadavre de Kalodayin fut découvert. Quand la nouvelle fut rapportée au Jetavana, tout le monde fut triste et effrayé, Bouddha ne broncha pas, il regarda le ciel et ses nuages blancs.

Quand le Roi Śuddhodana apprit le meurtre de Kalodayin, sa colère fut terrible. Il ordonna qu'on arrête les coupables dans les plus brefs délais, car il voulait rendre justice à Kalodayin. Ainsi, la nouvelle de ce crime se répandit à travers tout le royaume.

Les bhiksus pensaient entre eux que la mort de Kalodayin était sans doute liée aux femmes : une affaire de mœurs ou de jalousie. Bouddha leur dit : « Le Kalodayin de maintenant n'est plus celui d'antan et, s'il est vrai que les drames mondains sont souvent liés aux honneurs, au profit ou à la débauche, on ne peut en déduire que la mort de Kalodayin soit liée aux femmes. Son malheur est dû à sa négligence et aussi à ses relations, trop proches des laïcs. » En parlant ainsi, Bouddha espérait que les disciples surveilleraient leur comportement, qu'ils ne badauderaient plus dans les rues, et surtout qu'ils garderaient leurs distances avec les autres.

Certains disaient que Kalodayin avait dû souffrir quand il avait été assassiné, mais Sāriputra pensait le contraire et il citait en exemple une histoire d'antan :

Un jour, Sāriputra méditait dans une grotte, dans la forêt de Rājagrha et une bhiksuni nommée Upāsena, méditait également dans

la grotte d'en face. Tout à coup, elle héla Sāriputra et, quand ce dernier arriva, elle lui dit :

« Honorable Sāriputra ! Tout à l'heure, quand j'étais en méditation, j'ai senti quelque chose qui rampait sur moi. Au début, je n'y ai pas prêté attention, mais ensuite, j'ai vu que c'était un serpent venimeux. Il m'a mordu et je vais bientôt mourir. Le venin n'a pas encore fait son effet, mais voudriez-vous rassembler dès maintenant les gens des environs ? Je veux leur dire adieu. »

Sāriputra la regarda d'un air sceptique et lui dit :

« Est-ce bien vrai ? Il me semble que tu as toujours bonne mine. Si tu étais empoisonnée, on le verrait sur ton visage... »

Upāsena répondit calmement : « Honorable Sāriputra ! Toi qui accompagnes Bouddha depuis si longtemps, ne comprends-tu pas encore le Dharma ? Le serpent peut mordre mon corps, mais il ne peut mordre la vacuité. Je suis en train de contempler la vacuité et, bien que mon corps ait été mordu par le serpent, le venin ne peut atteindre ma pensée ni mon état dans la vacuité. C'est pourquoi, le teint de mon visage n'a pas changé. »

Upāsena avait ainsi pu se libérer de la souffrance du corps physique et entrer tranquillement dans le nirvana. Ceux qui l'ont vue, en furent profondément touchés. Sāriputra se servait de cet exemple pour illustrer le pouvoir d'un être éveillé. Même si le corps a été détruit, l'âme est restée paisible et joyeuse.

Plus tard, le bandit fut arrêté, et un témoin révéla avoir vu Kalodayin et la femme sortir ensemble. Aussi, après les interrogatoires, le bandit et la femme se reconnurent coupables et le roi Śuddhodana leur fit infliger la peine capitale.

Le corps de Kalodayin était détruit, mais son âme était libérée.

Chapitre 37

Sujāta

Sudatta, ce notable qui avait pavé le jardin de pièces d'or et construit Jetavana, avait sept fils. Le cadet avait épousé Sujāta, fille de Śvara, un notable de Rājagṛha.

Sujāta était très jolie, tant de corps que de visage mais, sans doute trop imbue de sa beauté, elle ne respectait pas ses beaux-parents et se montrait insolente envers son mari et les autres amis et proches, les traitant avec orgueil et parfois même avec mépris.

A cause d'elle, une famille initialement heureuse et paisible, connaissait parfois des disputes sans rime ni raison, dues à l'immodeste conduite de Sujāta.

Sudatta était triste... quasi désespéré : ses six premières belles-filles s'entendaient à merveille et jamais il n'aurait pu penser que la jeune Sujāta, fille d'une famille de notables, pût se montrer aussi désagréable. Souvent, il demandait à ses fils et belles-filles d'aller à Jetavana pour écouter prêcher Bouddha, seule Sujāta refusait d'y aller. Elle disait qu'elle refuserait de le voir, même s'il se présentait chez eux en personne ! Parfois, Sudatta avait envie de la frapper pour la corriger mais chaque fois, elle se mettait à crier et à pleurer, menaçant de prendre ses affaires et de retourner chez ses parents.

Sudatta avait compris que, hormis Bouddha, personne ne pouvait la convertir. Mais comme elle ne voulait, ni voir ni écouter Bouddha quand il prêchait, que pouvait-il faire ?

Un jour, à bout de ressources, il se rendit à Jetavana et s'adressa à Bouddha :

« Bienveillant et compatissant Bouddha ! Aujourd'hui, j'ai un problème pour lequel je dois absolument vous demander de l'aide. Normalement, les affaires de famille ne doivent pas être étalées en public. Mais vous êtes notre père bienveillant : seules votre sagesse et votre bienveillante puissance peuvent guérir les êtres entêtés.

« Bouddha ! J'ai sept fils, tous mariés. Mes six premières belles-filles sont toutes vertueuses et sages ; seule, la septième : Sujāta, qui est par ailleurs jolie et intelligente, est particulièrement orgueilleuse. Elle ne cesse de tenir des propos blessants et de manquer de respect envers ses aînés.

« Nous voudrions l'amener ici pour qu'elle vous écoute prêcher mais l'ignorance a obstrué son cœur : non seulement, elle ne vous croit pas, mais de plus, elle vous diffame. Pour elle, dans la vie, il n'y a que le plaisir, la beauté et l'amour... Rien d'autre ne l'intéresse. Nous ne savons que faire et ne pouvons que nous adresser à vous, pour trouver une solution et convertir mon entêtée de bru ! »

Bouddha comprit l'inquiétude de Sudatta et sur le champ, il lui dit :

« Sujāta ne veut pas venir, alors que toi, tu t'intéresses tant à elle ! Hé bien, j'irai moi-même demain, en visite chez toi ! »

En entendant ces mots, Sudatta fut si ému que ses larmes coulèrent en abondance. Il se prosterna devant Bouddha et le vénéra.

Le lendemain, Bouddha et ses disciples se rendirent chez Sudatta. Le couple, ses sept fils et six belles-filles sortirent pour les accueillir. Sujāta ne s'étant pas manifestée, le notable demanda à son fils d'aller la chercher mais, en revenant ce dernier lui dit qu'il ne l'avait pas trouvée dans sa chambre. Sudatta en fut fort fâché : pour lui, cette mauvaise bru n'était qu'une ingrate, au regard de la bienveillance et de la compassion de Bouddha. C'était la honte de toute la famille ! Bouddha resta impassible et il consola Sudatta en lui disant :

« Ne sois pas triste, elle viendra tout à l'heure. »

Et soudain, le corps de Bouddha irradia une intense lumière dorée et les murs de la pièce devinrent transparents. Tout le monde put voir Sujāta, tapie derrière la porte, épiant Bouddha à la dérobée. En voyant sa si majestueuse apparence, l'antipathie qu'elle nourrissait envers Bouddha disparut d'un coup. Sachant qu'elle était découverte, elle entra et se tint à côté de Bouddha, tête baissée, n'osant le regarder en face.

Sans ambages mais très calmement, Bouddha lui dit :

« Sujāta ! Une femme qui ne possède qu'un joli visage, ne peut être dite : belle ! Et il n'y a là rien dont elle puisse être fière. Seule, celle qui possède la droiture de cœur et un esprit vertueux, celle qui est respectée par tous, est digne d'être appelée une belle femme. La beauté extérieure peut séduire les hommes stupides, mais elle n'attire pas le respect et l'estime des autres. La femme, avec son beau visage et son corps attirant, peut servir de hochet à certains hommes vicieux, sans que, pour autant, elle soit considérée par tous les autres, comme une bonne personne.

« La femme, dès sa naissance, est handicapée par trois inégalités et dix obstacles karmiques.

Trois inégalités :

1. Durant l'enfance, les parents sont plus sévères avec les filles qu'avec les garçons : elles ne sont pas aussi libres que leurs frères.
2. Après le mariage, elles tombent sous la dépendance de leur mari : elles ne sont pas libres de faire ce qu'elles veulent.
3. A la vieillesse, elles subissent souvent les réprimandes et les persécutions de belles-filles peu charitables.

Dix obstacles karmiques :

1. Par sexisme, les parents sont déçus et mécontents, quand le nouveau-né est une fille.

2. Comme les filles sont appelées à quitter un jour la maison, les parents n'exercent pas tous leurs efforts pour bien les élever et les éduquer quand elles grandissent.
3. Le choix de l'époux est une cause de soucis pour les parents.
4. Les filles sont généralement peureuses et dissimulées : elles font tout en cachette.
5. Après le mariage, elles doivent abandonner leur famille pour une autre, souvent malgré elles.
6. Quand elle est enceinte, une femme doit endurer toute sorte d'inconvénients physiques.
7. Les accouchements sont douloureux et parfois dangereux.
8. Etant dépendante, la femme vit toujours dans la peur de perdre l'amour de son mari.
9. Les femmes sont de nature vaniteuse : elles gaspillent du temps à se faire belles. En fait et quoi qu'elles fassent, elles restent congénitalement inférieures aux hommes.
10. Les femmes sont souvent jalouses, bavardes et sentimentales... ce qui leur vaut d'être éternellement insatisfaites.

« Sujāta ! Avec tous ces défauts et obstacles karmiques, même si elles sont jolies, de quoi les femmes auraient-elles lieu d'être fières ? De plus, la jeunesse et la beauté sont temporaires et illusoire ; les femmes intelligentes le savent, et refusent de s'en prévaloir devant les autres ! »

Sujāta écoutait attentivement Bouddha et chaque phrase la touchait au cœur. Elle le regarda timidement et lui demanda :

« Alors, que doit-elle faire ? »

Sentant que Sujāta avait déjà perdu son arrogance et sa vanité, Bouddha lui dit gentiment :

« Sujāta ! Tu me demandes ce qu'une femme doit faire ? Je vais te le dire. Tu es maintenant une femme mariée : en tant qu'épouse, tu dois observer cinq règles :

1. Être maternelle : aimer et respecter ton époux comme une mère le fait avec ses enfants.
2. Être soumise : considérer l'époux comme un souverain et toi-même, comme l'un de ses sujets.
3. Être aussi une sœur pour lui et le traiter fraternellement, car les deux époux doivent se respecter mutuellement.
4. Être respectueuse et dévouée : le considérer comme un maître et le servir respectueusement.
5. Être une bonne épouse : remplir avec lui, les devoirs envers les parents et les aînés et vivre en harmonie avec les proches car, outre l'amour, existe aussi l'affection. Les différences physiques doivent se compléter : il faut se mettre à deux pour recevoir les invités, et gérer le ménage, sans caricaturer les qualités et les défauts de l'autre.

« Sujāta ! Une femme doit observer ces cinq attitudes envers son époux. En outre, elle doit encore observer cinq comportements vertueux et éviter quatre habitudes vicieuses.

Observer cinq comportements vertueux :

1. Savoir se lever tôt le matin et ne pas traîner à sa toilette. Se coucher tard, après avoir éteint tous les feux et vérifié la fermeture des portes. Ne pas déléguer ces tâches à qui que ce soit.
2. Si le mari se montre grincheux, rester patiente et surtout ne pas nourrir de rancune.
3. Rester fidèle et ne pas nourrir de pensées perverses.
4. Quand le mari est en voyage, s'occuper de la maison, sans penser à autre chose.
5. Ne pas penser aux défauts du mari, mais bien plutôt à ses qualités. En cas d'aubaine, l'en faire d'abord profiter.

Éviter quatre habitudes vicieuses :

1. Dormir avant qu'il fasse nuit et se lever tard le matin. Répondre en cas de reproches du mari.

2. Manger d'abord les bonnes choses et laisser les mauvaises au mari. Être infidèle et nourrir souvent des idées perverses.
3. Négliger le ménage et s'adonner au jeu. Être indiscreète et mauvaise langue.
4. Être vaniteuse et lutter toujours pour la suprématie. Détester la famille et mépriser les autres.

« Sujāta ! Si une femme peut observer constamment les cinq comportements vertueux, elle gagnera le respect et les éloges d'autrui. Les malheurs ne s'abatront jamais sur elle et ses descendants obtiendront des mérites. Mais, si elle garde les quatre habitudes vicieuses, la famille sera malheureuse et elle-même subira de nombreuses calamités : sa vie présente sera instable et pleine de vicissitudes.

Sujāta ! Voudrais-tu être une femme bien ou mal agissante ? »

Après avoir entendu Bouddha, Sujāta pleura d'émotion et lui dit :

« J'ai fait des erreurs ! J'ai été stupide ! Les instructions de Bouddha m'ont réveillée. Ô Bouddha ! Acceptez ma repentance ! Dorénavant, je vais remplir tous mes devoirs de femme, et ne plus nourrir d'orgueil ni d'ignorance. »

Bouddha la félicita joyeusement :

« Qui ne fait pas d'erreur ? Celui qui comprend ses erreurs et les corrige est sage et fait preuve d'intelligence. »

Finalement, Sujāta supplia Bouddha de lui conférer les six majeurs et vingt-huit mineurs bodhisattvas-préceptes. Elle émit le vœu de devenir upāsikā d'une famille bouddhiste, de génération en génération. Tous les membres de la famille se réjouirent de sa conversion.

Chapitre 38

Singalaka

Un jour, Bouddha quitta le royaume de Kośala et, en suivant le Gange, se rendit dans la cité de Rājagṛha, au royaume de Magādha. A Rājagṛha, vivait un fils de notable qui, tous les matins, allait dans l'un des jardins du faubourg. Il commençait par mouiller sa robe puis ses cheveux, joignait les paumes de ses mains et vénérât successivement les six directions : est, sud, ouest, nord, zénith et nadir.

Un jour, lors de sa quête de l'aumône, Bouddha rencontra par hasard cet homme et lui demanda avec bienveillance et compassion :

« Homme de bien ! Comment t'appelles-tu ? Pourquoi sors-tu le matin, mouilles-tu tes cheveux et vêtements, et vénères-tu les six directions ? »

L'homme regarda Bouddha avec étonnement et lui dit :

« Oh ! Bouddha ! Je vous connais de nom. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de vous entendre prêcher. Je m'appelle Singalaka. Vous m'avez demandé pourquoi je dois vénérer les six directions : est, sud, ouest, nord, zénith et nadir ? :

Ce sont les dernières recommandations de feu mon père, c'est par respect et piété filiale que je dois vénérer les six directions tous les jours. »

Bouddha lui dit solennellement, mais aimablement :

« Singalaka ! Les six directions que tu vénères ne sont que des noms. Dans le néant de l'univers, est, sud, ouest, nord, zénith et nadir n'existent pas. Dans mon noble Dharma, on vénère aussi les six directions, mais ce ne sont pas les tiennes. »

L'air sceptique, Singalaka demanda :

« Quelles sont donc les six directions du Dharma sacré ? Que Bouddha veuille bien m'en instruire ! »

Bouddha lui répondit calmement :

« Singalaka ! Je comprends que ta demande est sincère et je serai ravi de te l'apprendre. Mais, tu dois utiliser un cœur du non-moi pour réfléchir à mes instructions.

« Singalaka ! Tout d'abord, un homme doit comprendre les quatre karmas d'effet :

1. Comprendre que tuer, est un vice cruel.
2. Comprendre que voler, est une action qui fait tort à autrui.
3. Comprendre que se mal conduire sexuellement, est à l'origine de bien des souffrances.
4. Comprendre que mentir, est une fraude hypocrite.

« Singalaka ! Il y a quatre voies dont l'homme doit s'écarter :

1. L'avidité qui est éternellement insatisfaite.
2. La colère due à la jalousie et à la vanité.
3. La terreur des conséquences des karmas malsains.
4. L'ignorance due à l'attachement des visions extrêmes

« Singalaka ! Si l'homme s'adonne à ces quatre mauvaises conduites, les autres le rejettent et sa réputation diminue de jour en jour, comme la lune décroissante qui apparaît de plus en plus petite. Au contraire, s'il peut s'écarter de ces quatre mauvaises conduites, les autres le respectent et sa réputation grandit, telle la lune de la première quinzaine du mois qui apparaît plus grosse de nuit en nuit.

« Singalaka ! Six conduites déviantes sont à éviter absolument :

1. S'adonner à l'alcool.
2. Avoir la passion du jeu.
3. Se croire tout permis.
4. Être fanatique du chant et de la danse.

5. Avoir de mauvaises fréquentations.

6. Être négligent et paresseux.

« Singalaka ! Celui qui se laisse aller à ces conduites déviantes risque six désagréments :

« L'alcoolique court le risque de perdre ses biens, d'être souvent malade, de prendre goût aux querelles, d'avoir mauvaise réputation, de devenir coléreux et grossier et de perdre toute sagesse.

« Le joueur compulsif risque de perdre ses biens, d'éprouver du ressentiment même quand il gagne, d'être réprimandé par les sages, de perdre le respect et la confiance d'autrui, d'être mis à l'écart par les autres et de nourrir des tentations de vol.

« Celui qui se croit tout permis en arrive à ne pas prendre soin de lui-même, ne pas prendre soin de ses descendants, ne pas prendre soin de ses biens, devenir paranoïaque et vivre dans la peur, se mettre souvent dans l'embarras et s'enfermer dans les délusions.

« Celui qui est fanatique de chant et de danse passe et perd son temps à courir les tours de chant, les spectacles de ballet, les concerts, les magasins de musique et les salons mondains.

« Celui qui a de mauvaises fréquentations apprendra vite à tricher, à vivre dans la clandestinité. Il s'attirera les reproches des autres, convoitera les biens d'autrui, ne recherchera que son intérêt et divulguera les fautes d'autrui.

« Celui qui est négligent et paresseux en arrive à ne pas travailler, ne faire aucun effort, trop aimer les bonnes choses, passer son temps à rêver, être méprisé par les autres et collectionner les échecs.

« Singalaka ! Ces six karmas malsains sont à éviter absolument. Sinon, les biens familiaux et la réputation se dégraderont de jour en jour.

« Singalaka ! Il existe en outre quatre sortes de soi-disant amis, qui sont en réalité, nos ennemis :

1. les arrivistes, hypocritement humbles
2. Les beau-parleurs, lourds d'intentions dissimulées.

3. Les flatteurs, faussement respectueux.

4. Les amis intéressés.

« Singalaka ! Pour les premiers, si tu leur donnes un peu, ils en demandent davantage ; eux te donnent peu, mais exigent beaucoup en retour ; ils viennent vers toi, parce qu'ils te craignent et c'est par intérêt, qu'ils te fréquentent.

« Singalaka ! Pour les seconds : que tu fasses bien ou mal, ils te louent et si tu as des problèmes, ils te quittent. Si quelqu'un vient pour demander de l'aide, ils te le cachent. S'il y a danger, ils te vendent en oubliant tes bienfaits.

« Singalaka ! Pour les troisièmes, si tu te conduis mal, ils ne te mettent pas en garde et ils ne t'aident pas à faire de bonnes actions. S'ils y trouvent un avantage, ils cherchent à complaire ; s'ils n'y trouvent aucun bénéfice, ils sont les premiers à se retirer.

« Singalaka ! Pour les derniers : ils sont tes amis quand tu les régales. Quand ils se joignent à toi c'est pour jouer à des jeux d'argent ou pour se livrer à la débauche. Ils ne te rejoignent que pour se divertir.

« Singalaka ! Les quatre sortes de mauvais amis cités ci-dessus, il faut t'en éloigner, car ils ne peuvent que te faire tomber dans le vice.

« Maintenant, je vais t'apprendre qu'il y a quatre sortes d'amis bénéfiques, que tu peux fréquenter :

1. Ceux qui t'empêchent de faire le mal.
2. Ceux qui te témoignent de la sympathie et de la compassion.
3. Ceux qui sont toujours prêts à aider les autres.
4. Ceux qui, dans la joie ou la tristesse, ne t'abandonneront jamais.

« Singalaka ! Ces amis fréquentables ont quatre mérites :

Les premiers te freinent dès que tu agis mal. Ils peuvent te servir d'exemple. Etant bienveillants et compatissants, ils pensent toujours à aider les autres. Ils te montrent le bon chemin.

Les deuxièmes sont heureux de te voir réussir ; ils s'inquiètent quand tu commets des erreurs ; ils font l'éloge de ceux qui le méritent, sans rapporter les erreurs d'autrui ; ils s'interdisent les médisances.

Les troisièmes ne te laissent pas te relâcher ; ils t'évitent de te ruiner ; ils t'aident à ne pas avoir peur ; ils sont toujours de bon conseil.

Les quatrièmes ne dévoilent jamais les secrets des amis ; en cas de danger, ils sont à tes côtés ; ils sont prêts à se sacrifier pour leurs amis ; ils se conseillent et s'entraident.

« Singalaka ! Use de ton œil de sagesse pour faire la connaissance de ces quatre sortes d'amis bénéfiques et ta personnalité croîtra. Sache que les sages possèdent un cœur pur, un comportement droit et sont comme une lumière, capable de dissiper l'obscurité. C'est en travaillant dur que les abeilles et les fourmis accumulent leurs récoltes et je te conseille, fortune faite, d'en employer vingt pour cent pour te faire des amis, vingt pour cent pour vivre, vingt pour cent pour entreprendre des affaires, vingt pour cent pour faire offrande aux trois Joyaux, et vingt pour cent pour parer à un éventuel fléau. »

Les bienfaitantes paroles dharmiques de Bouddha sont une boussole pour l'homme égaré : Singalaka était comme un homme pauvre qui a trouvé un trésor, ou comme quelqu'un qui entrevoit la lumière dans les ténèbres. Il se prosterna pour vénérer Bouddha en lui disant :

« Vous êtes vraiment le grand et éminent Bouddha. Votre enseignement est si bénéfique pour la vie que vous êtes le vrai maître de ce monde. Bouddha ! Je suis navré d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour vous rendre visite ! Maintenant, je voudrais abandonner toutes les illusions du passé. Voulez-vous m'indiquer comment, dans le Dharma sacré de Bouddha, on doit vénérer les six directions ? »

Bouddha avait compris la sincérité de Singalaka et il lui dit :

« Singalaka ! Dans mon Dharma sacré, on vénère aussi les six directions, en y associant les proches :

1. A l'est, les parents
2. Au sud, les maîtres
3. A l'ouest, les époux
4. Au nord, les proches et amis
5. Au nadir, les serviteurs
6. Au zénith, les śramaṇas

« Singalaka ! Ces relations de vénération se résument, pour chacune d'elles, en cinq points :

« Les enfants doivent servir les parents, à l'est, de cinq manières : Ne pas les laisser dans la gêne ; les informer de tous leurs projets ; respecter tous leurs agissements ; ne jamais leur désobéir ; ne pas interrompre les entreprises ancestrales et, après leur mort, faire le dana en leur nom. Les parents doivent, eux aussi, traiter les enfants de cinq manières : les éduquer à ne pas faire le mal ; leur montrer le bon chemin pour avoir une noble personnalité ; leur inculquer des connaissances ; choisir pour eux un bon conjoint ; subvenir à leurs besoins et les aider à réussir dans la vie. Ce faisant, les parents et les enfants jouiront d'une vie stable et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! Les disciples servent aussi les maîtres du sud de cinq manières : Ils se lèvent pour les accueillir et se conforment à leurs désirs ; ils les écoutent avec respect ; ils veillent à ne pas les contrarier ; ils ne contestent jamais leurs instructions ; ils n'oublient jamais les bonnes doctrines qu'ils leur ont enseignées. Les maîtres doivent aussi prendre soin de leurs disciples de cinq manières : Les instruire conformément et avec amour ; leur apprendre ce qu'ils ne savent pas encore pour accroître leurs connaissances ; répondre aux questions qu'ils posent ; leur indiquer les bons amis avec qui nouer des relations ; tout leur apprendre, sans faire mystère de rien. Ce faisant, les maîtres et les disciples jouiront d'une vie stable et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! Le mari doit traiter sa femme de l'ouest de cinq manières : Avec respect et courtoisie ; en étant fidèle pour mériter

sa confiance ; en subvenant à tous ses besoins ; en restant digne et attentionné ; en lui confiant le foyer en toute confiance. La femme de l'ouest doit aussi traiter son mari selon cinq manières : Se lever la première pour s'occuper du ménage ; laisser son époux prendre place en premier ; lui parler doucement, sans proférer de mots grossiers et ne pas le contrarier ; demander son accord avant d'entreprendre tout projet. Ce faisant, les époux jouiront d'une vie stable, et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! L'homme doit se comporter avec les proches et amis du nord, de cinq manières : Les aider en cas de besoin ; les traiter avec amour et respect ; partager équitablement les intérêts ; les aider à résoudre leurs difficultés ; les traiter en toute sincérité et sans tricher. Les proches et amis doivent aussi le traiter, en retour, de cinq manières : L'encourager et ne pas le laisser oisif ; lui apprendre à gérer ses biens et ne pas les gaspiller ; l'aider à être fort et sans crainte ; ne pas le laisser faire le mal ; s'encourager et se féliciter mutuellement. Ce faisant, les proches et les amis jouiront d'une vie stable et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! Les maîtres doivent traiter les serviteurs du nadir, de cinq manières : Ne pas dépasser la mesure ; leur donner la nourriture en quantité suffisante ; régler les heures de travail et de repos ; les soigner quand ils sont malades ; leur donner des biens en surplus. Les serviteurs doivent aussi traiter les maîtres de cinq manières : Se lever tôt et travailler avec diligence ; être attentif et ne pas gâcher la besogne ; ne pas prendre ce qui n'a pas été donné et être fidèle ; travailler avec enthousiasme et accomplir les tâches dans l'ordre ; louer les bonnes actions du maître. Ce faisant, les maîtres et les serviteurs jouiront d'une vie stable, et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! Les adeptes doivent honorer les śramaṇas du zé-nith, de cinq manières : Faire de bonnes actions, ne pas tuer et ne pas voler ; dire de bonnes paroles et ne pas mentir ; nourrir des pensées

bienfaitantes ; ne pas convoiter ni se mettre en colère ; pratiquer les quatre offrandes pour que les autres ne manquent de rien et ne pas leur fermer la porte. Les śramaṇas doivent instruire leurs adeptes de six manières : Les mettre constamment en garde contre les mauvaises actions ; leur montrer le droit chemin des bonnes actions ; leur apprendre la bonté ; leur enseigner le juste Dharma ; les aider à comprendre ce qu'ils ont entendu ; leur parler souvent de la Voie de la libération. Ce faisant, les adeptes et les śramaṇas jouiront d'une vie stable, et ne connaîtront aucun souci.

« Singalaka ! Celui qui vénère les parents à l'est, les maîtres au sud, l'épouse à l'ouest, les proches et les amis au nord, les serviteurs au nadir et les śramaṇas au zénith de ce noble Dharma, fait preuve d'un comportement irréprochable. Son cœur est exempt de cupidité et d'ignorance. Il persévère dans son travail et pratique la voie avec diligence. Il connaîtra de bons amis, côtoiera des *kalyāṇamitra*, pratiquera les *catvary apramanani* – la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité – et les *catvari-samgraha-vastuni* – le dana, les bonnes paroles, l'altruisme et la sympathie. Telle est la véritable piété filiale. »

Après avoir entendu l'enseignement de Bouddha, Singalaka obtint l'œil de la sagesse et il se réjouit grandement. Il le reçut avec joie et s'y conforma respectueusement. Immédiatement, il prit refuge auprès de Bouddha et, cessant de vénérer stupidement les six directions, il devint adepte des Trois Joyaux.

Chapitre 39

Mātāṅgī

De tous les disciples de Bouddha, l'honorable Ananda était le plus jeune et aussi le plus élégant. Il avait un visage aussi radieux que la pleine lune et des yeux aussi purs que les fleurs de lotus. De plus, il était doté d'une intelligence et d'une mémoire remarquables : tous les enseignements de Bouddha qu'il avait entendus, restaient gravés dans son esprit.

Il était très aimé de Bouddha dont il recevait souvent des éloges, mais à qui il apportait parfois des ennuis.

Un jour, sur le chemin du retour de sa quête d'aumônes, il rencontra une jeune fille qui puisait de l'eau dans un puits au bord de la route. D'après son apparence, elle faisait partie de la caste des sūdras mais Ananda n'éprouvait aucun mépris envers elle. Comme il avait très soif, il espérait que la demoiselle lui offrirait un bol d'eau fraîche.

La jeune fille s'appelait Mātāṅgī. Ayant compris la différence de castes entre eux, elle n'osait pas lui offrir d'eau et lui dit timidement :

« Bhiksu Ananda ! Je vous connais et vous tiens en haute estime depuis longtemps. Ce n'est pas que je ne veuille pas vous offrir un peu d'eau, mais je suis une fille de la caste sūdra et l'eau que je vous offrirais, pourrait nuire à votre position sociale. »

Ananda fit un signe de la main, secoua la tête et dit :

« C'est sans importance : ne me prends pas pour un homme du commun ! Je suis un śramaṇa et, pour moi, tous les hommes sont égaux. Dans mon esprit, il n'y a pas de différence entre le noble et le roturier. S'il te plaît, donne-moi un peu d'eau, car j'ai vraiment très soif ! »

Toute heureuse, Mātāṅgī, très respectueusement, tendit le bol d'eau tenu à deux mains à Ananda, qui la remercia très poliment. Mātāṅgī se sentit très émue. Elle regarda encore une fois l'élégant Ananda, et elle ne put s'empêcher de nourrir de l'affection envers lui. Ananda finit le bol d'eau et s'en alla. Mātāṅgī le regarda partir et l'image d'Ananda se grava dans son cœur, comme un souvenir impérissable. Elle se sentit tout à coup transportée, à en perdre la tête.

Après cette rencontre, elle devint triste et pensive, comme quelqu'un qui a perdu le goût de la vie. La voyant maigrir de jour en jour, sa mère s'inquiéta et finalement, elle l'interrogea.

Ne pouvant cacher son secret, elle lui dit franchement :

« Parmi les disciples de Bouddha, il y a un bhiksu qui se nomme Ananda. Depuis que je l'ai rencontré, je ne parviens pas à l'oublier. Il occupe tout mon cœur et, sans lui, la vie me paraît sans intérêt. Que ma mère veuille bien m'aider ! »

A ces mots, sa mère fronça les sourcils et, pesant ses mots, elle lui dit :

« Pour ton union matrimoniale, il y a deux sortes d'hommes que mon pouvoir ne peut atteindre : le premier concerne ceux qui se sont détachés des désirs affectifs ; le deuxième, ceux qui ne sont plus en vie. On dit que Bouddha est un sage aux éminentes vertus et que ses disciples se sont tous détachés des désirs affectifs. Actuellement, tous les souverains, érudits et citoyens de l'Inde ont foi en Bouddha. Pour ta passion aveugle, je ne vois vraiment aucune solution. »

Mātāṅgī baissa la tête et répondit :

« Je pense qu'Ananda n'est pas un homme qui s'est détaché des désirs affectifs. Il m'a traitée d'un air très sensible et sans lui, je ne veux plus vivre. »

Comme toutes les mères, celle de Mātāṅgī réfléchit et réfléchit encore. Finalement, elle dit à Mātāṅgī que, pour attirer Ananda, le

seul moyen était de lui jeter un sort avec un mantra brahmane, pour annihiler son vœu de sagesse.

Le mantra fut-il efficace ou non ? Personne ne le sait. Ce qui est sûr c'est qu'Ananda ne put oublier Mātaṅgī.

Un autre jour, en quête d'aumône, Ananda se présenta devant la demeure de Mātaṅgī, qui le salua poliment et lui dit tendrement :

« Bhiksu Ananda ! J'ai parfumé ma maison avec des fleurs et de l'encens et je l'ai nettoyée à fond pour faire honneur à votre présence. Veuillez me faire l'honneur de venir chez moi pour recevoir mon offrande. »

Ananda se sentit confus et ne sut que répondre. De son côté, la mère de Mātaṅgī le poussa aussi à la suivre et, sans réfléchir, Ananda entra dans la maison.

Mātaṅgī en fut folle de joie, mais Ananda eut un pincement au cœur quand il comprit qu'il était tombé dans le piège de la séduction féminine. Dans son esprit, la raison et le sentiment se heurtèrent violemment. Mātaṅgī tenta de le séduire en déployant tous ses charmes... Son allure attirante et ses douces caresses le poussèrent à presque enfreindre ses vœux. Mais, à cet instant précis, Ananda sentit que Bouddha l'appelait... Dans son cœur, la sagesse se réveilla : il se dégagea courageusement de l'étreinte de Mātaṅgī et s'enfuit vers Jetavana.

Déçue, Mātaṅgī ne renonça pourtant pas et continua à tenter de le séduire encore plus activement. Elle se para de robes affriolantes et de bijoux précieux et se tint aux environs du monastère pour attendre Ananda... Car l'amour d'une femme est infiniment plus résistant que le plus résistant des métaux !

Un jour, alors qu'Ananda sortait du monastère, elle le suivit pas à pas, sans qu'il pût s'en débarrasser ; la trouvant odieuse, il retourna immédiatement à Jetavana. Par hasard, le lendemain, c'était le quinzième jour du quatrième mois : premier jour de la période de retraite de la saison des pluies. Durant trois mois, Bouddha et ses disciples ne

sortaient plus pour la quête des aumônes. Mātaṅgī attendit patiemment l'arrivée du quinzième jour du septième mois. Quand Ananda sortit pour la quête d'aumônes, elle était là et le suivit de nouveau. Ne pouvant faire autrement, Ananda rentra au monastère, s'agenouilla devant Bouddha et lui dit :

« Bouddha ! La *sūdra* Mātaṅgī fait tout pour me séduire ! Elle me suit partout où je vais... Que Bouddha me dise comment je dois faire pour me débarrasser d'elle ! »

Souriant, Bouddha lui dit :

« Ananda ! Si une fille peut te désarmer à ce point, c'est parce que, dans le passé, tu t'es contenté d'écouter les préceptes, sans les mettre en pratique ! Voilà pourquoi, face aux circonstances extérieures, tu es tout de suite vulnérable. Ne t'inquiète pas : je vais t'aider, mais il ne faut plus jamais chercher ce genre d'ennui, ni nourrir ce genre d'intention. »

Puis Bouddha lui dit de faire venir Mātaṅgī. Ananda sortit du monastère et voyant Mātaṅgī toujours plantée devant le portail, il lui demanda :

« Pourquoi es-tu toujours derrière moi ? »

Mātaṅgī fut ravie qu'il lui adresse la parole et elle répondit en minaudant :

« Comme tu es lourdaut ! Pourquoi poses-tu ce genre de question ? Tu sais bien : quand tu m'as demandé de l'eau, tes paroles étaient si douces et mélodieuses et tu étais si poli avec moi ! Ensuite, tu es venu chez moi : j'étais prête à me donner à toi, mais tu t'es enfui subitement. Nous sommes encore jeunes et beaux, je veux jouir des plaisirs de la vie avec toi. Même si, un jour, la mer est desséchée et les rochers réduits en poudre, mon amour pour toi restera immuable. »

Ananda n'osait pas la regarder et il lui dit timidement :

« Mon maître, le sauveur Bouddha, veut te voir. Viens avec moi ! Ce qu'il me commandera, je le ferai ! »

Mātaṅgī hésita mais, pensant que Bouddha parlerait peut-être en sa faveur, elle rassembla tout son courage et se rendit avec Ananda, devant Bouddha.

« Tu veux te marier avec Ananda ? » demanda directement Bouddha.

« Oui, je le veux ! » répondit Mātaṅgī, la tête baissée, les mains jointes devant la poitrine.

« Le mariage demande l'accord des parents respectifs. Peux-tu demander à tes parents de venir ? »

« Mes parents sont d'accord. D'ailleurs, ma mère a déjà vu Ananda. Si Bouddha ne me croit pas, je vais rentrer immédiatement chez moi pour demander à ma mère de venir ! »

Mātaṅgī rentra chez elle et amena sa mère à Jetavana. Elle vénéra Bouddha et lui dit :

« Bouddha ! Ma mère vous présente ses respects ! »

Bouddha demanda à la mère de Matangī :

« Es-tu d'accord pour que ta fille se marie avec Ananda ? Prends garde : Ananda est un bhikṣu, ta fille devra renoncer une fois à la vie mondaine, avant de l'épouser. Le veux-tu ? »

La mère répondit :

« Je serais ravie qu'il en soit ainsi. »

Bouddha ordonna :

« Tu peux rentrer maintenant et laisser Mātaṅgī avec nous. »

Dès que sa mère fut partie, Bouddha dit à Mātaṅgī :

« Puisque tu veux te marier avec Ananda, tu dois d'abord renoncer à la vie mondaine et pratiquer avec persévérance. Le jour où ton niveau pourra se comparer à celui d'Ananda, je célébrerai votre mariage. »

Pour pouvoir épouser Ananda, Mātaṅgī accepta avec joie la tonsure et le port du késa. Elle suivit avec diligence les enseignements de Bouddha et pratiqua sérieusement selon ses instructions, au sein de la communauté des bhikṣunis.

Jour après jour, son cœur s'apaisait, et elle se rendit finalement compte que ses attachements passés étaient déshonorants.

Bouddha disait souvent que les cinq désirs étaient des dharmas malsains et l'origine des souffrances. Ainsi, le papillon de nuit se brûle à la flamme et le ver à soie se rend captif de son cocon. C'est en se détachant du plaisir des cinq désirs que l'on peut jouir d'un esprit paisible et d'une vie tranquille.

Peu à peu, Mātaṅgī réalisait que sa passion pour Ananda était malsaine et elle regrettait énormément. Un jour, elle s'agenouilla devant Bouddha et se repentit :

« Ô Grand Bouddha ! Je suis complètement sortie de mes rêves stupides et jamais plus je ne serai aussi ignorante. Je crois que le niveau que j'ai acquis surpasse celui du bhikṣu Ananda. Je suis pleine de reconnaissance envers Bouddha qui, pour libérer des êtres ignorants comme nous, a dû employer toute sorte de manières subtiles. Que Bouddha me prenne en pitié et accepte ma repentance ! Je veux suivre ses traces pour aller vers le domaine de la Vérité, retenir fidèlement ses enseignements et être une messagère de la Loi ! »

Bouddha lui répondit en souriant :

« C'est très bien, Mātaṅgī ! Depuis longtemps, je savais ton succès d'aujourd'hui. Tu as de bonnes dispositions : je ne dois plus m'inquiéter et suis vraiment ravi pour toi. »

Cette célèbre anecdote relatant la conversion de Mātaṅgī, est devenue pour toujours, une des plus belles pages de l'histoire du sangha.

Pendant, dans la société de l'époque, tous les gens ne pensaient pas de la sorte. Pour beaucoup d'entre eux, le fait que l'éminent Bouddha eût permis à une śūdra de rejoindre la communauté monastique, était inadmissible. La plupart des adeptes n'étaient pas non plus très heureux et les hérétiques ou les réticents se servaient de cet événement pour attaquer Bouddha. Même au sein du sangha, on entendait parfois des murmures de mécontentement. Ananda en était très

attristé, mais Bouddha restait impavide car, en son cœur, il ne faisait aucune discrimination entre homme et femme, ni entre les différentes castes : Dès son accès à l'éveil, il avait proclamé l'égalité des quatre castes, car Bouddha possède la juste pensée et la juste action : il est le grand Être éveillé qui ne craint pas les malentendus. Les hommes peuvent faire des erreurs, mais Bouddha, lui, n'en commet jamais, car il est détenteur de la vérité éternelle.

Un jour, Bouddha rassembla les membres du sangha qui étaient contre l'ordination des *sūdras* et leur dit :

« Vous êtes tous mes disciples : je suis l'océan et vous êtes les différents cours d'eau. Quand les cours d'eau rejoignent l'océan, ils perdent leurs anciennes appellations et leur ancien système et on les appelle tous « océan ». Vous, dans le passé, vous étiez *brahmane*, *kṣatriya*, *vaiśya* ou *sūdra*, mais dès que vous avez renoncé à la vie mondaine pour suivre mon enseignement et être mes disciples, vous avez laissé derrière vous votre nom et votre caste, pour vous appeler *śramaṇa* ou *bhikṣu*. Chaque jour, je vous apprend à offrir l'amour à tous les êtres sensibles et voilà que, maintenant, vous voulez discriminer ceux qui sont dans cette même position qui était la vôtre antérieurement. Comment espérez-vous, dans ces conditions, réaliser votre vœu de sauver et libérer tous les êtres ? »

Les *bhikṣus* se sentirent honteux et ils baissèrent la tête sans mot dire.

Ce fut ainsi que la paix revint au sein du sangha mais les critiques des hommes de la société, elles, s'aggravèrent encore. Le bruit en parvint aux oreilles du Roi Prasenajit qui s'inquiéta, lui aussi. Pour l'honneur de la communauté monastique, il se rendit le jour même avec ses ministres au Jetavana, dans le but de faire part de ses réserves à Bouddha. Mais, dès qu'il eut vénéré Bouddha, celui-ci lui dit :

« Sire ! Vous êtes arrivé au bon moment car j'avais quelque chose à vous dire :

« Les critiques actuelles des gens ne sont pas toujours raisonnables, car elles sont basées sur leur vision habituelle et étriquée du monde. En politique, il faut entendre les critiques du peuple, sans jamais oublier qu'il n'est pas donné à tous de comprendre toute la vérité.

« Accepter la jeune śūdra, n'est pas plus extraordinaire qu'avoir autorisé Upali à devenir bhiksu. Je suis le maître instructeur des trois mondes : Je n'abandonne aucun être, si celui-ci est doté de bonnes racines et de l'affinité envers Bouddha.

« Un apprenti bouddhiste doit tout d'abord purifier son corps et son cœur, et fortifier sa pensée. Il ne doit pas se servir d'un cœur souillé et d'une compréhension attardée, pour critiquer ou juger. Sire ! A votre avis, comment doit-on agir ?

« Je savais que vous viendriez aujourd'hui, pour me faire part des critiques concernant mon acceptation de l'ordination de la jeune śūdra. Je vous le dis franchement : laissez-les dire, car ils finiront par comprendre. »

Le Roi Prasenajit voulait, en fait, donner des conseils à Bouddha, mais ce dernier l'avait pris de court. Après avoir entendu Bouddha, le roi éprouva plus de respect encore envers lui et il rentra au palais le cœur pur et paisible.

Peu de temps après son ordination, Mātāṅgī acquit le niveau d'arhat. Face à elle, beaucoup de bhiksus se sentaient honteux. Quand ils apprirent sa vertueuse conduite, les gens furent très émus et ils éprouvèrent tous un profond respect pour elle. Mais rares étaient ceux qui se souvenaient des bonnes intentions de Bouddha à l'époque !

Premières persécutions

Sans l'obscurité, on ne perçoit pas la lumière et sans le faux, le mal et le laid, on ne voit pas le vrai, le bon et le beau...

Il était inévitable, voire nécessaire, que la communauté monastique du grand Eveillé Bouddha subît toute sorte de persécutions. Et d'ailleurs, à chaque fois, l'oppression ne fit qu'accroître le prestige de Bouddha et développer la propagation du Dharma.

Le monde est un endroit où se combattent sans cesse les dharmas : le juste et le pervers. Plus le juste dharma est prospère, plus la haine des démons est violente. Bouddha était le sauveur pour ceux qui croyaient en lui et il était aussi l'adversaire tout désigné des démons hérétiques. S'il n'avait pas vaincu les démons hérétiques, il ne se serait pas appelé Bouddha.

Un des disciples de Bouddha se nommait Vāseṭṭha. Il était d'origine brahmane, la caste supérieure de l'Inde antique. Un jour, Bouddha lui demanda :

« Jadis, tu étais un brahmane ; maintenant, tu crois à mon juste dharma et tu as rejoint notre communauté. Est-ce que les autres brahmanes t'en font le reproche ? »

Immédiatement, Vāseṭṭha répondit:

« Oui ! Bouddha ! Ils me blâment terriblement ! Ils disent que les brahmanes sont de la race la plus noble, puisque nés directement de la bouche de Brahma. Pour eux, toutes les autres races sont inférieures !

Ils me reprochent donc, d'avoir quitté la caste pure et d'avoir déchu en rejoignant la communauté de Bouddha. »

Comme s'il avait prévu la réponse, Bouddha lui expliqua calmement :

« Vāseṭṭha! Dans la société actuelle et pour ce qui est des classes raciales, on distingue, dans les classes sociales, les *kṣatriya*, *brahmane*, *vaiśya* et *sūdra*. Professionnellement, on trouve des politiciens, des religieux, des commerçants, des ouvriers, etc. C'est un état de choses auquel on ne peut rien reprocher. Cependant, si l'on se base sur ces différences pour juger de la qualité d'un homme, on commet une énorme erreur. Quelle que soit la classe, elle abrite toujours en son sein, des bons et des mauvais éléments. C'est ainsi que, parmi les *kṣatriya*, nombreux sont ceux qui commettent meurtres, vols, méconduite, tricheries, violences, convoitise, jalousie, colère, perversions, etc. Il en est de même pour les *brahmanes*, *vaiśya* et *sūdra*. Les actions malsaines entraînent des rétributions karmiques malsaines, car, même les brahmanes ne peuvent éviter cette loi de la causalité. Si aucun brahmane ne commettait de mauvaise action, on pourrait dire que c'est la classe sociale supérieure, mais il n'en est pas ainsi. Les bonnes causes entraînent de bons effets, ceci est valable pour toutes les races et toutes les catégories sociales.

« Tu vois, les brahmanes d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes que ceux du passé, ils ont femmes et enfants et ne sont pas différents des autres hommes. Dire qu'ils sont nés de la bouche de Brahma, est un pur mensonge !

« Vāseṭṭha! Tu dois le savoir : Quelle que soit la caste dont il est issu, celui qui se rase la tête, enfile le kesa et pratique diligemment, est capable d'acquérir le niveau des saints. On l'appelle alors arhat et seul l'arhat est pur et suprême ! »

Ce discours sur l'égalité des castes et l'égalité entre les hommes et les bouddhas, c'était comme des milliers d'éclatants rayons dorés, qui terrifiaient les démons hérétiques mais fortifiaient leur envie de

nuire à Bouddha. Au contraire, Vāsetṭha et les autres brahmanes qui avaient pris refuge auprès de Bouddha, se réjouissaient des paroles dharmiques et y puisaient encore plus de courage pour progresser sur le chemin de l'Ultime-vérité.

Quelque temps plus tard, les brahmanes et les hérétiques de Śrāvastī, voyant l'accroissement de la puissance du sangha de Bouddha, brûlèrent de jalousie et cherchèrent n'importe quel moyen pour offenser Bouddha. Finalement, ils payèrent une prostituée nommée Cincamanavika et l'envoyèrent à Jetavana où, au milieu des adeptes, elle écouta prêcher Bouddha. Ayant entendu les prêches de Bouddha pendant quelques jours, elle rentra chez elle, se changea et alla se faire héberger dans un lieu de culte des hérétiques, tout proche de Jetavana. Le lendemain matin, quand les habitants de Śrāvastī arrivèrent à Jetavana pour vénérer Bouddha, elle sortit, se mêla à eux, les salua et, négligemment, leur dit qu'elle avait passé la nuit dans la salle de culte de Jetavana.

Sept ou huit mois plus tard, alors que Bouddha était en train de prêcher, Cincamanavika se déguisa en femme enceinte en attachant une bassine sur son ventre et se plaça au milieu de la foule. Alors que Bouddha prêchait, elle se mit à crier dans la foule :

« Sakya ! Certes, tu sais bien prêcher ! Mais, le bébé que tu as laissé dans mon ventre, que penses-tu en faire ? Tu veux m'abandonner ? Tu n'es qu'un homme sans cœur ! »

Toute l'audience fut choquée et les gens commencèrent à murmurer. Mais Bouddha resta immobile sur son siège et ne dit mot. Soudain, la corde qui maintenait la bassine sur son ventre se rompit et la bassine roula à terre, révélant la vicieuse machination. Prise de honte, la prostituée se sauva à toutes jambes hors de Jetavana et Bouddha continua sa lecture comme si rien ne s'était passé.

Cependant, les hérétiques s'entêtaient dans leur erreur et continuaient à se servir des femmes pour nuire à Bouddha. Ils envoyèrent

une jeune fille, nommée Sundari, avec mission de se montrer fréquemment au Jetavana. Un soir, ils recrutèrent des voyous qui attendirent Sundari sur le chemin du monastère et l'assassinèrent. Puis ils enterrèrent son corps dans le dépôt d'ordures voisin. Le lendemain, ils annoncèrent sa disparition à l'administration, qui, finalement, découvrit le cadavre. Alors, ils répandirent la rumeur que Sundari avait eu des relations coupables avec des gens du monastère, et que son assassinat était sûrement une affaire de mœurs. Les gens qui avaient foi en Bouddha et au sangha savaient que c'était une machination des hérétiques, mais comment faire pour se blanchir de cette calomnie ? Très inquiets, ils rapportèrent la rumeur à Bouddha.

Bouddha envoya un bhiksu pour dire aux habitants de la cité : « Tuer est un acte abominable : c'est un impardonnable péché. Tuer et, de plus accuser faussement un autre, c'est commettre en même temps les deux péchés : tuer et mentir. Ce genre de karma malsain entraîne, tôt ou tard, des conséquences néfastes. »

La communauté monastique de Bouddha subissait ces persécutions mais le grand sage Bouddha est un être qui possède une personnalité parfaite et une nature intrinsèque pure.

Prasenajit, roi de Śrāvastī, était bouddhiste : jamais il n'aurait pu soupçonner le sangha de mœurs impures. Il ordonna donc à ses ministres, de faire toute la lumière sur cette affaire criminelle. Comme le disait Bouddha : « Les causes et les effets sont comme les formes et leur ombre ». Finalement, les sicaires furent arrêtés dans un tripot où, après avoir reçu leur solde, ils se battaient pour le partage. Lors des interrogatoires, ils avouèrent leur crime et dénoncèrent ceux qui les avaient payés. Le roi Prasenajit ordonna l'arrestation des disciples hérétiques et les condamna à la peine capitale. Dès que la vérité fut proclamée, les hérétiques de Śrāvastī furent honnis par les habitants de la ville, car ceux-ci avaient compris que la personnalité sacrée de Bouddha était aussi grande et aussi éminente que le Mont Sumeru. La

réputation de Bouddha devint encore plus brillante : comme le soleil et la lune réunis. Aussi, beaucoup d'entre eux décidèrent de se convertir, et de prendre refuge auprès de Bouddha.

S'il n'y avait pas d'obscurité en ce monde, comment percevrait-on la lumière ? Sans le faux, le mal et le laid, d'où viendraient le vrai, le bon et le beau ? En fait, une bonne partie du développement de l'enseignement sacré de Bouddha, fut fortifiée par les méchancetés du monde.

Mais, les malheurs du bouddhisme et les fléaux frappant le sangha ne s'arrêtèrent pas là, car un jour supplémentaire de juste dharma, c'est aussi un jour supplémentaire de persécutions.

Un jour, Bouddha alla demander l'aumône à Koliya, dans ce royaume dont le roi – Suppabuddha – était le beau-père du prince Siddhârta. Comme il pensait que Bouddha avait abandonné sa fille pour rechercher la Voie, son cœur était rempli de haine. En voyant Bouddha, Suppabuddha lui barra la route et lui dit méchamment :

« Comment osez-vous venir demander l'aumône dans mon royaume ? Je vais ordonner à mon peuple de ne pas vous faire d'offrande. Vous avez abandonné votre pays, votre père, et votre femme, pour aller pratiquer dans la forêt ! Mon royaume est riche de nourritures, mais elles ne sont pas destinées à celui qui délaisse nation, père et femme. Je vous ordonne de quitter mes terres ! »

Bouddha ne se fâcha pas ; il lui expliqua calmement :

« Ne m'en veuillez pas ! Je pense que vous vous êtes trompé à mon sujet : J'ai renoncé à la vie mondaine, non pas parce que je voulais renier mon pays, mes parents et mon épouse, mais uniquement parce que je considère le monde comme mon pays et tous les êtres comme mes parents et mes proches. Je ne pouvais faillir à ma mission et maintenant, je suis le bouddha qui a parfait mérites, bonheur et sagesse. L'univers et moi formons une seule unité et ma bienveillance et ma compassion sont universelles. Vous êtes le souverain de Koliya,

vous devez aimer et protéger votre peuple, de même que moi, qui suis le bouddha de ce monde, je dois aimer et protéger tous les êtres.

« Vous nourrissez encore des attachements sentimentaux ; je comprends donc votre réaction mais, face à Bouddha, vous devez abandonner ce mode de pensée. En réfléchissant un peu, vous comprendrez que ni le royaume, ni les nourritures ne vous appartiennent : tout ce que vous possédez en propre, ce sont vos karmas sains et malsains. Le royaume, le peuple, les nourritures... vous les quitterez un jour... mais vos karmas ne vous abandonneront jamais. »

Le roi Suppabuddha resta sourd aux paroles de Bouddha, qui pourtant ne lui garda pas rancune de son insolence.

Mais personne ne peut éviter les effets de ses karmas et, sept jours plus tard, le roi Suppabuddha décéda subitement, victime d'une affection foudroyante.

Chapitre 41

La rébellion de Devadatta

Depuis que Bouddha avait accédé à l'Eveil, tous les êtres pouvaient prendre refuge auprès de lui. Chez les monastiques, les hommes étaient appelés « bhiksus » et les femmes « bhiksunis ». Chez les laïcs, les hommes étaient « upāsakas » et les femmes « upāsikās ». Combien avait-t-il de disciples ? Bouddha ne comptait pas. Quand il donna la lecture du *Sūtra du Lotus* au Pic de l'aigle, l'audience comportait douze-mille bhiksus, présidés par les principaux disciples : Sāriputra, Maudgalyayana, Mahākāśyapa... et six-mille bhiksunis et leurs proches de Rājagrha. S'y ajoutaient quatre-vingt-mille bodhisattvas venus d'ailleurs, des souverains, des hauts dignitaires, des érudits et des habitants... Au total, une foule innombrable.

Parmi tous ces disciples, on trouvait toute sorte de gens, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents. Mais Bouddha était un être bienveillant et compatissant et si quelqu'un voulait pratiquer avec sincérité, le maître ne l'abandonnait jamais. Bien sûr, certains se décourageaient à mi chemin et, pour ceux-là, Bouddha ne pouvait que compatir et les laisser faire. Or, parmi eux, il s'en trouvait un qui cherchait sans cesse à surpasser Bouddha pour prendre sa place : c'était l'un des sept princes qui, à l'époque, avaient renoncé à la vie mondaine. Il se nommait Devadatta.

Devadatta était par nature, un homme ambitieux et toujours insatisfait. Il pensait que Bouddha avait une préférence pour les autres et le délaissait lui, ce qui le révoltait et décuplait la haine qu'il lui

vouait. Bouddha connaissait parfaitement ce trait de caractère et parfois, il encourageait Devadatta à retourner à la vie mondaine et à soutenir le bouddhisme en tant que laïc, plutôt que de rester dans la communauté monastique pour y semer la zizanie. Mais l'ex-prince ne l'écoutait pas.

Devadatta pratiquait sérieusement, mais il ne visait pas la purification du corps et du cœur : son seul but était de se faire une réputation, de révéler ses capacités pour éblouir les autres. C'est pour cette raison que Bouddha ne lui faisait pas confiance.

Un jour, il demanda à Bouddha de lui enseigner les pouvoirs surnaturels, mais Bouddha refusa en lui disant de se perfectionner d'abord dans la vertu, avant de penser à convoiter ces pouvoirs. Devadatta ne se résigna pas et il s'adressa aux grands arhats, comme Sāriputra ou Maudgalyayana qui, le connaissant, refusèrent également. Ils se bornèrent à lui rappeler les principes de « souffrance, vacuité, impermanence, et impersonnalité » enseignés par Bouddha.

Devadatta végétait au monastère « Bois des bambous » et, l'esprit pernicieux et plein de projets sournois, il attendait l'occasion.

Il attendit très longtemps... Puis une occasion se présenta, quand son demi-frère, Ananda, commit l'erreur de lui enseigner les pouvoirs surnaturels. Sa méchanceté latente se réveilla et il pensa : « Bouddha est un Sakya mais moi aussi. Il était prince héritier, mais mon père aussi était un souverain. Il possède les pouvoirs surnaturels, qui lui permettent de se déplacer librement entre les Cieux et la Terre et les gens le respectent et lui font offrande. Maintenant que je maîtrise ces mêmes pouvoirs, pourquoi ne pas les essayer ? » Comme il savait que le roi Bimbisāra était un disciple fervent de Bouddha, Devadatta, grâce à ces pouvoirs, subjuguait son prince héritier : Ajātasātru qui, effectivement prit refuge auprès de lui.

Malheureusement pour lui, comme ses pensées étaient malsaines, Devadatta perdit, peu de temps plus tard, tous les pouvoirs surnaturels qu'il avait eu tant de mal à acquérir.

Mais le prince Ajātaśatru continuait à le respecter et lui faisait de nombreuses offrandes. Il lui fit bâtir un majestueux monastère près de Rājagrha et lui fournit, jour après jour, cinq-cents charrettes de matériels divers. C'est ainsi que Devadatta put accueillir plus de cinq-cents adeptes et se faire une bonne réputation, à tel point que certains adeptes de Bouddha passèrent même dans son camp.

A tous, Devadatta déclarait que Bouddha vieillissait, que ses disciples n'étaient que des incapables et que leur communauté périliterait si elle n'était pas réformée en profondeur. Et bien sûr, lui se disait le seul, digne d'être le successeur de Bouddha...

Les gens ne devinaient pas ses ambitions et se laissaient duper par ses belles paroles. Mais Bouddha avait, depuis longtemps compris ses machinations et parfois, il mettait en garde les admirateurs de Devadatta en leur disant :

« Les ignorants qui acceptent des offrandes excessives, plantent les semences du mal pour eux-mêmes. Les trois poisons – avidité, colère et ignorance – s'installent dans leur cœur : non seulement ils n'exercent pas les pures pratiques, mais ils ne pensent qu'à attirer davantage d'adeptes et à surpasser les autres. Vouloir d'un côté des offrandes abondantes et de l'autre côté l'accès au pur nirvana, est contraire à la Loi. Leur cœur qui, au début, voulait rechercher l'éveil et le nirvana, convoite maintenant la célébrité et le profit. Non seulement, ils font tort à eux-mêmes, mais, de plus, ils portent atteinte aux autres. Vous ne devez pas envier les offrandes que reçoit Devadatta et ne pas vous laisser séduire par les apparences extérieures ! »

La clairvoyance de Bouddha endiguait quelque peu cette triste dérive, mais les velléitaires restaient mal à l'aise et fragiles, devant l'abondance matérielle de Devadatta.

Face à ce phénomène, Bouddha leur dit :

« Quand le cœur des bananiers, des bambous et des roseaux devient plein, cela signifie que leur vie va s'achever. Si l'homme convoite les offrandes, il récoltera la même conséquence. »

La puissance et l'influence de Devadatta s'accroissaient de jour en jour. Cependant, dans le fond de son cœur, il craignait toujours la puissance bienfaisante de Bouddha. La haine, le désir de vengeance et l'ivresse du pouvoir, exacerbèrent la méchanceté de son cœur.

Voulant à tout prix être chef, il lui fallait, pour cela, éliminer Bouddha. Au début, il paya des voyous pour l'assassiner : Un jour, apprenant que Bouddha méditait dans la grotte de *Kimbilā-yakṣa*, au *Gr̥dhrakūta* (Pic de l'aigle), il les y envoya. Mais, dès qu'ils virent le majestueux Bouddha, les huit hommes prirent peur et oublièrent leurs intentions primitives. Ils laissèrent tomber leurs épées et se prosternèrent devant Bouddha, en lui demandant de les accepter comme disciples.

Peu de temps après cette tentative d'assassinat, un matin, en sortant dans la cour extérieure, Bouddha vit nombre de ses disciples armés de bâtons et de cannes, en train de discuter bruyamment. Bouddha les questionna, et ils répondirent :

« Nous avons appris que Devadatta voulait vous tuer. Nous voulons vous protéger, c'est pourquoi, nous nous réunissons ici. »

Bouddha sourit et leur dit :

« La vie de Bouddha n'a pas besoin de la force humaine pour la protéger : il faut laisser cela aux hérétiques. Ne vous l'ai-je pas toujours dit ? : Pour ne pas craindre l'adversaire, il faut faire de véritables préparatifs avant le combat. Vous pensez vous servir de bâtons pour combattre des bâtons ? Ce n'est pas un moyen efficace, ni la meilleure préparation. Soyez sans crainte : je suis prêt. Sachez-le : Ce n'est pas encore le moment où le corps de manifestation de Bouddha doit quitter le monde, et même plus tard, quand j'entrerai au parinirvāna, mon

corps dharmique restera éternellement dans ce monde. Retournez à vos pratiques, et prenez bien soin de votre cœur ! »

Après avoir entendu les instructions de Bouddha, les bhiksus, très émus, se dispersèrent, mais, dans leur cœur, ils gardaient tout de même quelque appréhension. De nombreux jeunes bhiksus et bhiksunis ne parvenaient plus à pratiquer paisiblement ; seuls les grands arhats restaient calmes. Quant à Bouddha, il se comportait comme si de rien n'était.

Les gens cultivés admiraient le comportement insouciant de Bouddha ; les autres le trouvaient trop faible et étaient convaincus qu'une grande tempête finirait par arriver.

Un jour, Bouddha et Ananda passèrent en bas du Pic de l'aigle, alors que Devadatta était justement en haut de la montagne. En les voyant, il fit rouler un gros rocher dans leur direction, Bouddha ne chercha pas à l'éviter, mais Ananda s'enfuit. Le rocher s'arrêta tout près de Bouddha, affolé, Ananda se précipita vers son maître et lui demanda :

« Vous n'avez rien ? Je ne sais qui voulait vous faire du mal, mais je pense que c'est encore mon frère Devadatta. Je me sens confus de vous voir en danger. »

Bouddha répondit calmement :

« Ananda ! Mettre en danger Bouddha par violence et machination, est chose impossible. Tu dis que c'est Devadatta qui a poussé le rocher ? C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas certain. Ne sois pas triste : chacun fabrique ses propres karmas. Je n'étais pas en danger, celui qui l'était, c'était bien toi : tu ne t'es pas vu, tout à l'heure ?! »

Ananda dit en riant timidement :

« Bouddha a vu mon affolement et ma peur ! »

Bouddha rit aussi, il caressa la tête d'Ananda, et ils continuèrent leur route.

Ne sachant pas si le rocher avait atteint Bouddha, Devadatta était très inquiet. Bouddha, lui, n'avait pas pris la chose à cœur, car pour lui, la mort n'était qu'une question secondaire, voire inexistante.

Par contre, ses disciples considéraient sa vie comme une chose très importante. Quand ils apprirent l'évènement, ils le supplièrent de faire très attention dorénavant, mais Bouddha leur répondit que c'était sans importance.

Un autre jour, Bouddha et Ananda marchaient dans la rue, quand soudain Devadatta et ses disciples, arrivèrent en face. Bouddha les évita en quittant la rue et, fort mécontent, Ananda lui demanda :

« Bouddha ! Pourquoi l'évitez-vous ? Il est votre disciple ! Serait-il possible que vous ayez peur de lui ? »

Bouddha comprit et le consola :

« Ananda ! Je n'ai pas peur de lui ! Je ne veux tout simplement pas le rencontrer. A quoi bon voir les gens ignobles ? Nous ne devons pas vivre avec lui, ni discuter avec lui car, pour l'instant, il n'a que des pensées perverses. Ce serait comme frapper un chien méchant, au risque de le rendre encore plus méchant. C'est pourquoi, ne l'offensons pas et nous éviterons des ennuis inutiles. »

Ananda n'était pas très convaincu par l'indulgence de Bouddha, mais, il n'avait pas d'autre solution à proposer.

Bouddha évitait de provoquer Devadatta, mais ce dernier avait décidé de ne pas relâcher sa pression et ne voulait laisser à Bouddha, aucune échappatoire. Devadatta savait pouvoir compter sur le prince Ajātaśatru, mais le roi, son père, restait fidèle à Bouddha. Devadatta se dit que le roi était un personnage dangereux pour son avenir et que, pour abattre Bouddha, il fallait d'abord éliminer Bimbisāra.

Aussi, il incita le prince à se révolter contre son père, en lui faisant miroiter le projet de créer un monde nouveau et de transformer Magādha en une nation idéale. C'est ainsi que le roi Bimbisāra fut jeté en prison par son prince héritier et son confident qui, de plus,

interdirent toute visite et toute nourriture. Ajātaśatru prit le pouvoir et nomma Devadatta maître impérial. Le peuple gronda mais resta impuissant face à ce nouveau potentat.

Ajātaśatru avait emprisonné son père et interdit de lui donner quelque nourriture que ce soit. Pourtant, le roi Bimbisāra ne nourrissait pas de haine contre ce fils indigne : il se consolait en pensant que tout était dû à un karma antérieur.

Il pensait à ce que disait Bouddha : « Le ciel, la terre, le soleil, la lune, le mont Sumeru, ou l'océan... : rien n'est permanent... Toute création entraîne la destruction ; toute prospérité, le déclin ; toute rencontre, la séparation ; toute vie, la mort ; toute joie, la souffrance... Il n'existe pas de joie éternelle : seule la souffrance est sans fin. »

Les paroles de Bouddha résonnaient dans l'esprit du roi ; non seulement, il croyait entendre la voix de Bouddha, mais en même temps, il entrevoyait l'aspect réel du monde. Dans sa prison, il se servait de l'enseignement de Bouddha pour se consoler. Bouddha disait : « Le corps n'est qu'un rassemblement conditionné des quatre éléments et des cinq skandhas ; il est le lieu où les êtres abritent leur conscience. La mort est comme un retour à la source et, si l'on ne s'attache pas au « moi », au « mien », on pourra atteindre le nirvana, qui est l'éternel monde paisible. Et rien n'est plus heureux que cela. »

Sa pensée était libérée mais il ne pouvait ignorer totalement ses souffrances physiques et craignait toujours la mort. Alors, il demanda au gardien de transmettre une requête à Ajātaśatru : Il renonçait au trône et voulait bien le laisser à Ajātaśatru s'il le désirait. Il demandait seulement à Ajātaśatru de lui rendre sa liberté et de l'autoriser à devenir śramaṇa auprès de Bouddha.

Ajātaśatru connaissait son père, il ne le craignait pas en tant que personne, mais redoutait la confiance et le soutien du peuple, très attaché à son roi.

De plus, Devadatta lui avait dit :

« Vous devez faire attention : le cœur du peuple reste attaché à votre père. Si vous le relâchez, sous la pression populaire, vous finirez par échouer. Si nous voulons créer un nouveau monde, un royaume idéal, nous devons détruire radicalement ce qui existe. Chargez-vous de la vie de votre père, moi je me charge de celle de Bouddha. Mais, comme on ne peut tuer Bouddha avec de simples forces humaines, je voudrais vous demander de me trouver un éléphant. Je le rendrai fou furieux et quand Bouddha sortira pour la quête d'aumônes, nous le lâcherons. L'éléphant est un animal : il ne subira pas l'influence de Bouddha et finira par le piétiner. »

Sans hésitation, Ajātaśatru répondit :

« Vous avez raison ! Moi non plus, je n'ai pas l'intention de laisser vivre mon père : « Quand le vin est tiré, il faut le boire... ». Chargez-vous de Bouddha : vous pouvez disposer des éléphants comme bon vous semble. »

Devadatta était fou de joie, il avait l'impression que les projets du nouveau roi et du nouveau bouddha de Magādha se réaliseraient bientôt.

Un jour, Bouddha et ses disciples étaient en quête d'aumônes dans la banlieue de Rājagṛha quand tout à coup, surgit un énorme éléphant amok. Terrifiés, les bhiksus crièrent à Bouddha de se mettre à l'abri.

Calmement, Bouddha leur répondit :

« Bhiksus ! Soyez sans crainte ! Bouddha est un être éveillé qui a parfait la grande pratique, il ne peut être atteint par aucune violence extérieure. »

Le temps de dire ces mots et l'éléphant était déjà arrivé tout près de Bouddha. Or, chose inimaginable, dès qu'il l'aperçut, il s'agenouilla. Bouddha lui parla des trois prises de refuge, et le pachyderme, comme la biche du poème, pleura « *à se fondre les yeux*. »

Les violences extérieures ne pouvaient pas nuire à Bouddha, mais, dans sa prison, le roi Bimbisāra ne pouvait être aussi invulnérable.

Alors, Bouddha envoya l'honorable Pūrna pour lui prêcher le Dharma, en lui disant que le corps charnel dû aux forces karmiques, est susceptible de subir les mauvaises rétributions et que l'objectif principal de la pratique est de les éliminer et de chercher à se libérer. Car la mort n'est pas à craindre et personne ne peut l'éviter. Ce qu'il faut craindre, c'est de ne pas être sûr de soi. Le roi entendit le prêche de Pūrna, il se sentit infiniment réconforté. Maudgalyayana se servit aussi de ses pouvoirs surnaturels pour venir lui parler des huit préceptes.

Avec l'aide de Pūrna et de Maudgalyayana, tout emprisonné qu'il était, le roi Bimbisāra fut subitement heureux. Il commença à avoir confiance dans la vie et dans la libération de l'esprit.

Bien que n'ayant rien mangé depuis des jours, il restait souriant et n'émettait aucune plainte.

La nouvelle de son emprisonnement parvint finalement aux oreilles de la reine Kośaladevi, qui se précipita chez le prince Ajātaśatru et lui dit :

« Comment peux-tu commettre une action aussi cruelle et impie ? Pour t'élever et t'éduquer, ton père et moi, nous sommes donnés beaucoup de peine et ton père, ne pensait qu'à te voir grandir. Et maintenant, tu rends le mal pour le bien ? Je n'aurais jamais pensé que tu pusses être aussi mauvais ! Qu'as-tu fait de ta conscience ? »

Ajātaśatru ne tint pas compte des paroles de sa mère, il lui répondit méchamment :

« Ne m'ennuie pas avec tes radotages ! C'est moi le roi maintenant. Tu es ma mère, mais tu dois aussi m'obéir. Je te le dis franchement : je n'aimais pas la politique menée par mon père et il y a longtemps que je voulais le tuer. Il n'y a plus rien à faire maintenant et si tu dis encore un mot, je te ferai subir le même sort ! »

Effrayée, elle lui dit en pleurant :

« Tu ne me laisserais pas non plus, le voir encore une fois ? »

Ajātaśatru lui répondit rudement :

« Tu peux le voir, mais tu ne peux pas lui apporter de nourriture ! »

« Tu veux le laisser mourir de faim ? »

« Préfères-tu que je le tue d'un coup de poignard ? »

« C'est horrible ! Comment puis-je avoir un fils tel que toi ? ! »

« C'est aujourd'hui que tu t'en rends compte ? » dit Ajātaśatru d'un ton railleur.

La Reine Kośaladevi se retira. Cherchant un moyen pour sauver son mari affamé. Elle alla, immédiatement prendre un bain, puis elle s'enduisit le corps d'une pâte de blé pour la porter au roi, dans sa prison.

Le Roi Bimbisāra n'avait pas faim. Au contraire, il consola son épouse éplorée, en lui disant :

« Ne sois pas triste ! je crois que tout ceci n'est que prédestination. Je pense aux instructions de Bouddha et je l'admire encore plus. La vérité que prêche Bouddha est bien la lumière pour les gens égarés dans l'obscurité. J'ai l'impression de trouver l'illumination et je m'efforce d'acquérir l'état de « sans pensée » : un état qui ne connaît ni attache, ni convoitise, ni haine... C'est une occasion qui me permet de me repentir de mes péchés du passé. Je réfléchis et je comprends toutes mes erreurs d'antan. Ce n'est pas grave si l'on peut me tuer. Ne t'inquiète pas pour moi : mourir dans la joie et la tranquillité est le plus grand bonheur que l'on puisse avoir dans la vie.

« Notre vie passée est comme un rêve : je l'ai compris maintenant. Je ne pense plus que Devadatta qui veut mettre Bouddha en danger ou Ajātaśatru qui veut me tuer, soient choses malheureuses. Au contraire, c'est une condition favorable à l'acquisition de la Voie et aussi une occasion pour moi d'éliminer les mauvais karmas. J'ai pensé aux dernières paroles de la bhiksuni Upāsena mordue par le serpent venimeux : elles reflètent exactement les enseignements de Bouddha.

« Je ne sais pas si je serai libéré après la mort, mais Bouddha comprend notre sincérité et notre foi : il nous montrera le chemin et nous conduira à coup sûr, vers une destination sereine. »

Après avoir entendu ces mots, la Reine Kośaladevi se sentit apaisée, cependant, elle continua à lui dire en sanglotant :

« Devadatta est un homme horrible, de connivence avec Ajātaśatru. Mais, on peut penser que c'est une affinité prédestinée. Je suis contente que tu sois capable de te détacher. Je pense beaucoup à Bouddha : avant, il envoyait souvent les honorables Ananda et Maudgalyayana pour prendre de nos nouvelles. Ce serait bien si nous pouvions les entendre prêcher encore une fois ! »

Et voilà qu'aussitôt, Bouddha surgit devant eux, accompagné d'Ananda et Maudgalyayana.

Le roi et la reine se prosternèrent et dirent à Bouddha en pleurant :

« Grand et compatissant Bouddha ! Qu'avons-nous commis comme péché, pour avoir un tel fils ? Et vous, par quelle affinité êtes-vous un proche de Devadatta ? Nous savons maintenant que ce monde est le lieu néfaste des cinq corruptions, où se rassemblent de nombreux humains, démons, pretas et bêtes féroces. Que Bouddha veuille bien nous parler du monde pur de la Joie suprême ! Nous voudrions y renaître pour rejoindre les hommes de bien et ne plus entendre de propos licencieux, ni voir d'hommes vicieux. »

Dans un sourire bienveillant, Bouddha irradié de la lumière, puis il exposa au roi et à la reine la méthode conduisant à la libération :

« Je comprends votre dernier souhait et je suis heureux de venir ici pour vous montrer la Voie de la libération et révéler, à vous et à tous les êtres du futur, l'existence d'une destination ultime. D'ici, en direction de l'Ouest, au-delà des dix milliards de Terres de bouddhas, existe un monde nommé « La Joie suprême ». Sur cette Terre, un bouddha nommé Amitabha explique à cet instant même, le Dharma. Les êtres vivant là-bas ne subissent aucune souffrance, ils ne ressentent que de

la joie. Tout être qui veut renaître sur cette Terre de Bouddha doit réciter le nom de Bouddha de tout son cœur et exercer des actions saines. Pour réussir des karmas sains, il faut pratiquer les trois mérites :

1. Prendre soin de ses parents, respecter ses maîtres, pratiquer la bienveillance, ne pas tuer, et exercer les dix bons karmas.
2. Recevoir et observer constamment les trois refuges, se conformer à tous les préceptes, ne pas enfreindre les règlements et purifier son corps et son cœur.
3. Cultiver la bodhicitta, croire fermement à la causalité, étudier le mahayana et encourager les pratiquants.

« Les êtres qui pratiquent ces trois mérites et qui, de plus, récitent de tout leur cœur le nom de ce bouddha, pourront renaître sur cette Terre pure.

« Sire ! Madame ! Faites ce que je vous ai dit et réunissez les trois conditions : foi, résolution et pratique. Votre avenir sera bien plus heureux que le présent...

« Je dois retourner au Pic de l'aigle maintenant, car Devadatta n'est pas encore sorti de son mauvais rêve ! »

Puis, avec Ananda et Maudgalyayana, ils prirent congé du roi et de la reine. A dater de ce jour, le roi Bimbisāra connut un apaisement croissant. Il se conforma aux instructions de Bouddha et, peu de temps plus tard, il quitta ce monde.

Après le décès du roi, Ajātaśatru déclara au public que son père était mort de maladie. Bien sûr, la vérité finit par être connue mais, par crainte, personne ne contesta publiquement ses affirmations.

Devadatta se dit que, désormais, il était l'homme le plus puissant du Monde. Alors, il réunit ses fidèles et se rendit chez Bouddha pour une ultime explication et pour avoir le dernier mot.

Les disciples de Bouddha estimaient qu'il devait refuser de le rencontrer, mais il leur dit qu'il fallait laisser Devadatta s'enfermer, en déployant toute ses ruses.

Bouddha s'assit sur son siège et attendit Devadatta devant ses disciples, très inquiets pour sa sécurité. Devadatta et ses hommes entrèrent avec arrogance. C'était une rencontre bien différente des rassemblements habituels de la communauté monastique.

Du côté de Devadatta, régnait une atmosphère de guerre ; de l'autre côté, certains disciples de Bouddha étaient eux aussi furieux. Seul le grand Bouddha et ses principaux disciples restaient impassibles.

« Y a-t-il quelque chose de particulier ? » demanda Bouddha.

« Je ne suis évidemment pas venu pour rien ! » répliqua Devadatta.

« Que veux-tu ? Dis toujours ! »

« Alors, je vais le dire », s'exclama Devadatta : « Bouddha ! Je pense que vous prenez de l'âge maintenant. Pour rester en bonne santé, il vaudrait mieux que vous preniez votre retraite. Après vous, je peux prendre en charge la direction de la communauté. »

La déclaration de Devadatta fit sursauter les disciples de Bouddha qui concentrèrent toute leur attention sur leur maître, dont ils attendirent la réponse.

Sans se départir de sa bienveillance, Bouddha répondit d'un ton uni :

« Je n'ai pas envie de discuter avec toi sur ce sujet, car je sais fort bien quand je devrai prendre ma retraite. Par ailleurs, seuls Sāriputra, Maudgalyayana, Mahākāshyapa et leurs égaux, pourront me succéder et mener mes disciples. Quant à toi, apprends donc d'abord à être modeste ! »

Les disciples de Bouddha l'acclamèrent et Devadatta, fou de colère, donna un coup de pied dans la chaise et ragea :

« J'étais venu, plein de bonnes intentions ! Je pensais à votre santé, et vous, vous me traitez avec mépris. C'est bon ! Je me vengerai ! »

Puis, il s'en alla. Certains disciples de Bouddha étaient effrayés, mais Bouddha lui, se montrait très calme. Doucement, il se leva et gagna sa chambre ; son cœur était calme comme à l'habitude, par contre, celui de Devadatta était tumultueux.

Pensant à ce qu'avait dit Bouddha, Devadatta enrageait de plus en plus. Il savait bien que son niveau était inférieur à celui des grands disciples de Bouddha, mais il avait le soutien du nouveau roi : Ajātasātru. Il faisait tous ses efforts pour combattre Bouddha et, tous les jours, avec ses confidents Kokālika, Katamoraka-tissa, Khandadeviyāputta et Samuddadatta, ils élaboraient des stratégies de vengeance, à n'en plus finir.

Devadatta exposait sa détermination et son plan :

« Si nous ne pouvons pas nuire à Bouddha par la violence, nous pouvons toujours accaparer ses disciples et, même si je dois le payer de ma vie, je lutterai contre lui jusqu'au bout. Pour attirer les disciples de Bouddha, nous devons d'abord connaître les faiblesses de la communauté monastique. Ensuite, nous mènerons une campagne de propagande pour montrer que nos méthodes sont meilleures que celles de Bouddha. Le plus grand défaut de la communauté de Bouddha, est que ses disciples mangent encore du poisson et de la viande. Bouddha les défend en disant que les malades et les gens de santé fragile peuvent faire exception. Cependant, beaucoup d'autres disciples en bonne santé continuent à en consommer, ce qui leur a valu de fréquentes critiques. Je pense utiliser cette situation pour mener mon offensive. »

D'un côté, ses hommes l'applaudissaient, mais, d'un autre côté, ils étaient embarrassés :

« C'est un bon plan d'attaque, cependant, vous non plus, vous ne pourriez plus en manger dorénavant. Pourriez-vous vous y résoudre ? »

Devadatta répondit :

« Je ne mangerai plus de poisson ni de viande ! Et vous ? Au moins sur ce point, nous devons surpasser les disciples de Bouddha. Il y a encore un autre point sur lequel on peut attaquer Bouddha : les vêtements qu'il porte sont vraiment trop luxueux ; je l'ai toujours pensé. Nous devons porter des haillons, pour gagner le respect du peuple, car les

habitants de Magádhā et d'Anga croient tous à l'ascétisme. Nous utiliserons l'ascétisme comme slogan et ne ferons qu'un repas par jour : ainsi je ne peux manquer de mettre Bouddha en échec. Beaucoup de ses disciples sont sensibles à la bonne renommée : je suis sûr qu'ils nous rejoindront. »

Kokālika et les autres s'inclinèrent devant les jugements et les méthodes de Devadatta. Après consultation, ils décidèrent de proclamer les cinq engagements suivants :

1. Ne se vêtir que de haillons.
2. Ne faire qu'un seul repas par jour.
3. Ne consommer ni viande ni poisson.
4. Ne jamais accepter de repas complet : utiliser seulement les aumônes reçues, pour se nourrir.
5. Ne jamais coucher sous un toit, mais toujours sous les arbres.

Après avoir proclamé ces cinq articles, Devadatta et ses hommes étaient très confiants : pour eux, avec le soutien du roi Ajātaśatru et l'engouement du peuple pour l'ascétisme, la victoire était assurée. Ils pensaient que de nombreux disciples de Bouddha étaient de leurs avis et Devadatta attendait impatiemment le moment propice.

Un jour, il crut que l'occasion était venue : Bouddha et ses disciples étaient rentrés au monastère après la quête d'aumônes et tout le monde se reposait dans la salle de lecture. Devadatta s'y rendit avec ses hommes et se planta devant Bouddha. Il parlait très haut, afin que tous les disciples de Bouddha l'entendent :

« Bouddha ! Ces derniers temps, je réfléchis souvent durant la méditation et je pense que les śramaṇas doivent :

1. Ne se vêtir que de haillons et non de vêtements trop luxueux ;
2. Ne manger qu'un repas par jour et ne pas mendier de manière contraire au règlement ;

3. Utiliser seulement les aumônes reçues pour se nourrir et ne pas accepter les invitations des adeptes ;
4. Coucher sous les arbres en été, dans des chaumières en hiver, et ne pas vivre dans d'imposants monastères ;
5. Observer le précepte de ne pas tuer et ne plus manger ni poisson ni viande.

Si l'on respecte ces cinq dharmas, on éprouvera peu de désirs et l'on saura se contenter. Et tout naturellement, on pourra gagner les mérites et vertus de la persévérance (*virya*) et de l'observation des préceptes (*śīla*). De cette manière, nous pourrions acquérir le nirvana plus facilement.

Je voulais soumettre ces cinq règles à tout le monde, qu'en pensez-vous ? »

Bouddha ne montra aucun étonnement. Il répondit tout uniment :

« Si ces règles te conviennent, tu pourras les observer toi-même. Non seulement, je ne t'en empêche pas : au contraire, je t'en félicite. Mais, tu ne peux forcer tous les autres à te suivre : certains sont de santé fragile et il ne faut pas refuser les bonnes intentions d'autrui. En fait, je pense que tu veux saboter l'entente au sein de la communauté monastique et faire une tempête dans un verre d'eau. Est-ce bien ton intention ? »

Très dépité, Devadatta protesta mais Bouddha, qui avait bel et bien percé à jour ses intentions réelles, ferma les yeux et ne lui répondit plus.

Kokālika s'interposa et dit à Bouddha :

« Bouddha ! Ce que dit l'honorable Devadatta est la stricte vérité. Vous devez le laisser diriger vos disciples. Ne soyez pas jaloux et ne lui créez pas de difficultés. »

Bouddha ouvrit les yeux et parla lentement :

« C'est stupide ! Pourquoi serais-je jaloux ? Vous calomniez sans retenue Bouddha et le Sangha... Quand les conséquences de vos actes se produiront, Bouddha aura pitié de vous.

« Les bouddhas du passé autorisaient le port de hardes et moi aussi. Mais accepter les offrandes des adeptes laïques et s'habiller proprement ne sont pas des péchés.

« Les bouddhas du passé pratiquaient la quête d'aumônes et moi aussi. Mais j'autorise les adeptes laïques à faire offrande aux bhiksus, pour leur permettre d'étendre leur champ de félicités.

« Les bouddhas du passé ne prenaient qu'un seul repas par jour et je ne suis pas contre cette pratique. Mais, pour ceux qui sont de santé fragile, je les autorise aussi à prendre plusieurs repas quotidiens. La nourriture sert à rester en bonne santé et, pourvu que l'on n'exagère pas, ce n'est pas une infraction à la loi.

« Les bouddhas du passé ont autorisé les pratiquants à dormir à la belle étoile et moi aussi. Cependant, vivre au monastère pour avoir une vie collective est aussi une chose naturelle et louable.

« Quant à la consommation de viande, j'ai dit qu'il y avait trois sortes de viandes impropres à notre consommation : en voyant tuer la bête, en entendant tuer la bête, ou en tuant la bête, spécifiquement pour en faire offrande. Mais j'autorise aussi la consommation des viandes propres dans des circonstances particulières.

« Tout ceci n'est pas un problème grave : N'exagérez pas ! Si vous pensez ne pas pouvoir acquérir le nirvana à cause de cela, c'est bien regrettable pour vous. »

Puis, Bouddha se leva et alla méditer dans une autre pièce.

Devadatta crut avoir gagné et se sentit très fier. A haute voix il dit à tout le monde :

« Que ceux qui veulent observer les cinq règles se lèvent ! »

Tous les adeptes de Devadatta se levèrent. Ceux de Bouddha restèrent immobiles.

Devadatta les apostropha :

« N'avez-vous pas le courage d'observer ces cinq règles ? Comment osez-vous vous nommer śramaṇas ? Ananda ! Toi mon frère, es-tu incapable, toi aussi, d'observer ces cinq règles ? »

Ananda lui répondit froidement :

« Tu as de la chance aujourd'hui : Si les honorables Sāriputra et Maudgalyayana étaient ici, ils ne te permettraient pas d'être aussi désinvolte. Tu es si méchant, que, quand je pense à tes rétributions karmiques futures, je suis bien triste pour toi ! »

Tombant de haut, Devadatta fut très fâché, mais il ne savait que faire. La seule issue pour lui, était de quitter le monastère avec ses hommes.

Sans les ruses ignobles, on ne voit pas les sentiments bienveillants et compatissants ; sans la conduite ignoble, on ne voit pas la personnalité respectable. C'était justement grâce à Devadatta que la puissance bienfaisante de Bouddha ressembla encore plus au soleil resplendissant et à la montagne imposante, et reçut le respect, l'estime et la confiance des hommes !

La puissance de Devadatta ne dura pas longtemps, car le plaqué-or finit toujours par se dégrader, et c'est alors irrémédiable. Certaines sources disent qu'il disparut un jour. En fait, comme il avait commis des péchés graves, sa rétribution karmique était d'aboutir dans l'enfer Avīci, où il devait souffrir durant d'infinis kalpas. Son destin ne pouvait être que funeste...

La repentance du Roi Ajātaśatru

Le roi Ajātaśatru ne s'était pas senti affligé outre-mesure par la mort de Devadatta : dans sa huitième conscience (*ālaya-vijñāna*), il la trouvait bien méritée. En fait, Ajātaśatru commençait à regretter ses actes.

Un jour, il rêva de son père, feu le roi Bimbisāra, qui lui dit en souriant :

« Ajātaśatru ! C'est moi, ton père. Bien que tu aies eu l'intention de me tuer, je ne t'en veux pas. Je suis disciple de Bouddha et donc, je te pardonne avec la bienveillance et la compassion de Bouddha. Tu as été mon fils ; je prie pour toi, je prie pour que tu puisses te repentir bientôt et que tu empruntes le droit chemin, celui qui conduit à la lumière. »

Ajātaśatru était très angoissé quand il s'éveilla. Il se remémora l'amour bienveillant de son père et son abominable comportement à lui, et il regretta énormément.

Un jour, il déjeunait avec sa mère, la reine Kośaladevi. Ne voyant pas son fils Udaya, il demanda à sa suite :

« Où est Udaya ? Allez le chercher et qu'il vienne déjeuner avec nous ! »

Le gardien répondit :

« Il joue avec le chien. »

Quand le garde amena Udaya, celui-ci portait dans ses bras, un petit chien. Ajātaśatru lui demanda :

« Pourquoi ne viens-tu pas déjeuner ? »

Comme un enfant gâté qu'il était, Udaya répondit :

« Je veux bien manger, mais avec le chien ! »

Ne pouvant faire autrement, Ajātaśatru dût le laisser faire mais un peu plus tard, il dit à sa mère :

« Je suis roi, mais, pour ne pas heurter mon fils, je dois accepter un chien à ma table. Quelle honte ! »

La reine Kośaladevi répondit :

« Ce n'est rien d'avoir un chien à sa table : certains mangent bien de la viande de chien ! Tu te plains parce que tu dois manger à la même table que le chien, pour faire plaisir à ton fils ? Laisse-moi te dire que ton père a fait bien plus pour toi ! Mais voilà ! Tu ne t'en rendais pas compte :

« Quand tu étais petit, tu as eu un jour, un abcès au doigt. Tu avais si mal que tu n'arrivais pas à t'endormir. Ton père t'a pris sur ses genoux et a mis ton doigt dans sa bouche pour atténuer ta douleur. La chaleur de sa bouche a fait percer l'abcès mais, pour ne pas te réveiller, il n'avait d'autre solution que d'avaler le pus qui coulait. Voilà comment t'aimait ton père : il a fait pour toi, ce que personne n'aurait fait ! »

En entendant les mots de sa mère, Ajātaśatru déposa en silence son bol, se leva et se retira dans la pièce voisine. Depuis lors, il ne goûta plus l'honneur et la joie d'être roi : il avait l'impression qu'un énorme rocher lui écrasait le cœur...

Ses effets karmiques se manifestèrent : tout son corps fut envahi de pustules et son cœur était bourrelé de remords. Alors, il s'adressa à ses ministres :

« Mon corps et mon cœur sont gravement malades, c'est sûrement à cause des péchés que j'ai commis envers mon père. Qui peut me guérir maintenant ? »

Parmi les ministres, figuraient des chefs des différentes écoles hérétiques, qui tentèrent de le consoler en lui disant que tuer son père dans l'intérêt de la Patrie, n'était pas un péché karmique... Mais

Ajātaśatru restait insensible à leurs dires, qui ne faisaient qu'alourdir ses remords.

C'est alors que Jīva, le grand médecin, lui rendit visite et lui demanda :

« Sire ! Comment vous sentez-vous ? »

Ajātaśatru secoua la tête et répondit :

« Jīva ! Je suis gravement malade, non seulement de corps mais aussi de cœur. Je crains qu'aucun médecin, aucun médicament et aucune formule magique ne puisse plus me sauver cette fois. Je reste au lit, jour et nuit, à gémir de douleur, sans pouvoir m'endormir. Jīva ! Tu es un médecin célèbre, mais je crois que cette fois, tu ne pourras pas me sauver. »

Jīva lui répondit gravement :

« Sire ! Ne soyez pas si triste et désespéré ! Je pense que, dans ce monde, une personne et une seule peut vous sauver : c'est Bouddha ! »

En entendant ces mots, tous les suivants du roi Ajātaśatru blémirent, tant ils craignaient que Jīva suscitât la colère du roi. Mais cette fois, Ajātaśatru ne se mit pas en colère et ferma les yeux sans mot dire.

Jīva l'ausculta et lui dit :

« Sire ! Je suis médecin, mais un médecin ne peut guérir que les maux du corps, et non ceux du cœur. Bouddha est le médecin suprême ; si vous acceptez de vous rendre chez lui, il vous accueillera car il est comme un immense océan, qui peut accueillir tous les cours d'eau. Votre souffrance vient du cœur : il faut d'abord guérir la maladie du cœur avant de soigner celle du corps. »

Ajātaśatru inclina la tête et dit :

« Tu as raison, Jīva ! Je voudrais aussi me rendre chez Bouddha. Cependant, j'ai peur qu'il me rejette à cause de mes péchés. Devadatta et moi, nous sommes conduits de façon indigne envers lui. »

Jīva avait compris la sincère repentance du roi. C'est pourquoi, il ajouta :

« Sire ! Je sais qu'avant sa mort, le roi Bimbisāra vous a pardonné. Il était disciple de Bouddha, et si lui vous a pardonné, comment le grand et compatissant Bouddha, le parfaitement vertueux, ne vous pardonnerait-il pas ?

« Sire ! Bouddha dit souvent que celui qui a commis des péchés, s'il s'en repent avec toute sa sincérité devant les trois Joyaux, voit ses péchés disparaître et ses obstacles karmiques s'alléger. Vous vous êtes fourvoyé et avez commis des péchés, mais en vous conformant aux méthodes de repentance enseignées par Bouddha, vous pourrez encore être sauvé. Sire ! Vous connaissez maintenant la honte et vous voulez vous repentir : c'est, pour vous, le début d'une nouvelle vie.

« Bouddha a dit aussi : un homme sage n'ose pas pécher et s'il le fait par mégarde, il se repent, alors qu'un homme ignoble, non seulement commet volontairement des péchés mais de plus, cherche à les dissimuler. Si vous pouvez vous rendre devant Bouddha pour vous repentir, sa lumière bienveillante et compatissante, vous protégera.

« Sire ! Un sage ne cherche pas à cacher ses péchés et Bouddha l'a toujours dit : nous devons croire à la causalité et à la rétribution karmique. Dans le monde, seuls les *Ichchantikas*⁸ n'ont aucun espoir à attendre. Sire ! Vous n'êtes pas un *Ichchantika* ! Vous obtiendrez l'aide de Bouddha !

« L'amour de Bouddha est immense et infini et il est destiné à tous les êtres. Bouddha ne fait aucune distinction entre ennemis et amis, riches et pauvres, nobles et humbles. Il a permis au Prince Bhadra de rejoindre la communauté monastique, mais il a aussi recueilli le sūdra Upali. Il a accepté l'offrande du notable Sudatta, mais aussi celle des pauvres. Il a converti Mahākāśyapa, celui qui ne s'attachait à aucun désir, mais il a encouragé aussi Nanda, celui qui désirait de toutes ses forces, entrer dans les ordres. Hārītī et Angulimala étaient deux personnages dont tout le monde avait peur, rien qu'en entendant leurs

8. Est appelé Ichchantika, celui qui s'adonne à l'hédonisme total et à la cupidité.

noms, et Bouddha est allé les trouver pour les convertir. Bouddha traite tous les hommes comme son fils Rahula. Que votre Majesté n'éprouve plus de doute !

« Sire ! Je suis un peu gêné mais je dois vous le dire : Bouddha et ses disciples sont en chemin pour venir prêcher dans ma maison. Je voudrais que votre Majesté y vienne. C'est une occasion exceptionnelle et je vous supplie de ne pas la laisser échapper ! »

Dans les yeux du roi Ajātaśatru passa une lueur de remords, mais aussi d'espoir. Il dit à Jīva :

« Je suis content d'entendre tes paroles. Veux-tu choisir pour moi une date propice ? J'irai rendre visite à Bouddha et lui demander d'accepter ma repentance. »

Jīva secoua la tête et répondit :

« Sire ! Dans l'enseignement de Bouddha, les dates propices sont tenues pour pure superstition et Bouddha interdit toujours à ses disciples de pratiquer la divination. En pratiquant le juste Dharma et en se conformant à ses instructions, toutes les dates sont propices. Que votre Majesté se mette immédiatement en route ! »

Ajātaśatru ordonna que l'on préparât des offrandes pour Bouddha et prit la tête de sa suite, pour se rendre dans la demeure de Jīva.

Sur le chemin, Ajātaśatru se sentit soudain plein d'appréhension. Il fit arrêter la troupe et dit à Jīva :

« Jīva ! Bouddha est un être qui est exempt de souillure et qui possède une personnalité pure. Sa communauté monastique ne compte que des sages, libérés de toute affliction. Devadatta et moi, avons trahi Bouddha : Il ne voudra jamais me recevoir ! Il ne voudra jamais me tendre la main ! Je crois qu'il vaut mieux que je rentre ! »

Jīva lui dit d'un air grave :

« Sire ! Les parents prodiguent à tous leurs enfants le même amour, mais prêtent une attention plus particulière à ceux qui sont malades. La bienveillance et la compassion de Bouddha sont distribuées

équitablement à tous les êtres, mais le maître se soucie plus particulièrement des pécheurs. Bouddha enseigne le juste Dharma, même aux *Ichchantikas* ; vous n'êtes pas un *Ichchantika*... Pourquoi ne pourriez-vous pas, recevoir l'aide de Bouddha ? »

Ajātaśatru hésitait encore, quand soudain, il entendit résonner dans le ciel, une voix qui lui dit :

« Ajātaśatru ! Je suis ton père : Bimbisāra. Ecoute ce que dit Jīva et va te repentir auprès de Bouddha. Ce que je veux te dire, c'est que la lumière du Dharma va bientôt s'éteindre, le navire du Dharma va faire naufrage, l'arbre dharmique va mourir et ses fleurs vont se faner. Bouddha finira par entrer au parinirvāna et alors, Ajātaśatru, qui viendra pour te sauver ? Tu as commis les cinq péchés majeurs, tu vas bientôt tomber en enfer. J'ai pitié de toi car tu es mon enfant : Va vite demander secours à Bouddha, car sans lui, tu ne pourras jamais te libérer ! »

En entendant la voix bienveillante de son père, Ajātaśatru tomba à terre, évanoui. On le transporta dans la demeure de Jīva et, quand il se réveilla, Jīva le conduisit dans la salle de lecture où méditait Bouddha, assis bien droit sur son siège, entouré de ses disciples. La salle était éclairée et embaumait la fumée d'encens. Tous méditaient.

Ajātaśatru se lava les pieds et entra dans la salle en suivant Jīva. Il se tint debout devant Bouddha, joignit ses mains devant sa poitrine et lui dit :

« Bouddha ! Veuillez examiner mon cœur ! »

Bouddha ouvrit ses yeux clairs et brillants et lui répondit avec bienveillance :

« Sire ! C'est bien que vous soyez venu ! Je vous attendais depuis si longtemps ! »

Ajātaśatru fut surpris d'une telle marque de faveur ; il baissa la tête et dit :

« Ô Grand et compatissant Bouddha ! Je ne mérite pas votre bonté. Quelqu'un d'aussi abominable que moi, doit être heureux de

recevoir les réprimandes de Bouddha, et voilà que vous me parlez si aimablement ! Votre grande compassion embrasse le monde entier, je le comprends seulement aujourd'hui ; vous êtes le père bienfaisant de tous les êtres. J'ai tué mon innocent père, je le regrette énormément et ne puis connaître la paix. Que Bouddha veuille bien venir à mon secours ! »

Bouddha lui dit calmement :

« Il existe dans le monde deux sortes de gens qui peuvent obtenir joie et bonheur : ceux qui font des bonnes actions et évitent les mauvaises, et ceux qui commettent des péchés mais qui cherchent à se repentir. Qui en ce monde, ne commet pas d'erreur ? Celui qui reconnaît ses fautes et les corrige, est un homme bon. Mon enseignement est grand et sans limites, je vous demande simplement d'être prêt à vous repentir à tout instant.

« Sire ! Le péché est sans nature propre : il est illusoire. En éliminant l'intention, on écarte le péché. La véritable repentance est de comprendre que le cœur et le péché sont tous deux illusoirs.

« Dorénavant, vous devrez gouverner conformément à la Loi, sans commettre aucune action illégale. Dirigez le peuple avec vertu et ne soyez jamais tyrannique. En exerçant une politique bienfaisante, votre réputation s'étendra dans les quatre directions et vous récolterez le respect de tous. Le passé est le passé et il n'est pas nécessaire d'y revenir ! Le plus important est de commencer à vous réformer dès à présent. En faisant de bonnes actions, vous serez heureux immédiatement. Ensuite, il vous faudra suivre mon enseignement pour apprendre le Dharma du non-moi et pour réaliser les effets du non-agir. Alors, vous serez libéré. »

Après avoir entendu Bouddha, le roi Ajātasatru éprouva espérance et confiance envers sa nouvelle vie. Il sentit que les nuages noirs des illusions, se dissipèrent dans son cœur et c'est avec gratitude qu'il s'agenouilla devant Bouddha.

« Le fils prodigue qui vient à résipiscence ne peut être échangé contre aucune valeur matérielle » et le Roi Ajātaśatru a finalement pris refuge auprès de Bouddha et obtenu la paix du cœur...

Le destin tragique du Kapilavastu

Au fil du temps et l'âge venant, Bouddha devint encore plus miséricordieux, plus imperturbable, plus majestueux...

Dehors, sévissaient les persécutions des hérétiques ; dedans, grondait la rébellion de Devadatta... Le Grand Bouddha aurait certes pu démontrer que les persécutions des hérétiques ne prouvaient que leur maladresse et leur ignorance, que la rébellion de Devadatta équivalait à un suicide... mais le monde n'en aurait pas été éternellement pacifié pour autant. Car notre monde est un mélange de lumière et d'obscurité, de bien et de mal, de bouddhas et de démons : un monde Saha qui ne peut exister sans connaître des problèmes...

Bouddha le dit : l'univers est une succession continue, incluant création, existence, destruction et disparition. De même, la vie est un enchaînement : naissance, vieillesse, maladie et mort. Aucun phénomène de ce monde ne peut échapper à ces lois !

Bouddha savait à l'avance qu'un malheur devait survenir : un malheur qui ne le toucherait pas personnellement, mais s'abattrait sur sa patrie d'origine.

L'Inde au temps de Bouddha connaissait des guerres incessantes, car de nombreux royaumes s'y côtoyaient, dont les rois nourrissaient tous des ambitions de conquête.

La patrie de Bouddha : Kapilavastu, était souvent menacée par son voisin, le puissant Kośala. Par chance, depuis que Prasenajit, souverain de Kośala, avait pris refuge auprès de Bouddha, il ne pensait

plus à déclarer la guerre à Kapilavastu. De plus, depuis la mort du roi Śuddhodana, c'était le vaillant prince Mahānāma qui avait hérité du trône, ce qui avait permis de maintenir la stabilité à Kapilavastu. Cependant, tous les phénomènes du monde sont impermanents et changeants... et les troubles s'annoncèrent :

L'histoire avait débuté avant la prise de refuge du Roi Prasenajit : Il avait demandé en mariage, une princesse Sakya, un clan célèbre pour sa prétention, car ces gens-là se croyaient d'extraction supérieure et n'aimaient pas marier leurs filles à d'autres races. Cependant, ils n'osèrent pas refuser d'emblée la demande de Prasenajit, dont ils redoutaient la puissance...

A l'époque, le prince Mahānāma proposa sa médiation en disant :
« Laissez-moi m'en occuper. Il ne faut pas mettre Prasenajit en colère car, sur le plan militaire, nous ne pouvons pas le vaincre et politiquement, notre pays est moins stable que le sien. J'ai une solution : j'ai une très jolie fille nommée Vāsavakhattiyā. Je l'ai conçue avec la servante Nāgamundā. Donnons-la en mariage à Prasenajit ! »

C'est ainsi que le Roi Prasenajit fit de Vāsavakhattiyā sa Première-dame, dont Kalodayin disait souvent, qu'elle était la plus belle femme du monde.

Après son Eveil, Bouddha apprit la chose. Il n'en était pas fier, car il savait que cette tricherie politicienne allait engendrer de funestes conséquences.

Vāsavakhattiyā avait été nommée Première dame parce que le Roi Prasenajit croyait qu'elle était une princesse Sakya. Elle avait donné naissance au prince Virudhaka qui, à l'âge de huit ans, fut envoyé par son père à Kapilavastu, pour apprendre le tir à l'arc.

A cette époque, Kapilavastu attendait le retour de Bouddha : on avait bâti une nouvelle salle de lecture, majestueuse et imposante, pour que Bouddha pût y prêcher le Dharma. Pour les Sakya, c'était un lieu sacré qu'ils garnissaient de meubles précieux et de magnifiques

bannières, et où ils brûlaient du précieux bois de santal blanc, au suave parfum. Tout était prêt pour l'arrivée de Bouddha.

Or, Virudhaka vint jouer avec d'autres enfants dans la salle. En le voyant, les Sakya se fâchèrent, car ils pensaient que la présence d'un enfant né d'une esclave était une souillure pour leur « terre sacrée ». Ils renvoyèrent l'enfant et, partout où il avait mis les pieds, ils creusèrent sept pieds de terre qu'ils remplacèrent par de la terre « propre ». Ayant appris la chose, Virudhaka entra dans une colère folle et jura :

« Quand je serai roi, j'anéantirai le clan Sakya. »

Quand Bouddha rentra au pays et apprit ces événements, il estima que ses compatriotes Sakya s'étaient montrés prétentieux et arrogants et que leur pays finirait par être anéanti.

Bouddha était un sage qui avait compris les vérités profondes de l'univers et vivait en se conformant à la nature dharmique. Certes, il ne manquait pas de compassion envers les malheureux, mais il savait qu'il ne faut s'attacher à rien, ni faire de différence entre l'autre et moi. Cependant il aimait sa patrie et s'inquiétait pour elle.

« Quand toutes les conditions sont remplies, les fruits du malheur et des fléaux mûrissent très vite ! » :

Un jour, alors que le roi Prasenajit était en tournée d'inspection générale, le prince Virudhaka et le traître Dīgha Chārāyana envoyèrent leur armée pour éliminer la garde royale et usurpèrent le trône, en faisant main basse sur la couronne et l'épée du roi.

Quand le roi Prasenajit et la reine Malika apprirent que les gardes avaient été tués par Virudhaka, ils furent très effrayés. Avec regret, le roi dit à la reine :

« J'aurais mieux fait de lui céder le trône plus tôt ! »

La reine essaya de l'apaiser, elle lui conseilla de se réfugier momentanément à Kapilavastu, pour éviter Virudhaka.

Le roi Prasenajit avait quatre-vingts ans à l'époque et, peu de temps après, il mourut à Kapilavastu, où les Sakya l'enterrèrent en grande pompe.

Ayant appris le décès de son père, Virudhaka se proclama roi, sans se soucier de son frère, le prince Jeta, ce qui scella inévitablement le destin tragique de Kapilavastu.

Un jour, Virudhaka demanda à sa cour :

« Si quelqu'un insultait votre noble souverain en le traitant d'être impur, comment devrait-on le punir ? »

« Il mériterait la mort ! » répondirent les ministres.

Alors, Virudhaka déclara solennellement :

« Les Sakya ont blessé mon amour propre et offensé ma personne, quand ils m'ont traité d'homme impur. Ils méritent la mort et je veux les châtier par les armes ! »

La nouvelle se répandit et le clan Sakya, ayant aussi reçu l'information, tous ses membres prirent peur.

Quand Bouddha apprit la nouvelle, il sut que l'effet karmique commun aux habitants de Kapilavastu était arrivé. Bouddha a toujours enseigné aux hommes qu'il ne faut pas contracter de karmas malsains, car les semences plantées finissent inexorablement par donner des fruits. Bouddha peut momentanément sauver les hommes, mais ils doivent aussi payer intégralement leurs rétributions karmiques.

Pour sa patrie, Bouddha ne pouvait que faire son possible. Aussi, s'en alla-t-il seul à la frontière des deux territoires et se mit en méditation sous un arbre mort, pour y attendre Virudhaka et son armée.

Virudhaka ne nourrissait pas une grande estime pour Bouddha. Néanmoins, il descendit de son char et lui dit :

« Bouddha ! De l'autre côté de la montagne, poussent de grands arbres touffus, vous pourrez y trouver de l'ombre. Cet arbre est déjà desséché et ce n'est pas sain de vous exposer ainsi en plein soleil. »

Bouddha lui répondit gravement :

« Tu as raison ! Mais l'ombrage de la famille prime tous les autres ! »

Bien qu'il fût cruel et tyrannique, Virudhaka fut touché par cette voix bienveillante et compatissante. En parlant ainsi, Bouddha voulait dire à l'usurpateur qu'en exterminant Kapilavastu et le clan Sakya, il perdrait irrémédiablement l'ombrage de la patrie et de la famille et ne pourrait en trouver d'autre. Aussi, Virudhaka pensa : « Dans le passé, quand un pays avait recours aux armes contre un autre pays, s'il croisait un śramaṇa, il retirait ses troupes et là, il s'agit de Bouddha en personne ! »

Aussi, ordonna-t-il à son armée de se retirer.

Virudhaka parti, Bouddha n'en fut pas plus heureux ni plus excité, car il savait que les causes, effets et karmas, étaient des lois naturelles et inévitables.

Peu après, Virudhaka lança une deuxième expédition militaire contre Kapilavastu. Sur le chemin, il rencontra de nouveau Bouddha sous l'arbre mort et retira sa troupe.

Puis, la scène se répéta une troisième fois.

A la quatrième fois, Bouddha comprit que le destin de son clan avait été scellé par ses actions passées et ne fit rien pour l'empêcher, tout en regrettant profondément que les habitants de Kapilavastu dussent subir le fléau généré par leurs propres erreurs.

Ananda sentit que Bouddha était particulièrement affecté, il lui demanda respectueusement :

« Bouddha ! Depuis que j'ai renoncé à la vie mondaine pour vous suivre, je ne vous ai jamais vu si triste et si déprimé. »

Bouddha répondit lentement :

« Ananda ! Dans sept jours, le clan Sakya va subir un sort tragique. C'est pour porter le deuil de son pays et de ses proches que le visage de Bouddha blêmit ! »

Maudgalyayana suggéra :

« Bouddha ! Pour aider Kapilavastu, nous pouvons déployer nos forces ! »

Bouddha regarda l'honorable Maudgalyayana et lui dit gentiment :

« Maudgalyayana ! Ceci est la rétribution karmique du clan Sakya. C'est la loi de cause et effet. Tu ne peux la subir à leur place ! »

L'honorable Maudgalyayana avait confiance en ses pouvoirs surnaturels. Il ne voulut pas admettre ce que disait Bouddha, et décida d'organiser une campagne pour protéger Kapilavastu.

Pour la quatrième fois, Virudhaka envoya son armée et encercla Kapilavastu.

Maudgalyayana voulut d'abord sauver les habitants, grâce à son pouvoir surnaturel : il se servit de son bol pour le remplir avec cinq-cents personnes et les faire sortir de la ville. Mais à peine sortis, les cinq-cents hommes se liquéfièrent et se changèrent en sang. A ce moment, Maudgalyayana comprit vraiment ce qu'avait voulu dire Bouddha : « Personne ne peut enfreindre la loi de la causalité, et aucun pouvoir surnaturel ne peut vaincre la puissance karmique. »

Les Sakya se retirèrent dans la cité et fermèrent les portes de la ville. Au début, ils se défendirent avec leurs arcs, mais, peu à peu, ils fléchirent devant la puissance des ennemis.

Virudhaka dit alors aux habitants de Kapilavastu :

« Ceux qui ouvriront les portes seront épargnés et recevront une récompense. Si personne ne le fait, personne ne sera épargné, le jour où j'entrerai dans la ville ! »

Les habitants se consultèrent : certains préconisaient la capitulation, d'autres la résistance, certains cherchaient même à s'enfuir. Personne n'écoutait le commandement, et Mahānāma ne contrôlait plus la foule.

A ce moment crucial, un jeune Sakya de quinze ans nommé Śama, monta sur le rempart. Il avait compris que Virudhaka était à

l'extérieur de la ville pour diriger l'attaque et espérait le tuer. Il était si bon archer, que nombre d'ennemis s'enfuirent et que Virudhaka, lui même dut se réfugier dans une tranchée. Mais, parmi les Sakya, certains critiquèrent le jeune archer en parlant de bravoure aveugle. Le jeune Śama en fut si fâché qu'il sortit de la ville et s'en alla.

Dans Kapilavastu, ne restaient que des lâches et des incapables, divisés en deux clans : les capitulards et les partisans de la résistance. Finalement, les premiers étant plus nombreux, les portes de la ville furent ouvertes. Virudhaka et ses hommes firent irruption, comme des tigres et des loups. Ils massacrèrent d'abord les cinq-cents gardiens des remparts et capturèrent les trente-mille partisans du clan de la résistance. Ce n'était pas chose facile que de tuer tant de personnes d'un coup... Alors, Virudhaka ordonna qu'on les enterrât pour laisser les éléphants les piétiner.

C'était une manière atroce de mourir et, ne pouvant supporter le spectacle, Mahānāma demanda à Virudhaka :

« Peu importe ce que tu penses : tu es et tu restes incontestablement mon petit-fils. Je voudrais te présenter une dernière requête ! »

« Quelle requête ? » demanda Virudhaka, les yeux luisants.

Mahānāma répondit :

« Ce n'est pas facile de tuer tant de personnes. Je te demande d'en relâcher une partie. Laisse-moi plonger dans l'eau et laisse-les se sauver. Quand je ressortirai de l'eau, tu pourras tuer ceux qui seront encore là ! »

Virudhaka éclata de rire :

« C'est très divertissant ! Je t'accorde cette faveur. Descends donc dans l'eau ! »

Aussitôt que Mahānāma eut plongé, Virudhaka donna le signal de la fuite. Les gens se bousculaient, se poussaient l'un l'autre, certains tombaient et étaient piétinés par les autres... C'était une scène insupportable, mais Virudhaka trouvait plaisir à la contempler. Pourtant,

quand les trente-mille hommes furent presque tous partis, Virudhaka s'inquiéta : il se demandait comment Mahānāma pouvait rester si longtemps sous l'eau. Aussi, envoya-t-il un plongeur pour vérifier.

L'homme remonta et lui dit en pleurant :

« Sire ! Le Roi Mahānāma ne pourra plus jamais remonter. Pour sauver les autres, il a noué ses cheveux autour d'un tronc d'arbre et il est mort noyé ! »

Le cœur lourd, le tyran Virudhaka resta silencieux.

C'est ainsi que le petit-fils de Mahānāma, Virudhaka, fils du roi Prasenajit, occupa Kapilavastu.

Le roi Virudhaka se révéla être un véritable despote. Par la suite, il assassina son frère aîné, le prince Jeta, écarta les bons conseillers et négligea la politique. Peu de temps plus tard, le palais royal prit feu ; le roi et ses femmes périrent dans l'incendie.

En raison de la situation politique de l'époque, le roi Ajātasātru de Magādha, qui avait pris refuge auprès de Bouddha, rattacha Kośala et Kapilavastu à son propre royaume.

Les leçons particulières de Bouddha

Voulant faire profiter tout le monde de ses bienfaits, le Grand Bouddha a répandu partout la bienfaisante rosée dharmique, pour humecter les cœurs desséchés des êtres. L'enseignement de Bouddha était le navire, franchissant l'océan de la souffrance, pour faire passer les êtres de cette rive du samsara vers l'autre rive : celle du nirvana.

Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois-cents lectures. Au début, il a parlé à cœur ouvert du *Sūtra de l'Ornementation fleurie* et ce, pendant vingt-et-un jours. Ensuite, pour s'adapter à la capacité de compréhension des hommes, il a enseigné douze ans d'*Agama-sūtras*, huit ans de *Vaipulya-sūtras*, vingt-deux ans de *Prajñā-sūtras* et huit ans de *Sūtra du Lotus* et de *Nirvana-sūtra*. Toutes ces lectures s'adressaient à l'assemblée dans son ensemble. Pour ce qui est des instructions particulières, à usage individuel, elles furent innombrables. J'en cite ci-dessous quelques unes pour vous permettre de vous rendre compte du degré de bienveillance et de compassion de Bouddha.

L'illumination de Cudapanthaka

C'était l'époque où Bouddha vivait au monastère Jetavana. Un jour, devant la porte du monastère, il vit un bhiksu qui sanglotait et, autour de lui, de nombreux autres qui le raillaient. Ce bhiksu se nommait Cudapanthaka, il était un peu attardé mais Bouddha

connaissait sa droiture, c'est pourquoi, il l'avait en sympathie. Aussi, lui demanda-il :

- Pourquoi pleures-tu ?

- Bouddha ! Je suis stupide de nature. J'ai suivi mon frère pour être moine et il m'a appris une gāthā, mais je ne parviens pas à la retenir. Il dit que je ne saurai jamais atteindre la Voie et, aujourd'hui, il m'a ordonné de rentrer chez nous, car il ne veut plus que je reste ici. C'est pourquoi je pleure... Ô Bouddha ! Je vous supplie de m'aider !

Alors, Bouddha le consola en lui disant :

« Ah ! C'est ainsi ! Ne désespère pas et viens chez moi. Celui qui se sait stupide est un sage ; les vrais idiots sont ceux qui se croient intelligents. »

Ensuite, Bouddha ordonna à Ananda de l'instruire mais, en peu de temps, ce dernier se rendit compte qu'il n'y avait rien à espérer et en informa Bouddha.

Bouddha ne pouvait donc que s'en charger lui-même. Il lui apprit une gāthā : « j'épousète et j'enlève la saleté », mais Cudapanthaka n'arrivait pas à la retenir. Tout le monde s'accordait à dire que c'était sans espoir mais Bouddha lui, ne désespérait pas. Il lui dit :

« Tu vas balayer le sol et tu épousetteras les vêtements des bhiksus et les objets divers... Et tu répèteras le vers, en travaillant. »

Cudapanthaka fit ce que lui avait dit Bouddha et se mit au service des bhiksus. Mais ces derniers le trouvaient gênant et le rejetaient. Alors, Bouddha leur dit que l'ordre était venu de lui et que tout le monde devait s'y conformer.

Après cela, chaque fois que Cudapanthaka balayait le sol, tout le monde sympathisait avec lui et essayait de lui apprendre à réciter la gāthā.

Cudapanthaka travaillait et récitait le vers assidument et, finalement, il put retenir par cœur ce vers : « J'époussette et j'enlève la saleté ». Avec le temps, il réalisa progressivement la signification de

cette gāthā. Il se disait : « Il y a deux sortes de saletés : une intérieure et une extérieure. Les saletés de l'extérieur sont la terre, les cailloux et la poussière que l'on peut voir : on les enlève facilement. Les saletés dans notre cœur sont les afflictions dues à l'avidité, à la colère, et à l'ignorance : seule la grande sagesse peut les éliminer. »

En réfléchissant ainsi, son cœur s'éclaircissait : ce qu'il n'avait pas compris dans le passé se précisait peu à peu dans son esprit. Puis, il revenait à sa réflexion : « Les désirs humains sont des saletés, le sage doit absolument les exclure. On ne peut transcender la vie et la mort, si l'on n'écarte pas ses désirs et l'on devrait en être honteux. Les désirs entraînent toutes sortes d'affinités malsaines qui peuvent être causes de fléaux et de malheurs et nous priver de notre liberté. C'est en n'ayant plus de désirs, que l'on obtient un cœur pur, la liberté et la délivrance, et que l'on perçoit la Vérité. »

En y pensant, Cudapanthaka sentit son cœur se débarrasser des trois poisons et atteindre l'état de l'équanimité : il ne faisait plus de différence entre l'amour et la haine, le bien et le mal... Son cœur brisa sa coquille d'ignorance et il se sentit subitement illuminé.

Tout joyeux, il se rendit devant Bouddha, le vénéra et lui dit :

« Bouddha ! J'ai compris maintenant : j'ai balayé les saletés de mon cœur. »

Bouddha fut aussi très content, il le félicita, puis il s'adressa à tout le monde :

« Réciter de nombreux sūtras sans comprendre leur signification, n'est pas ce qu'il faut faire. Observer constamment un vers de gāthā et l'appliquer, peut vous ouvrir la Voie. Voyez Cudapanthaka ! »

Cudapanthaka devint un bhiksu renommé du Jetavana, où tout le monde le respectait. Mais, il continuait à mener la même vie : tous les jours, il balayait le sol en répétant à voix basse : « J'époussette et j'enlève la saleté ! »

La renonciation de Nidhi

Un jour, Bouddha se promenait à Śrāvastī avec Ananda. Quand il arriva dans la banlieue, il aperçut, venant en face : Nidhi, un esclave porteur d'excréments. Nidhi avait vu Bouddha de loin et il fut pris de panique. Dans son cœur, il le tenait en haute estime, mais il était si complexé qu'il n'osait s'en approcher. Pour lui, le grand, éminent et pur Bouddha était le maître symbolique de tous les humains et devas, et lui-même n'était qu'un esclave sale, méprisable et lourd de karmas malsains, qui ne pouvait absolument pas s'approcher de Bouddha. Mais Bouddha avait tout compris : il dit à Ananda d'avancer, puis fit un crochet afin de croiser Nidhi.

Nidhi voulait éviter Bouddha, mais ce dernier arrivait en face, alors l'esclave voulut se cacher et, par mégarde, il renversa le seau rempli d'excréments en plein milieu de la route. Pris de panique, il ne savait plus que faire... Alors, il s'agenouilla au bord de la route, les mains jointes et se confondit en excuses :

« Bouddha ! S'il vous plaît, pardonnez-moi ! »

« Nidhi ! » Bouddha l'appela par son nom et Nidhi doutait de ses oreilles, en se disant : « Bouddha connaît mon nom !... », ce que jamais il n'aurait osé croire...

Puis Bouddha lui dit gentiment :

« Nidhi ! Veux-tu me suivre pour devenir moine ? »

Stupéfait, Nidhi s'exclama :

« Bouddha ! Je ne suis qu'un esclave sale et méprisable et vous me permettriez de vous rejoindre ? Dans votre communauté monastique, il n'y a que des princes de la caste *kṣatriya* et des pratiquants brahmanes. Comment pourrais-je, comme eux, devenir un disciple du Grand Bouddha ? »

Bouddha sourit et répondit :

« Nidhi ! Mon Dharma est comme l'eau pure qui peut laver toutes les souillures ; il est comme le feu ardent qui peut tout détruire, que ce soit grand, petit, bon ou mauvais, et il est aussi comme l'océan qui peut tout accueillir. Il suffit de recevoir mon Dharma pour pouvoir éloigner tous les désirs. Dans mon Dharma, richesse ou pauvreté, noblesse ou roture, race ou caste... rien ne pose problème. Riche, pauvre, noble, humble... ne sont que des appellations fictives. Le corps n'est qu'un rassemblement des quatre éléments et cinq skandhas. Sans la sagesse et la pratique, personne ne peut être libéré ! »

Tout heureux, Nidhi suivit Bouddha en silence jusqu'à Jetavana. Bouddha demanda à Ananda de l'emmener au bord de la rivière, dans la banlieue, pour laver son corps, purifier son cœur et ensuite, enfler le késa.

Le Grand Bouddha ne délaissait aucun être. Désormais, Nidhi avait rejoint le sangha.

La pratique de Śronakotīvijā

Parmi les disciples monastiques de Bouddha, figurait un bhikṣu, nommé Śronakotīvijā. A l'origine, c'était un musicien célèbre, fils d'une famille très riche. Ses parents le considéraient comme un bijou précieux et, depuis son enfance, ils ne l'avaient jamais laissé, ne serait-ce que poser les pieds sur un sol de terre ; c'est d'ailleurs pourquoi, ses plantes de pieds étaient couvertes de poils noirs. Un jour, il eut l'occasion d'entendre prêcher Bouddha et, très ému, il prit la résolution de se faire moine, de pratiquer la vie ascétique, de ne manger qu'un seul repas par jour et de dormir à la belle étoile. Ses parents s'y opposèrent énergiquement, mais ne purent le faire changer d'idée.

Enfant choyé et donc fragile, Śronakotīvijā souffrit beaucoup de sa pratique ascétique et devint de plus en plus faible... Mais il ne

parvenait toujours pas à obtenir l'illumination. Finalement, il pensa qu'il ne pouvait plus persister et décida d'abandonner toute vie monastique et de devenir un simple disciple laïque, pratiquant le dana.

Ayant appris la chose, Bouddha vint le voir et lui dit :

« Tu as quitté ta famille pour m'aider à propager le Dharma par la musique et aussi, pour accroître la foi de tous. C'était une excellente décision mais voilà que maintenant, tu préfères pratiquer seul et sans relâche. A part la méditation, plus rien ne semble t'intéresser !

Mais dis-moi : quand tu joues du luth, que se passe-t-il si les cordes sont trop tendues ? »

« Bouddha ! Les cordes trop tendues vont casser ! » Répondit Śronakotīvijśa.

« Et si elles sont trop lâches ? »

« Elles ne produiront aucun son ! »

« Il en est de même pour la pratique », lui expliqua Bouddha : « Il ne faut pas trop tendre, ni trop relâcher, car l'un ou l'autre peut être source de problèmes. Laisse ton cœur s'apaiser ! Il y a une juste mesure pour tout. »

Śronakotīvijśa pratiqua conformément aux instructions de Bouddha et son cœur s'apaisa. Peu de temps plus tard, il atteignit le niveau d'arhat.

La réforme du dresseur de chevaux

Bouddha a toujours instruit les êtres en fonction de leurs capacités de compréhension, comme un médecin qui dose les médicaments en fonction de la gravité de la maladie. Bouddha était comme l'angélus du matin, dont le son varie selon la force que l'on met à sonner.

Un jour, un dresseur de chevaux vint lui demander conseil. Connaissant son métier, Bouddha lui demanda :

« Tu connais bien les chevaux ; comment procèdes-tu pour les dresser ? »

Sans hésitation, l'homme répondit :

« Je les dresse de trois manières : en souplesse, avec fermeté et moitié-moitié. »

« Et si aucune des trois ne convient, que fais-tu ? » continua Bouddha.

« Alors, je le tue », répondit l'homme. Puis, à son tour, il demanda : « Et vous, Bouddha, comment éduquez-vous les êtres ? »

Bouddha répondit :

« Moi aussi, je les forme de trois manières : en souplesse, avec fermeté et moitié-moitié. »

« Et si aucune des trois ne fonctionne, que faites-vous ? » demanda le dresseur retournant sa question à Bouddha.

Et Bouddha répondit catégoriquement :

« Alors, il ne me reste qu'à le tuer ! »

Stupéfait, le dresseur lui dit :

« Mais Bouddha, selon votre enseignement, tuer n'est-il pas un acte contraire aux préceptes ? »

Bouddha répondit gravement :

« C'est exact : dans l'enseignement de Bouddha, tuer est un karma malsain qui nous fait subir le cycle du samsara. Mais ce que j'appelle tuer, est différent : Si l'on ne peut utiliser la souplesse, la fermeté ou les deux à la fois, pour former un être, alors il faut l'éloigner : ne plus rien lui enseigner, ni lui parler...et l'ignorer. N'est-ce pas la même chose que de le tuer ? »

Le dresseur de chevaux comprit l'idée de Bouddha. Il baissa la tête, et demanda refuge auprès de lui, en s'engageant à observer les cinq préceptes. Depuis, il changea ses habitudes et ne maltraita plus les animaux, ni ne les tua.

La repentance et la prise de refuge d'Angulimala

Non loin de Śrāvastī, en direction du nord, dans un village du nom de Sana, vivait un brahmane et ses disciples dont l'un se nommait Angulimala. Angulimala aimait et respectait beaucoup son maître, et il se conformait scrupuleusement à ses instructions. Comme il était le disciple préféré du maître, les autres en étaient jaloux et faisaient courir le bruit qu'il entretenait une liaison avec la femme du maître, qui lui, ne croyait pas à la rumeur. Pourtant, séduite par l'intelligence et la finesse d'Angulimala, l'épouse nourrissait parfois des pensées déplacées.

Un jour, en l'absence du maître, sa femme voulut séduire Angulimala. Ce dernier savait que c'était une chose immorale et inacceptable et il lui dit :

« Madame ! Nous avons une grande différence d'âge, et je vous ai toujours considérée comme ma mère. Ici, c'est un lieu immaculé, je vous supplie de ne pas y tenir des propos indécents ! »

Voyant qu'Angulimala n'était pas sensible à son charme, elle se sentit humiliée. Alors, passant de l'amour à la haine, elle déchira sa robe et ébouriffa ses cheveux. Quand le maître rentra, elle s'agita et dit qu'elle voulait se suicider. Elle raconta que son disciple avait voulu la violer. En fait, elle avait peur qu'Angulimala révélât sa conduite et, pour se protéger, elle n'hésita pas à détruire l'honneur de ce jeune homme.

Furieux, le maître appela Angulimala et lui dit :

« Je t'ai appris pratiquement tout ce que je savais. Mais il reste un secret majeur, que tu ne connais pas encore. Pour cela, tu devras tuer plus de cent personnes, faire un collier avec leurs doigts et le porter à ton cou. »

« Maître ! Tuer plus de cent personnes n'est pas une chose facile et d'ailleurs, la loi ne le permet pas », dit Angulimala, très hésitant.

« Tu n'es qu'un crétin ignare. Qu'est-ce que tu en sais ? Il faut tuer pour laver tes péchés ! Ne veux-tu pas devenir brahmane ? Ne veux-tu pas renaître dans les cieux ? »

Angulimala n'osa pas contrarier son maître et il se mit à tuer au hasard, tous ceux qu'il rencontrait.

Les bhiksus rapportèrent la nouvelle à Bouddha qui dit immédiatement :

« C'est un malheur ! Je vais le sauver tout de suite ! »

Certains disciples eurent très peur, mais Bouddha resta imperturbable.

Il se rendait là où se trouvait Angulimala, lorsqu'au bord de la route, un paysan lui dit :

« Oh ! N'êtes-vous pas le grand Bouddha ? Il est préférable que vous n'alliez pas plus loin. Là-bas, un homme est en train de tuer tous les gens qui passent ! »

Bouddha répondit en souriant :

« Je te remercie de ta gentillesse. Cependant, c'est parce que je sais qu'il y a quelqu'un qui tue les gens que j'y vais. Même si tous les hommes du monde étaient mes ennemis, je n'aurais toujours pas peur et là, ce n'est qu'un homme seul ! »

Bouddha s'avança sans hésiter : il n'était pas suicidaire mais n'avait pas peur d'Angulimala, car il se savait capable de le soumettre, puis de le libérer.

En voyant Bouddha, Angulimala se rua sur lui d'un air féroce. Mais, dès qu'il le regarda, sa colère s'éteignit, dominée par la puissance spirituelle de Bouddha. Il laissa tomber son sabre et lui demanda :

« Quel homme incroyable êtes-vous ? »

« Je suis Bouddha, je vis pour l'instant au monastère Jetavana. Plus tard, je serai partout dans le monde. J'entrerai dans le grand nirvana et vivrai dans le cœur de chaque homme. J'ai pitié de toi, c'est pourquoi, je suis venu te sauver. »

Angulimala se prosterna et vénéra Bouddha, qui lui dit :

« Veux-tu venir avec moi et devenir mon disciple ? »

« Tout le monde a peur de moi, et se sauve en me voyant. Est-il possible que vous m'acceptiez ? »

« La repentance permet à l'homme de se libérer et peut alléger les karmas malsains du passé. La lumière du soleil peut tout éclairer et en prendre soin, l'eau sale qui entre dans la mer devient propre, la terre peut filtrer les excréments et l'urine pour les transformer en eau pure. Ne sois pas inquiet ! Il faut seulement que tu te corriges. »

C'est ainsi qu'Angulimala, disciple de Bouddha, devint un être pur du monde des hommes et obtint la paix durable.

La bienveillance et la compassion de Bouddha s'adressent à tous les hommes et jamais Bouddha ne délaisse un être qui mérite encore d'être pardonné. Subjuguant les méchants et exhortant les égarés, Bouddha était réellement un être sacré, aussi respectable que le soleil, la mer et la terre.

La repentance de Hārītī

A l'époque, Bouddha prêchait au royaume de Daksina-kosala, où vivait une femme qui avait de nombreux enfants. Elle adorait ses propres enfants, mais en même temps, elle aimait voler et dévorer les enfants d'autrui.

C'est pourquoi tous les parents de Darsina-kosala s'inquiétaient pour la vie de leurs charmants bambins.

Les bhiksus rapportèrent la nouvelle à Bouddha. Bouddha savait que ce n'était pas une femme ordinaire, elle s'appelait Hārītī et c'était une redoutable ogresse cannibale. Quelques simples phrases étaient insuffisantes pour la réformer et c'est pourquoi Bouddha envoya un bhiksu chez elle en son absence, pour ramener son fils cadet, Pingala, au monastère.

Quand Hārītī s’aperçut de la disparition de son fils cadet, (son préféré), elle s’attrista et se mit à pleurer sans interruption et, durant plusieurs jours, elle ne prit aucune nourriture. Plus tard, Bouddha se rendit expressément chez elle et lui demanda :

« Pourquoi es-tu si affligée ? »

Voyant que c’était Bouddha, Hārītī cessa momentanément de pleurer. Elle essuya ses larmes et répondit :

« Pendant mon absence, quelqu’un a volé mon plus charmant enfant. »

« On a volé ton enfant ? Pourquoi n’étais-tu pas restée à la maison pour le surveiller ? Où étais-tu allée ? Que faisais-tu dehors ? »

En entendant ces questions, Hārītī sursauta. En fait, au moment où son enfant disparaissait, elle était en train de voler les enfants des autres : c’était donc une conséquence évidente. Immédiatement, elle se rendit compte de sa cruauté passée et de ses erreurs. Une pensée de repentance naquit dans son cœur, elle se prosterna au sol pour vénérer Bouddha, qui lui demanda :

« Est-ce que tu aimes ton enfant ? »

« Pingala est mon préféré, il ne m’a jamais quittée. Je ne veux pas le perdre, je ne pourrais pas vivre sans lui. »

Bouddha profita de l’occasion pour l’instruire :

« Tu aimes ton enfant, mais les autres aussi, aiment les leurs. Tu t’affliges parce que tu as perdu ton enfant, mais quand tu volais et dévorais les enfants des autres, ceux-ci étaient aussi affligés que toi ! Veux-tu retrouver ton enfant ? »

« Si l’on me rend Pingala, je ferai tout ce que l’on me demandera. »

Sachant que Hārītī regrettait ses actes abominables, Bouddha lui dit :

« Je peux t’aider à retrouver ton enfant, mais te rends-tu compte que tes pratiques passées étaient des actes criminels ? »

« J’en suis navrée ! Bouddha, guidez-moi ! Désormais, je me conformerai à vos instructions. »

Bouddha lui dit :

« A partir d'aujourd'hui, tu ne dois plus tuer, ni voler, ni te mal conduire sexuellement, ni mentir, ni te goinfrer. De plus, tu dois te servir de ton amour maternel naturel, pour t'occuper des enfants du monde entier. »

Hārītī accepta avec sincérité les recommandations de Bouddha, qui lui rendit son fils Pingala. Aucun mot, aucune parole ne peut décrire la joie de son cœur et elle émit le vœu d'être désormais la protectrice de tous les enfants du monde.

Les dix grands disciples bhiksus

Bouddha avait deux sortes de disciples : les monastiques et les laïques. Les laïques étaient si nombreux qu'il est impossible de les chiffrer. Quant aux disciples monastiques, les seuls bhiksus-arhats qui l'accompagnaient en permanence, étaient au nombre de mille-deux-cent-cinquante-cinq, sans compter ceux qui étaient dispersés dans d'autres régions, ni ceux qui acquirent l'illumination plus tard. Parmi ces disciples, les plus éminents étaient ceux que l'on nommait : les dix grands disciples bhiksus.

Ils avaient chacun une spécialité et menaient à bonne fin différentes réalisations, grâce à leurs pratiques respectives.

Ces dix disciples étaient :

Sāriputra – Premier en sagesse

Maudgalyayana – Premier en pouvoirs surnaturels

Purna – Premier en prêche du Dharma

Subhuti – Premier en compréhension de la Vacuité

Katyayana – Premier en débat dharmique

Mahā Kāśyapa – Premier pour l'observation des règles ascétiques

Aniruddha – Premier en « œil divin » (dibba-cakkhu)

Upali – Premier pour l'observation des préceptes

Ananda – Premier dans le domaine de l'érudition

Rahula – Premier en pratique ésotérique

Ces dix honorables avaient tous des mérites inoubliables dans la propagation de l'enseignement de Bouddha et, jusqu'à présent, tout comme Bouddha, ils méritent qu'on les vénère.

Ci-après, je retrace sommairement les événements ayant marqué leurs vies :

Premier en sagesse – Sāriputra

Parmi les dix Grands disciples de Bouddha, l'honorable Sāriputra était le premier en titre et en sagesse.

Quand Rahula était encore jeune, Bouddha l'avait confié à Sāriputra pour qu'il lui apprenne les śrāmaṇera-préceptes. Sāriputra était aussi celui que Bouddha avait envoyé pour surveiller les travaux du monastère Jetavana. A Śrāvastī, il avait déjà subjugué les hérétiques pour qu'ils prissent refuge auprès de Bouddha quand il arriverait.

Il est dit que, quand sa mère était enceinte, elle était devenue soudain, supérieurement intelligente. A l'époque, Kausthila (Dirga-nakha), oncle de Sāriputra et le plus renommé des dialecticiens brahmanes, n'est jamais parvenu à la vaincre, au cours des débats. Bien avant la naissance de Sāriputra, son oncle et sa mère avaient compris qu'il serait plus tard un personnage exceptionnel.

Par la suite, Dirga-nakha prit refuge auprès de Bouddha, parce qu'il savait que son neveu ne choisirait jamais comme maître, quelqu'un qui n'était pas un homme éveillé et parfait.

Sāriputra était d'une sagesse exceptionnelle mais, face à Bouddha, il faisait preuve d'une totale obéissance et jamais, il n'allait à l'encontre de ses instructions.

Un jour, il fit la quête d'aumônes avec le śrāmaṇera Rahula. A leur retour, Bouddha trouva ce dernier maussade et il le fit venir, pour lui demander ce qui le chagrina.

Tête baissée, le jeune Rahula dit timidement à Bouddha :

« Bouddha ! Quand les bhiksus aînés font la quête d'aumônes, les adeptes leur offrent toujours de savoureuses nourritures. Mais, pour nous, jeunes novices, ils ne donnent que du riz avec un peu de tourteau de sésame et des légumes sauvages... Or, la nourriture dont a besoin un corps humain, est indépendante de son âge et de son niveau de pratique. Nos aînés ne prennent pas soin de nous : ils laissent les adeptes nous traiter de façon discriminatoire. Bouddha ! C'est en ayant une bonne santé que l'on peut garder ses forces et pratiquer tranquillement. Mais, tous les jours, nous ne mangeons que du tourteau de sésame et des légumes sauvages qui ne sont pas du tout nutritifs, ce qui fait que nous nous sentons souvent fatigués. Comment pourrions-nous pratiquer avec diligence ? »

Bouddha l'arrêta net et lui dit sur un ton d'avertissement :

« Tu ne dois pas parler ainsi ! Durant notre pratique, si nous pouvions recevoir des adeptes, l'offrande d'un seul grain de sésame ou de blé, ce serait déjà trop. »

Bouddha parla ainsi à Rahula, mais il n'était pas content d'apprendre que les adeptes faisaient de la discrimination dans les rangs des monastiques.

Aussi, après le départ de Rahula, il fit venir Sāriputra et lui dit gentiment :

« Sāriputra ! Aujourd'hui, tu as accepté de la nourriture malpropre ! Le sais-tu ? »

Effrayé, Sāriputra vomit immédiatement tout ce qu'il avait mangé ce jour-là. Puis il dit à Bouddha :

« Bouddha ! Depuis que j'ai pris refuge auprès de vous, je me suis toujours conformé à vos instructions pour pratiquer la quête d'aumônes. Jamais je n'aurais osé faire autrement ! »

Alors, Bouddha lui expliqua comment les aînés d'une communauté monastique pratiquant les règles des six harmonies, devaient

prendre soin des jeunes bhiksus ou śrāmaṇeras. Sāriputra ne manifesta aucun mécontentement, car il acceptait toujours avec gratitude les instructions de Bouddha.

Par la suite, Bouddha lui accorda de plus en plus de confiance et d'éloges.

A part Bouddha, Sāriputra était le membre le plus respecté de la communauté monastique, mais, avec le temps, il devint de plus en plus vieux. Un jour, après la retraite de la saison des pluies à Jetavana, il demanda à Bouddha la permission de voyager sans destination fixe, dans le but de promouvoir le Dharma. Bouddha fut très heureux de lui accorder cette requête et le félicita pour sa bonté à l'égard des êtres. Cependant, après son départ, un bhiksu se présenta devant Bouddha et lui dit :

« Bouddha ! Ce n'est pas pour propager le Dharma que Sāriputra a demandé à voyager : Il m'a insulté et il se sent honteux ! Voilà pourquoi, il a demandé à partir. »

Bouddha détestait les diffamations, aussi envoya-t-il immédiatement quelqu'un pour ramener Sāriputra et il dit à Ananda de rassembler tout le monde dans la salle de lecture. Personne ne comprenait la raison de ce rassemblement et Sāriputra non plus, ne savait pas pourquoi Bouddha l'avait rappelé... Tout le monde était perplexe.

Devant la foule, Bouddha demanda très sérieusement à Sāriputra :

« Sāriputra ! Peu après ton départ, un bhiksu a dit que tu l'avais insulté et que c'était pour cette raison que tu voulais partir en voyage. Est-ce vrai ? »

Sāriputra répondit calmement et respectueusement :

« Bouddha ! Autant qu'il m'en souvienne, depuis ma naissance jusqu'à ce jour où j'ai presque quatre-vingts ans, je n'ai jamais ôté une seule vie ni proféré un seul mensonge. A part prêcher la Vérité, je ne me suis jamais disputé avec quiconque, pour mes profits et pertes

personnels. Aujourd'hui, c'est le dernier jour de la retraite de la saison des pluies : durant ces trois mois, je me suis repenti tous les jours et mon cœur est aussi limpide que l'eau pure. Comment pourrais-je avoir traité quelqu'un avec dédain ?

« Bouddha ! La terre sur le sol endure tout : peu importe ce dont on la couvre : les excréments, le sang ou les crachats... : elle ne refuse rien. Aujourd'hui, je peux vous affirmer que je veux, comme la terre, tout endurer, sans jamais agir contre quelqu'un.

« Bouddha ! Peu importe que l'objet soit propre ou sale, le cours d'eau le nettoie. Mon cœur n'a ni amour ni haine : il est aujourd'hui comme le cours d'eau qui coule paisiblement.

« Bouddha ! Le balai sert à enlever les saletés, et quand on balaie, on ne choisit pas le bon ou le mauvais. Mon cœur d'aujourd'hui ne fait pas non plus de différence entre le bon et le mauvais.

« Bouddha ! Grâce à vos instructions, je vis dans la pensée juste et jamais je ne dédaigne les autres bhiksus. Je vous le dis, Bouddha : Je connais mon affaire, le bhiksu connaît aussi la sienne. Si c'était ma faute, je voudrais lui demander pardon, afin d'éliminer les reproches de ma conscience. »

Sāriputra, âgé de quatre-vingts ans, ni hautain ni obséquieux, soumettait ainsi un rapport exact à Bouddha. Dans l'auditoire, tout le monde fut profondément ému. Bouddha s'adressa au bhiksu qui l'avait calomnié :

« Tu dois te repentir pour avoir dénigré un aîné ! Tu n'avais pas pensé à l'harmonie de la communauté, tu voulais créer des querelles au sein du sangha ! Si tu ne te repens pas avec sincérité, ta tête éclatera ! »

Aussitôt, le bhiksu s'agenouilla devant Bouddha et l'implora :

« Bouddha ! Ayez pitié de moi, donnez-moi l'occasion de me repentir ! »

Bouddha lui dit gravement :

« Adresse-toi à Sāriputra ! »

Le bhiksu se prosterna devant Sāriputra, ce dernier lui caressa la tête et lui dit avec bienveillance :

« Bhiksu ! Dans l'enseignement de Bouddha, la repentance a un effet exceptionnel. Savoir se repentir et corriger ses erreurs, est une très grande vertu. J'accepte ta repentance ! Dorénavant, ne commets plus de faute ! »

Le comportement et les paroles de Sāriputra touchèrent profondément l'auditoire.

Un autre jour, Bouddha et les disciples étaient partis en voyage, pour prêcher le Dharma. Quand ils revinrent à Śrāvastī, un groupe de disciples que l'on nommait « le clan des six » se hâtèrent pour arriver les premiers à Jetavana et occuper les meilleures couchettes. De plus ils se permirent de dire aux autres : « C'est la propriété de notre maître ! Cet endroit nous appartient ! ».

Plus tard, Sāriputra arriva et vit sa place habituelle occupée par les six bhiksus. Ne pouvant faire autrement, il passa la nuit à méditer sous un arbre. Le lendemain matin, alors que Bouddha se levait, il entendit quelqu'un qui toussait et demanda :

« Qui est là ? Pourquoi ne médites-tu pas dans la salle ? »

Le vieux Sāriputra répondit :

« Bouddha ! C'est moi, Sāriputra. Hier, ceux qui vous accompagnaient étaient nombreux et le monastère était plein. J'ai donc passé la nuit sous cet arbre. C'est sans importance ! »

Bouddha saisit cette occasion d'instruire les bhiksus :

« Bhiksus ! Je vous le demande : Dans ma communauté, quels sont ceux qui sont dignes de recevoir les places d'honneur, les meilleures couchettes, l'eau et la nourriture ? »

Certains bhiksus répondirent que les élus devaient appartenir à la caste brahmane ou kṣatriya, d'autres pensèrent qu'ils devaient être de grands pratiquants des préceptes, ou de grands prêcheurs de Dharma...

Finalement, Bouddha leur dit solennellement :

« Bhiksus ! Jadis, dans les montagnes enneigées (l'Himalaya), vivaient ensemble les perdrix (francolins de Chine), les singes, et les éléphants. Bien qu'étant amis, ils ne se respectaient pas suffisamment. Plus tard, ils comprirent leur erreur et depuis, ils manifestent leur respect envers les plus âgés et se conforment à leurs instructions. Grâce à cela, après leur mort, ils renaissent tous dans les mondes heureux.

« Bhiksus ! Vous devez éprouver du respect envers les aînés ! Ainsi, durant cette vie, les gens vous féliciteront et plus tard, vous renaîtrez dans les mondes plaisants. Bhiksus ! Dans mon enseignement, il n'existe pas de différence de classes, mais il existe des différences d'ancienneté. Vous devez respecter et vénérer ceux qui ont de longues années de pratique : ils sont dignes d'être les premiers à recevoir les places d'honneur, les meilleures couchettes, l'eau et la nourriture. »

Les paroles dharmiques de Bouddha suscitèrent la reconnaissance de Sāriputra et l'émotion de tous les autres bhiksus.

Le vieil ami de Sāriputra – Maudgalyayana – fut assassiné par les hérétiques de la secte Niganthaka. La nouvelle affligea profondément Sāriputra, mais aussi Bouddha qui quitta Pataliputra, traversa le Gange et se retira dans la forêt de bambous des environs de Vaiśālī, en annonçant à tous qu'il entrerait dans le parinirvāna trois mois plus tard.

Cette annonce fit l'effet d'un coup de tonnerre : les gens eurent l'impression que l'univers chancelait et leur peine dépassa de loin celle qui suit la perte d'un parent.

Durant ces trois mois, Bouddha fit le tour des monastères : Jetavana, le Bois de bambou, Migāramātupāsāda, kūṭāgāra-śālā, Ghositarama... pour voir ceux qui voulaient le voir et dire ce qu'il voulait dire. C'est alors que Sāriputra lui annonça qu'il voulait entrer dans le nirvāna avant lui.

Un jour, pendant sa méditation, Sāriputra s'était dit : « Dans le passé, le Premier disciple en titre des bouddhas, est toujours entré

en nirvāna avant son maître. A présent, la date du parinirvāna de Bouddha approche et il est préférable que j'y entre d'abord. »

Aussi, se rendit-il devant Bouddha, s'agenouilla et lui dit :

« Je voudrais entrer en nirvāna ! Que Bouddha m'en donne la permission ! »

Bouddha le regarda longuement, puis il lui demanda :

« Sāriputra ! Pourquoi veux-tu entrer si vite en nirvāna ? »

Noyé de tristesse, Sāriputra répondit :

« Bouddha ! J'ai appris que, dans peu de temps, vous alliez entrer en nirvāna et je n'ai pas le courage de vous regarder faire. De plus, je vous ai souvent entendu dire que, dans le passé, le premier disciple en titre des bouddhas était toujours entré en nirvāna avant son maître. Je pense qu'il est temps pour moi d'entrer en nirvāna et de le faire sans tarder. Je vous prie de m'en donner l'autorisation ! »

Bouddha lui demanda encore :

« Sāriputra ! Tu connais le moment de ton entrée en nirvāna, mais sais-tu à quel endroit tu le feras ? »

« Ma mère, bien que centenaire, vit toujours dans mon village natal de Kālapiṇāka. Je voudrais la revoir et ensuite, entrer en nirvāna dans la chambre où je suis né. »

« Je ne t'en empêche pas, Sāriputra : Tu peux suivre ton intention. Cependant, tu es le plus sage de mes disciples (*etadaggam mahāpaṇṇānam*). Aussi, fais ton dernier prêche aux autres avant de partir ! »

Bouddha ordonna à Ananda de rassembler les bhiksus pour saluer Sāriputra qui devait leur dire adieu à tous. Quand ils furent rassemblés, Sāriputra s'adressa d'abord à Bouddha :

« Bouddha ! Dans mes vies antérieures, j'ai espéré pouvoir renaître à la même époque que vous, et finalement, mon vœu s'est réalisé... Rien ne pourrait me rendre plus heureux ! Durant ces dizaines d'années, grâce à vos bienveillantes et compatissantes instructions,

j'ai enfin obtenu l'œil de la sagesse et acquis la bouddhité. Aucun mot, aucune parole ne peut exprimer toute ma joie et toute ma reconnaissance. A présent, je vais bientôt quitter le monde et entrer dans un état libre et insouciant. Je suis comme un homme lourdement chargé qui, bientôt, va pouvoir déposer son fardeau. Je vais pouvoir me libérer des entraves du corps physique et ne plus subir les afflictions de l'existence. Pour la dernière fois, je vous fais mes adieux, Ô Bouddha ! Je vous prie d'accepter mes salutations ! »

Sāriputra joignit les paumes de ses mains et vénéra le maître, l'atmosphère était grave et triste.

Bouddha inclina la tête, Sāriputra se leva et recula jusqu'à perdre Bouddha de vue, puis tourna les talons et s'en alla.

Les bhiksus l'accompagnèrent, chargés d'encens et de fleurs, formant un convoi silencieux et empreint de respect, au sein duquel, nombreux étaient ceux dont les yeux débordaient de larmes.

Ainsi accompagné, Sāriputra fit un bout de chemin, puis il dit :

« Que tout le monde s'arrête ici, et laisse le novice Kunti m'accompagner. Rentrez, s'il vous plaît ! La pratique personnelle est importante et j'espère qu'avec de la persévérance, vous pourrez vous libérer de la souffrance. La présence de Bouddha dans ce monde est un évènement aussi exceptionnel que la floraison de l'Udumbara, qui n'a lieu qu'une fois tous les milliards d'année. Être né homme est une opportunité rare, avoir la foi pure est encore plus difficile, et pouvoir renoncer à la vie mondaine et entendre Bouddha prêcher le juste Dharma est rarissime. Espérons que nous pourrions nous efforcer avec diligence, pour vaincre cette souffrance de l'impermanence des phénomènes et atteindre l'état du nirvāna du non-moi. C'est là notre dernier aboutissement, c'est là le vrai monde, tranquille et paisible. »

Quand Sāriputra prêcha, tout le monde savait que c'était sa dernière recommandation. Personne ne pouvait retenir sa peine et ses larmes. Ils lui demandèrent unanimement :

« Vous êtes le Premier disciple en titre de Bouddha, l'aîné des bhiksus. Vous avez encore beaucoup de choses à faire pour nous guider dans notre tâche de propagation du Dharma ! Pourquoi voulez-vous entrer si vite au nirvāna ? »

Sāriputra comprenait leur tristesse, mais il leur dit calmement :

« Ne soyez pas tristes ! Bouddha ne dit-il pas toujours que ce monde est impermanent ? Même le Mont Sumeru finira par se désagréger et l'océan lui-même, se desséchera. Mon corps, qui est aussi minuscule que le grain de moutarde, doit mourir et c'est tout à fait naturel. Telle est la vérité de ce monde. Mais je continue à vous recommander de pratiquer de tout cœur, car, quitter l'océan de la souffrance pour aller vers le monde de la joie suprême, est la chose la plus importante. Celui qui se conforme aux instructions de Bouddha et cherche à aider le monde, ne doit pas oublier que les êtres veulent tous quitter la souffrance pour la joie. Alors, pour lui-même et de génération en génération, il reviendra pour perpétuer la mission supra-rationnelle de Bouddha. »

Tous les disciples étaient très émus car ils savaient qu'après ces adieux, ils ne reverraient plus Sāriputra. Bien que ce dernier leur eût dit de rentrer, ils continuaient à le suivre. Sāriputra ne voulait pas les voir aussi affectés et, de nouveau il refusa catégoriquement leur compagnie. Ne pouvant faire autrement, ils ne purent que le regarder s'en aller. En pensant que, plus jamais ils ne le reverraient, ils ne pouvaient retenir leurs larmes car, certes, ils étaient des êtres illuminés, mais les sentiments humains restaient vivaces en leur cœur.

Après le départ de Sāriputra, Bouddha resta à méditer dans la salle. Il déployait toute son énergie pour affronter le monde en silence. L'ambiance était calme et mélancolique.

Après avoir quitté Bouddha et le Sangha, Sāriputra se sentit vivement impressionné : les idées montaient et descendaient sans cesse dans son esprit, tout en restant parfaitement claires. Son cœur devenait

de plus en plus limpide. C'était comme s'il se tenait au sommet d'une montagne enneigée : tout l'univers apparaissait dans son cœur.

Il avançait pas à pas et Kunti le suivait en silence.

Quand ils arrivèrent au village natal, le soleil se couchait. Voyant son neveu Uparevata, Sāriputra lui demanda :

« Grand'mère est-elle à la maison ? Dis-lui que je suis revenu et demande-lui de préparer la chambre où je suis né. Je fais une pause et j'arrive. »

« Bien ! » s'exclama Uparevata, tout heureux de voir son oncle. Il courut chez sa grand'mère pour lui annoncer la nouvelle.

Quand la mère de Sāriputra apprit que le fils qu'elle n'avait plus vu depuis si longtemps était revenu, elle fut très contente. Sāriputra avait presque quatre-vingts ans, mais, dans le cœur d'une mère, un enfant reste un enfant. Elle s'étonnait un peu qu'il eût demandé qu'on préparât la chambre où il était né, mais la joie des retrouvailles était telle qu'elle ne se posa pas trop de questions.

Sāriputra arriva chez lui et salua tous les membres de la famille. Tout le monde était content. Son neveu lui lava les pieds, puis le conduisit dans sa chambre. Et là, Sāriputra leur annonça qu'il était revenu pour entrer dans le nirvāna.

Sa mère et ses proches s'affolèrent mais Kunti s'occupa d'eux calmement.

« Ce n'est rien ! Ne vous inquiétez pas ! » dit Sāriputra. Puis il continua solennellement : « Mère ! Mon cœur est lucide et paisible. J'ai rencontré mon maître : Bouddha le sauveur. J'ai reçu ses instructions, je m'y suis conformé et elles m'ont sauvé de la mer houleuse du samsara. Je me suis libéré de la prison du kleśa et n'ai plus rien à craindre. C'est pour entrer au nirvana que je suis revenu. Je suis le Premier disciple en titre de Bouddha, je devais donc entrer au nirvana avant lui. Soyez en paix ! Qui en ce monde, ne meurt pas ? J'ai pu me libérer de la souffrance pour atteindre le nirvana et c'est mon plus grand bonheur ! »

Puis il répéta les paroles dharmiques de Bouddha à sa mère. Le comprenant parfaitement, elle lui dit :

« Tu as raison : Entrer au nirvāna sans être égaré et sans avoir peur de la vie et de la mort, est vraiment un bonheur suprême. Repose-toi donc un peu maintenant ! »

Puis elle se retira dans sa chambre, sans pouvoir, cependant, s'empêcher de verser des larmes.

Sariputra dit à Kunti :

« Va dans la pièce à côté et laisse-moi seul. »

Quand la nouvelle se répandit dans le village, il était déjà minuit, mais tous les adeptes de Bouddha se rassemblèrent chez Sāriputra, voulant le saluer et l'entendre prêcher.

Kunti les fit asseoir et attendre dans une pièce, en leur demandant de laisser l'Honorable se reposer encore un peu.

La nuit fut profonde et calme, aucun bruit ne venait de la chambre de Sāriputra.

Les premiers rayons du soleil émergeaient à l'est, quand Sāriputra appela Kunti et lui demanda :

« Quelqu'un est-il venu ? »

« Oui : ceux qui ont appris que votre Honneur va entrer au nirvana, et qui demandent à vous voir. »

« Alors, fais-les venir. »

« Bien ! Ils seront tous, ravis de vous voir. »

Kunti annonça à tous que l'honorable Sāriputra les attendait. Cette nouvelle les rendit tout excités, car ils avaient cru qu'ils ne le verraient plus de son vivant. Aussi, calmement, ils se rassemblèrent dans la chambre où Sāriputra était né. Ce fut une rencontre solennelle et Sāriputra dit à tout le monde :

« C'est bien que vous soyez tous là ! Moi aussi, je voulais vous voir. Depuis plus de quarante ans, j'ai reçu les instructions de Bouddha et prêché partout. Si par hasard j'ai commis quelque faute, j'espère que

vous saurez me pardonner. J'ai passé plus de quarante ans aux côtés du maître, Bouddha le sauveur, et jamais je n'ai ressenti le moindre mécontentement ! Au contraire, j'éprouve de plus en plus de reconnaissance envers lui. Cependant, l'enseignement du maître est aussi immense et profond que la mer : il y a encore des choses que je n'ai pas complètement comprises et, de cela, je me sens vraiment navré. Mais, grâce à ma sagesse dont les autres ont fait l'éloge, j'ai tout de même réalisé la bienveillance et la compassion de Bouddha. J'ai pratiqué en me conformant diligemment à ses instructions et j'ai pu aussi acquérir l'Eveil. Aujourd'hui, je vous fais mes adieux, car je vais aller dans l'état final du nirvana. Je veux y précéder Bouddha et vivre éternellement dans l'univers de « sans vie » et « sans mort ». »

Tout le monde l'écoutait, et, voyant son air serein, se demandait : Est-ce là un homme qui va mourir bientôt ? C'est inimaginable !

Tout le monde le respectait, l'admirait et, en même temps, s'attristait. Puis, Kunti les pria de se retirer. Sāriputra se mit en position de dhyāna : il se coucha sur le côté droit et entra dans l'état de nirvāna.

Sa mère centenaire fut très peinée, mais elle pensait que c'était un vrai bonheur d'avoir une si belle mort. En pensant à sa propre mort à venir, elle savait qu'elle pourrait, elle aussi, l'accepter avec joie.

Sept jours après son entrée au nirvana, le corps de Sāriputra fut incinéré. Le novice Kunti ramena ses cendres au monastère Bois de bambou et rapporta les événements à Ananda, qui les transmit à Bouddha, lequel l'écouta sans mot dire.

Bouddha savait qu'Ananda avait déjà été très peiné par le meurtre de Maudgalyayana et maintenant, avec le nirvana de Sāriputra, il devait être particulièrement affligé. Alors, il lui demanda :

« Ananda ! Qu'est-ce qui t'attriste ? Penses-tu que l'entrée en nirvana de Sāriputra n'est pas noble ? Crois-tu qu'il est parti avec la Vérité que je lui ai enseignée, sans rien laisser derrière lui ? »

Ananda joignit ses paumes et répondit respectueusement :

« Non ! Bouddha ! Ce n'est pas pour cela que je suis triste. L'honorable Sāriputra observait scrupuleusement les préceptes, il possédait une grande sagesse, il savait bien prêcher et il avait tout le courage requis pour promouvoir le Dharma. Il était toujours aussi enthousiaste pour le bouddhisme. Non seulement nous, ses compagnons, le savions mais même les non-bouddhistes le louaient. Maintenant qu'il n'est plus là, la propagation du juste Dharma et l'avenir du Sangha vont subir de grandes fluctuations. Ce ne sont pas là uniquement mes craintes et ma peine personnelles, mais aussi celles de tout le monde. »

Bouddha savait que c'était la vérité. Cependant, il lui dit calmement :

« Ne t'inquiète pas : Sāriputra n'est plus là, mais le Dharma, lui, ne se perdra pas. L'impermanence est en fait la vérité de ce monde, où la vie et la mort sont des phénomènes naturels. Pour abattre un arbre, il faut d'abord élaguer les branches principales. Avant que la montagne ne s'effondre, les gros rochers se désagrègent d'abord. La mort de Maudgalyayana et de Sāriputra, survenant avant celle des autres bhiksus, est aussi dans l'ordre naturel du Dharma. Dans peu de temps, Bouddha aussi suivra cet ordre et entrera en nirvāna. Ne cédez pas au désespoir, car l'enseignement de Bouddha ne part pas avec sa personne : Bouddha vivra éternellement dans le cœur de ceux qui croient en lui et il prendra soin d'eux. Vous devez prendre refuge auprès du Dharma, auprès des vérités que j'enseigne et rien d'autre. Entrer en nirvāna et aller vers le monde de la Joie suprême, est la tâche la plus importante ! »

Puis, Bouddha rassembla tous les bhiksus et, des mains du novice Kunti, il prit les restes de Sāriputra et dit à tout le monde :

« Bhiksus ! Ces ossements sont ceux du grand sage Sāriputra, qui vous a prêché le Dharma il y a quelques jours. Sa sagesse était immense et, hormis Bouddha, personne ne peut l'égaliser. Il a réalisé la nature dharmique ; il avait peu de passions et savait se contenter de

peu. Il était courageux et diligent, pratiquait souvent le dhyāna, et ne pensait qu'au bouddhisme et aux autres. Il était désintéressé, n'aimait pas les querelles, évitait les méchants, subjuguait les hérétiques et propageait le juste Dharma. Il a acquis la libération et ne subit plus le kleśa.

Bhiksus ! Regardez ! Voici les restes mortels du disciple intime de Bouddha ! »

Pendant que Bouddha parlait, toute l'assemblée se prosterna et vénéra les restes mortels de Sāriputra.

Premier pour les pouvoirs surnaturels – Maudgalyayana

Parmi les dix grands disciples de Bouddha, l'honorable Maudgalyayana était le premier pour les pouvoirs surnaturels.

Comme Sāriputra, il était issu de la caste brahmane. Après avoir entendu la loi de la coproduction conditionnelle prêchée par Bouddha, il regroupa ses cent disciples et tous suivirent Sāriputra, pour prendre refuge auprès de Bouddha.

De tous les disciples de Bouddha, c'était lui le plus combatif et, chaque fois que la propagation du Dharma rencontrait un obstacle, il s'insurgeait contre les compromis et les concessions. Il possédait les pouvoirs surnaturels et, dans les combats contre les hérétiques, il gagnait à tout coup.

Cependant, les pouvoirs surnaturels ne font pas partie des méthodes fondamentales et Bouddha réprimandait souvent les disciples qui se servaient systématiquement de ces pouvoirs, d'ailleurs complètement inutiles, pour résoudre les problèmes du détachement de la vie et de la mort.

Maudgalyayana n'écoutait pas toujours les recommandations de Bouddha : Quand Kapilavastu fut assiégé, il voulut, pour sauver les Sakya, utiliser ses pouvoirs surnaturels, pour, finalement, comprendre

qu'ils ne pouvaient vaincre les rétributions karmiques. A la fin de sa vie, il fut martyrisé au nom du bouddhisme et ses pouvoirs surnaturels ne purent le sauver. Ce fut là, une démonstration personnelle visant à mettre en garde les hommes des générations futures.

Maudgalyayana possédait de multiples pouvoirs surnaturels : il pouvait entendre à n'importe quelle distance et voir l'extérieur et l'intérieur des choses... il était même capable de lire les pensées des autres !

Sur ce point, une histoire parle de lui et d'Utpalavarnnā :

Un jour, Maudgalyayana passait dans un jardin, lorsqu'une jolie femme d'âge moyen, très attirante, nommée Utpalavarnnā s'approcha et le salua :

« Honorable Maudgalyayana ! Avez-vous un peu de temps ? Puis-je vous parler ? »

Maudgalyayana la regarda et, non seulement il vit son visage, mais aussi son cœur. En fait, Utpalavarnnā était une prostituée notoire, stipendiée par les hérétiques pour le séduire et ruiner son ascèse.

Elle n'était plus toute jeune, mais sa beauté restait exceptionnelle. Un autre homme aurait certainement été touché par son charme... malheureusement pour elle, elle avait mal choisi sa cible.

Utpalavarnnā n'était pas, à l'origine, une femme mauvaise, mais elle avait subi dans son passé de malheureux aléas qui la poussaient à tromper les gens et à se moquer d'eux.

Maudgalyayana, premier pour les pouvoirs surnaturels, perçut les intentions d'Utpalavarnnā, alors, il s'arrêta et lui dit :

« Pauvre femme ! Ton sort était déjà si malheureux, et tu ne comprends toujours pas tes peines ? Tu te fais provocante et tu te crois belle ! Mais, non seulement, à mes yeux, tu es laide et souillée, mais de plus, je sais que tu ourdis des projets malfaisants !

« Ton corps n'est qu'un assemblage d'os et de muscles, et tu le balances comme un serpent. Le sang rouge et noir y circule, Sous ta

peau, coulent la sueur, les larmes, l'urine et les excréments qui doivent de temps en temps s'évacuer. Tu ne comprends pas que le corps humain n'est que souillure et tu te crois belle sous ta fausse apparence, comme un éléphant qui s'embourbe et s'enfonce de plus en plus profondément dans la fange. »

Stupéfaite, Utpalavarnā regarda Maudgalyayana, puis elle lui dit en pleurant :

« Honorable ! Vous avez raison : Si je maquille ce corps impur et que je déteste, c'est uniquement pour séduire les hommes. Mais, je n'ai pas d'autre moyen, car je ne peux attendre d'aide de personne. Plus tard, je serai martyrisée par d'affreuses rétributions karmiques. »

Maudgalyayana la consola :

« Ne te laisse pas aller au découragement ! Peu importe ce qu'est ton passé : il suffit que tu te repentes... car rien n'est irrémédiable. Un linge sale, un corps sale, peuvent être lavés par l'eau, et un cœur souillé peut être lavé par le Dharma. Un cours d'eau trouble, dès qu'il se jette dans la mer, devient propre grâce à l'eau de la mer. Les instructions de mon maître, le grand Bouddha, peuvent purifier le cœur des hommes afin qu'ils trouvent l'illumination et soient libérés ! »

Utpalavarnā fut très heureuse mais elle nourrissait encore quelques doutes. Elle lui demanda :

« Les instructions de Bouddha sont-elles aussi bienveillantes, compatissantes et remarquables que vous le dites ? Honorable ! Vous ne connaissez pas encore mon passé. Si je vous le dis, vous ne voudrez sûrement pas l'écouter. Mon passé a été vraiment aussi malheureux qu'horrible ! »

« Tu peux me le raconter. »

Alors, toute honteuse, Utpalavarnā raconta son triste passé :

« Honorable ! Je m'appelle Utpalavarnā, fille d'un notable de Śrāvastī. Quand j'eus l'âge de me marier, mes parents m'ont trouvé un mari. Peu de temps après, mon père décéda, et ma veuve de mère noua

une relation incestueuse avec mon mari, ce qui me fendit le cœur. A l'époque, nous avons eu ensemble une petite fille mais, de colère, j'abandonnai la famille et menai une vie d'errance durant plusieurs années. Puis, je me remariai et connus quelques années de bonheur. Or, un jour, mon deuxième mari qui voyageait souvent pour ses affaires, acheta sans me le dire une seconde épouse, pour plusieurs milliers de pièces d'or. Au début, il garda le secret en la cachant chez un ami. Finalement, je l'ai su, alors, j'ai voulu voir de quel genre de fille il s'agissait et lui demander pourquoi elle voulait m'enlever l'amour de mon mari. Mais, honorable ! Quand je l'ai vue, j'ai failli tomber morte, car elle n'était autre que la fille issue de mon premier mariage !

« Honorable ! Comment ne pas être affligée ? Quel genre de péché ai-je commis ? A l'époque, ma mère a volé mon mari et maintenant, c'est ma fille qui devient ma rivale ! Comment puis-je me présenter à la face du monde ?

« Alors, j'ai repris l'errance. Je hais ce monde ! Je hais les hommes ! Je suis devenue prostituée pour me jouer d'eux et c'est ainsi que je mène ma vie de déchéance.

« Honorable ! Pourvu que l'on me paie, je peux tout faire. Je n'ai pas besoin de le dire, vous savez bien pourquoi je suis venue vous défier. Honorable ! Que dois-je faire maintenant pour me repentir ? »

Après l'avoir entendue, Maudgalyayana n'éprouva aucun mépris envers elle. Au contraire, il la trouva très honnête, très bonne et très belle. Il lui dit avec sympathie :

« Utpalavarnā ! Je t'ai écouté raconter ta vie. Certes, c'est une succession d'abominables affinités ! Mais, en te conformant aux instructions de Bouddha, l'affinité connaîtra sa fin. L'immense océan et la terre sans limites sont capables d'accueillir toutes les saletés du monde. Il suffit que tu te repentes et rejoignes la voie bouddhique. Ne pense plus au passé : voici venu le moment où tu peux bénéficier de l'aide de Bouddha. Viens avec moi, je vais t'introduire auprès de lui ! »

C'est ainsi qu'Utpalavarnā devint disciple de Bouddha.

Plus tard, dans la hiérarchie moniale de la communauté, Utpalavarnā devint une bhiksuni modèle. Maudgalyayana était le premier bhiksu pour les pouvoirs surnaturels et Utpalavarnā, la première bhiksuni pour ces mêmes pouvoirs.

Se corriger est l'unique moyen de changer la peine en joie. Selon l'enseignement de Bouddha, même celui qui a commis les dix mauvaises actions et les cinq péchés majeurs, peut être sauvé, s'il se repent avec sincérité et pratique la Voie avec persévérance.

Maudgalyayana n'était pas seulement premier pour les pouvoirs naturels, il était en outre bien connu pour sa piété filiale. Il est allé jusqu'en enfer pour sauver sa mère, (l'histoire a été racontée dans le *Sūtra Ullambana.*). Il a encouragé son frère à pratiquer le dana : grâce à ses pouvoirs surnaturels, il l'a transporté dans les six cieux du monde du désir, pour lui montrer les mérites du dana. Il a remplacé Bouddha pour expliquer la gāthā : « Tous les actes négatifs sont à éviter, tous les actes positifs sont à effectuer ; purifier ses pensées est l'enseignement de tous les bouddhas ». Sāriputra et lui étaient comme les deux bras du Bouddha, ils étaient ses deux hommes de confiance.

Maudgalyayana et Sāriputra furent ceux qui contribuèrent le plus à la mise en mouvement de la roue du Dharma du Bouddha. Si l'enseignement de Bouddha a pu se développer à travers l'Inde en si peu de temps, c'est bien grâce à leurs ineffaçables mérites. Pour eux, l'honneur appartenait entièrement à Bouddha et ils ne pensaient jamais à leurs propres intérêts.

Quand l'enseignement du Bouddha devint florissant, ses adeptes en furent évidemment très heureux. Cependant, Devadatta n'était pas seul à jalouser Bouddha : bien d'autres hérétiques pensaient comme lui. La situation s'était encore compliquée depuis que le roi Ajātasātru avait pris refuge auprès de Bouddha. Ce faisant, il avait aussi rejeté

les autres religions, et les non-bouddhistes voyaient d'un très mauvais œil, la montée en puissance du bouddhisme.

Ils n'osaient pas offenser Bouddha, car, non seulement, ils craignaient sa puissance, pourtant bienfaisante, mais, de plus, ils avaient peur du roi. Finalement, ils décidèrent de s'en prendre aux deux bras du Bouddha, c'est-à-dire : Sāriputra et Maudgalyayana.

Un jour, en revenant de son prêche, Maudgalyayana passa par le Mont Rsigiri. Pendant qu'il y méditait, les hérétiques niganthas l'aperçurent. Ils le cernèrent et le lapidèrent : les cailloux plurent sur le corps de Maudgalyayana, qui en fut broyé. Pourtant, durant trois jours, les niganthas n'osèrent pas s'approcher, tant ils redoutaient encore ses pouvoirs surnaturels. Mais, pour propager les doctrines dharmiques, pour être un modèle de sacrifice pour le Dharma, Maudgalyayana laissa périr son corps physique.

Ayant appris la mort tragique de Maudgalyayana, certains bhiksus étaient abattus et déprimés, d'autres voulaient le venger...

Finalement, ils interrogèrent Bouddha :

« Bouddha ! L'honorable Maudgalyayana était prodigieux ! Jadis, alors qu'il prêchait à Vrji, un démon utilisa un pouvoir surnaturel et entra dans son ventre. Maudgalyayana lui expliqua calmement que, hormis la rétribution karmique, personne ne peut nuire à un disciple de Bouddha. Le démon eut peur de son pouvoir et s'en alla. Est-il vraiment possible que ce soit la rétribution karmique qui se manifeste maintenant ? Comment a-t-il pu connaître une fin aussi atroce ? »

Bouddha était un être qui avait réalisé les vérités de l'univers, il n'était pas aussi excité que les bhiksus et il leur dit paisiblement :

« Le corps physique doit obéir à la loi de l'impermanence et les rétributions karmiques doivent être payées. L'honorable Maudgalyayana, lui, a pu ne pas se perdre à l'instant de la mort et donc, entrer en nirvana. Pour un être éveillé, la question de la vie et de la mort ne pose aucun problème. Dès qu'il y a vie, il y aura mort

et il ne faut pas la craindre. Le plus important est d'être maître de sa mort ! Maudgalyayana voulait répandre les instructions du Tathāgata et son dévouement était infiniment merveilleux ! »

Apprenant le meurtre de Maudgalyayana, le roi Ajātaśatru ordonna l'arrestation de ses assassins et, sous le coup de sa colère, fit jeter plusieurs niganthas dans la fosse de feu !

Premier en prêche du Dharma – Purna

L'honorable Purna était le premier en prêche du Dharma, parmi les dix grands disciples de Bouddha.

Parmi les disciples de Bouddha, nombreux étaient les bhiksus capables de merveilleuses interprétations, possédant une grande confiance en eux et une attitude prestigieuse. Ils aidaient Bouddha à prêcher le Dharma partout et recevaient un accueil chaleureux de tout le monde. Si Purna était reconnu comme le meilleur parmi eux, cela montre bien qu'il possédait, non seulement une merveilleuse capacité d'interprétation, une grande confiance en lui et une attitude toute de majesté.... Mais que, de plus, il possédait l'esprit d'un ardent missionnaire.

Un jour, après avoir entendu Bouddha interpréter un sūtra, il attendit que tout le monde fût parti, puis, il s'agenouilla devant Bouddha, le vénéra et lui dit :

« Bouddha ! Nous, disciples, qui avons la chance d'avoir Bouddha pour maître, pour apprendre le juste Dharma, sommes vraiment très reconnaissants et extrêmement honorés de cette extraordinaire opportunité. Je pense que, si les autres et moi, avons pris refuge auprès de Bouddha, ce n'était pas pour assurer les besoins de notre vie quotidienne, ni en considérant la communauté monastique de Bouddha comme un refuge paradisiaque. C'était pour sauver notre propre vie de sagesse, et pour promouvoir le juste Dharma de Bouddha à travers

le monde, dans le but de faire bénéficier tous les êtres. A présent, je vous prie de m'autoriser à aller prêcher à Sunāparanta ! »

Bouddha était très heureux de sa requête, mais étant lui-même un grand prêcheur, il connaissait les difficultés de cette mission. Il estima donc nécessaire de le mettre en garde :

« Purna ! Instruire les êtres pour apporter bénéfice à soi-même et aux autres, et propager le juste Dharma, est une résolution louable. Néanmoins, je veux simplement te dire ceci : Tu ne dois absolument pas aller prêcher à Sunāparanta ; il est préférable que tu choisisses une autre région. Tu peux prendre la route demain, nous fêterons ton départ ! »

Purna n'avait pas compris l'intention de Bouddha. Il le regarda avec suspicion et demanda :

« Bouddha ! Je ne vous comprends pas ! N'est-il pas vrai que l'on peut aller prêcher partout où il y a des êtres qui ont besoin d'être instruits ? A présent, j'ai pris la résolution d'aller prêcher à Sunāparanta où le Dharma est inconnu. Pourquoi me demandez-vous de choisir une autre région ? »

Bouddha lui expliqua :

« Purna ! C'est un pays primitif : l'atmosphère y est violente, les gens sont sauvages, les étrangers y perdent facilement la vie... Et tu veux aller là-bas pour prêcher ! N'as-tu donc pas peur du danger ? »

Purna sourit à Bouddha et répondit avec confiance :

« Bouddha ! Vous nous aimez avec bienveillance et compassion, et nous ne pouvons trouver de mots pour exprimer notre gratitude. Je voudrais remercier Bouddha pour ses bienfaits et, pour cela, je voudrais offrir le peu que je possède à vous, au juste Dharma et à tous les êtres. C'est justement parce que c'est un peuple illettré et agressif, que je dois lui enseigner le Dharma. Comme personne ne veut y aller, je pense que je dois me dévouer. Je sais que, là-bas, des dangers me guetteront à chaque instant, mais s'il s'agit de propager le Dharma,

la sécurité de ma personne ne vaut pas que vous vous inquiétiez. Acceptez ma demande, et donnez-moi l'autorisation de créer là-bas, une Terre pure mondaine. Que la lumière de Bouddha me guide et me protège ! »

Une bienfaisante lumière baigna le visage de Bouddha. Il était ému par la résolution de Purna, cependant il voulait tester sa force d'âme, c'est pourquoi alors, il insista gentiment :

« Purna, tu as raison : étant disciple de Bouddha, le plus important est de pratiquer et de prêcher. Mais si les primitifs de Sunāparanta n'acceptent pas ton Dharma et s'ils t'insultent, que feras-tu ? »

« Ô Bouddha ! Les insultes ne font que glisser ! Il me suffit qu'ils ne me frappent pas. »

« Et s'ils te frappent ou te lancent des pierres ? »

« Ce n'est pas grave ! Pourvu que je reste vivant, je pourrai toujours leur inculquer les enseignements du Tathāgata. »

« Et s'ils te frappent à mort ? »

Purna, bien décidé, répondit respectueusement à Bouddha : « Bouddha ! Même s'ils me frappent à mort, je ne regretterai rien ! Je suis ton disciple, c'est une occasion pour moi de te rendre hommage, de consacrer ma vie à la vérité. Je remercierais sincèrement le peuple de Sunāparanta qui me permettrait ainsi d'accomplir mon vœu ! »

Bouddha fut très heureux et il le félicita :

« Purna ! Tu es un véritable disciple de Bouddha : sur les chemins de la pratique, du prêche, et de l'endurance, tu sais garder un cœur serein. Tout disciple de Bouddha doit avoir un esprit comme le tien, pour aider tous les êtres. Un missionnaire doit être pourvu des dix vertus suivantes :

1. Bien connaître le sens profond du Dharma.
2. Savoir l'exprimer.
3. Être sans crainte au milieu de la foule.
4. Avoir une habileté toute spéciale pour exposer la Loi.

5. Prêcher avec subtilité.
6. Se conformer au Dharma.
7. Garder un maintien digne et grave.
8. Être courageux et persévérant.
9. Œuvrer sans relâche, physiquement et spirituellement.
10. Avoir la puissance et les capacités de la réussite.

Purna ! Pour aider Bouddha à répandre la vérité, l'esprit du missionnaire et la qualité du corps physique sont aussi importants. Du côté spirituel, il faut tout d'abord avoir une foi inébranlable envers les Trois Joyaux, et la compléter par la bienveillance, la compassion, le sang-froid, le talent et la sagesse. Du côté physique, il faut tout d'abord avoir une bonne santé, puis la compléter par la conduite, le maintien, le ton et l'habileté. Tu réunis toutes ces conditions. Tu peux aller à Sunāparanta : je suis rassuré et je suis confiant et heureux en te voyant partir ! »

Les instructions de Bouddha furent, pour Purna un grand encouragement ; il en fut très ému et prit la résolution de ne jamais régesser. Il vénéra Bouddha, et, sous les acclamations des bhiksus, il se dirigea vers Sunāparanta.

Peu de temps après, il y avait recueilli cinq-cents disciples et bâti cinq-cents temples. Et sa réputation du premier en prêche du Dharma fut ainsi répandue.

L'honorable Purna n'était pas quelqu'un qui ne cherchait qu'à bénéficier soi-même : il pratiquait la voie avec diligence. Un jour, Bouddha lui enseigna spécialement les quatre principes pour acquérir la voie du bodhisattva, en lui disant :

« Purna ! Les bhiksus qui pratiquent la voie de Bouddha doivent d'abord parfaire les quatre principes du bodhisattva, lesquels ?

1. Quand ils entendent les principes qu'ils n'ont jamais entendus, ils doivent réfléchir à leur signification et ne pas critiquer hâtivement.

2. Cultiver les aspirations et écouter tous les enseignements différents ; garder un cœur joyeux quand on se trouve seul ; pratiquer la contemplation de la bienveillance pour éliminer la colère, contempler l'impureté pour éliminer l'avidité, contempler la causalité pour chasser l'ignorance.

3. Bien comprendre les cinq skandha, les douze *Āyatana*⁹, les dix-huit *dhātava*¹⁰, et les douze nidana de la coproduction conditionnelle, pour parfaire la sagesse suprême ; c'est en n'ayant aucun attachement et aucune discrimination, que l'on peut proclamer le grand Dharma à tous les êtres.

4. Il faut effectuer le dana, observer constamment les préceptes, savoir endurer, et pratiquer diligemment le Bodhi.

Purna ! Si tu arrive à parfaire ces quatre principes du bodhisattva, tu obtiendras toujours les éloges des bouddhas ! »

Purna était le missionnaire le plus renommé de la communauté monastique de Bouddha, aussi, il recevait souvent les faveurs et les éloges de ce dernier !

Premier en compréhension de la Vacuité – Subhuti

L'honorable Subhuti était le premier en compréhension de la vacuité parmi les dix grands disciples de Bouddha.

La légende raconte que, déjà à sa naissance, des présages de vacuité se dévoilaient dans sa demeure. Et dans les assemblées Prajñā, quand Bouddha développait les merveilleuses théories sur la vacuité, il était le premier à avoir compris intégralement.

Un jour, Bouddha semblait avoir disparu de la communauté monastique. Tout le monde était à sa recherche et personne ne savait où il était allé. Aniruddha se servit de son œil divin et leur dit que Bouddha

9. Les six organes de perception et les six objets de perception.

10. Les six organes, les six objets de perception, et les six consciences.

était au royaume des Trente-trois cieux (*sarvajña*) et ne reviendrait que dans trois mois. Ne voyant pas Bouddha, tous les disciples se languissaient de lui et le temps leur semblait bien long.

Finalement, les trois mois étant passés, Bouddha allait revenir dans le monde des hommes. Avant même qu'il fût arrivé au monastère, tout se monde se pressait déjà pour aller l'y accueillir. A ce moment, Subhuti était dans une grotte du Pic de l'Aigle en train de reprendre sa robe. Sachant que Bouddha revenait, il déposa le linge et envisagea de s'y rendre lui aussi. Mais, soudain, il pensa : « Pourquoi devrais-je aller accueillir Bouddha ? Le corps dharma de Bouddha est insaisissable par les six organes de perception. Si je vais maintenant à sa rencontre, ce sera comme si je considère le dharmakāya de Bouddha comme un objet fait de quatre éléments (terre, eau, feu, vent) et cela voudrait dire que je ne connais pas encore le sens de la vacuité des phénomènes. Celui qui ne connaît pas le sens de la vacuité, ne voit pas le dharmakāya de Bouddha. Car le dharmakāya de Bouddha et la vacuité des phénomènes n'ont pas de créateur et ne peuvent être créés. Si l'on veut voir Bouddha, il faut d'abord comprendre que les cinq skandhas et les quatre éléments sont impermanents, que tous les objets sont initialement inexistantes et que tous les phénomènes sont impersonnels. Il faut comprendre qu'il n'y a ni moi, ni les autres ; il n'y a ni créateur, ni création. Tous les dharmas sont originellement vides et la nature dharmique est partout, de même que le dharmakāya de Bouddha. J'ai pris refuge dans l'enseignement de Bouddha : je ne dois pas me laisser égarer par les apparences. »

Aussi, il resta à sa place et continua sa couture, sans aller accueillir Bouddha.

Quand Bouddha arriva, Utpalavarnnā, la première bhiksuni pour les pouvoirs surnaturels, alla à sa rencontre et lui dit :

« Bouddha ! Votre disciple Utpalavarnnā vient la première, pour célébrer votre arrivée. »

Bouddha lui répondit en souriant :

« Utpalavarnā ! Tu n'es pas la première à m'accueillir. L'honorable Subhuti sait contempler la vacuité des phénomènes, c'est lui le premier qui m'a accueilli et vu. Celui qui voit le Dharma est celui qui est le premier à voir Bouddha, le premier à accueillir Bouddha. »

A ces mots, Utpalavarnā se sentit toute confuse, et elle réalisa que sa compréhension des vérités de l'univers et de la vie ne pouvait égaler celle de Subhuti.

Un jour, lors d'une assemblée de prajñā, Bouddha dit à Subhuti :

« Subhuti ! Tu as un talent d'argumentateur et tu as su comprendre à fond les doctrines de la vraie vacuité. Tu es capable d'expliquer aux bodhisattvas de l'audience, le dharma de la concordance avec le prajñā-paramita pour améliorer leur compréhension et c'est une très bonne chose. »

A cet instant, tous les auditeurs se demandaient : « Est-ce de ses propres sagesse et talent que l'honorable Subhuti se sert pour expliquer ce merveilleux Dharma ? Ou parce qu'il a bénéficié de la toute puissance de Bouddha ? »

Subhuti avait deviné la pensée de la foule et il dit :

« Personne ne peut enfreindre les ordres bienfaisants de Bouddha. Quand un disciple prêche, peu importe que la matière soit simple ou compliquée : s'il veut prêcher en concordance avec la doctrine, il a besoin de la toute-puissance de Bouddha. C'est uniquement avec l'aide de la puissance de Bouddha, que le prêche et l'encouragement peuvent aider les autres à comprendre la nature propre du Dharma, concorder avec la vérité du Dharma et être fidèles à la pensée de Bouddha. Aujourd'hui, j'emprunte la toute puissance de Bouddha, pour expliquer la théorie de concordance de la pratique de la voie du bodhisattva avec le prajñā-paramita, car ma seule sagesse et mon talent personnel d'argumentateur ne seraient pas suffisants pour assumer cette charge. »

Après avoir dit ces mots, Subhuti vénéra Bouddha et lui dit :

« Vous m'avez donné l'ordre d'expliquer la théorie de concordance entre le bodhisattva et le prajñā-paramita. Cependant, quel dharma peut-il être appelé bodhisattva ? Quel dharma peut-il être appelé prajñā-paramita ? Je ne vois aucun dharma du nom de bodhisattva, ni aucun dharma du nom de prajñā-paramita. D'ailleurs, je ne fais même pas de différence entre ces deux appellations. J'utilise ce genre de compréhension pour exprimer la théorie de concordance entre le bodhisattva et le prajñā-paramita.

Bouddha ! Ai-je aidé les bodhisattvas dans leur étude ? »

Très heureux, Bouddha lui répondit :

« Subhuti ! Bodhisattva et prajñā-paramita, ne sont que des appellations. Ils n'ont ni apparition ni disparition et c'est uniquement pour faciliter les explications, qu'on leur donne un nom. Ces noms fictifs n'existent ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, ni entre eux, car ils sont initialement insaisissables. Ainsi : « moi » est aussi un nom fictif, car la nature du « moi » n'a ni naissance ni extinction. Tous les phénomènes conditionnels ne sont que rêves, tonnerres, ombres, illusions, mirages et reflets de lune dans l'eau... Cependant, Subhuti, si le bodhisattva veut réaliser ce qu'est le sans naissance ni extinction, il devra étudier les noms et les dharmas fictifs des bodhisattva-dharma et prajñā-paramita-dharma.

« Subhuti ! Quand le bodhisattva étudie le prajñā-paramita, la permanence et l'impermanence des cinq skandhas, la joie et la souffrance, le moi et le non-moi, la vacuité et la non-vacuité, avec apparence et sans apparence, le conditionnel et l'inconditionnel, la souillure et la pureté, la naissance et l'extinction, le bien et le mal, l'imparfait et le parfait, le mondain et le transcendant, le samsara et le nirvana... ne peuvent faire l'objet d'aucun attachement ni discrimination ! Et il en va de même, pour tous les autres dharmas.

« Et pourquoi ? Parce que, Subhuti, quand le bodhisattva pratique le prajñā-paramita, il ne doit faire aucune discrimination, il doit

demeurer dans la vacuité, dans l'impartialité... De même quand il pratique les autres paramitas, il ne voit ni le nom de bodhisattva, ni le nom de prajñā-paramita. Le bodhisattva ne cherche que le *sarvajña*¹¹ pour comprendre la vérité de tous les phénomènes, et seule cette vérité n'est ni souillée ni pure.

« Si le bodhisattva peut pratiquer le prajñā-paramita de cette manière et comprendre que les appellations ne sont instaurées que par subtilité, alors il ne s'attachera ni aux skandhas ni aux autres dharmas, il ne s'attachera ni à la sagesse, ni aux pouvoirs surnaturels. Et pour quelle raison ? : Parce que l'attachement bloque l'accession au but.

« Subhuti ! Si, en pratiquant le prajñā-paramita, on ne s'attache à aucun dharma, on pourra parfaire la pratique des six paramitas, atteindre la vraie place d'un pratiquant, demeurer dans le niveau de la non-régression, se munir tous les pouvoirs surnaturels, voyager librement dans les Terres des bouddhas, instruire et faire bénéficier les êtres, faire offrande aux bouddhas, orner les Terres pures bouddhiques et vivre paisiblement dans l'état d'insouciance et de libération.

« Subhuti ! Y as-tu pensé ? La forme, est-elle bodhisattva ? Les autres skandhas, sont-ils bodhisattvas ? Les six organes de perception, est-ce bodhisattva ? Les quatre éléments, la vacuité, la conscience, est-ce bodhisattva ? Celui qui s'est détaché des cinq skandhas, des six organes de perception, des quatre éléments, de la vacuité, et de la conscience, est-ce un bodhisattva ? »

Subhuti répondit :

« Bouddha ! Aucun de ceux qui ont été cités ci-dessus n'est appelé bodhisattva. »

Volontairement, Bouddha insista :

« Subhuti ! Tu dis qu'aucun dharma cité ci-dessus ne s'appelle bodhisattva. Peux-tu expliquer pourquoi, à ceux qui pratiquent le dharma du bodhisattva ? »

11. La sagesse qui permet de comprendre avec exactitude tous les phénomènes.

« Bouddha ! Initialement, les êtres échappent à toute compréhension et toute acquisition. Il en va de même pour les bodhisattvas ou les cinq concepts de « forme, sensation, perception, formation mentale et conscience ». Prétendre qu'ils existent ou non, est une tentative absurde et vaine. Sans connaître leur nature dharmique, ils ne peuvent être appelés bodhisattvas. »

Ayant entendu la réponse de Subhuti, Bouddha en fut ravi et le félicita :

« C'est exact Subhuti ! Ce que l'on appelle bodhisattva, ou prajñā-paramita, ne peut être acquis. Certes, le bodhisattva doit pratiquer, mais en réalité, il n'y a rien à pratiquer. Subhuti ! Je te demande encore ceci : les dharmas tels les cinq skandhas, veulent-ils dire bodhisattva ? »

« Bouddha ! Forme, sensation, perception, formation mentale, conscience, ne veulent pas dire bodhisattva ! » répondit nettement Subhuti.

De nouveau, Bouddha le complimenta :

« Subhuti, tu as bien parlé ! Quand le bodhisattva pratique le prajñā-paramita, les dharmas des cinq skandhas, la permanence, l'impermanence, le conditionnel, et l'inconditionnel sont tous insaisissables. Le bodhisattva doit pratiquer le prajñā-paramita avec un esprit aussi large que le ciel et la mer.

« Subhuti ! Tu dis que tu ne vois pas le dharma du bodhisattva et du non bodhisattva, le dharma et le monde du dharma, le monde du dharma et le monde de l'œil, le monde de l'œil et le monde de la conscience. En réalité, tous ces dharmas vont par deux, mais ne sont pas opposés. Et pourquoi ? On ne peut quitter le conditionnel pour parler de l'inconditionnel, de même, on ne peut quitter l'inconditionnel pour parler du conditionnel.

« Subhuti ! Si, en pratiquant le prajñā-paramita, le bodhisattva ne voit aucun dharma, alors il ne subira aucune frayeur et si son

cœur ne s'attache à aucun dharma, il n'aura aucun regret. Subhuti ! La fonction du cœur du bodhisattva est aussi incompréhensible et insaisissable. Ainsi, si ce cœur ne s'attache à aucun objet, on n'aura aucun regret.

« Subhuti ! C'est comme tu l'as dit : le bodhisattva doit ainsi pratiquer le prajñā-paramita sans obtenir le prajñā-paramita, ni le nom de bodhisattva. Tel est le vrai bodhisattva, tel est le vrai prajñā-paramita, tel est l'enseignement donné au bodhisattva. »

Subhuti avait profondément pénétré et compris le sens réel de la Vacuité. C'est ainsi qu'il acquit le titre du Premier en compréhension de la Vacuité et gagna le respect de tous les membres de la communauté monastique.

Premier en débat dharmique : Katyayana

Parmi les disciples de Bouddha, l'honorable Katyayana était le premier en débat dharmique.

La vérité non argumentée ne peut être dévoilée. L'honorable Katyayana, lui, était capable d'employer des méthodes très habiles et des expressions très simples, pour faire entendre raison à ceux qui posaient des questions embarrassantes.

Un jour, il faisait la quête d'aumônes dans la rue, quand s'en vint, en face, un pratiquant brahmane qui le salua et lui demanda :

« Honorable Katyayana ! C'est une chance de vous rencontrer ici ! J'ai une question à vous poser, et j'espère que vous pourrez m'éclairer d'une manière objective. »

« Quelle est cette question qui vous tourmente? » demanda Katyayana.

« Honorable ! Je vois dans ce monde, les kṣatriyas se disputer entre eux, tout comme les brahmanes. Pour quelle raison se querellent-ils donc ? »

« C'est l'avidité qui leur empoisonne l'esprit ! » Répondit Katyayana.

« Si c'est à cause de l'avidité que les kṣatriyas et les brahmanes se querellent entre eux, alors, honorable, dites-moi pour quelle raison, vous, les śramaṇas, vous disputez-vous entre vous ? »

« C'est à cause de l'attachement à la vision du moi (*ātma-drṣṭi*) ! »

Le brahmane fut très content de la réponse de Katyayana. Il ferma les yeux un instant, puis il lui posa encore une question :

« Honorable ! Votre réponse me paraît très impartiale ; cependant, pouvez-vous me dire quelle est la personne, en ce monde, capable d'écarter l'avidité et la vision du moi ? »

Sans hésitation, Katyayana répondit :

« Cette personne, c'est mon maître : le Bouddha, qui prêche actuellement à Śrāvastī ! Il est *arhat*, *samyak-saṃbuddha*, il est l'Être éveillé suprême. Il ne souffre d'aucune des afflictions dues à l'avidité, ni d'attachement à la vision du moi. Il est le modèle des devas et des humains ! »

Le brahmane était très reconnaissant du prêche de Katyayana et il lui demanda de l'introduire auprès de Bouddha, pour devenir un de ses disciples laïques.

Un autre jour, Katyayana rencontra un autre pratiquant brahmane, qui était jaloux de lui et enviait sa réputation. Ce brahmane était venu de très loin, dans le but de débattre avec Katyayana et, dès qu'il vit, il lui demanda :

« Honorable ! J'ai entendu dire qu'un certain Katyayana, qui était d'origine brahmane, est devenu śramaṇa ; qu'il ne vénérât plus les brahmanes aînés, ni ne se levait pour les accueillir et leur offrir un siège. Je ne voulais pas le croire et c'est pourquoi, je suis venu pour vous demander confirmation. S'il en était ainsi, je pense que ce ne serait ni loyal, ni juste. »

Calmement, l'honorable Katyayana lui répondit :

« Ce que tu dis est la vérité. C'est moi, le brahmane Katyayana ! J'ai pris refuge auprès du *samyak-sambuddha* Bouddha et, très logiquement, je ne vénère plus les aînés brahmanes. Je suis quelqu'un qui a acquis la bouddhité, ce qui rend caduque toute argumentation qui serait basée sur l'âge. Si un brahmane de quatre-vingts ou de quatre-vingt-dix ans s'adonne au plaisir des passions et sombre dans les visions perverses, quel intérêt y a-t-il, à être d'âge canonique ? »

Le brahmane ne sut que répondre, il se sentit honteux et décida de renoncer à sa vision perverse. Puis il demanda à Katyayana de le conduire chez Bouddha pour y prendre refuge.

Katyayana était donc un honorable qui savait argumenter et bien parler : en peu de mots, il arrivait toujours à vous convaincre et vous amenait à vous soumettre de bon gré. Beaucoup d'hérétiques de l'époque se sont amendés et ont accepté la foi du Dharma, grâce à ses arguments.

Un jour, Katyayana s'en allait prêcher au royaume d'Avanti. Sur son chemin, il rencontra une femme qui, une cruche d'eau à la main, sanglotait au bord de la rivière. Craignant qu'elle eût subi quelque déception et voulût se jeter à l'eau, il s'avança pour lui demander :

« Madame ! Quelque chose vous afflige ? Dites-le-moi : je suis un disciple de Bouddha, je peux vous aider à résoudre votre problème ! »

Sanglotant de plus belle, la dame lui dit :

« A quoi me sert de vous raconter, puisque vous ne pouvez pas m'aider ? Le monde est injuste, qui fait les riches et les pauvres si différents ! Je suis une pauvre au sort malheureux ! Je souffre depuis toujours et la pauvreté me tourmente à tel point, que je ne veux plus vivre. »

Katyayana l'instruisit avec compassion :

« Madame ! Ne soyez pas affligée : il y a beaucoup de pauvres dans le monde et vous n'êtes pas la seule ! De plus, les pauvres ne sont pas tous malheureux, et les riches ne sont pas non plus, tous heureux.

Regardez les gens riches avec leurs biens et leurs serviteurs : tous les jours, par avidité, ils continuent à se faire du souci ! Il nous suffit de mener une vie paisible, qu'y a-t-il alors, de désolant à être pauvre ? »

D'un air excédé, elle lui dit en pleurant :

« Vous êtes un śramaṇa, vous pouvez ignorer les affaires mondaines, mais pas moi. Vous savez : je suis servante dans une maison richissime où je me donne de la peine durant toute l'année, sans pouvoir manger à ma faim et sans la moindre liberté. Mon maître est un avare, avide et méchant : pour la moindre erreur, il nous roue de coups. Toutes ces souffrances que nous devons supporter sont dues à la pauvreté. Comment voulez-vous que je sois satisfaite de mon sort ? »

« Madame ! » dit Katyayana : « S'il en est ainsi, ne pleurez plus : je vais vous apprendre un moyen très simple de vous enrichir : Si vous souffrez à cause de la pauvreté, vendez-la aux autres ! »

« On pourrait revendre sa pauvreté aux autres ? » dit la femme, éberluée. Puis elle lui demanda : « Si l'on peut revendre sa pauvreté aux autres, il n'y aura plus de pauvres dans le monde. Mais, qui voudrait acheter la pauvreté ? »

« Revendez-la-moi ! » répondit Katyayana.

« Mais je ne sais pas comment revendre la pauvreté ! »

« Pratiquez le dana ! » Katyayana lui expliqua : « Vous devez savoir que richesse et pauvreté ont leurs causes et conditions respectives. Tout dépend de savoir si, oui ou non, on a pratiqué le dana et cultivé le bonheur dans la vie antérieure. C'est pourquoi, pratiquer le dana et faire de bonnes actions, sont les meilleurs moyens pour se défaire de la pauvreté et acheter la richesse. »

Ces mots lui ont ouvert l'esprit ; cependant, elle lui dit amèrement :

« Vous avez raison ! J'ai compris maintenant le moyen de m'enrichir. Cependant, je suis vraiment très pauvre, je ne possède rien : Cette

cruche elle-même, appartient à mon maître. Comment voulez-vous que je pratique le dana ? »

Katyayana lui tendit son bol d'aumônes et lui dit :

« Prenez ce bol et offrez-moi un peu d'eau claire. »

La femme se réjouit et s'y conforma respectueusement. C'est ainsi que, plus tard, elle put renaître aux Trente-trois-cieux.

Les talents d'argumentateur de l'honorable Katyayana exercèrent une influence bénéfique sur une foule de gens, qui se convertirent au bouddhisme, en prenant refuge auprès des Trois joyaux.

Premier pour l'observation des règles de l'ascétisme (dhūta)
– Mahākāśyapa

Parmi les dix grands disciples de Bouddha, l'honorable Mahākāśyapa était le premier pour l'observation des règles ascétiques.

Celui qui observe les règles de l'ascétisme (*dhūta*) doit :

1. Choisir un endroit vide.
2. Vivre de la mendicité.
3. Vivre toujours au même endroit.
4. Manger un seul repas par jour.
5. Mendier de porte en porte sans distinction.
6. Ne posséder que trois pièces de vêtements.
7. Rester assis au pied d'un arbre, pour réfléchir.
8. Méditer en plein air.
9. Porter des robes rapiécées.
10. Vivre dans un cimetière.

Telle est la vie que choisissent les ascètes : simple et pure...

Et le pratiquant le plus exemplaire du *dhūta*, c'était l'honorable Mahākāśyapa.

Avant qu'il eût pris refuge auprès de Bouddha, Mahākāśyapa était considéré comme un jeune homme cultivant une haute dignité de vie,

insensible aux désirs et aux passions. Quand ses parents le marièrent, il convainquit sa femme de ne pas consommer le mariage. Plus tard, au monastère Bois des bambous, il écouta prêcher Bouddha, ce qui fit naître en lui la grande foi. Aussi, prit-il refuge auprès de Bouddha qui disait que celui qui n'avait pas encore percé l'Ultime vérité de l'univers n'était pas digne d'être son maître.

L'honorable Mahākāśyapa vivait de la quête d'aumônes auprès des pauvres. Un jour, à Rāja-gr̥ha, il rencontra une vieille femme qui était si pauvre qu'elle n'avait pas de quoi se vêtir et manger, et qui dormait dans les rues sombres et humides. Mahākāśyapa eut pitié d'elle ; alors, il lui demanda l'aumône en lui disant :

« Vieille mère ! Votre état me fait de la peine. Pourquoi êtes-vous si pauvre ? C'est sans doute parce que, dans le passé, vous étiez avare et ne pratiquiez pas le dana... Je suis un disciple de Bouddha, un moine du champ de félicités. Offrez-moi un peu de nourriture pour cultiver votre champ de félicités, afin de vous débarrasser de ces lamentables conditions de vie dans le futur. »

La vieille femme lui répondit :

« Oh ! Vous êtes un honorable ! Je suis honorée par votre prêche mais vous offrir de la nourriture est, pour moi, chose très difficile ! Je n'ai pas mangé le moindre grain de riz depuis trois jours, et tout ce que j'ai pour le moment, c'est un peu de rinçure de riz que j'ai reçue en mendiant. Elle est aigre...Comment oserais-je l'offrir à un honorable ? »

« Ceci est sans importance », dit Mahākāśyapa : « Donnez m'en un peu : je serai heureux d'accepter votre offrande. »

La vieille femme se réjouit et, immédiatement, lui offrit un peu de sa rinçure de riz. De peur qu'elle ne le croie pas, Mahākāśyapa la but d'un trait et plus tard, grâce à ce mérite, elle put renaître aux cieux.

La compassion de Mahākāśyapa méritait le respect, cependant sa passion pour la propagation du Dharma n'était pas aussi intense que

celle de Sāriputra et Maudgalyayana. Avant que ces deux derniers entrent au nirvana, ils lui conseillaient souvent d'oublier « le moi » et de se joindre à eux, dans leurs activités de propagation du Dharma et de la Vérité, pour le bien des êtres. Mais Mahākāśyapa leur répondait toujours fermement :

« Propager le juste Dharma et instruire les êtres : ce ne sont pas mes affaires. Oublier le moi, comme c'est difficile ! Tout ce que je peux faire c'est montrer l'exemple d'une pratique rigoureuse et distinguée, afin que les générations futures puissent comprendre, respecter et réaliser les pratiques ascétiques de *dhūta*. Les missions laborieuses de prêche sont de votre seule responsabilité. »

Sāriputra et Maudgalyayana n'étaient pas déçus par ces paroles ; au contraire, ils le louaient :

« C'est aussi une chose exceptionnelle que vous puissiez établir la bannière dharmique dans ce domaine. Le bouddhisme est multidisciplinaire et chacun réalise son idéal en fonction de ses aspirations ! Nous prions pour vous. »

Mahākāśyapa persistait dans sa pratique de *dhūta* et restait imperturbable aux conseils d'autrui.

Il ne craignait ni vent violent, ni pluie torrentielle, ni soleil ardent, ni rosée glacée... Il vivait toujours sous les arbres de la forêt ou dans le cimetière, au milieu des tombes. Avec l'âge, il vieillissait et comme Bouddha le gardait en sympathie, un jour, quand il arriva à Jetavana, Bouddha l'invita à y rester.

Mais, Maudgalyayana lui répondit :

« Bouddha ! Je ne peux pas vivre au monastère ! Votre bienveillance et votre compassion me touchent profondément, mais, si je reste ici, je devrai me conformer à la vie communautaire et c'est incompatible avec ma vie d'ascèse. Ici, c'est un endroit idéal pour la méditation assise, la marche-méditation, ou l'écoute du dharma. Avec la fraîcheur du vent et le clair de lune, les chants des oiseaux et le

parfum des fleurs, l'ambiance est vraiment merveilleuse. Mais pour moi, pratiquant de *dhūta*, ce lieu ne convient pas. Ici, on ne sent pas la moindre odeur de cadavre, on n'y voit pas le moindre ossement. La vie ici est trop confortable pour y pratiquer la contemplation de l'impermanence, la souffrance, la vacuité, l'impersonnalité, l'impureté... J'aime la vie solitaire au milieu des tombes, ou sous un arbre, ou en plein air. J'aime méditer en marchant, contempler les cadavres, ou rapiécer ma robe en haillons. Si je veux faire la quête d'aumônes, j'entre librement dans la cité ; sinon, il me suffit de cueillir des fruits et des plantes sauvages, pour calmer ma faim. Je ne me soucie ni des linges, ni de la nourriture ! Pour moi, il n'y a aucun de ces gains ou pertes, qui hantent la vie mondaine : il n'y a que tranquillité, pureté et liberté !

« Bien sûr, certains diront que ma manière de vivre est trop égoïste ! C'est vrai que je ne suis pas comme Sāriputra, Maudgalyayana, Purna ou Katyayana, qui prennent en charge la tâche de propager les instructions de Bouddha. Ils ne craignent pas les obstacles, ni de perdre la vie, quand il s'agit de faire tourner la roue du Dharma, afin que les êtres puissent bénéficier des saveurs et des joies dharmiques. Certes, je ne possède pas ce courage et cette ténacité, mais jamais je n'oublie les bienfaits que Bouddha m'a prodigués et c'est aussi en voulant les revaloir que je mène la vie de *dhūta*. Car, les êtres peuvent être libérés, selon le travail de la communauté monastique. Les prêcheurs de la communauté sont les maîtres du peuple ; ils doivent posséder une personnalité saine avant de prendre en charge cette responsabilité. La communauté monastique peut-elle être considérée comme saine ? Pour y parvenir, il faut évidemment cultiver ses propres vertus à partir d'un mode de vie sévère. Or la pratique du *dhūta* est justement un mode de vie sévère et celui qui s'habitue à ce genre de vie, est capable de mener une vie dure, d'endurer, de ne convoiter ni célébrité, ni profit. Dans son cœur, il ne pense qu'au Dharma et aux hommes ! Bouddha, c'est pour renforcer

directement le sangha et donc faire bénéficier indirectement les êtres, que je veux vivre dans la forêt ou au cimetière. Je n'abandonnerai jamais l'ascèse et jamais je ne pourrai vivre à Jetavana !

Que le bienveillant et compatissant Bouddha pardonne mon obstination ! »

Après avoir entendu la réponse de Mahākāshyapa, Bouddha, ravi, lui donna son consentement. Il regarda Mahākāshyapa, puis les autres bhiksus, et dit :

« C'est très bien ! Vous, bhiksus, avez-vous entendu ce qu'a dit l'honorable Mahākāshyapa ? Retenez-le car, dans l'avenir, la destruction du juste Dharma du Bouddha ne sera pas due à l'action destructrice des démons hérétiques, mais bien à la corruption et à la désagrégation du sangha ! Les paroles de Mahākāshyapa énoncent un point de vue parfaitement juste pour ce qui est de promouvoir le Dharma. Pour que la lumière de la vérité puisse éclairer le monde, il faut d'abord consolider le sangha et, pour consolider le sangha, il faut observer un mode de vie strict. Les gens comme l'honorable Mahākāshyapa sont tout à fait qualifiés pour se consacrer à la défense de mon juste Dharma. »

Suite aux éloges du Bouddha, Mahākāshyapa gagna le respect de tous les membres du sangha.

Premier en « œil divin » (dibba-cakkhu) – Aniruddha

L'honorable Aniruddha était le Premier en « œil divin », parmi les dix grands disciples de Bouddha.

Les princes Aniruddha et Mahānāma étaient deux frères, fils d'Amrtodana, lui-même frère du Roi Śuddhodana. A l'époque, ils avaient convenu que si l'un décidait de ne pas renoncer à la vie mondaine, l'autre le ferait pour lui. Finalement, c'est Aniruddha qui, avec les six autres princes, prit refuge auprès de Bouddha et devint śramaṇa.

Aniruddha était très bel homme. De nombreuses jeunes filles issues de la noblesse, avaient soupiré pour lui avant qu'il se fit moine... Mais il restait indifférent à l'amour et aux femmes.

Un jour, il quitta le monastère Jetavana pour aller à Kośala mais, sur la route, il ne trouva pas d'hébergement pour bhiksus. Ne pouvant faire autrement, il demanda refuge chez l'habitant, dans une maison où habitait une jeune fille.

Aniruddha arriva devant la porte et dit :

« Il fait déjà sombre et la route est encore longue. Pourrais-je passer la nuit chez vous ? »

La jeune fille fut ravie et le fit entrer dans la maison. Aniruddha ne pensait à rien d'autre, il s'assit sur le lit, croisa les jambes et commença à méditer, attendant l'aube, pour reprendre sa route.

Dans la nuit, les lumières faiblirent, le clair de lune apparut devant la fenêtre. Il entendit le bruit de la porte et sentit la jeune fille arriver devant le lit. Elle lui dit tendrement :

« Je sais que vous êtes śramaṇa, mais depuis que je vous ai vu, je ne puis m'empêcher de vous aimer. Plusieurs notables brahmanes m'ont demandée en mariage, mais je les ai tous refusés. Quand j'ai vu votre beau visage, j'ai su que je n'aurais pas honte de me donner à vous. Je veux que vous restiez ici et n'en partiez plus. »

Les yeux fermés, Aniruddha restait imperturbable, alors la jeune fille le poussa de la main. Gravement, il ouvrit les yeux et, d'un ton sévère, il lui parla des souillures de la passion. La jeune fille se sentit honteuse : elle demanda à prendre refuge auprès des Trois Joyaux et à recevoir les cinq préceptes, devenant désormais une upāsikā.

Aniruddha était respecté de tous, comme quelqu'un qui ne se laisse pas égarer par le désir amoureux, mais un jour, en écoutant prêcher Bouddha, il se mit à somnoler à cause de la fatigue, et fut réprimandé par le maître.

Après le prêche, Bouddha le fit venir et lui demanda :

« Aniruddha ! As-tu renoncé à la vie mondaine à cause de la peur des lois et de la crainte des bandits ? »

« Non ! » Répondit Aniruddha.

« Alors, pour quelle raison l'as-tu fait ? »

« A cause du dégoût de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, et pour me libérer des afflictions. »

« Ta foi me paraît très solide ! Pourtant, alors que je prêchais, je t'ai vu somnoler ! »

Aniruddha s'agenouilla et joignit les paumes de ses mains en disant :

« Bouddha ! Dorénavant et de toute ma vie, je ne somnolerai plus jamais devant vous. Que Bouddha veuille bien, pour cette fois, me pardonner. »

Depuis, du matin jusqu'au soir, de la nuit à l'aurore, il pratiqua avec diligence et sans dormir. Et finalement, sa vue en souffrit.

Bouddha s'inquiéta de son état et un jour, il lui dit :

« Aniruddha ! Ne pas travailler assez n'est pas bien, mais trop n'est pas mieux. »

« J'ai juré devant Bouddha, je ne peux pas enfreindre mon serment ! » répondit Aniruddha respectueux, mais obstiné.

« Ne pense plus ainsi : la vue est importante ! »

Cependant, Aniruddha ne voulait toujours pas dormir et, de nouveau, Bouddha le mit en garde :

« Aniruddha ! Tout ce qui vit a besoin de manger. Il en va ainsi pour les yeux, et leur nourriture, c'est le sommeil. C'est pourquoi, Aniruddha, tu dois aller dormir et ne plus penser à rien, car même le nirvana a besoin de nourriture ! »

« Que mange le nirvana ? » demanda, sceptique, Aniruddha

« De la vigilance permanente ! » répondit Bouddha : « Elle permet d'atteindre l'état du non-agir, mais avant, on a encore besoin de dormir. »

« Bouddha ! Le sommeil est sans doute la nourriture des yeux, mais ce n'est pas grave si je ne dors pas. Ne vous inquiétez pas ! »

Hélas ! Peu de temps plus tard, Aniruddha perdit la vue.

Bouddha pensa que, pour une phrase qu'il lui avait adressée, Aniruddha s'était efforcé si diligemment, qu'il en avait perdu la vue. Il n'était donc pas difficile d'imaginer le respect qu'il portait à Bouddha, et celui-ci se mit à réfléchir pour savoir comment aider Aniruddha à retrouver la vue.

Un jour, Aniruddha voulait rapiécer son linge, mais comme il ne voyait pas, il ne parvenait pas à enfiler son aiguille. Il attendit donc, espérant que quelqu'un viendrait l'aider.

Bouddha avait lu dans sa pensée : il s'approcha et lui dit :

« Aniruddha ! Donne-moi l'aiguille, je vais l'enfiler pour toi. »

Intrigué, Aniruddha tendit l'aiguille à Bouddha qui l'enfila. L'aveugle en fut si ému qu'il ne put s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux.

Après avoir enfilé l'aiguille, Aniruddha voulut chercher quelqu'un pour l'aider à recoudre son linge, mais Bouddha l'en empêcha en lui disant :

« Ne t'en inquiète pas ! Je vais le faire pour toi. »

Et ce jour-là, Bouddha rapiéça les trois tenues d'Aniruddha.

Assis à ses côtés, Bouddha le consola et lui expliqua comment pratiquer le samādhi pour recouvrer la vue.

Aniruddha suivit les instructions de Bouddha, et peu de temps après, il acquit l'œil divin, qui lui permettait de voir toutes choses : de loin, de près, extérieurement et intérieurement. Depuis, il devint le « Premier en œil divin » des disciples de Bouddha.

Aniruddha était heureux et reconnaissant et la joie de Bouddha était encore bien plus grande.

Un jour, Aniruddha se rendit devant Bouddha, le vénéra et lui dit :

« Bouddha ! Je pense souvent qu'avoir moins de désirs, savoir se

contenter et travailler toujours avec persévérance, sont les conditions nécessaires que nous, pratiquants devons respecter. Oublier l'égoïsme et oublier le moi, prêcher le Dharma pour en faire bénéficier autrui, sont aussi de notre responsabilité. Etre parfaitement bienveillant et compatissant envers tous les êtres, c'est encore l'un de nos objectifs.

Mais, Ô Bouddha ! Que devons-nous accomplir, pour trouver l'illumination et gagner le nirvana ? Je vous supplie de nous donner vos directives en ce sens ! »

Bouddha sourit affectueusement et répondit :

« Ce que tu demandes est précis : tu veux savoir comment pratiquent les bodhisattvas ? Je vais te parler des huit prises de conscience des bodhisattvas et tu pourras, jour et nuit, les réciter en y mettant tout ton cœur :

Première prise de conscience : Réaliser que le monde est impermanent, la Patrie menacée et fragile ; que les quatre éléments sont source de souffrances et sans existence réelle ; que les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi ; que l'apparition, la disparition, le changement et la substitution, ne sont qu'apparences incontrôlables ; que le cœur est la source de tous les vices et que le corps est responsable de tous les péchés. En observant tout ceci attentivement, on pourra graduellement se libérer des contingences de la vie et de la mort.

Deuxième prise de conscience : Comprendre que les désirs excessifs sont les causes de la souffrance ; que la vie, la mort et les peines, surviennent à cause de l'avidité. En ayant moins de désirs et sans forcer le naturel, le corps et le cœur deviendront insouciantes.

Troisième prise de conscience : Réaliser que le cœur est éternellement insatisfait : que, plus on obtient, plus on demande et que, ce faisant, on engendre de plus en plus de péchés. Les bodhisattvas ne font pas ces erreurs, ils savent toujours se contenter, ils sont à l'aise dans la pauvreté et respectent la Loi. Leur seule occupation est de cultiver la sagesse.

Quatrième prise de conscience : Se rendre compte que la paresse et l'oisiveté sont les causes de la dégénérescence. Avec la persévérance, les bodhisattvas combattent le mal des afflictions, défont les quatre démons et s'échappent de la prison des « Cinq skandhas et trois mondes ».

Cinquième prise de conscience : Réaliser que la stupidité et l'ignorance sont les causes du samsara. Les bodhisattvas pensent toujours à étudier et écouter, pour accroître leur sagesse et leur habileté à manier la parole. Ils instruisent et civilisent tous les êtres et leur font connaître la joie suprême.

Sixième prise de conscience : Réaliser que la pauvreté et la misère sont sources de haine et de ressentiment, qui engendrent de mauvaises affinités et conduisent à des situations malheureuses. Les bodhisattvas pratiquent le dana, ils traitent de manière égale les ennemis et les proches, ils ne pensent pas aux rancunes passées, ni ne détestent les méchants.

Septième prise de conscience : Comprendre que les Cinq Désirs sont sources de fautes et de malheurs. Bien que les bodhisattvas soient des hommes issus du commun, ils ne s'enchaînent pas aux plaisirs mondains, mais pensent toujours aux trois tenues de préceptes, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques. Ils aspirent à la vie monastique et préservent la Voie avec un cœur pur. Ils cultivent une pure et noble conduite et traitent tous les êtres avec bienveillance et compassion.

Huitième prise de conscience : Se rendre compte que le samsara est comme un brasier qui enflamme nos corps et nos cœurs et nous cause d'innombrables souffrances et afflictions. Les bodhisattvas prennent la résolution de pratiquer l'esprit Mahayana pour aider tous les êtres. Ils veulent prendre sur eux leurs souffrances, afin que tous les êtres puissent obtenir la joie ultime¹².

Aniruddha ! Ces huit points sont des vérités dont tous les bouddhas et bodhisattvas ont pris conscience. Les pratiquants de la Voie doivent

12. Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas.

cultiver le bonheur et la sagesse avec bienveillance et compassion, prendre le bateau du dharmakāya pour gagner l'autre rive : celle du nirvāna ; puis, revenir au monde des hommes pour libérer les êtres. Ainsi, ils pourront s'éloigner pour toujours du cycle du samsara et vivre dans la joie éternelle. »

Les larmes aux yeux, Aniruddha écouta attentivement le prêche de Bouddha, qui fortifia encore plus, sa résolution. L'amour de Bouddha était profondément ancré dans son cœur.

Premier pour l'observation des préceptes – Upali

Parmi les dix grands disciples de Bouddha, l'honorable Upali était le premier pour l'observation des préceptes.

Avant de prendre refuge auprès de Bouddha, Upali était un esclave de la caste sūdra, exerçant la profession de barbier. Comme il avait de bonnes dispositions naturelles et était de nature loyale, il avait gagné la confiance des nobles kṣatriyas Sakya, qui le chargeaient de couper les cheveux des princes, notamment ceux de Bhadra.

Le prince Bhadra le trouvait très méticuleux et l'aimait beaucoup. En retour, Upali le traitait avec le plus grand respect.

Après son accès à l'Eveil, Bouddha était revenu dans son pays natal : Kapilavastu. Bhadra et les autres princes furent inspirés par les vertus et la sagesse de Bouddha et décidèrent de renoncer aux illusoire honneurs princiers, pour prendre refuge auprès du Maître.

En constatant que les nobles princes pouvaient, eux, renoncer à la vie mondaine pour devenir śramaṇas, Upali fut triste et jaloux : il maugréait contre les inégalités de ce monde et aussi sur son propre sort. Il pensait que les humbles sūdras n'avaient pas qualité pour devenir disciples du grand Bouddha et il le regrettait grandement.

C'est pourquoi, après le départ des princes, il ne faisait que pleurer, sans toutefois oser prononcer un mot d'indignation.

Juste à ce moment, l'honorable Sāriputra passait par là et il l'aperçut. En apprenant les raisons de sa peine, Sāriputra lui dit :

« Upali ! Ne sois pas triste : L'enseignement de Bouddha ne fait aucune distinction entre sages et ignorants, riches et pauvres, ni ne tient compte des conditions sociales. Le Dharma est comme l'océan, qui ne rejette aucun cours d'eau et les reçoit tous jusqu'à la dernière goutte. Pourvu qu'il ait foi en Bouddha, chacun est apte à recevoir sa bienveillance, sa compassion et sa protection. Dans l'enseignement de Bouddha, le plus important est l'observation des préceptes et l'acquisition de l'éveil... du nirvāna ! Viens avec moi auprès de Bouddha, il sera ravi de te permettre de devenir moine et d'être son disciple. »

Upali s'avança anxieusement devant Bouddha, qui le réconforta en lui disant :

« Upali ! Je sais que tu possèdes de bonnes racines : Jadis, à l'époque du Kāshyapa-bouddha, tu étais le premier de ses disciples pour l'observation des préceptes ! Et plus tard, dans ma communauté monastique, tu seras aussi le premier, pour cette même raison. Avant toi, les princes sont déjà venus : J'ai accepté qu'ils soient mes disciples, mais ils ont besoin de pratiquer sept jours pour oublier leur rang de prince, avant que je les autorise à se faire raser la tête. C'est pourquoi ils devront et sauront te traiter avec politesse. »

Upali fut ordonné et la prédiction du Grand éveillé Bouddha, se réalisa : non seulement Upali respectait les purs préceptes, mais de plus, il comprenait à fond le sens exact du respect de la discipline.

Premier dans le domaine de l'érudition – Ananda

Parmi les dix grands disciples de Bouddha, l'honorable Ananda était le premier dans le domaine de l'érudition.

Dans la communauté monastique de l'époque, Ananda était le plus jeune. D'apparence irréprochable, il était intelligent et érudit, et Bouddha l'aimait beaucoup.

Quand Madame Mahāprajāpatī et les autres femmes demandèrent à devenir bhiksunis, le système de communauté monastique de Bouddha n'autorisait pas encore la présence des femmes. Mais, devant l'insistance d'Ananda, Bouddha se rendit compte qu'il ne pouvait aller à l'encontre des réalités du temps. Aussi, ne put-il que les accepter, en leur imposant les huit Garudhammas, pour parer aux risques éventuels engendrés par la présence des bhiksunis au sein de la communauté monastique.

Parce qu'Ananda avait beaucoup contribué à l'ordination des femmes, et aussi à cause de son empathie, les femmes lui témoignaient beaucoup de respect. Quand il passait devant la demeure des bhiksunis, en compagnie de Mahākāshyapa, elles s'adressaient toujours à lui en premier, malgré l'âge, l'ancienneté et la conduite disciplinée du Premier en ascétisme.

Ananda était toujours très bien accueilli par les femmes. Un jour, lors d'une quête d'aumônes, il fit l'objet d'une tentative de séduction de Matangī et, pour l'aider, Bouddha sut convaincre la séductrice d'entrer elle aussi, dans les Ordres. Ananda était souvent à l'origine de ce genre de perturbations qui dérangaient Bouddha, mais, en raison de son bon cœur, de sa mémoire exceptionnelle et de sa volonté d'aider les autres, il restait très aimé de Bouddha qui, souvent, prêchait pour lui seul.

Un jour, au monastère kūtāgāra de Vrajā, il dit à Ananda qu'il devait avoir la foi envers les Trois Joyaux, car la foi indestructible était, lui dit-il, encore plus importante que l'observation rigoureuse des préceptes.

Un autre jour, en se conformant aux instructions de Bouddha de vénérer le bouddha Amitabha du monde de la joie suprême de

l'ouest, Ananda eut la chance de voir Amitabha irradier sa lumière bienfaisante...

Il était vraiment un favori chanceux et pouvait obtenir la protection de Bouddha, bien plus facilement que les autres.

Disciple-assistant de Bouddha, Ananda était toujours à ses côtés. Au début, quand on lui demanda de se mettre au service de Bouddha, il présenta trois requêtes à Maudgalyayana, pour qu'il les transmette au maître :

1. Il ne porterait jamais les vêtements de Bouddha, qu'ils soient neufs ou usagés.

2. Si un laïc invitait Bouddha pour lui présenter des offrandes, il ne l'accompagnerait pas.

3. Si le moment n'était pas favorable, il n'irait pas voir Bouddha pour intervenir auprès de lui.

Maudgalyayana les transmet à Bouddha, qui en fut ravi et le loua :

« Ananda est un bhiksu de ferme caractère et ses requêtes ont pour but d'éviter les suspicions. Il craint que les bhiksus pensent et disent qu'il a voulu servir Bouddha pour profiter de son linge ou de sa nourriture, et c'est parce qu'il est prudent qu'il pose ces conditions. Quand un adepte demande à voir Bouddha, lui, Ananda, est capable de comprendre si toutes les conditions de prêche sont remplies. Il est vraiment intelligent et compétent. »

Après être devenu disciple-assistant de Bouddha, il l'accompagnait toujours partout où il prêchait et, grâce à ces affinités, l'immense Dharma coulait à flots dans le cœur d'Ananda.

Peu à peu, Bouddha vieillissait et un jour, sur le chemin du prêche, alors qu'il se reposait sous un arbre, il dit à Ananda :

« Ananda ! Pour sauver les êtres qui sombrent dans l'océan de la souffrance, un missionnaire ne peut esquiver aucune difficulté. Tu es souvent avec moi à prêcher à travers le pays, et progressivement, tu as acquis la foi, la sagesse, la bienveillance et la compassion.

A présent, j'ai très soif et je voudrais un peu d'eau. Prends mon bol et va puiser de l'eau à la rivière, là-bas. »

Peu après, Ananda revint avec le bol vide et dit à Bouddha :

« Bouddha ! Là-bas, dans la rivière, l'eau est très sale : On m'a dit qu'il y avait beaucoup de voitures et de chevaux qui passaient aujourd'hui en amont. C'est pourquoi, l'eau n'est bonne que pour se laver les pieds et non pour boire. La rivière Kakuttha n'est pas loin : allons là-bas pour boire, et même pour nous laver. »

De nouveau, Bouddha lui demanda :

« Ananda ! Va chercher de l'eau ! Trouble ou non, ce n'est pas grave ! Apporte m'en un peu ! »

Ne pouvant faire autrement, Ananda retourna à la rivière... Incroyablement, l'eau était devenue aussi cristalline qu'un miroir ! Ananda fut ravi et ému par la divine puissance bienfaisante de Bouddha.

Une nuit, Ananda fit sept rêves étranges à la suite et il en fut si effrayé, qu'il alla chez Bouddha pour les lui raconter :

« Bouddha ! J'ai une affaire mystérieuse à vous exposer : j'ai passé la nuit dernière à rêver... Je sais que les rêves sont une manifestation de notre subconscient et que souvent, nous rêvons à ce que nous avons vécu et pensé dans la journée. Mais point trop n'en faut et les sept scènes que j'ai vues dans mon rêve, étaient si étranges que je voudrais que vous acceptiez de me les interpréter :

1. J'ai rêvé que l'océan et les fleuves s'enflammaient.
2. J'ai rêvé que le soleil se couchait. Le monde Saha s'obscurcissait, et moi, je portais péniblement le Mont Sumeru sur ma tête.
3. J'ai rêvé des bhiksus infidèles aux règles bouddhiques, mais qui portaient le késa.
4. J'ai rêvé de bhiksus sans késa, qui se traînaient parmi les ronces.

5. J'ai rêvé de nombreux sangliers, qui déracinaient les sals¹³ touffus.
6. J'ai rêvé des éléphanteaux indisciplinés qui, préférant ignorer les enseignements de leurs parents, piétinaient les champs verdoyants et souillaient les cours d'eau limpides. Ne pouvant faire autrement, les éléphants adultes n'avaient d'autre ressource que de partir... Finalement, il n'y avait plus ni herbe ni eau et les éléphanteaux mouraient tous de faim et de soif.
7. J'ai rêvé que le lion, roi des animaux, mourait. Aucun vautour n'osait l'approcher mais, de son cadavre, sortaient des parasites qui rongeaient sa chair.

Bouddha ! Ce sont des songes bien étranges ! Je me demande comment j'ai pu faire ce genre de rêves... »

Après avoir écouté le récit d'Ananda, Bouddha parut très affligé. Très ému, il répondit :

« Ananda ! Les rêves sont souvent créés par le cœur... Mais, parfois, ils sont aussi des présages d'avenir : Les sept choses dont tu as rêvées, je les attends depuis longtemps et je vais te les expliquer une à une :

1. Tu as rêvé que l'océan et les fleuves s'enflammaient : Cela signifie que les bhiksus du futur sangha, transgresseront les règles du bouddhisme, convoiteront les offrandes et se les disputeront.
2. Tu as rêvé que le soleil se couchait, que le monde Saha s'obscurcissait et que toi, tu portais péniblement le Mont Sumeru sur ta tête : cela veut dire que, dans quatre-vingt-dix jours, Bouddha va entrer au nirvāna et que c'est toi, qui devras transmettre les textes des sūtras, aux bhiksus, aux devas et aux hommes.

13. Sals : Shorea robusta

3. Tu as rêvé de bhiksus infidèles aux règles bouddhiques, mais qui portaient le késa : Cela veut dire qu'après le parinirvāna de Bouddha, les futurs bhiksus organiseront des lectures de sūtras, mais qu'ils ne feront qu'en parler, sans s'y conformer.
4. Tu as rêvé de bhiksus sans késa se traînant dans les ronces : Cela signifie que, dans les générations futures, de nombreux bhiksus ne porteront plus le késa. Ils s'habilleront comme des hommes ordinaires, abandonneront les préceptes et se marieront.
5. Tu as rêvé de nombreux sangliers, déracinant les sals touffus : Cela veut dire qu'après le parinirvāna de Bouddha, les bhiksus du futur cesseront de promouvoir le juste dharma et se contenteront de faire du commerce, en n'organisant que des cérémonies religieuses privées.
6. Tu as rêvé d'éléphanteaux indisciplinés, ignorant les enseignements de leurs parents, qui piétinaient les champs verdoyants, souillaient les cours d'eau limpides et, finalement, sont tous morts de faim et de soif : Ceci veut dire qu'après le parinirvāna de Bouddha, dans le sangha du futur, vivront des bhiksus aînés disciplinés qui essaieront d'enseigner la causalité aux jeunes. Mais ces derniers ne les écouteront pas et finalement, ils iront en enfer après leur mort.
7. Tu as rêvé que le lion – roi des animaux – mourait. Aucun vautour n'osait l'approcher, mais de son cadavre, sortaient des parasites qui rongeaient sa chair. Ceci veut dire que Bouddha a enseigné beaucoup de sūtras et de dharmas durant son existence sur Terre et qu'après son parinirvāna, aucun hérétique ne sera capable de détruire le juste Dharma de Bouddha. Ce seront les disciples monastiques et les laïques bouddhistes, qui le détruiront eux-mêmes.

Ananda ! Les sept choses dont tu as rêvées sont les présages du bouddhisme futur. »

Quand Bouddha eut fini de parler, Ananda eut l'impression que la lumière nimbant sa personne s'éteignait.

L'érudit Ananda se sentit très affligé en écoutant Bouddha, prédire le sombre avenir du bouddhisme !

Premier en pratique ésotérique : Rahula

L'honorable Rahula était le Premier en pratique ésotérique, parmi les dix grands disciples de Bouddha.

Rahula était fils de Bouddha, né quand il était encore prince héritier et donc, petit-fils du roi Śuddhodana. Bouddha ayant renoncé à la vie mondaine pour se consacrer à la recherche de l'Ultime vérité, Rahula devait donc hériter du trône et devenir le futur souverain de Kapilavastu. Mais Bouddha estimait que l'empire était un bien public et, pour lui, un souverain enfant n'était pas concevable. C'est pourquoi, subtilement, il le convainquit d'entrer dans les ordres.

A l'époque, dans la communauté monastique de Bouddha, ne figurait aucun novice. C'est pourquoi Bouddha instaura le statut de śrāmaṇera et ordonna à Rahula de considérer Sāriputra comme son maître.

Rahula avait quinze ou seize ans à l'époque, il n'était pas capable d'assimiler les enseignements de Bouddha et n'avait donc pas encore atteint l'état de l'illumination. Dans sa nouvelle vie monastique, il n'était ni heureux, ni malheureux ; dans son esprit encore adolescent, il savait qu'il devait avant tout, respecter les instructions paternelles et s'y conformer.

Tous les matins, il balayait et nettoyait la cour ; ensuite, il commençait à étudier l'enseignement de Bouddha. Un jour, ayant terminé son travail de nettoyage, il constata, en rentrant chez lui, que sa

chambre était occupée par un bhiksu voyageur. Son linge et son bol d'aumônes étaient posés devant la porte.

Dans la communauté monastique bouddhiste, le règlement stipule : « Une pièce pour une personne ». « Quelqu'un occupe ma chambre, que dois-je faire ? » se demanda-t-il... Sur le moment, Rahula ne sut que faire mais, n'ayant pas oublié le Ksanti qu'enseignait Bouddha, il resta debout dans la cour. Soudain, il se mit à pleuvoir et il ne put que se réfugier dans les toilettes. L'air y était empuanti mais il resta assis sans rien dire et ne vit même pas le serpent venimeux noir, lové sur le toit du local.

Dans sa méditation, Bouddha pensa soudain à Rahula. Il alla dans sa chambre : Rahula n'y était pas, seul un bhiksu-voyageur s'y trouvait. Bouddha alla vers les toilettes, il toussa une fois et à l'intérieur, quelqu'un fit de même.

Bouddha demanda :

- Qui est dedans ?
- C'est Rahula !
- Sors ! J'ai à te parler !

En entendant la voix de Bouddha, Rahula sortit des toilettes. Les larmes aux yeux, il se jeta dans les bras de Bouddha.

Intentionnellement, Bouddha lui demanda pourquoi il restait assis dans les toilettes et Rahula lui expliqua tout. Alors Bouddha lui dit de venir dans sa chambre et Rahula fut aussi heureux que si, du fond de l'enfer, il avait soudain vu apparaître Bouddha, son sauveur.

Se rendant compte que les jeunes novices avaient besoin des soins attentifs des bhiksus plus âgés, Bouddha prescrivit que le śrāmaṇera et le bhiksu pouvaient loger dans la même pièce.

Par la suite Rahula resta souvent avec Sāriputra. Un jour, ce dernier le conduisit en quête d'aumônes et Bouddha le critiqua, jugeant que la nourriture que Rahula avait reçue, (du tourteau de sésame) était impropre à la consommation. C'est pourquoi, par la suite, Sāriputra

fut très attentif aux offrandes que recevaient les śrāmaṇeras. Un autre jour, alors que Sāriputra et Rahula étaient en quête d'aumônes à Rājagṛha, un malfaisant personnage versa du sable dans le bol de Sāriputra et frappa Rahula à la tête, avec un bâton.

Sāriputra se retourna pour regarder Rahula : ce dernier, la tête ensanglantée, grinçait des dents, de rage...

Sāriputra le réconforta :

« Rahula ! Un disciple de Bouddha doit avoir l'esprit d'endurance, son cœur ne doit pas garder de haine et il doit prendre pitié des êtres, avec bienveillance et compassion. Bouddha nous dit toujours : « Seul celui qui est capable d'endurer honneur, honte, critiques et louanges... est un pratiquant de l'enseignement de Bouddha ». Aussi, Rahula, élimine la haine de ton cœur et endure : il n'y a pas d'acte plus courageux ! Du Ciel à la Terre, aucune force ne peut dépasser celle de l'endurance ! »

Rahula écouta les instructions de son maître. Il se rendit au bord de l'eau, dans laquelle il vit le reflet de son visage. Il nettoya les traces de sang en silence. Sāriputra l'observait et il se sentit très soulagé, mais aussi très peiné.

Rahula revint vers lui et lui dit :

« Le mal que j'ai enduré tout à l'heure, je ne le garde plus dans mon cœur. Cependant, il y a trop de méchants dans ce monde et partout, on ne voit que des choses odieuses. Je ne suis pas en colère contre ce monde, je pense seulement qu'il y a trop de malfaisants sur la Terre. Bouddha nous dit qu'il faut traiter les hommes avec bienveillance et compassion, mais eux, ils nous méprisent. Les śramaṇas pratiquent le ksanti pour capitaliser les grandes vertus, mais les hommes ignobles les traitent dédaigneusement... car ces gens-là ne respectent que ceux qui sont plus cruels qu'eux ! Les enseignements sur la vérité dispensés par Bouddha, ne sont pour eux que charognes puantes. C'est comme lorsque le ciel offre de la pluie aux cochons, et qu'ils préfèrent

continuer à se vautrer dans la fange infecte. La doctrine qu'enseigne Bouddha et les exemples qu'il donne, n'ont que bien peu d'influence sur ces mauvaises gens ! »

Sāriputra rapporta ces paroles à Bouddha qui se réjouit de la conduite de Rahula. Il le félicita en lui disant :

« Celui qui ne sait pas endurer ne peut voir Bouddha ! Il va à l'encontre du Dharma et du Sangha, et il sombrera dans les mondes néfastes, en suivant le cycle du samsara. Seul celui qui peut supporter sans broncher les actes malsains, connaît la paix et la tranquillité et évite les calamités. Les sages comprennent la théorie approfondie de la causalité, ils maîtrisent la colère et pratiquent le ksanti, l'esprit et le vrai sens du Dharma. Ils ont des points de vue différents de ceux des hommes ordinaires, car ce que les mondains croient être précieux, est vil aux yeux du Dharma. Les fidèles et les flatteurs ne s'entendent pas ; le pervers est jaloux de l'homme droit ; le méchant déteste le gentil et les avides n'aiment pas les actes désintéressés. Dans ces conditions, les pratiquants ne peuvent que patienter : La patience est la condition positive pour la pratique de la Voie, elle peut t'aider à accéder plus vite à l'Eveil. La patience ressemble au navire qui, sur l'océan, porte secours aux naufragés ; elle est aussi comme le bon médicament, qui sauve la vie du malade. Si je suis devenu Bouddha, si j'ai transcendé les Trois mondes et obtenu le respect des devas et des humains, c'est parce que mon cœur est serein et connaît la valeur de la vertu du ksanti ! »

Sāriputra et Rahula écoutaient Bouddha, ils étaient émus et pleins de reconnaissance.

A l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, Rahula était très affable et très correct. Mais comme tous les jeunes de cet âge, il aimait plaisanter et mentir pour s'amuser. Il arriva que Bouddha ne soit pas au monastère, quand le roi ou les notables se présentèrent pour lui rendre visite. Alors Rahula leur indiqua un lieu où, selon lui, Bouddha se trouvait, et le chenapan de rire, en les voyant cheminer inutilement.

De ce fait, un jour, Bouddha se rendit spécialement chez lui et lui demanda d'aller chercher de l'eau pour se laver les pieds. Rahula apporta de l'eau à Bouddha qui, après avoir lavé ses pieds, lui montra l'eau en disant :

« Rahula ! Cette eau est-elle potable ? »

« Bouddha ! L'eau dans laquelle on a lavé ses pieds, est salie ! On ne peut pas la boire. »

« Tu es comme cette eau : Elle était pure à l'origine, comme toi, qui étais un petit prince à l'origine. Tu as renoncé aux fausses gloires de ce monde et tu es devenu śramaṇa. Cependant, tu ne pratiques pas avec diligence, tu ne purifies pas ton corps et ton cœur, et tu ne surveilles pas tes paroles ! Les souillures des trois poisons remplissent ton cœur, comme la saleté polluée cette eau ! »

Rahula baissa la tête en silence, sans oser regarder Bouddha. Celui-ci lui ordonna d'aller jeter l'eau et quand Rahula revint, il lui demanda :

« Maintenant qu'il est vide, peux-tu utiliser ce bassin pour y mettre de la nourriture ? »

« Non, Bouddha ! Le bassin dans lequel on a lavé ses pieds, reste souillé : on ne peut pas le remplir avec de la nourriture ! »

« Tu es comme ce bassin : Certes, tu es un śramaṇa ! Mais si tu ne cultives pas les trois études et ne purifies pas les trois karmas, comment les provisions de la grande Voie pourraient-elles s'emmagasiner dans ton cœur ? »

Puis Bouddha donna un léger coup de pied dans le bassin qui se mit à rouler. Rahula sursauta et Bouddha lui demanda :

« Aurais-tu peur qu'il s'abîme ? »

« Non, Bouddha ! Ce n'est qu'un objet banal ! Ce n'est pas grave s'il est abîmé. »

« Rahula ! Le sort de ce bassin t'est indifférent, n'est-ce pas ? Hé bien, il en va de même pour les autres, qui ne veulent plus prendre

soin de toi ! Tu es un śramaṇa, mais tu ne surveilles pas ton comportement et tu ridiculises autrui avec des mensonges. La conséquence de ces actes, c'est que les autres te délaissent et, si tu continues ainsi jusqu'à la fin de ta vie, tu t'égareras de plus en plus ! »

Rahula, inondé de sueur, s'efforçait de réfléchir à ce qu'il devait faire pour se corriger...

Depuis, Rahula renonça à ses mauvaises habitudes : il observa rigoureusement la discipline et pratiqua avec diligence. Tous les jours, il persévérait dans les pratiques ésotériques, pourtant il ne parvenait pas à atteindre l'illumination. Les bhiksus pensèrent que c'était anormal et ils demandèrent à Bouddha :

« Bouddha ! Rahula pratique avec ardeur et il ne commet plus aucun péché ; pourquoi ne peut-il se libérer du kleśa ? »

Sans paraître se soucier de ce problème, Bouddha répondit fermement :

« Celui qui observe les préceptes, purifie son cœur et suit la ligne droite, finira par atteindre la Voie et acquérir la libération. »

Quand Rahula atteignit l'âge de vingt ans, il obtint le titre de bhiksu. Un jour, il était en quête d'aumônes avec Bouddha, quand celui-ci lui dit :

« Il faut garder en tête la notion de l'impermanence et ce, devant tous les phénomènes de ce monde, y compris le corps et l'esprit de l'homme, y compris aussi les huit états : louange, moquerie, diffamation, gratification, gain, perte, tristesse et joie. Il ne faut jamais s'attacher ! »

Quand Rahula entendit ces propos si simples, son cœur s'éclaircit soudain. Il prit congé de Bouddha et rentra seul au monastère, pour méditer.

Bouddha rentra à son tour ; il rejoignit Rahula et lui dit encore :

« Si l'on traite les hommes et les événements avec bienveillance et compassion, on aura le cœur ouvert et l'âme joyeuse ; si le cœur

peut contenir tous les êtres, on pourra chasser toutes les méchancetés. Contempler le cœur en comptant ses respirations, peut conduire à la libération. »

Toutes les conditions étant désormais remplies, Rahula acquit l'illumination.

L'illumination de Rahula réjouit Bouddha qui se sentit très apaisé, comme s'il était soudain soulagé d'un poids posé sur ses épaules...

Bouddha était l'homme parfait en ce monde mais il n'était pas pour autant, dépourvu de sentiments : C'était vraiment un grand sage, mais aussi un être profondément sentimental !

Chapitre 46

De Vrji à Vaísali

Un jour, Bouddha quitta le Pic de l'Aigle de Śrāvastī, traversa le Gange et arriva au royaume de Vrji. Il y prêcha de nombreuses fois dans les villages et les cités, car il savait que les causes et conditions de l'existence de son corps de manifestation dans le monde des hommes, finiraient par disparaître. Il faisait donc en sorte d'enseigner aux hommes, tout ce qu'ils avaient besoin de savoir.

A Vrji, Bouddha rassembla les bhiksus qui y résidaient, pour leur recommander instamment de bien retenir et respecter les quatre merveilleux dharmas sacrés : Discipline, concentration, sagesse et libération. Puis il prit le chemin de Vaísali, en passant par Pataliputra.

Les adeptes bouddhistes de Pataliputra, quand ils apprirent que Bouddha, âgé de quatre-vingts ans, se présentait personnellement dans leur cité pour prêcher, convergèrent de tous les quartiers de la ville et s'empressèrent de se réunir. Bouddha était assis sous un arbre et quand ils virent sa parfaite et solennelle apparence, ils furent très émus. Tous, sans exception, s'avancèrent devant lui et le vénérèrent.

S'étant consultés, ils montèrent une grande tente en guise d'auditorium et demandèrent à Bouddha de leur donner une lecture du Dharma, ce que Bouddha accepta avec joie.

Dans ce grand auditorium temporaire, Bouddha dit à l'audience :
« Mes adeptes ! Vous qui avez foi en mon Dharma et suivez mes instructions, vous devez :

1. Prendre refuge auprès des trois joyaux : Bouddha, Dharma et Sangha, pour être de vrais adeptes bouddhistes.
2. Observer rigoureusement cinq préceptes : ne pas tuer, s'approprier le bien d'autrui, se mal conduire sexuellement, parler et manger n'importe comment.

Ceux qui observent les préceptes acquièrent cinq sortes de mérites :

1. Obtenir tout ce qui est demandé puisque l'on ne sollicite que ce qui est légitime.
2. Accumuler des biens sans tache.
3. Être respecté par tous.
4. Avoir bonne réputation.
5. Renaître dans les cieux.

Si de plus, on cultive bonheur et vertu, et récite sans cesse le nom de Bouddha, on pourra naître dans le Monde sans régression de la Joie suprême de l'ouest.

Ceux qui ne dictent pas le nom de Bouddha et de plus, enfreignent les préceptes, subissent cinq pertes :

1. Réussir difficilement ce que l'on entreprend.
2. Perdre facilement ce que l'on a gagné.
3. Être méprisé par tout le monde.
4. Avoir mauvaise réputation.
5. Sombrier dans l'enfer après la mort. »

En outre, Bouddha leur parla aussi de la loi de la causalité, pour développer leur foi. Tout l'auditoire lui fut reconnaissant de ses instructions. Après avoir entendu prêcher Bouddha, les adeptes se dispersèrent... à contrecœur, car ils craignaient de ne plus le revoir.

Quand tout le monde fut parti, la nuit était venue. Bouddha et Ananda se mirent à méditer dans l'auditorium provisoire.

Le lendemain matin, le Roi Ajātaśatru envoya son ministre, Varsakara, rendre visite à Bouddha.

Suite à des tensions avec le royaume Vrji, le Roi Ajātaśatru envisageait de lui déclarer la guerre. Pour être sûr de gagner, Ajātaśatru voulait mieux connaître Vrji. Ses dignitaires lui dirent que Bouddha y avait prêché très longtemps et que le mieux était de lui envoyer quelqu'un pour se renseigner auprès de lui.

Varsakara fut désigné pour cette mission, mais il pensait que poser à Bouddha des questions sur Vrji, dans le but de lui déclarer la guerre, n'était pas chose très convenable. Aussi décida-t-il de ne pas lui parler de la guerre, mais uniquement de lui demander des renseignements sur Vrji.

Le grand sage et grand éveillé Bouddha avait, bien sûr, deviné la véritable raison de la visite de Varsakara ! C'est pourquoi, après que ce dernier l'eut vénéré, il l'ignora ostensiblement et demanda à Ananda qui se tenait à ses côtés :

« Ananda ! As-tu déjà entendu les habitants de Vrji parler de politique ? Est-ce que leur modèle politique préconise la liberté et l'égalité ? »

« Je les ai déjà entendu parler de politique. La leur s'appuie très fort sur les notions de liberté et d'égalité ! » répondit Ananda.

Bouddha approuva en disant :

« C'est vrai, le peuple de Vrji est très uni. Une armée étrangère qui les attaquerait, ne serait pas assurée de remporter la victoire... »

Ananda ! Sais-tu aussi que les citoyens de Vrji sont très bien éduqués, et jamais ne commettent d'actes illégaux ou injustes ? Le sais-tu ? »

Ananda avait compris les intentions de Bouddha et, entrant dans son jeu, il répondit :

« Bouddha ! Je sais que l'éducation est très courante à Vrji. Hommes ou femmes, vieux ou jeunes... tous aiment étudier. Ils respectent la loi et ils sont très patriotes. »

De nouveau, Bouddha inclina la tête et dit :

« S'il en est ainsi, un autre pays ne pourra jamais l'envahir... »

« Ananda ! As-tu aussi entendu dire que le peuple de Vrji est très pieux envers les parents, sympathique avec les proches et les amis, respectueux envers les maîtres et les personnes âgées et secourable pour les pauvres ? »

« Bouddha ! Je sais que la mentalité du peuple Vrji est très saine. Tous se conforment aux instructions de Bouddha, en valorisant les quatre bienfaits et en aidant les malheureux des trois mauvais royaumes. »

Très content, Bouddha continua :

« Ananda ! S'il en est ainsi, ce pays et ce peuple connaîtront le bonheur et la paix, et ils n'auront pas à craindre l'agression d'un autre pays...

« Ananda ! As-tu aussi entendu dire qu'ils croient à la religion, respectent les śramaṇas, et cultivent la morale et la vertu ? »

« Oui Bouddha ! J'ai entendu dire que le peuple de Vrji possède une foi profonde. Ils croient à la loi de la causalité et ils observent les cinq préceptes », répondit Ananda, sans la moindre hésitation.

Comme si personne n'était à ses côtés, Bouddha continua à deviser avec Ananda :

« Ananda ! S'il en est ainsi, Vrji vivra sûrement en pleine tranquillité et si quelqu'un voulait lui déclarer la guerre, il devrait en tenir compte...

« Ananda ! As-tu entendu dire que le peuple de Vrji ne dit ni mensonge, ni paroles perverses, et qu'il mène une parfaite vie de famille ? »

« Bouddha ! Le peuple de Vrji est bienveillant et affectueux. Concernant leurs affaires privées, ils cachent leurs malheurs et manifestent leur bonté ; quant aux affaires publiques, ils se consultent pour en débattre. »

Bouddha dit en haussant le ton :

« Ananda ! S'ils sont ainsi : ne mélangeant pas le public et le privé et ayant le respect de soi-même, personne n'oserait les offenser...

« Ananda ! As-tu entendu dire que le peuple de Vrji aime faire offrande aux śramaṇas et qu'il pratique assidument les œuvres de charité et le dana ? »

Respectueusement, Ananda répondit :

« Bouddha ! Nous, bhiksus, sommes ravis d'aller prêcher à Vrji, car les activités bouddhistes s'y développent très facilement. »

Avec bienveillance et compassion, Bouddha clôtura la conversation avec Ananda en lui disant :

« Ananda ! Toi et moi, nous avons séjourné à Vrji et nous connaissons la situation là-bas. Ta pensée est identique à la mienne : Vrji n'a pas à craindre d'attaque extérieure ! »

A ce moment, Varsakara fut pénétré d'admiration pour Bouddha, car, en fait, il l'avait compris : les paroles de Bouddha lui étaient destinées. Seul Bouddha, le grand sage, pouvait donner ce genre de réponse indirecte...

Varsakara comprit les intentions de Bouddha. Il le vénéra et lui demanda l'autorisation de prendre congé en lui disant :

« Bouddha ! J'ai compris que le peuple de Vrji possède une même croyance, une même pensée, une même tendance et une même pratique. Tout le peuple est uni et ne peut être offensé ni vaincu. Vrji remplit les sept conditions préconisées par Bouddha et les autres pays ne peuvent rien lui faire. Je vous remercie, Bouddha ! Vous êtes très occupé : permettez-moi de prendre congé. »

Sachant que la guerre avait pu être évitée, Bouddha sourit.

Puis, Bouddha demanda à Ananda de rassembler encore une fois les bhiksus, bhiksunis, upāsakas et upāsikās de Pataliputra dans l'auditorium provisoire, car il voulait les instruire avec le temps et les forces qui lui restaient.

Quand tous furent réunis, Bouddha leur dit :

« Hommes et femmes de bien ! Aujourd'hui, je vais vous parler des sept principes de la non-régression. Vous devez écouter attentivement,

réfléchir et retenir fidèlement. Que sont les sept principes de la non-régression ?

1. Parler souvent des problèmes de justice.
2. S'entr'aimer et se respecter mutuellement.
3. Agir en se conformant à la loi et ne pas enfreindre les règlements.
4. Respecter les bhiksus qui ont des connaissances approfondies et qui prêchent le Dharma avec diligence.
5. Avoir une foi rigoureuse et surtout garder l'esprit de reconnaissance.
6. Pour les honneurs et profits, penser d'abord aux autres et ne pas vouloir à tout prix, conserver ses biens.
7. Apprendre la voie juste du nirvana, ne pas se laisser entraîner par les passions.

Ces sept principes de la non-régression, tout le monde doit s'y conformer, qu'il soit homme, femme, vieux ou jeune. Le monde est impermanent, mais le Dharma est éternel.

Il existe encore sept autres principes qu'il faut également retenir et respecter, afin de cultiver continuellement le bon cœur et ne pas violer la loi :

1. Demander peu et travailler beaucoup.
2. Être posé et discret ; parler avec gentillesse et ne pas être grossier.
3. Dormir peu et fuir la paresse ; être bienveillant et ne pas faire de mal aux êtres.
4. Ne pas penser à ses propres intérêts.
5. Ne pas se louer et médire d'autrui ; avoir bon cœur et penser toujours à compatir au malheur des autres.
6. Éviter les méchants et fréquenter les bons amis.
7. Apprendre la Loi, la respecter et la répandre ; ne jamais oublier de promouvoir la Vérité.

Hommes et femmes de bien ! Si mes disciples peuvent observer ces sept principes de la non-régression, le Dharma de Bouddha restera, dans des millions d'années, aussi éclatant que le soleil et la lune, pour éclairer les hommes ! »

Si Bouddha leur parla avec tant de sincérité, c'est parce qu'il espérait qu'après son parinirvāna, dès qu'ils entendraient son appel, leur cœur se purifierait et qu'ils développeraient avec joie et courage, leur résolution pour la gloire du Dharma.

Le lendemain, avant de quitter Pataliputra, Bouddha demanda à Ananda :

« Ananda ! Qui a étudié le projet de construction de la cité de Pataliputra ? »

Ananda répondit :

« C'est le ministre Varsakara qui l'a bâtie : C'est pour se prémunir contre toute attaque de l'armée de Vrji, qu'il a construit cette cité. »

Quand Ananda eut fini, Bouddha émit une prédiction :

« C'est vrai ! Ananda ! La défense nationale est aussi très importante. Cette cité s'inscrit dans la légitimité : c'est un endroit où vivent les sages. Là, le commerce est florissant et l'on y exerce le juste Dharma. C'est une cité construite pour se protéger et non pour envahir : elle ne tombera pas aux mains de l'ennemi. Si un jour elle est détruite, ce sera pour l'une des trois raisons suivantes : inondation, incendie, ou conspiration des habitants avec les ennemis. A part cela, Pataliputra est indestructible. »

Bouddha quitta Pataliputra et traversa le Gange. Varsakara avait conçu un profond respect pour Bouddha. Pour conserver sa mémoire, il nomma la porte de la ville par où passa Bouddha la « Porte Gautama¹⁴ » et le fleuve que traversa Bouddha le « Fleuve Gautama ».

Quand Bouddha arriva à Vaïsali, plusieurs de ses disciples vinrent le rejoindre et Bouddha les conduisit pour développer le bouddhisme à Vaïsali.

14. Gautama était un autre nom laïque du Bouddha.

À Vaïsalī, habitait Amrapali. C'était une femme dont la beauté était célèbre à l'époque et de plus, elle était richissime et possédait d'innombrables terres et serviteurs. Quand elle apprit que Bouddha et ses disciples allaient arriver à Vaïsalī, elle rassembla ses servantes et monta dans son carrosse serti de pierres précieuses, pour aller accueillir Bouddha et les bhiksus.

La rumeur publique disait qu'elle était tout à fait charmante et il y avait longtemps que Bouddha connaissait son nom. De loin, il la regarda venir dans son somptueux carrosse et ses splendides atours et il dit aux bhiksus :

« Bhiksus ! Avez-vous vu les femmes qui arrivent en face ? Celle qui se trouve dans le carrosse possède une intelligence et une beauté capables d'enflammer le cœur des pratiquants. Vous devez maintenant user de la pensée droite, garder en tête les vérités de l'impermanence, de la souffrance, de l'impureté et de l'impersonnalité, et ne pas la laisser s'emparer de votre cœur. »

Amrapali arriva devant Bouddha, assis très droit sous un arbre avec les bhiksus. Dès qu'elle descendit de son carrosse, le visage affectueux de Bouddha et la lumière de sa puissance bienfaisante lui firent abandonner à l'instant même, toute intention de séduction. Avec un sentiment pur et respectueux, elle se prosterna et le vénéra en lui disant :

« Bouddha ! Veuillez accepter les respects de votre adepte, Amrapali. »

Quand elle eut fini, Bouddha la fit asseoir à ses côtés et lui dit :

« Amrapali ! Ton cœur est pur et charitable, et ce qui se reflète sur ton visage est aussi adorable qu'irréprochable. Tu es jeune, fortunée, vertueuse et de plus tu es très belle. On dit que tu as foi en ma religion et c'est une merveilleuse nouvelle. Un homme qui possède la sagesse et qui aime le juste Dharma n'a rien d'étonnant. Mais, à cause de la faiblesse de sa volonté, de la force de sa vanité et de son attachement

à ses passions... une femme qui a la foi envers le juste Dharma est vraiment un être exceptionnel !

« Dans cet univers, les trésors de la joie dharmique existent et persistent partout dans le monde des hommes. L'argent et la débauche que recherche la plupart des gens, ne sont pas des trésors durables : seul le juste Dharma est impérissable. Le héros triomphant perdra instantanément son prestige s'il tombe malade ; la jeunesse s'en ira aussi avec le temps, vers la vieillesse et la mort. Seuls les pratiquants savent gérer leur vie et ne se laissent pas offenser par l'impermanence, la vieillesse et la mort.

« S'il y a joie de la réunion, il y aura peine de la séparation et ceux que je n'aime pas, sont toujours à mes côtés et ne me quittent pas. Tous les phénomènes de ce monde ne peuvent nous satisfaire parfaitement : seul le juste dharma que nous conservons continuellement dans notre cœur, nous appartient réellement. C'est en s'appuyant sur la force du juste dharma, que l'on peut s'éloigner des afflictions innées. La femme doit être déterminée, persévérer dans les pratiques du juste dharma, s'efforcer dans les affaires du juste dharma et ne pas succomber aux faiblesses habituelles des femmes. Le plus important est d'avoir le courage et l'esprit de défier les faiblesses féminines ! »

Les paroles dharmiques de Bouddha étaient comme les sons de la cloche de l'aurore, et elles réveillaient Amrapali de ses rêves confus. Son cœur fut rempli de joie, il fit naître en elle la sagesse de la passion pour le dharma et consolida sa foi dans la Voie. Aussi, c'est en toute sincérité, qu'elle prit refuge auprès de Bouddha et lui demanda la permission de recevoir les cinq préceptes.

Avant de repartir, elle pria Bouddha de venir chez elle avec les bhiksus, pour recevoir ses offrandes. Bouddha refusa d'abord, en lui disant que son temps dans le monde Saha était compté et qu'il devait encore aller prêcher ailleurs. Amrapali, navrée, insista tant que finalement, touché par sa sincérité, Bouddha accepta son invitation.

Imaginez la scène : d'un côté, Bouddha, vieillard entouré de bhikshus au crâne rasé, et de l'autre, la jeune Amrapali, avec sa suite, toutes somptueusement parées... On aurait dit des personnages de deux mondes totalement différents !

Amrapali demanda congé à Bouddha et, le cœur plein de joie, elle s'empressait de rentrer chez elle pour préparer la fête quand, sur le chemin du retour, survint un événement inhabituel :

Sur la route, Amrapali et sa suite rencontrèrent un cortège de cinq-cents hommes vêtus de cinq couleurs différentes, et montés dans des voitures et sur des chevaux aux couleurs assorties. Aucune des deux parties ne voulut céder le passage : Le convoi d'Amrapali fendit les rangs de l'autre, en accrochant et déchirant de nombreuses bannières, qui ornaient les voitures et les chevaux.

Ces cinq-cents hommes appartenaient en fait au clan Licchavi et ils étaient eux aussi, pressés d'aller rendre visite à Bouddha. Ceux qui étaient vêtus de blanc voyageaient dans les voitures décorées de blanc et ceux qui étaient vêtus de vert, de rouge, de jaune et de noir, voyageaient dans des voitures ornées de leurs couleurs respectives. On peut imaginer l'aspect solennel de ce convoi, qui montrait le respect que ces hommes nourrissaient envers Bouddha.

Les gens des deux convois étaient au départ tous très fiers d'eux-mêmes, mais quand celui d'Amrapali endommagea les bannières de l'autre convoi, les hommes de Licchavi en furent fâchés, et leur représentant, l'aîné Simba, s'écria :

« Quel genre de femmes sauvages êtes-vous ? De quel droit vous permettez-vous d'être si hautaines ? Regardez ! Vous avez déchiré toutes les bannières de nos voitures et chevaux ! »

Mais Amrapali garda son calme et leur dit gentiment :

« Je suis navrée ! Demain, Bouddha devra partir ailleurs et il a accepté mon invitation pour venir tout à l'heure, recevoir les offrandes

chez moi. J'étais si pressée de rentrer pour préparer son accueil, que j'ai endommagé vos bannières. Pardonnez-moi ! »

A ces mots, les hommes de Licchavi, très inquiets, lui demandèrent :

« Que dites-vous ? Bouddha va chez vous aujourd'hui ? »

« C'est exact ! » répondit Amrapali fièrement.

« Laissez-nous cette joie, voulez-vous ? Nous vous offrons cent-mille pièces d'or ! »

Amrapali secoua la tête et répondit :

« Ce n'est pas possible ! J'ai déjà pris rendez-vous avec Bouddha ! »

« Nous vous offrons seize fois plus de pièces d'or ! »

Amrapali continua à secouer la tête avec fierté :

« Non ! Ce serait impossible, même si vous m'offriez tous les trésors de votre pays. Bouddha a accepté mon invitation et peu importe ce que vous m'offrez : c'est peine perdue. Je regrette beaucoup ! »

Les Hommes de Licchavi étaient furieux et ils décidèrent d'aller d'abord voir Bouddha, pour le supplier.

Ils prirent congé d'Amrapali et se dirigèrent vers l'endroit où se trouvait Bouddha. Ils arrivèrent et, comme s'il connaissait à l'avance leurs intentions, Bouddha dit à ses disciples :

« Bhiksus ! Beaucoup de gens viennent vers nous : Ils sont membres du clan Licchavi. Si vous voulez voir un spectacle digne des cieux, il vous suffit de les regarder. Cependant, ne les enviez pas, car ce ne sont que des apparences. Si l'on a le cœur droit et la pensée sincère, si l'on est persévérant et si l'on sait chasser l'avidité et les afflictions, alors, où que l'on soit, on ne sera jamais vaincu. Il faut garder un maintien digne et grave : marcher quand il faut marcher et s'arrêter quand il faut s'arrêter. Que ce soit marcher, s'arrêter, s'asseoir ou se coucher, il faut suivre la Voie du milieu ! Le plus important est d'avoir un cœur imperturbable et de ne pas se fier uniquement aux apparences. »

Bouddha avait peur que ses disciples se sentent humiliés en voyant l'aspect majestueux de ces hommes et il voulait apaiser leur cœur. Mais, comme ils étaient tous de grands bhiksus qui suivaient Bouddha depuis de longues années, personne ne se sentit inférieur, car ils pensaient tous qu'avoir le grand et sage Bouddha comme maître, était l'honneur suprême.

Les hommes de Licchavi descendirent de leurs voitures, ils s'avancèrent devant Bouddha et le vénérèrent. Puis, ils demandèrent à Bouddha de les instruire et Bouddha leur dit :

« Dans ce monde, il existe cinq trésors rares :

1. Être né à la même époque que Bouddha et avoir la chance d'entendre prêcher Bouddha en personne.
2. Avoir la foi dans le juste dharma du Bouddha et le pratiquer avec diligence.
3. Après avoir entendu prêcher Bouddha, bien y réfléchir et acquérir la lumière, la sagesse et la libération.
4. Se conformer à l'enseignement de Bouddha et se libérer du cycle du samsara.
5. Comprendre la loi de la coproduction conditionnelle, se détacher des passions et des désirs et accéder au nirvana.

Vous vivez à la même époque que Bouddha et vous avez entendu prêcher Bouddha... Pour le reste, à vous de savoir comment faire pour atteindre l'autre rive ! »

Après avoir entendu les instructions de Bouddha, les cinq-cents hommes l'invitèrent à venir chez eux, pour accepter leurs offrandes. Bouddha refusa en invoquant le rendez-vous qu'il avait pris avec Amrapali. Ils en furent navrés, mais comme ils avaient entendu personnellement Bouddha, ils repartirent sans trop de tristesse.

Ce soir-là, Bouddha et les bhiksus passèrent la nuit chez Amrapali. Le lendemain, elle prépara de nombreux objets pour en faire offrande aux bhiksus. Après le repas, elle se servit d'un vase en or pour verser

l'eau sur les mains de Bouddha. Quand il eut lavé ses mains, Amrapali lui dit :

« Bouddha ! Parmi tous les jardins de Vaïsali, le mien est le plus beau et je voudrais vous en faire offrande. Que Bouddha ait pitié de moi et l'accepte avec bienveillance et compassion. »

Avec joie, Bouddha accepta et il ordonna aux disciples de rester à Vaïsali pour continuer à prêcher et propager le bouddhisme et, avec Ananda et un petit nombre de disciples, ils firent leurs adieux à Vaïsali.

Les derniers enseignements

Quand le Grand Bouddha atteignit l'âge de quatre-vingts ans, il emmena Ananda prêcher dans la région du Stupa Capala. Beaucoup de bhiksus s'y rassemblèrent également et Bouddha s'adressa à tous :

« Bhiksus ! Je suis heureux de vous voir tous ici ! Depuis que j'ai accédé à l'Eveil, j'ai veillé sur les bhiksus et sur tous les autres disciples. Je les ai instruits et bénis ; j'ai distribué la joie à tous les êtres et je les ai traités avec bienveillance et compassion. J'ai prêché toute ma vie, sans jamais tenir compte de la fatigue, ni penser au repos.

« Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Jamais je n'ai pensé que les disciples m'appartenaient, que les êtres m'appartenaient, ou que vous étiez à mes ordres. Je n'ai été qu'un homme parmi vous et j'ai partagé votre quotidien. J'ai dit ce que j'avais à dire : Bouddha n'a pas de secrets, personne ne peut me forcer et je ne demande à personne de m'obéir.

« Mon corps de manifestation prend de l'âge et réparer encore et encore, un trop vieux carrosse qui va inéluctablement se détériorer, n'est qu'un pis aller. Dans trois mois, je me conformerai à la nature dharmique et entrerais en nirvana, dans la tranquillité suprême, sous les arbres, dans le bosquet de sals, à proximité de la cité de Kuśināgar. Je prendrai toujours soin de vous et de tous les êtres qui auront foi en moi. »

La date exacte du parinirvāna de Bouddha étant ainsi annoncée, tous les disciples furent atterrés : ils avaient l'impression que le soleil

et la lune avaient perdu leur lumière et que la Terre se mettait à tourner sous leurs pieds...

Bouddha continua :

« Ne soyez pas tristes ! Tous les phénomènes sont impermanents et personne ne peut éviter cette loi de l'impermanence.

« Ne vous l'ai-je pas toujours dit ? : On finit toujours par perdre ce que l'on aime et toute rencontre finit par une séparation. Le corps étant une union de pensées et d'agrégats, est donc impermanent et il ne peut être aussi libre qu'on le voudrait. La vie du corps charnel ne peut durer éternellement...

« Ne vous l'ai-je pas toujours dit ? : Vouloir que le corps de manifestation de Bouddha reste éternellement dans ce monde, serait une infraction à la loi naturelle de la nature dharmique. Je suis le dépositaire de la vérité de l'univers et, en tant que tel, je ne peux évidemment pas enfreindre la nature dharmique. Si vous voulez que je reste éternellement dans ce monde mais que vous ne vous conformez pas à mes instructions, à quoi servirait que je vive encore des milliers et des milliers d'années ? Par contre, si vous pratiquez en suivant mes instructions, ce sera comme si je continuais à vivre éternellement dans votre cœur. Mon dharmakāya et ma vie de sagesse seront partout à vos côtés et aux côtés de tous les êtres de l'avenir.

« Vous devez consolider votre foi, prendre refuge auprès du Dharma, et vous y conformer. Ne prenez refuge en rien d'autre. Travaillez sans relâche les enseignements sacrés pour votre libération, débarrassez-vous des afflictions et ne laissez pas votre cœur s'égarer ! Alors, vous serez et resterez mes véritables disciples. »

Ensuite, Bouddha reprit la route et se dirigea vers la cité de Pava. Là, il accepta un plat de précieux Sukara-maddava offert par le forgeron Cunda. Le Sukara-maddava était un plat de champignons assez indigeste et, après l'avoir mangé, Bouddha se sentit incommode. Néanmoins, il s'efforça d'expliquer à son hôte, la différence entre

les quatre catégories de śramaṇas et Cunda en fut particulièrement touché.

Bouddha lui expliqua qu'il existait quatre catégories de śramaṇas : ceux qui pratiquent la Voie de manière parfaite, ceux qui sont habiles à expliquer les doctrines dharmiques, ceux qui se servent de la religion pour gagner leur vie et enfin les śramaṇas indignes. Bien qu'ils fussent tous śramaṇas, il en existait néanmoins des vrais, des faux, des bons et des mauvais. On ne peut condamner le sangha dans son ensemble, en remarquant certains śramaṇas indignes : Dans un champ de blé si beau soit-il, poussent parfois quelques mauvaises herbes. Les adeptes laïques doivent chercher à côtoyer les kalyāṇamitras et ne pas critiquer les śramaṇas en faisant intervenir des notions de préférence.

Par la suite, au village de Beluva, Bouddha tomba malade, mais il continua à voyager et à prêcher. Un jour, le visage bienfaisant de Bouddha irradiait une lumière extraordinaire, encore plus parfaite, plus pure et plus solennelle que d'habitude : aussi éblouissante que le soleil et la lune, et aussi vaste que l'océan. Ananda lui demanda :

« Bouddha ! Depuis que je suis votre assistant, c'est la première fois que je vois une telle lumière sur votre visage. C'est comme si cette lumière infinie allait éclairer et transpercer le trichiliocosme ! »

Bouddha répondit :

« Oui ! Ananda ! Il y a deux occasions où la lumière de Bouddha diffère des autres fois : la première quand il a acquis l'éveil et la deuxième, au moment de son parinirvāna. »

En entendant ces mots, Ananda se sentit à la fois heureux et mélancolique...

Bouddha avançait sur le chemin des semailles de la Vérité. Derrière lui, les gens suivaient ; les larmes aux yeux, ils marchaient derrière ce Bouddha âgé et malade en se disant que pourtant, s'il devait exister dans le monde, un homme possédant une parfaite santé et jouissant

d'une vie de sagesse sans vieillesse, maladie ni mort, ce ne pourrait être que le grand sage et sauveur : Bouddha !

Bouddha marchait à ses côtés, quand Ananda lui demanda tristement :

« Bouddha ! Après votre parinirvāna, quel genre de funérailles devons-nous adopter ? »

Bouddha répondit sereinement :

« Les adeptes s'en occuperont, ne t'en inquiètes pas et fais ce que tu dois faire. Cependant, je peux vous donner quelques indications afin qu'il n'y ait pas de voix discordantes parmi vous. Il est donc nécessaire que je vous apprenne, mais je vais d'abord vous parler des funérailles des *cakravartin*¹⁵ ! »

« Comment se font les funérailles des *cakravartin* ? » demanda Ananda, toujours en pleurs.

Bouddha répondit calmement :

« Il faut commencer par laver le corps avec de l'eau parfumée, puis l'enrouler dans un suaire de coton, neuf et propre. Ensuite, l'envelopper avec cinq-cents couvertures, avant de le déposer dans un cercueil en or. Il faut ensuite, répandre de l'huile de sésame sur le cercueil et l'insérer dans un cercueil extérieur en fer, disperser du santal autour, répandre des parfums dessus et garnir les environs d'une profusion de fleurs fraîches ».

A cet instant, Bouddha se mit à réfléchir, puis il continua :

« Bouddha peut s'incinérer lui-même avec la flamme Samādhi. Vous ramasserez les restes et en ferez des reliques que vous déposerez dans des stupas bâtis aux carrefours des routes, pour donner aux passants l'aspiration à la foi. »

Ce n'était pas pour lui-même que Bouddha parlait de ces stupas : ces recommandations étaient destinées à tous les êtres.

15. Modèle idéal du « Souverain régnant du Monde »

Peu après, Bouddha arriva à Kuśināgar. Là, il ordonna à Ananda :
« Va dans le bois de sals et prépare moi une couche, la tête au nord et face à l'ouest. Pour l'instant, vous pouvez propager mon enseignement dans la région du nord ; plus tard, il se répandra à l'ouest. Cette nuit, je vais entrer en parinirvāna. »

Ananda et les autres pleuraient, mais finalement ils comprirent qu'il ne servait à rien de pleurer et que l'important était de poser à Bouddha, les ultimes questions concernant les moyens de faire vivre le juste Dharma dans le futur. Après s'être consultés, ils chargèrent Ananda d'interroger Bouddha :

« Bouddha ! En dépit de notre peine, nous, vos disciples, avons quatre dernières questions à vous poser :

1. Tant que Bouddha est en vie, nous nous réfugions auprès de lui ; mais après son parinirvāna, auprès de qui devons-nous, nous réfugier ?
2. Tant que Bouddha est en vie, nous nous reposons sur lui ; mais après son parinirvāna, sur qui devons-nous, nous reposer ?
3. Tant que Bouddha est en vie, c'est lui qui subjugue les méchants ; mais après son parinirvāna, que devons-nous faire ?
4. Tant que Bouddha est en vie, tout le monde l'écoute et croit à son enseignement ; mais après son parinirvāna, comment convaincre les gens de la véracité des enseignements des conciles ? »

Miséricordieux, Bouddha répondit affablement :

« Ananda ! Tu parles au nom de tous, pour me poser ces quatre questions, qui sont en fait très importantes.

« Ne pleurez pas ainsi : si Sāriputra et Maudgalyayana étaient encore en vie, ils ne se comporteraient sûrement pas comme vous. Quant à Mahākāshyapa, il est en route en ce moment et ne sera pas arrivé avant mon parinirvāna.

« Vous devez comprendre la nature dharmique : Si Bouddha continuait à vivre dans ce monde avec son corps de manifestation, cela constituerait une forme d'impermanence. C'est uniquement quand Bouddha atteindra le parinirvāna et quand, ultérieurement, vous vous conformerez au Dharma, que Bouddha et sa doctrine se perpétueront dans le monde !

« Je vais maintenant répondre à vos quatre questions. Ecoutez et retenez bien :

1. Vous me demandez qui, après mon parinirvāna, sera votre maître ? La réponse est : Vous devrez vous conformer au *Pratimokṣa* (préceptes).
2. Vous me demandez sur quoi, après mon parinirvāna, vous pourrez vous reposer ? La réponse est : Sur le *Catvāri smṛty-upasthānāni* (les quatre établissements de l'attention).
3. Vous me demandez comment, après mon parinirvāna, faire face aux méchants ? La réponse est : En les ignorant.
4. Vous me demandez comment, après mon parinirvāna, convaincre les gens de la véracité des enseignements des conciles ? La réponse est : Commencez tous les sūtras par « Ainsi l'ai-je entendu ».

« Ananda ! Vous devez toujours penser avec affection au lieu de naissance du Bouddha, aux lieux de son éveil, de ses prêches et de son parinirvāna. Le plus important est que le corps exerce des actions bénéfiques, que la bouche prononce de bonnes paroles et que l'esprit nourrisse des pensées bienfaisantes. Ne vous souciez pas du reste !

« Ne sois plus triste maintenant ! Va vite au bois de sals et prépare ma couche. »

Les paroles de Bouddha émurent et affligèrent encore bien davantage Ananda et les autres...

Quand Bouddha fut installé dans le bosquet de sals, cinq-cents hommes particulièrement robustes qui vivaient dans les environs, apprenant que Bouddha allait entrer en parinirvāna, vinrent immédiatement pour le vénérer.

Là vivait également Subhadra, un pratiquant hérétique âgé de plus de cent ans. C'était aussi un érudit renommé, mais qui ne parvenait pas à acquérir l'illumination. Ce jour-là, en apprenant que le Grand éveillé Bouddha devait entrer en parinirvāna dans la région, il pensa que la lampe de la sagesse allait s'éteindre et que le navire du Dharma allait sombrer et disparaître. Il rassembla tout son courage pour se rendre devant Bouddha, lui demander conseil et dissiper enfin, les doutes accumulés depuis bien longtemps dans son cœur.

Subhadra arriva au bois de sals, il se faufila à travers les adeptes agenouillés et arriva devant Ananda. Voyant qu'il s'agissait d'un hérétique, Ananda eut peur qu'il soit venu pour débattre avec Bouddha et il l'arrêta, en lui disant :

« Bouddha entrera en parinirvāna ce soir. Veuillez ne pas le déranger ! »

Subhadra implora Ananda :

« C'est justement en apprenant que Bouddha allait entrer en parinirvāna, que je suis venu. J'ai enfin compris la chance extraordinaire que j'avais, de pouvoir vivre à l'époque de Bouddha et d'écouter prêcher le juste Dharma. Aidez-moi ! J'ai dans mon cœur, des doutes que seul Bouddha peut dissiper ! »

A plusieurs reprises Ananda refusa sa requête et, à plusieurs reprises Subhadra revint à la charge. Le grand et compatissant Bouddha avait entendu la voix de Subhadra ; il appela Ananda et dit :

« Ananda ! Il n'est pas venu pour entamer un débat : Il s'appelle Subhadra et il sera mon dernier disciple. Laisse-moi lui ôter ses doutes ! Laisse-le venir à moi ! »

Ne pouvant faire autrement, Ananda conduisit devant le maître, Subhadra l'hérétique qui demanda à Bouddha :

« Bouddha ! Les śramaṇas, brahmanes, et hérétiques se disent tous des sages et, selon eux, en dehors de leur école, toute autre religion est perverse. S'il faut les croire, eux seuls pratiquent la Voie de la libération et les autres sont sur des voies fausses et sans issue. Comment faire la différence entre le juste et le pervers ? Quelle est la norme pour discerner le vrai du faux ? Comment devons-nous faire pour obtenir la libération ? »

Bouddha lui répondit en souriant :

« Subhadra ! Ce sont de très bonnes questions et je suis heureux d'y répondre pour t'aider. Peu importe qui est le pratiquant en ce monde : s'il ne comprend pas les trois dharma-sceaux (« Tous les phénomènes sont impermanents, tous les phénomènes sont impersonnels, le nirvāna est paix »), il ne connaîtra pas l'essence des phénomènes. S'il ne suit pas le noble sentier octuple, il ne sera jamais un vrai pratiquant et il n'obtiendra jamais l'aisance et la délivrance.

« Subhadra ! Dans ce monde, qui est celui qui possède un dharma contenant les trois dharma-sceaux et le noble sentier octuple ? Je te le dis en vérité : Seul, le Dharma du Bouddha contient les trois dharma-sceaux ! Seul, l'enseignement de Bouddha forme de véritables śramaṇas libérés ! Seul, Bouddha est le sage parfait !

« Subhadra ! Observe les enseignements des hérétiques : ils ne se conforment pas aux trois dharma-sceaux, ni au noble sentier octuple : il est naturel qu'ils ne comptent aucun pratiquant libéré. Bien sûr, ils prétendent le contraire, mais ce ne sont que des mensonges.

« Subhadra ! Il y a quatre-vingts ans, je suis né au palais du roi, le huitième jour du quatrième mois¹⁶. Par la suite, j'ai moi aussi, été séduit par les enseignements hérétiques. L'année de mes dix-neuf ans, au huitième jour du deuxième mois, j'ai renoncé à la vie mondaine.

16. Calendrier lunaire

L'année de mes trente-et-un ans, au huitième jour du douzième mois, sous l'arbre Bodhi, j'ai accédé à l'Eveil. Aujourd'hui, à l'âge de quatre-vingts ans, le quinzième jour du deuxième mois, à minuit, je vais atteindre le parinirvāna ici, dans le bosquet de sals.

« Subhadra ! C'est depuis que j'ai acquis la Voie, qu'il y a d'authentiques śramaṇas en ce monde. Après mon parinirvāna, je laisserai le juste dharma dans le Monde et ceux qui auront foi en lui obtiendront la libération, car Bouddha est la véritable source de toutes les sagesse. »

Après avoir entendu Bouddha prêcher la voix de la vérité, le cœur de Subhadra s'éclaircit tout à coup et il accéda immédiatement au rang d'arhat. Il vénéra Bouddha et émit le vœu d'être son dernier disciple. Précédant Bouddha, il entra en nirvāna et tous les assistants en furent très émus.

Bouddha s'étendit sur la couche placée entre deux sals, en « position de bon augure »¹⁷. De nombreux disciples l'entouraient, tous en train de se moucher et d'essuyer leurs larmes. A ce moment, l'air était calme et la forêt silencieuse. Oiseaux et animaux se tassaient, des gouttes de sève perlaient à travers l'écorce des arbres et toutes les fleurs se fanaient. Dans le monde entier régnait une atmosphère d'abandon et de mélancolie.

Bouddha était calme comme une surface d'eau dormante, et comme à son habitude, il donna ses derniers enseignements à ses disciples :

« Mes disciples-bhiksus ! Après mon parinirvāna, vous devrez respecter le Pratimokṣa, l'observer constamment et sans relâche. Les préceptes seront vos maîtres : si vous les observez, vous serez comme des pauvres qui ont trouvé un trésor, ou comme quelqu'un qui a reçu une lampe, alors qu'il tâtonnait dans l'obscurité. Il n'y aura aucune différence avec le temps de ma présence en ce monde.

17. Couché sur le côté droit, le coude droit fléchi, la tête reposant sur la paume de la main

« Mes disciples-bhiksus ! Vous devrez prêcher le juste Dharma et vous consacrer à des exercices rationnels, qui feront bénéficier, et vous-mêmes et les autres, pour aider le monde. Ne convoitez pas richesses et profits, ne faites pas de commerce, ni n'acquerez de biens immobiliers. Vous pratiquerez la Voie pour aider autrui ; les gens vous feront offrande et vous n'aurez pas à vous soucier de la vie quotidienne.

« Mes disciples-bhiksus ! Vous devrez suivre la Voie juste. Ne pratiquez pas la divination, ne proférez pas de malédictions ou de formules magiques, et ne cherchez pas à nouer de relations avec des personnages importants ou à favoriser les riches. Vous devrez ménager votre corps, manger à l'heure et vivre dans la pureté. Il faut chercher la Libération avec la pensée juste, et ne pas tromper les gens avec de prétendus pouvoirs surnaturels.

« Mes disciples-bhiksus ! Vous devrez de plus, limiter le champ de vos six organes de perception et ne pas les laisser poursuivre les six objets de perception, afin d'éviter le laxisme et la dégénérescence. C'est comme pour maîtriser un cheval sauvage : il y faut des rênes, sinon, il vous entraînera dans le ravin. Les dégâts que peut causer ce cheval ne durent qu'une vie, mais, ceux des six organes de perception dureront de nombreuses vies ! Faites très attention !

« Mes disciples-bhiksus ! Les six organes de perception sont dirigés par le cœur et vous devrez le surveiller, car il est bien plus dangereux que tous les serpents venimeux, les fauves et les nuisibles. Ne faites pas comme ces gens qui marchent, un objet séduisant à la main : fascinés par la beauté de l'objet, ils ne voient pas les pièges tendus devant eux.

« Lâcher la bride à ses passions, c'est monter un éléphant amok ou être comme un singe devant un arbre et qui meurt d'envie d'y grimper... C'est perdre le bénéfice de toutes les bonnes actions faites. Aussi, concentrez-vous avec diligence sur votre pratique et maintenez votre cœur dans un état de totale sérénité.

« Mes disciples-bhiksus ! Quand vous recevrez de la nourriture en offrande, mangez-la comme un médicament et prenez-en toujours la même quantité, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Ne laissez pas l'avidité s'installer : la nourriture ne sert qu'à nourrir le corps physique et calmer la faim et la soif. Faites comme les abeilles quand elles récoltent le miel : prenez le goût sans léser la saveur. Ne sollicitez pas, pour ne pas altérer le bon cœur du donateur.

« Mes disciples-bhiksus ! Si les méchants vous offensent, surveillez votre cœur et ne le laissez nourrir aucune haine. Contrôlez votre bouche et ne proférez aucune méchanceté. Sachez que lâcher la bride à la colère peut entraver la pratique, détruire le bénéfice des bonnes actions, nuire à la réputation et faire perdre tous les mérites acquis. La vertu de la patience est bien supérieure à celle de l'observation des préceptes et de la pratique ascétique. Celui qui sait endurer est le véritable homme fort ! Celui qui ne sait pas supporter les injures en gardant un cœur dépourvu de haine, ne peut être appelé « Homme sage ».

« Mes disciples-bhiksus ! Il ne faut pas avoir un cœur orgueilleux, flatteur, trompeur ou avare. Il faut avoir un cœur droit et honnête.

« Mes disciples-bhiksus ! Vous devez savoir que, plus il y a de désirs, plus il y a d'afflictions. Seuls les hommes qui ont peu de désirs peuvent vivre paisiblement. Si vous voulez vous libérer des afflictions, vous devez vous satisfaire de peu. Savoir se satisfaire, c'est la voie de la joie et du bonheur.

« Mes disciples-bhiksus ! Vous devez pratiquer avec diligence. Quelle que soit la tâche à accomplir, rien n'est impossible, tout comme un petit cours d'eau est capable de percer le rocher pour arriver à l'océan. Faire preuve de négligence et de paresse, c'est forer le bois pour faire du feu, et s'arrêter avant la première étincelle. Comment alors, faire jaillir la flamme ?

« Mes disciples-bhiksus ! Si vous gardez toujours la pensée juste, les démons et afflictions ne pourront pas vous nuire. Vous devez être

ces soldats courageux, la cuirasse sur le dos et l'épée du dhyāna en main, qui subjuguent l'armée démoniaque des circonstances extérieures. Avec les épées de sagesse, vous acquerrez les vérités de ce monde et vous maîtriserez toutes les calamités de l'existence.

« Mes disciples-bhiksus ! Dans l'immense océan de la vie et de la mort, vous devez faire avancer le navire dharmique de la sagesse, pour traverser les flots troublés par l'ignorance et les attachements. Vous devez allumer la lampe de la sagesse, pour éclairer ce monde obscur. Il vous faut rester sans cesse pourvus de la sagesse de l'écoute, de la réflexion et de la pratique, pour acquérir le samādhi.

« Mes disciples-bhiksus ! Retenez bien le Dharma que je vous ai enseigné, et ne l'oubliez jamais ! Je suis comme le bon médecin qui donne le bon médicament en fonction de la maladie ; si le malade ne le prend pas, la faute n'en revient pas au médecin. Je suis aussi comme un bon guide qui montre aux gens, la bonne voie ; s'ils ne la suivent pas, la faute n'en revient pas au guide.

« Mes disciples-bhiksus ! Les quatre nobles vérités et la loi de la coproduction conditionnelle que j'ai prêchées, sont les vérités de la vie et de l'univers. Je vais bientôt entrer en nirvāna, si vous avez encore des doutes, exposez-les maintenant et je vais les dissiper pour vous. »

La nuit était calme et silencieuse, on n'entendait que la voix de Bouddha. Le clair de lune était particulièrement éclatant, des étoiles filantes traversaient le ciel...

Les disciples-bhiksus retenaient leur souffle pour écouter attentivement les derniers enseignements de Bouddha. Bouddha leur demanda trois fois s'ils avaient encore des questions sur les quatre nobles vérités et les douze chaînons de la coproduction conditionnelle, mais tous gardèrent le silence.

Finalement, Aniruddha, le premier en « œil divin » lui dit :

« Bouddha ! Nous avons compris les doctrines des quatre nobles vérités et de la coproduction conditionnelle. Dans ce monde, même

si l'on pouvait réchauffer la lune ou refroidir le soleil, on ne pourrait modifier les enseignements de Bouddha sur les quatre nobles vérités et la loi de la coproduction conditionnelle. »

Bouddha restait très serein et ne montrait aucun signe de fatigue. Etait-ce là, le Bouddha qui allait bientôt entrer en parinirvāna ? C'était difficile à admettre !

Noyés de chagrin, tous les disciples-bhiksus pleuraient.

Le parinirvāna

Le quinzième jour du deuxième mois du calendrier lunaire, à minuit, vers l'ouest au-dessus de la montagne, la pleine lune était particulièrement grande et belle. Cependant, personne n'y prêtait attention : tout le monde baignait dans la bienveillance de l'amour de Bouddha.

Sentant que le moment était venu, le Grand sauveur Bouddha s'adressa une dernière fois miséricordieusement aux bhiksus et adeptes :

« Mes disciples ! Ne vous affligez pas ! Que se passerait-il de plus, si mon corps charnel continuait à vivre des millions d'années à vos côtés ? Dès qu'il y a union, il y aura séparation, ceci est une vérité inaltérable ! A présent, j'ai semé dans ce monde les doctrines des quatre nobles vérités et de la coproduction conditionnelle. Vous avez tous compris le principe de faire bénéficier et soi-même et les autres. Le Dharma est donc complet. En entrant en nirvana, je demeure dans la nature dharmique pour prendre soin de vous tous ! Qu'y a-t-il de désolant à cela ?

« Tous les êtres que je voulais libérer sont libérés. Pour ceux qui ne sont pas encore libérés, j'ai préparé les causes et conditions nécessaires ; il n'y a donc plus aucune raison pour que ce corps charnel continue à exister. Continuez à pratiquer en vous conformant à mes instructions, vous serez en concordance avec le dharmakāya du Bouddha ! »

Quelle autorité et quel prestige ! Notre éminent et éternel sauveur Bouddha !

Et c'est ainsi que Bouddha atteignit son parinirvāna. A ce moment, les sals devinrent tout blancs, un gros nuage noir masqua le clair de lune, la tempête se leva de tous côtés, la terre trembla, le feu jaillit du sol et les cours d'eau bouillonnèrent. Les devas battaient les tambours et frappaient les gongs pour annoncer la triste nouvelle, les disciples sanglotaient en se frappant la poitrine, tous les animaux sortaient de la forêt et les oiseaux volaient de tout côté en piaillant. Tous, présentaient leurs condoléances pour le parinirvāna de Bouddha : le Guide et le Maître des Trois mondes...

Quand Bouddha eut quitté ce monde, les disciples déposèrent son corps sacré dans un coffre en or, recouvert de bannières ornées de pierres précieuses et jonché de fleurs et d'encens. A ce moment, Mahākāshyapa arriva et se mit à sangloter en caressant le cercueil. Bouddha, par sa lumière spirituelle, avait senti la présence de son grand disciple et il sortit son pied du cercueil. Au comble de l'émotion, Mahākāshyapa dit en pleurant :

« Ô Bienveillant et compatissant sauveur ! Ô Grand Bouddha ! Rassurez-vous : nous marcherons en suivant vos traces ! Votre vie restera ancrée éternellement dans ce monde, votre bienfaisant Dharma sera répandu à travers la Terre entière, votre lumière vertueuse et votre compassion nous protégeront... Vous êtes comme une étoile qui ne s'éteindra jamais ! »

Quand Mahākāshyapa eut fini de prononcer ces mots, le pied de Bouddha rentra dans le cercueil et les disciples se remirent à sangloter. C'est alors que Bouddha s'incinéra lui-même, avec la flamme Samādhi.

Après l'incinération, les reliques furent recueillies par le clan Malla, de la cité de Kuśināgar. Les souverains des autres royaumes n'étaient pas satisfaits et ils envoyèrent tous, leurs armées à Kuśināgar, pour s'emparer des reliques. Finalement, après conciliation, le Roi Ajātaśatru de Magādha fut chargé de partager les reliques en huit,

afin que chaque souverain pût en emporter quelques unes dans son royaume, pour les déposer dans les stupas.

Quatre-vingt-dix jours après le parinirvāna de Bouddha, le quinzième jour du cinquième mois du calendrier lunaire, une assemblée formée des cinq-cents disciples arhats habituels et présidée par Mahākāshyapa, se réunit dans la Grotte de Sattapaṇṇi de Gridhrakūta, située au sud-ouest du monastère Bois des bambous. Lors de cette assemblée, Ananda récita de tête le Sūtra-pitaka, et Upali énonça le Vinaya-pitaka. Avec l'approbation de l'assemblée, ils réalisèrent ainsi le précieux recueil des quatre-vingt-quatre-mille doctrines instaurées par Bouddha. Cette assemblée est connue sous le nom de Premier concile bouddhique.

Les enseignements de Bouddha se sont transmis jusqu'à nos jours. Ceux qui ont pratiqué en s'y conformant et qui ont obtenu la libération sont innombrables. De nos jours, les êtres qui ont été bénis par la lumière de Bouddha se trouvent aux quatre coins du monde. Bouddha était et reste le modèle suprême pour notre personne.

Il est le sauveur de tous les êtres des Trois mondes !

Fo Guang Shan International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.